



EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

Lieux, biens, liens communs

Emergence d'une grammaire participative
en architecture et urbanisme, 1904-1969

JUDITH LE MAIRE

ARCHITECTURE, AMENAGEMENT DU TERRITOIRE ET ENVIRONNEMENT

Lieux, biens, liens communs

Emergence d'une grammaire participative
en architecture et urbanisme, 1904-1969

JUDITH LE MAIRE

Directeurs de la collection
« Architecture, aménagement du territoire et environnement »

Jean-Louis Genard et Christian Vandermotten



EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

Lieux, biens, liens communs

Emergence d'une grammaire participative
en architecture et urbanisme, 1904-1969

JUDITH LE MAIRE

ARCHITECTURE, AMENAGEMENT DU TERRITOIRE ET ENVIRONNEMENT

ISBN 978-2-8004-1552-9
D/2014/0171/3
© 2014 by Editions de l'Université de Bruxelles
Avenue Paul Héger 26 - 1000 Bruxelles (Belgique)

EDITIONS@ulb.ac.be
www.editions-universite-bruxelles.be

Imprimé en Belgique

Introduction

L'état de la réflexion, les débats en cours, les enjeux

La participation accompagne la démocratie depuis ses origines mais on observe sa montée en puissance à certaines périodes et autour de préoccupations variées. Le domaine de la participation excède le politique¹ ou celui de l'organisation du travail et de l'économie sociale et s'étend notamment au champ de l'architecture et de la ville dès la fin du XIX^e siècle. Le foisonnement de pratiques participatives dans les années soixante-dix, propre au domaine architectural et urbain, s'inscrit dans une histoire longue qui permet d'éclairer aussi l'apparition des « moments participatifs » des années quatre-vingt-dix. Pourtant, si certains évoquent un retour cyclique de la participation à la fin du XX^e siècle, peu s'intéressent à une période d'émergence qui précéderait 1968. Dans le champ de la recherche architecturale, les travaux qui traitent de l'émergence de la participation sont à peu près inexistant². Les études actuelles analysent les pratiques et tentent d'objectiver des dispositifs participatifs réglementés, surtout dans le domaine des sciences sociales et politiques où la participation est devenue un objet d'étude et un domaine de recherche. Mais là aussi – et c'est le cas du colloque consacré aux *Généalogies de la démocratie participative*³ dont l'intitulé

¹ J.-L. GENARD, « De la capacité, de la compétence, de l'*empowerment*, repenser l'anthropologie de la participation », *Politique et sociétés*, 32/1, 2013, p. 43-62.

² En 1965, dans l'anthologie *Urbanisme, utopie et réalités*, Françoise Choay sélectionne les textes de Geddes sans y discerner le propos participatif. Ce sont les *sociologic surveys* qui sont détaillés (p. 58, 64, 345, 353). Elle mentionne néanmoins dans une note de bas de page l'importance pour les habitants de s'intéresser activement au modellement de leur cité que Geddes nomme *civics*, ainsi que les écrits américains des années soixante.

³ *Généalogies de la démocratie participative*, Paris, Ecole nationale supérieure d'architecture Paris Val de Seine, 8 et 9 février 2008.

augure d'une tentative de combler ce manque d'attention –, si des études intéressantes sur les siècles passés y figurent, elles ne traitent pas de la période immédiatement antérieure à 1970. Un siècle d'histoire proche reste pourtant à explorer du point de vue de la participation.

Certes, les frontières mouvantes de la participation et les formes multiples qu'elle peut prendre rendent sa définition malaisée. Dans le latin *participatio*, on saisit le sens courant : prendre part à, avoir sa part du bénéfice, une voix..., majoritairement utilisé dans le champ économique et dans le monde de l'entreprise. S'y ajoute le sens politique, puisque la participation désigne les moyens qui permettent aux citoyens de contribuer aux décisions concernant la communauté.

Le terme est donc utilisé dans de nombreuses acceptions⁴ et j'ai pu en constater la récurrence dans les discours des acteurs de la ville, dans les textes qui l'institutionnalisent depuis les années soixante, mais sans grand discernement quant à sa nature ou ses objectifs (information, concertation, coopération, codécision, autogestion). Cette absence de définition rend l'étude de cette notion problématique. Aussi les cas particuliers abondent-ils dans les travaux historiographiques, qui relatent le plus souvent des opérations d'urbanisme ponctuelles au lieu de s'efforcer de saisir l'impact de cette terminologie sur la gestion de la ville, ses écueils et ses bénéfices.

C'est à la lumière d'une histoire plus longue propre aux architectes et aux urbanistes que j'aborde ici la question de la participation, d'une part, concernant sa nature, ses retours et ses disparitions, d'autre part, quant à ses objectifs et ses facteurs de succès. Enfin, j'ai cherché, dans cette période d'émergence, les sources des controverses et des critiques adressées à la participation dès les années soixante-dix (démagogie, instrumentalisation...) et formulées encore aujourd'hui. La question du pouvoir et de l'ascendant d'un acteur sur les autres est au cœur, me semble-t-il, des émotions causées par la participation. La nature des objectifs – informer ou codécider – n'est pas première en définitive. Ce qui importe, c'est que les règles du jeu soient annoncées et que le processus puisse se dérouler comme escompté... Mais pour ce faire, il faut déterminer ce qu'est « la participation », discerner comment elle est constituée.

La question principale, définir la participation...

A en juger par les occurrences et l'utilisation du terme dans le discours des architectes et des urbanistes, on remarque rapidement que la participation n'est pas élevée au rang d'une idéologie. Il n'y a pas un système d'idées assez fort pour en faire ce qu'on pourrait appeler une doctrine. La participation n'est pas non plus une science exacte qui se fonderait sur des démonstrations logiques à partir d'axiomes. Il est possible cependant de l'objectiver en partie en définissant et en classant les éléments récurrents des expériences dont elle est l'objet. Aussi en proposerai-je

⁴ Les études des sciences sociales et politiques actuelles, même si elles s'intéressent à d'autres domaines que la ville et l'architecture, tentent de débattre des limites de la participation et s'accordent pour en épinglez le flou. Voir notamment à ce sujet les travaux de Y. Sintomer, M.-H. Bacqué, L. Blondiau, R. Lefebvre.

ici une « grammaire » qui, à l'inverse de l'échelle linéaire de Sh. Arnstein⁵, permet d'en saisir les circonvolutions. Les éléments de la grammaire sont agencés différemment par des acteurs qui accordent plus ou moins d'importance à l'une ou l'autre dimension. Certains architectes ont, par exemple, pour objectif d'informer lors du processus participatif. Si le modèle d'Arstein place l'information très bas sur l'échelle, qu'elle ne considère d'ailleurs pas comme un registre de la participation, la grammaire permet de montrer l'inverse dans certains cas. En effet, la nature de l'information diffusée aux participants, la façon dont elle est construite et rassemblée et ce qu'elle leur permet de faire, constituent parfois des processus participatifs tout à fait intéressants et bénéfiques à toutes les parties, notamment en créant du lien entre elles. La grammaire permet de qualifier les déclinaisons « des » participations, toutes uniques, du fait des acteurs qui gravitent autour d'un projet ou d'une réalisation. A l'aide d'une grammaire, la participation est définie à travers les pratiques particulières de l'architecte et du groupe qu'il rencontre, relevant pour chacun de l'éthique, de l'engagement moral et politique, comme de leur conception de la discipline. Il s'avère en effet que les praticiens ne l'établissent pas en doctrine ; c'est le fait de « construire » la participation pendant qu'elle a lieu qui est gage de succès. D'autre part, les expériences participatives ne sont pas reproductibles telles quelles. Il s'agit donc d'éviter toute tentative de les élaborer en méthodes à appliquer. Pour ces raisons, une grammaire participative contribue, me semble-t-il, à décrire et comparer ces participations à des époques différentes. Elle permet d'étudier la participation comme une « langue » dans son développement marqué de transformations.

Des configurations aux figures

Afin de tirer un enseignement des différentes pratiques participatives et des écrits étudiés, la grammaire que j'ai élaborée rencontre sur certains points la théorie d'Henri Mintzberg⁶. Pour décrire le fonctionnement d'un système organisationnel, Mintzberg ajoute, à l'observation de chacune des parties à laquelle on procédait jusque-là, l'analyse globale des échanges entre elles. Dans une organisation, ce qu'est le processus participatif, le mode de coordination, le contexte dans lequel elle fonctionne – l'environnement, les pouvoirs internes et externes qui y sont en jeu, l'âge, la taille – et bien d'autres choses encore, varient. Certaines valeurs des variables sont d'ailleurs incompatibles. Des tensions apparaissent entre elles, qui indiquent des dysfonctionnements. C'est le cas lorsqu'un chef autoritaire tente de gérer une organisation qui touche à un territoire trop étendu : il en perd le contrôle et la supervision directe n'est plus possible. La question du seuil du nombre de participants dans un processus participatif est maintes fois posée dans la suite de ce récit ; elle rencontre en effet le problème de la supervision directe mais aussi celui de la standardisation des

⁵ Cette travailleuse sociale américaine (disparue en 1997) publie une échelle de la participation dans le *Journal of American Institute of Planners* en 1969, traduite en quatre-vingts langues, qui fait référence en la matière. Elle critique les dérives relatives aux méthodes mises au point par les autorités qui manipulent des processus participatifs.

⁶ Mintzberg (1939-) est considéré comme le théoricien de l'analyse des organisations. Il a intégré le concept moderne de système, qui remonte aux années quarante, dans son étude des organisations, lançant ainsi le courant systémique en sociologie et management.

procédés à laquelle s'essaient des architectes : ils proposent des structures à remplir par les particuliers, des « machines à écrire », des modèles mathématiques de gestion des paramètres multiples souhaités par chacun. Les configurations de Mintzberg sont donc de simples modèles *a priori*, ajustables et combinables, qui nous permettent de cerner des situations réelles. Il construit sa théorie sur des variables comme la division du travail entre des opérateurs (celui qui conçoit la tâche à réaliser et celui qui est sur le terrain), la coordination du travail (par supervision directe, par ajustement mutuel, par standardisation), l'environnement, les pouvoirs internes et externes de l'organisation et les buts des dirigeants.

Les trois modes de coordination du travail que propose Mintzberg sont intéressants pour la grammaire participative. Le premier est exemplifié dans la configuration de l'autocratie. Dans cette organisation autoritaire, la coordination du travail se fait par supervision directe. Une personne, qui a tout pouvoir, donne des instructions aux producteurs qui sont en interrelations ; un cerveau contrôle et est responsable de plusieurs mains. Le territoire de cette organisation n'est pas grand, sinon il est impossible à un seul dirigeant de le contrôler. L'organisation du travail dans la configuration autocratique fonctionne lorsque l'environnement est plutôt prévisible et invariable.

Tandis que la coordination du travail est « directe » dans la configuration autocratique et implique une hiérarchie, dans la deuxième, la configuration adhocratique, la coordination du travail se fait par « ajustement mutuel » entre les spécialistes, tous considérés comme des experts. Elle tire son sens du latin *ad hoc* : « pour cela, à cet effet ». « Au départ, personne ne sait exactement ce qu'il faudra faire. Cette connaissance se développe à mesure que le travail avance. Malgré le recours à d'autres mécanismes de coordination, le succès de l'entreprise dépend essentiellement de la capacité qu'ont les spécialistes de s'adapter les uns aux autres le long d'un chemin qu'ils découvrent au fur et à mesure »⁷. Il s'agit de mettre en place le management qui convient le mieux au projet : « les experts ne peuvent appliquer les procédures standardisées telles quelles. Ils doivent davantage utiliser leur talent à innover, ce qui exige qu'ils collaborent entre eux, afin de travailler dans des équipes sur des projets temporaires ou dans des constellations de travail qui évoluent, en vue de combiner leurs différents savoir-faire et connaissance »⁸. Le pouvoir est donc partagé entre ces coopérateurs. Ils peuvent ainsi s'adapter à un contexte changeant et dynamique. C'est une configuration qui permet de revitaliser une organisation.

Cette adhocratie est, selon moi, la forme de management la plus performante au service des processus participatifs organisés pour l'urbanisation d'un quartier, par exemple, ou pour planifier la rénovation urbaine.

A partir de ces configurations « idéales », je me propose d'analyser chaque organisation, à des moments et dans des contextes variés, et de voir en quoi l'organisation s'en éloigne ou s'en approche. J'espère pallier ainsi en partie le

⁷ H. MINTZBERG, *Structure et dynamique des organisations*, trad. P. Romelaer, Paris, Editions d'organisation, 1996, p. 19.

⁸ H. MINTZBERG, *Le pouvoir dans les organisations*, trad. P. Sager, Paris, Editions d'organisation, 1986, p. 515.

déficit de définition « des participations » qui fait souvent défaut dans la critique et dans l'histoire de l'architecture. Dans les processus participatifs de l'architecture et de l'urbanisme, chaque architecte procède à sa manière, et cette souplesse dans la conception permet d'adapter le projet, de le particulariser. C'est parce que ce dernier émane des spécialistes du lieu que l'architecte invite à participer, parce qu'ils sont de « ce » lieu, de « ce » projet... , que celui-ci acquiert sa singularité et qu'il est approprié.

Une troisième coordination du travail chez Mintzberg a tout son intérêt pour cette histoire de l'émergence et des dérives de la participation. En effet, les coordinations du travail par ajustement mutuel ou par supervision directe coexistent avec la standardisation, notamment des procédés, où la coordination des parties est incluse dans le travail. Comme lorsqu'une notice explique l'assemblage des pièces d'un jeu et que les joueurs peuvent s'y référer. Ou encore, lorsque des procédés constructifs ou des outils de mise en œuvre sont proposés aux producteurs. Il peut s'agir encore de directives de gouvernance. Cette standardisation des procédés trouve souvent sa place dans les processus participatifs moins « idéaux » que la configuration adhocratique. De nombreux architectes proposent des « façons de faire », des modes d'emploi, des méthodes d'organisation pour la participation des citoyens à l'élaboration du projet. On trouve de nombreuses listes de recommandations pour la gouvernance des processus participatifs. Cette standardisation m'intéresse et conforte mon hypothèse. Je pense que la standardisation progressive de la participation dans les opérations d'architecture et d'urbanisme entraîne la déliquescence de ce qu'elle est. Les tentatives pour la réglementer risquent de la rendre aliénante en ce qu'elle réprime l'individu et sa spontanéité. Vouloir organiser la participation est paradoxal quand ses enjeux s'opposent aux formes de contrôle autoritaire. Plus les processus sont organisés par des méthodes et des recommandations, figés ensuite dans des lois ou institutionnalisés, au sens péjoratif du terme, plus on s'éloigne de l'idéal adhocratique qui en assure, à mon sens, le succès. Comme l'écrit Mintzberg, « de nos jours les organisations ne peuvent pas exister sans *leadership* et sans communication informelle, à tout le moins pour compenser les rigidités de la standardisation »⁹. C'est en 1939 que deux Américains comprennent l'importance de la structure informelle, c'est-à-dire des relations non prescrites entre les membres des groupes de travail, indique-t-il : « ils comprennent que l'ajustement mutuel est un mécanisme de coordination important dans toutes les organisations »¹⁰. Dans les années cinquante et soixante, on voit apparaître une « école des relations humaines » dont les partisans cherchaient à démontrer expérimentalement qu'il était inadéquat de s'appuyer sur la structure formelle constituée par la standardisation et la supervision directe. Plus il y a de travailleurs, plus il est nécessaire de distinguer la coordination, l'administration de la structure, de la division technique du travail. Il faut des managers, des cerveaux qui pensent à coordonner le travail. L'introduction de chefs qui gèrent des groupes et qui sont eux-mêmes gérés par d'autres, provoque l'apparition d'une hiérarchie... « Les managers substituent en partie la supervision directe à l'ajustement mutuel, puis les analystes interviennent, introduisant la standardisation à la place des deux mécanismes de

⁹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁰ *Ibid.*, p. 25.

coordination précédents. Le contrôle du travail passe progressivement des opérateurs aux managers puis aux analystes. En résumé, les analystes « institutionnalisent » le travail du manager »¹¹. Cette école que mentionne Mintzberg, voit le jour au moment où les processus participatifs sont courants, lorsque la société dans son ensemble commence à rejeter la « standardisation » qui, peu à peu, dissocie la gestion de la production ; ce que l'on observe aussi dans la planification urbaine menée, en général, de façon autocratique. A mon sens, c'est en raison de la standardisation, de l'application d'une méthodologie sans tenir compte des contextes variés, qu'apparaissent les premières controverses sur les processus participatifs et les critiques de leurs dérives.

Je dois préciser ici que je raconte l'histoire de l'émergence des processus participatifs du point de vue de l'architecte alors que, bien évidemment, nombre de citoyens ne l'ont pas attendu pour se mobiliser et intervenir dans la ville. Mais les architectes et les urbanistes ont adopté des figures pédagogiques qui ont enrichi la participation, parfois bien avant les luttes urbaines des années soixante-dix et la revendication à participer lancées par des mouvements citoyens qui se multiplieront dans le monde. De plus, je considère ici que le processus s'enrichit de la présence de l'architecte participant quand il s'agit de la conception de villes et d'architectures. Un autre élément justifie ce choix : si la participation implique l'intervention de toutes les parties, autant celle de l'utilisateur que celle du « spécialiste », la figure du maître d'ouvrage ou de l'utilisateur est absente des premiers traités d'architecture et de l'historiographie architecturale en général. Cette tendance s'inverse depuis une vingtaine d'années – les ouvrages documentent davantage les acteurs de la commande, la réception par le public mais encore peu l'usage – mais, ici, c'est à travers les écrits et la description du travail de l'architecte que les nuances de son rapport avec l'utilisateur sont saisies au cours du temps¹². Beaucoup de participationnistes œuvrent dans l'ombre et la visibilité ne les intéresse pas ou plutôt, elle ne leur apparaît nécessaire que pour défendre leur idéal participatif, mais leur mode d'expression, au bout du processus, reste souvent la formalisation architecturale. Cette histoire et sa grammaire gagneraient d'ailleurs à l'analyse plus fine de ces productions, de leurs formes, de leur matérialité et des dispositifs spatiaux qui organisent leurs interactions avec l'espace public et la ville. Cela permettrait de répondre à des questions éludées en général. Quels sont ces biens qui résultent des processus participatifs ? Lesquels de leurs traits sont issus du lieu ? Leurs formalisations servent-elles l'idéal de maintien d'un lien commun entre les participants ?

¹¹ *Ibid.*, p. 36.

¹² Il existe des ouvrages récents à ce sujet : L. CALLEBAT (dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998, ou G. RINGON, *Histoire du métier d'architecte en France*, Paris, PUF, 1997. Il faut attendre l'influence de la réception étudiée en littérature dans les années soixante-dix, sur le domaine architectural pour que vers 1990, le champ de l'histoire de l'architecture s'élargisse à celle du commanditaire ou de l'utilisateur.

Des figures qui conjuguent savoir et contexte

La grammaire permet d'examiner les différentes « participations » déployées par les architectes et les urbanistes au cours du XX^e siècle. Mon hypothèse, au regard des pratiques et des écrits de ceux-ci et suivant Mintzberg, est que la « modalité d'échange des savoirs » est l'élément déterminant de la distribution du pouvoir entre les participants d'un processus. C'est ce qu'avance le sociologue : « tant que le savoir n'est pas distribué de façon uniforme, le pouvoir restera inégalement réparti »¹³.

C'est le même diagnostic que posait Sh. Arnstein : sans redistribution du pouvoir, les processus participatifs sont vides et frustrants. Mais il ne s'agit pas seulement, comme elle le proposait, de définir les degrés de la participation dans les programmes architecturaux et urbains sur une échelle linéaire. Son échelle part de la non-participation de gouvernements qui éduquent les citoyens afin qu'ils adoptent des plans déjà programmés, ou encore veulent les « guérir » de comportements qui ne servent pas leurs objectifs (« manipulation et thérapie »). Viennent ensuite les échelons d'information des citoyens, à propos de leurs droits et des planifications engagées par les gouvernements. Puis un échelon relatif à la consultation qui permet de récolter les opinions des citoyens, même si ce procédé n'assure pas que ces avis soient pris en compte. L'idéal d'Arnstein et les échelons les plus performants sont ceux qui permettent la « capacitation »¹⁴ des habitants pour qu'ils s'investissent dans la planification. Les niveaux les plus élevés de la participation s'intitulent « délégation de pouvoir », « association et partenariat » et permettent une redistribution des pouvoirs et une négociation, ainsi que le contrôle citoyen. Ce qui relève de l'un ou de l'autre échelon pourrait, me semble-t-il, se distinguer plus finement en documentant la nature des savoirs et la façon dont ils sont pris en compte et échangés par les acteurs du processus participatif. Par exemple, lorsqu'il s'agit d'informer, il est utile de déterminer quel type d'information est diffusé, qui la rassemble, comment elle est mise à disposition, si elle nécessite un apprentissage pour avoir une quelconque valeur aux yeux des citoyens, si elle vient de tous les participants ou d'un seul, si l'objectif du processus est bien d'informer ou si les ambitions étaient plus élevées, etc. Arnstein dévalorise cet échelon de l'information mais je pense que si elle est échangée et produite par tous les acteurs, elle induit alors une répartition horizontale du pouvoir, et qu'il y a un apport du fait du processus participatif. Je propose d'évaluer la nature des savoirs et la façon dont ils sont échangés à travers la figure d'un acteur particulier, l'architecte¹⁵, là où Sh. Arnstein déclinait les rapports entre les autorités et les citoyens. Et, suivant toujours Mintzberg, d'analyser aussi l'importance que l'architecte accorde au contexte, s'il s'en retrace

¹³ H. MINTZBERG, *Structure et dynamique...*, op. cit., p. 192.

¹⁴ Mobilisé pendant les années soixante-dix par des femmes travaillant dans le développement, l'*empowerment* – traduit par « capacitation » – apparaît dans le vocabulaire des praticiennes et chercheuses féministes dans le domaine du développement international dans les années quatre-vingt. Il désigne une alternative au développement. A l'aide de pratiques de participation, le savoir réflexif des habitants est valorisé. Le terme se généralise, dans les années quatre-vingt-dix, dans les domaines de l'éducation des adultes, du travail social communautaire et le développement international.

¹⁵ C'est pourquoi l'enseignement de l'architecture et de l'urbanisme aux architectes ou au grand public seront des sources importantes pour suivre ce fil.

ou s'en imprègne. Et ce, parce que son attitude par rapport au milieu dans lequel se déroule le processus du projet conditionne l'envergure participative et la richesse des savoirs mobilisés pour le projet. Dans les configurations de Mintzberg, le contexte est stable ou instable, passif ou dynamique, connu ou inconnu. Dans une configuration autocratique, « l'organisation réduit l'incertitude en isolant le centre opérationnel de l'environnement de façon à protéger les activités qui y sont conduites »¹⁶. Mais dans une configuration adhocratique qui est une organisation complexe, l'incertitude est un problème fondamental. Le centre opérationnel et les décideurs sont au même niveau et directement en contact avec les incertitudes externes et les contingences du milieu du projet. L'architecte ne produit plus son projet en vase clos dans sa structure de travail, mais se met en contact avec l'environnement, dans une situation. Plutôt que de présenter le projet comme un produit, il est conçu dans l'environnement avec les acteurs en présence comme un processus.

Les architectes rencontrés pour construire cette histoire de l'émergence de la participation sont autocrates ou adhocrates pour l'essentiel. Ils vont devoir conjuguer échanges de savoir et contexte. Les adhocrates adaptent le mode d'échange afin de mener le projet au mieux, selon ses particularités et le milieu dans lequel il se déroule. Idéalement, l'échange des informations se fait par un ajustement mutuel entre tous et les savoirs sont considérés comme de même valeur, qu'ils soient profanes ou experts, venus des connaissances de l'architecte ou des expériences des habitants et du contexte. L'architecte adhocrate participe aux côtés d'autres acteurs – notamment des citoyens lambda – à la définition du projet... Mais dans d'autres cas, en l'absence de participants, certains s'adaptent et se contentent du contexte et de recueillir eux-mêmes les données du projet – une forme d'autocratie. D'autres encore agiront de façon dogmatique, se contentant de leurs connaissances et de leur vision pour concevoir le projet... sur une feuille blanche : le moins contraignant des contextes est bien celui qu'on imagine soi-même. Dans leur carrière, les architectes jouent de plusieurs postures... Donc, là où Mintzberg propose des configurations c'est-à-dire des formes organisationnelles, je me suis plutôt attachée à décrire des figures de l'architecte et à les utiliser afin de qualifier plus précisément les organisations participatives qu'il met en place. L'histoire de la grammaire participative est habitée par ces figures qui se caractérisent par la distribution des savoirs et l'attention portée au milieu physique et humain du projet. Les architectes sont plus ou moins disposés à échanger des savoirs profanes avec leurs savoirs experts ; ils se montrent peu ou très attentifs au contexte et à la communauté humaine qui caractérise celui-ci. Ceci fournit donc le lexique d'un ensemble théorique bipartite de figures. Les premiers – les *maîtres* – opèrent une distribution unilatérale de leur savoir, assortie d'un recueil des données mais pour un projet dont l'architecte reste le seul juge ; ils sont plus du côté de l'autocratie. Les seconds – les *pédagogues* – ont la conviction qu'il ne s'agit plus d'opérer un simple recueil de données mais que le projet s'élabore au sein de l'échange des savoirs, dans le milieu de la discussion ; ils tendent à l'adhocratie. Ils pensent que les connaissances et les projets viennent du milieu et des organisations qui en sont les promotrices. Ils se mettent au service des autres acteurs, sur un pied d'égalité pour échanger des savoirs

¹⁶ H. MINTZBERG, *Structure et dynamique...*, op. cit., p. 38.

et le projet est pour eux une réalisation à la fois matérielle et immatérielle ; ils veulent produire des lieux et des biens communs et créer du lien.

Puisque j'ai l'intention d'écrire l'histoire de l'émergence de la participation dans l'architecture et l'urbanisme, les deux ensembles de figures sont nécessaires, car cette histoire se révèle aussi par défaut, dans les pratiques et les écrits de ceux qui approchent les processus participatifs mais les conjuguent dans des formes mineures ou trop extrêmes. Tout l'intérêt de ces familles de figures est de pouvoir décrire finement les participations, dans des formes multiples, très éloignées de l'idéal de la codécision ou très proches de la coconstruction. Les figures que j'ai conceptualisées vont être d'emblée animées, surchargées par celles que j'ai rencontrées dans l'empirie sur laquelle s'appuient mes recherches.

Les figures des maîtres

J'ai rencontré trois figures de maîtres. L'une est un demiurge qui impose ses connaissances d'autorité, sans échange. S'il consent à un enseignement, il le fera de manière magistrale ; il montre mais ne démontre pas. Il est dans le travail plutôt que dans l'interaction. Le savoir qui est utilisé est celui de l'expert qu'il est. Il a acquis ou conçu des normes, des connaissances ; il se réfère à la composition, au beau objectif, à un langage architectural normé. Il évolue dans l'utopie ; c'est un visionnaire. Le contexte est abstrait pour lui, il est plutôt issu de conditions théoriques ou historiques et relève de la *tabula rasa*. Le demiurge ne peut pas s'embarrasser des éléments humains, physiques ou historiques du contexte, sauf à le faire de manière lacunaire, sinon il perd le contrôle des multiples connaissances à mobiliser. Il ne prend en considération que peu d'interlocuteurs, parfois ses pairs. Les hommes pour lesquels il crée sont théoriques et abstraits (déterminés par leur classe sociale, leurs dimensions, leurs besoins stéréotypés...). Rien ne sert de leur expliquer, ils finiront par y venir. Il est le génie qui conçoit une œuvre architecturale, une cité idéale, sans concessions au goût commun. Ses objectifs sont la fonctionnalité et une esthétique rationnelle.

La deuxième figure du maître est paternaliste. Il ne procède pas à un échange de savoir, il montre et éduque puisqu'il sait ce qui est bon pour ses sujets. Il n'interroge pas leurs compétences puisqu'il projette sur eux ses idéaux et ses *a priori*. Les connaissances qu'il utilise sont d'un autre registre que celles du demiurge ; elles sont dogmatiques, issues de modèles et des idéaux socio-politiques, mais peu fondées sur l'esthétique. En effet, il reproduit indifféremment des formes, des décors dictés par la doctrine. Il évolue dans une morale stricte par rapport à celle-ci. L'esthétique n'est pas adaptée ou l'objet d'une discussion, c'est l'idéologie qui crée le seul contexte qui importe. Il a une attitude condescendante avec ses interlocuteurs qui sont des disciples auxquels il montre de la sollicitude et qu'il écoute, mais la distribution des savoirs demeure unilatérale, il les endoctrine. Ce sont des individus sans particularités autres que des conditions : leur appartenance sociale, ouvrière par exemple. Ce sont des hommes interchangeables. Ses médiums sont des manifestes, des pamphlets politiques ou des prescriptions techniques pour les réalisations. Les objets qu'il crée sont reproductibles, ils prolifèrent tels les phalanstères parfois sur toute la planète. Son objectif est résolument de produire des représentations architecturales de la doctrine et l'expression symbolique est destinée à la célébrer.

Une troisième figure de maître est celle du contextuel. Il se distingue des autres en ce qu'il recueille des données dans une forme d'échange avec l'environnement. Il le lit, s'en imprègne, l'interprète. Il en tire des enseignements. Ses connaissances sont scientifiques ; il puise dans la géographie, l'histoire du site et l'anthropologie. Il évolue dans une culture positiviste où la science et l'objectivité des faits règnent en maîtres. Son horizon est réaliste ; son projet reflète une vérité déjà là, dans le contexte qui est donc déterminant et désincarné. Il lit des données compliquées et la localisation domine pour arbitrer des choix de projet. Son interlocuteur est non humain surtout : c'est le contexte historique, les statistiques ; au mieux, il s'adresse à un « grand public » dont l'identité et les traditions émanent du lieu. Ses médiums sont des traités, des cours d'architecture destinés à tous ainsi que les outils propres à son domaine d'expertise, plans, coupes, élévations, implantations... Les objets qu'il réalise sont par exemple des cités-jardins, des unités de quartier, pourquoi pas les fermettes clé-sur-porte actuelles des promoteurs immobiliers. Ses objectifs sont de saisir la réalité. Il ne cherche pas à élaborer un processus – d'ailleurs, il ne conçoit pas d'acteurs particularisés avec qui échanger ; il lui suffit de lire des ouvrages sur les habitants du lieu – mais il vise la finalisation d'un objet. Il produit des objets architecturaux attachés à des lieux. Il copie des traditions constructives, use de clichés.

Le rapport au milieu des maîtres dépend aussi du temps qu'ils y consacrent et de la profondeur historique à laquelle ils choisissent de prêter attention. En général, le maître ne s'attache qu'à l'instant du geste de création du projet, son concept, son parti architectural, son éclair de génie. Il agit rapidement afin de réaliser et de livrer sa réalisation qui n'est pas sujette à modifications. Il ne s'engage donc pas dans un processus intégrant la participation et les échanges de savoir. Pourtant, comme je l'ai dit, les architectes s'adaptent et lors de certaines expériences, ils conjuguent deux figures, et c'est en cela que celles du maître sont utiles pour documenter l'émergence de la grammaire participative.

Les figures des pédagogues

Les pédagogues se distinguent des maîtres en fondant leur démarche sur des échanges de connaissances dans le milieu du projet.

Les pédagogues coconstructeurs ont un intérêt marqué pour le lieu, son génie, son identité et ceux qui la forgent par leur culture et leur folklore. Le coconstructeur est « évolutionniste », il utilise les connaissances du passé pour projeter l'avenir. L'échange de savoir se fait par ajustement mutuel ou par autodidaxie. Les faits sont valorisés autant que les intuitions, la subjectivité, la spontanéité. L'architecte met ses compétences créatives et techniques au service du dessin du projet. Le coconstructeur propose de nombreux outils pour échanger et faire surgir ces savoirs. Les objets qu'il produit sont des lieux communs, des espaces de rencontres ou des biens communs, des logements et des équipements collectifs (buanderies, jardins...). Les objets produits sont soumis à des discussions esthétiques, l'architecte se refusant de répondre au goût régnant, ce qui frôlerait la démagogie.

Les objectifs sont de coopérer et de codécider ce qui est créateur de lien entre des participants, d'un « bénéfice indirect » à travers les rencontres. Les architectes coconstructeurs sont des militants, des idéalistes qui ont pour objectif de créer une

architecture dans laquelle se reconnaissent les valeurs de la société et les aspirations de leur communauté telles que la recherche du bonheur commun. Là où l'autorité est jugée défaillante, ils proposent de s'y substituer, que le groupe se prenne en main. Ils ne sont pas nécessairement à l'origine du projet.

Je dirais qu'ils atteignent parfois à l'organisation idéale de l'adhocratie et que cela se marque dans le fait qu'ils conjuguent à la fois la voie du processus architectural et celle de l'objet. Ils ont trois objectifs simultanés, la création de lieux, de biens et de liens qui soient communs.

Quand il est chef d'orchestre, sur un mode délibératif et en concertation, le pédagogue arbitre les controverses et y prend part. Il laisse place à l'opinion de l'autre, les habitants sont consultés. Il est l'expert de sa partie, amène ses connaissances de technicien et fait la synthèse créative. Le processus prend fin après la phase de définition et de programmation du projet. En effet, l'architecte et son équipe pluridisciplinaire, restent en charge de l'orchestration finale et graphique. Le chef d'orchestre utilise la cartographie, les plans, les schémas ; il propose des scénarios de projet soumis à la consultation. Ces allers-retours s'accompagnent de changements d'échelle du local au régional. L'objectif est la réalisation des lieux et biens communs mais le lien social est secondaire, voire absent.

Lorsqu'il est organisateur, le pédagogue met au point des systèmes de consultations, des arborescences pour l'implication des individus se groupant en comités et rapportant à l'autorité nationale, voire mondiale. Il va même jusqu'à proposer des méthodes de travail pour des échanges de savoirs entre participants mais qui touchent à la standardisation plutôt qu'à l'ajustement mutuel. Les participants apprennent grâce au travail en organisations sur les lieux communs et ont ensuite les capacités argumentatives d'agir au niveau de l'administration, de faire des montées en généralité. Les habitants peuvent ainsi parfois se passer de l'architecte qui a proposé des modélisations pour les constituer en citoyens. Le pédagogue a une culture de l'évolutivité des constructions et de leur flexibilité qui permet de suivre le rythme de la vie de l'habitant. Il recourt parfois à l'outil informatique pour la gestion d'un grand nombre de critères qui sont pris en compte afin de particulariser les demandes. Ces processus ont pour objet la création de lieux pour des collectivités et de biens tels que des équipements collectifs, de rassemblement citoyen, des écoles, des clubs, des maisons de quartier... L'architecte peut proposer des typologies nouvelles, telles des centres civiques. C'est l'intérêt général de la collectivité qui est visé même si l'organisateur tend à trouver des moyens de rencontrer ensuite des particularités. Ses médiums sont des manuels techniques (de construction, de planification), des méthodes, des cours, des grilles d'analyse... L'esthétique est parfois délaissée au profit du goût régnant si telle est la volonté des participants. Il vise le processus du projet qui peut se prolonger lors de la gestion et de l'usage, parfois en une réflexion permanente, continuée et une actualisation des connaissances autour de la réalisation architecturale. Cette « conférence permanente » voit alors la mobilisation de nouveaux acteurs – utilisateurs, gestionnaires, héritiers des espaces, transformateurs de ceux-ci. Ses manuels peuvent viser la constitution d'un lien entre les habitants, mais il n'y participe pas. Il se contente de fournir des méthodes, des biens.

Cette figure de l'organisateur peut glisser vers une posture qui pourrait l'exclure de cette histoire de la grammaire participative. En effet, lorsque l'architecte se plie à la demande et absorbe les desideratas des autres participants qu'il exécute, il devient un organisateur instrumentalisé par les autres. Il n'est plus pédagogue puisqu'il ne transmet plus rien et ne fait que recevoir les connaissances. Une des hypothèses de ce travail, c'est que cette figure de l'architecte n'est pas tenable. Ce serait la figure des démagogues, des architectes qui se plient au marché en offrant les clichés et les standards que leur dicte la demande. Je les exclus de cette histoire parce que l'architecte a alors, me semble-t-il, tout à fait disparu de la grammaire participative, même si la voie est ouverte après 1968 pour qu'apparaissent ces « éponges », populistes ou de bonne volonté. Ils ne participent pas puisqu'ils ne prennent aucune responsabilité dans la création de lien – ils ne s'expriment pas –, de bien – ils n'ont pas d'avis esthétique –, ou de lieu –, ils sont prêts à produire des objets isolés sans tenir compte du contexte matériel et humain si telle est la demande.

D'un savoir à l'autre et leurs médiums

Les connaissances de l'architecte et leur diffusion auprès d'une élite érudite puis d'un large public, accompagnent l'histoire de la constitution de la profession. A la lecture de Vitruve, il est assez clair que c'est la possession de connaissances jalousement gardées qui lui assure son statut, son titre d'architecte et une certaine autorité. Une fois la profession constituée, la diffusion des connaissances architecturales devient envisageable sans mettre en péril cette forme de pouvoir de l'architecte dans l'acte de construire. A toutes les époques, le type de connaissance encyclopédique que possède la figure du démiurge et la façon dont il la détient jalousement, n'estimant personne à la hauteur d'échanges sur son architecture, interdit toute participation.

La figure du démiurge justifie donc son art par son savoir déterminant, à rapprocher du jugement déterminant qu'Emmanuel Kant¹⁷ distinguera du jugement réfléchissant dans sa *Critique de la faculté de juger*¹⁸. Le jugement déterminant présuppose la détention d'un savoir du général qu'il s'agit par déduction d'appliquer au particulier. Il relève d'un exercice théorique. Le jugement réfléchissant, à l'inverse, apparaît à partir d'éléments contingents, et sans forcément de démonstration logique ; il évoque des idées universelles. Il est inscrit dans la pratique et est typique du champ de l'esthétique. Le savoir déterminant est constitué dans l'acception que je lui donne, d'une somme de connaissances scientifiques et techniques, de normes, d'une beauté émanant de la raison. Il permet la conception d'une architecture savante relayant des archétypes. Il est déterminant, au sens premier du terme puisque l'architecte démiurge considère qu'il est suffisant pour asseoir son autorité par rapport à d'autres jugements dits réfléchissants qui relèveraient de la subjectivité, de la critique ou du goût. Le savoir de l'architecte détermine la forme architecturale, parfois même hors de toute considération du contexte. Le savoir déterminant aplatit ce qui pourrait surgir d'autres savoirs amenés par le processus participatif.

¹⁷ Pour une discussion se reporter à J.-L. GENARD, « A propos du concept de réflexivité », *Les cahiers de la Cambre*, 6, 2008, p. 10-21.

¹⁸ E. KANT, *Critique de la faculté de juger*, trad. A. Philonenko, Paris, Vrin (1790), 1993.

Vitruve¹⁹ montre l'impossibilité de se soumettre au goût ; alors que la profession d'architecte doit encore affirmer sa suprématie face à l'autorité d'un souverain, elle se réfère donc surtout aux strictes règles de l'art de bâtir. Les architectes se positionnent en spécialistes devant César et les quelques personnes averties, capables d'apprécier l'architecture²⁰. L'architecte que décrit Vitruve a des connaissances très vastes, accumulées avec ténacité depuis l'enfance. C'est en quelque sorte un autodidacte de l'art de construire : il maîtrise suffisamment l'histoire, la médecine, la musique pour comprendre les spécialistes de ces disciplines ; il a fait l'apprentissage des règles d'implantation, d'hygiène, d'harmonie, qui régissent son œuvre. Ce qui fonde la supériorité de l'architecte quant à l'architecture sur les autres savants, c'est sa maîtrise de deux savoirs, théorique et pratique (même s'il ne construit pas, indique Platon dans le *Politique*, mais commande aux ouvriers). Selon Vitruve, l'architecte, plutôt que de dialoguer avec le maître d'ouvrage, tente de le convaincre de son autorité de spécialiste. Comme son immense savoir le rend assez extraordinaire aux yeux des gens, il se doit d'être juste, loyal et sans avarice, de protéger sa réputation et d'acquérir une renommée. Cette posture éthique assied son autorité face aux usurpateurs. Elle le porte à défendre son architecture par le savoir plutôt que de corrompre le commanditaire²¹ par la flatterie, afin de gagner ses faveurs. Chez Vitruve, le fondement même de l'architecture sur les ordres et les principes mathématiques empêche toute relation aux autres : l'architecte est seul ordonnateur de règles immuables, son éthique l'amène à refuser toute influence « humaine ». Même si, concède Vitruve, « il faut pourtant qu'il sache que pour bien réussir il ne doit pas négliger les avis que les moindres artisans, et ceux mêmes qui ne sont point de sa profession peuvent lui donner ; car ce ne sont pas les architectes tout seuls, mais généralement tout le monde qui doit juger ses ouvrages. Il y a néanmoins cette différence que ceux qui ne sont point architectes ne peuvent juger de l'ouvrage qu'après qu'il est achevé ; tandis que l'architecte connaît la beauté du bâtiment dont il a conçu l'idée avant même que d'avoir commencé à l'exécuter »²².

Au XVI^e siècle, la persistance de la référence vitruvienne (attestée par sa traduction en français) montre une profession soucieuse « de maintenir sa spécificité alors qu'elle se sent menacée par l'évolution du système de production, l'élargissement de la clientèle et l'évolution des instances de décision »²³. Là où « la mise en discours est une prise de pouvoir et la théorie une forme privilégiée du savoir »²⁴, l'impression des traités d'architecture à cette époque met la théorie architecturale à la portée d'un plus grand nombre de personnes. Elle entre dans la sphère des érudits et est intégrée à

¹⁹ Architecte (I^{er} siècle avant notre ère), auteur de *De architectura (Les dix livres d'architecture)*, traduction de Ch. Perrault (1673), revue par M. Nisard (1857), Paris, Editions Errance, 1999).

²⁰ Livre I, chapitre I.

²¹ *Ibid.*, livre III, chapitre I.

²² *Ibid.*, livre VI, chapitre VIII, p. 89.

²³ F. FICHET, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Liège, Mardaga, 1979, p. 7.

²⁴ *Ibid.*, p. 5.

l'humanisme. Philibert de l'Orme²⁵ fait preuve d'une volonté de diffuser la technique par le biais d'ouvrages imprimés, qui révolutionne l' ancestrale transmission orale cantonnée jusque-là au cercle fermé des corporations ; elle passe désormais dans le domaine public. L'accession de l'architecte au statut d'artiste à la Renaissance, lui permet d'influencer le maître d'ouvrage²⁶. Le « Prince » doit désormais partager son autorité, acquise par la position sociale qu'il occupe, avec ce spécialiste qui décidera en matière d'architecture, de création esthétique.

L'imprimerie et l'édition facilitent la diffusion des idées, d'autant que le graphisme et les représentations rendent des pratiques concrètes. C'est le cas par exemple de l'essaimage international des manuels de François Cointeraux²⁷ édités au XVIII^e siècle.

Destinés au grand public, ils rendent accessibles des techniques constructives, celles du pisé notamment qui nécessite un travail communautaire. Ces brochures seront diffusées jusqu'en Amérique du Nord et en Australie.

Au XVIII^e siècle, la déclaration des droits de l'homme et du citoyen en 1789 affirme la liberté de pensée et la notion d'opinion publique apparaît. Le beau objectif est fragilisé par une dimension subjective dans laquelle le public peut intervenir, le jugement de goût apparaît dans la réception de l'œuvre architecturale²⁸. L'architecture est appelée à jouer un rôle déterminant dans la transformation de la société parce qu'elle doit en exprimer les lois collectives (à la fin du XVIII^e siècle, comme jamais auparavant, de nombreux édifices publics sont conçus en plus de la commande privée). C'est notamment la préoccupation de Jacques-François Blondel (1704-1774) ; selon lui, l'architecture influence les mœurs autant que la musique. Plusieurs traités de

²⁵ Né à Lyon, Philibert de l'Orme (1510-1570) rédige *Les nouvelles inventions pour bien bâtir à petits frais* (1561). Dans le *Premier tome de l'Architecture de Philibert de l'Orme* (1567), il traite des rapports entre client et architecte : « qu'on doit choisir un expert Architecte, et de quelles sciences il doit être accompagné, et que sa liberté doit être exempte de toute contrainte et sujétion d'esprit » (cité in F. FICHET, *op. cit.*, p. 10).

²⁶ L'ouvrage de G. VASARI, *Vies des artistes : vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes* (Paris, Grasset, 2007) définit le concept moderne d'architecte.

²⁷ Architecte lyonnais (1740-1830), auteur de 72 fascicules sur la construction en pisé. Ses écrits seront traduits et diffusés dans le monde entier. Cointeraux publiera trente-cinq titres qui seront traduits et diffusés notamment en Allemagne, au Danemark (deux mille fermes en pisé y ont été construites entre 1800 et 1870), aux Etats-Unis, en Australie et en Angleterre (par Henry Holland, 1745-1806). Il construira plusieurs dizaines de bâtiments en pisé autour de Lyon. La réalisation d'un bâtiment mobilisait tous les villageois valides en raison de son énorme besoin en main-d'œuvre. Cointeraux est l'auteur, entre autres, de *Même maison de terre sortant de la main de l'ouvrier*, Paris, Fuchs, 1790. Ses cahiers s'intitulent : « Ecole d'architecture rurale, premier cahier dans lequel on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages avec de la terre seule (...) ». Les informations sur François Cointeraux sont tirées de www.inti.be notamment et de l'interview de Patrice Doat – CRAterre.

²⁸ J.-L. GENARD, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Bruxelles, Ministère le Communauté française, Direction générale de la Culture, 2003, p. 21-29.

Blondel mentionnent aussi l'importance de la réception de l'architecture par le public comme l'exprime Boullée²⁹ :

En trouvant dans l'Académie, où le porterait la curiosité, tous les objets possibles de comparaison, le public acquerrait des connaissances de l'architecture sans que pour ainsi dire cela devint pour lui un objet d'étude particulière. Cet art, mis au grand jour, intéresserait tout le monde (...) De ces expositions résulteraient sans doute la censure raisonnée des uns, la critique amère des autres, le fiel des satires anonymes, mais la lumière de la vérité naît du choc des opinions. Après tous ces débats publics viendrait le moment où l'Académie serait entendue³⁰.

Mais à cette préoccupation, Blondel ajoute celle de proposer un enseignement public de l'architecture à travers son « cours mensuel d'émulation » qui marque une rupture dans l'enseignement de l'Ecole de l'Académie. L'architecte adopte alors une figure pédagogique notamment à travers la définition d'un langage de l'architecture largement fondé sur des éléments symboliques que peuvent reconnaître tous les initiés. Dès lors, les deux parties, commanditaire – architecte, se rapprochent dans la compréhension formelle du bâtiment. L'accessibilité du langage architectural au maître d'ouvrage est un instrument de la grammaire participative. Son maniement permet de débattre et d'argumenter avec l'architecte, d'émettre une opinion³¹.

Au XIX^e siècle, l'expansion de la profession est foudroyante : à quelques dizaines d'architectes liés aux milieux de la Cour avant la Révolution, succèdent alors des milliers de professionnels travaillant pour la fonction publique ou des commanditaires privés, dans les grands pays d'Europe. C'est une des conséquences de la fin des aristocraties et de leur autorité sur le mode de vie et sur l'habitat. L'Etat, les régions, les villes ou les grandes entreprises recrutent des architectes³². Dans le domaine du travail prennent forme divers modes de fonctionnements participatifs et de concertations, des coopératives ou des syndicats. Cela se marque aussi dans la commande d'architecture qui n'émane plus d'un commanditaire princier ou de l'Etat, mais aussi d'habitants groupés en coopératives, le cas échéant, avec parfois une forme de participation.

Le contexte de l'époque cantonne néanmoins l'acte de bâtir et l'urbanisme dans les compétences des architectes. Si la question urbaine, plus que l'architecture, concerne un nombre plus important de personnes et s'il y a concertation sur certaines questions, celle-ci est organisée avec les ressortissants de certaines classes sociales :

²⁹ Claude-Nicolas Ledoux (1736-1806) et Etienne- Louis Boullée (1728-1799) exaltent cette fonction morale de leur art.

³⁰ E.-L. BOULLÉE, *Essai sur l'art* (Paris, Hermann, 1968, p. 152-153), écrit peu avant 1793, année de la suppression de l'Académie.

³¹ Dans *L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation* (Paris, H. L. Perronneau, 1804), Claude-Nicolas Ledoux reconnaît avoir recueilli de précieux avis en fréquentant des ouvriers. Voir à ce sujet E. KAUFFMANN, *De Ledoux à Le Corbusier, origine et développement de l'architecture autonome*, Paris (Vienne, 1933), Editions La Villette, 1990, p. 30.

³² F. LOYER, A. PICON, « L'architecte au XIX^e siècle », in L. CALLEBAT (dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998, p. 168.

si d'aventure le plan se négocie, c'est avec les principaux propriétaires ou entre notables, comment s'en étonner ? Il n'y a aucune raison de penser que l'urbanisme puisse être plus démocratique que l'organisation politique et sociale³³.

Alors que la culture savante dénigre le vernaculaire et le savoir traditionnel des bâtisseurs, comme pour y remédier, la didactique s'intensifie dans la grammaire participative. D'un côté, par la diffusion de l'architecture dans des revues plus nombreuses et de l'autre, à travers l'ouverture de cours d'architecture. La figure pédagogique de l'architecte indique un changement dans la hiérarchie des acteurs de l'acte de bâtir ; le savoir architectural se démocratise. Ainsi, Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc (1814-1889), dans ses *Entretiens sur l'architecture*³⁴, témoigne-t-il d'une ouverture qui fait de l'architecture une activité sociale essentielle. Chacun a droit à l'architecture, tout le monde doit pouvoir en parler simplement. Elle ne peut être le privilège d'une classe d'hommes à part, les « architectes » qui, grâce à leur institut de formation, l'École des Beaux-Arts, sont initiés à ses secrets. Viollet-le-Duc s'adresse donc au public qui a tous les jours à faire avec l'architecture et rétablit l'usager comme spécialiste de l'habitat. C'est un apport fondamental pour la grammaire de la participation architecturale.

Si la figure de l'architecte démiurge reste toujours présente, celles des pédagogues sont courantes et certains coordonnent dès lors un processus plutôt qu'un projet visant la seule réalisation d'un objet architectural. L'architecte s'institue alors chef d'orchestre des connaissances, créatif parmi d'autres acteurs expressifs qui met ses compétences d'homme de l'art et de technicien au service de la production graphique et modélisée du projet conçu en commun. Il délivre ses aspirations, en côtoyant les autres participants ; il conçoit son savoir aussi sur le mode réfléchissant, empreint de subjectivité, d'idéaux et de récits. Il est motivé par son idéalisme, ses croyances et son mode de travail traduit son engagement, ses valeurs morales ainsi que son éthique. Ce n'est plus celle qu'entendait Vitruve, gardienne de l'ordre divin contre les désordres humains, mais celle qui garantit à tous de pouvoir accéder à un savoir et participer à la discussion architecturale. L'architecte du processus participatif est donc un pédagogue qui, en plus de souhaiter des échanges par un travail en commun – apprendre en faisant –, a la ferme intention de faire passer un savoir qui lui est propre pour que l'autre s'en empare et apprenne à penser. Le pédagogue tient jusqu'au bout son rôle dans le processus et il autorise la discussion architecturale. Il la stimule en proposant aux autres participants la maîtrise de ses arguments, le catalogue de ses références, les clés de la critique esthétique. Son engagement lui interdit la démagogie qui consisterait à réaliser sans mot dire les formes urbaines ou architecturales que désirent les autres, influencés par le goût régnant, déformés par les convenances et les traditions constructives de la société dans laquelle ils vivent. En pédagogue, il va élaborer des organisations, des processus de travail, des échanges de connaissances,

³³ Camillo SITTE, dans *L'art de bâtir les villes*, trad. C. Martin, Paris, H. Laurens (1889), 1912, à propos du plan de Victor Besme pour Bruxelles au XIX^e siècle, in J. ARON, « L'urbanisme démocratique », p. 50.

³⁴ *Entretiens sur l'architecture*, t. 1 et 2, Paris, A. Morel et C^{ie} Editeurs, 1863-1872.

des débats, dont l'objectif est la création de liens autour du projet, l'apprentissage et l'assimilation de ses compétences par les participants.

Viollet-le-Duc évoque notamment la nécessité de se connaître soi-même et d'être familier de son histoire, de son temps et de la société dans laquelle on vit. Cette connaissance ne se livre pas seulement par l'étude de faits ou de formes exceptionnels mais par l'examen approfondi, raisonné des structures usuelles et fondamentales de longue durée. L'autoformation de l'individu et l'intense connaissance de son environnement marquent cette caractéristique didactique de la grammaire participative. Le développement de coopératives ou de syndicats et la diffusion de la pensée sociale sont d'autres états d'un fonctionnement participatif de la société.

Jugement réfléchissant et savoir réflexif

Les connaissances des autres, des participants, sont de tout temps présentes auprès des figures d'architectes qui en font plus ou moins de cas. Le savoir déterminant que je me suis plu à caricaturer dans le chef de l'architecte démiurge fonctionne en tandem permanent avec l'autre posture cognitive, le savoir réfléchissant de l'architecte lui-même – pourquoi en serait-il dépourvu ? – mais aussi des autres acteurs du processus de projet. Je schématise dès lors, de la même façon, le jugement réfléchissant comme plus particulièrement détenu par les individus lambda. La beauté leur apparaît devant un paysage sans qu'ils doivent s'en expliquer, comme une évidence. C'est le sens commun aussi qui les habite et qu'ils font valoir. C'est à la suite de l'immersion dans le particulier, je dirais dans une situation et un contexte, à l'écoute des savoirs des autres participants, qu'apparaît à l'architecte pédagogue de façon progressive, comme une nécessité, une solution dont l'ambition dépasse les particularités. Les deux savoirs se rencontrent dès lors dans les échanges que propose la figure du pédagogue. Grâce au jugement réfléchissant, il apparaît que des connaissances expertes issues d'autres disciplines – sociologie, anthropologie, sciences de l'ingénieur, ... – sont admises auprès du savoir déterminant de l'architecte. Les savoirs profanes acquis lors de l'usage, issus d'expériences de terrain, au gré des traditions qui constituent un lieu, un peuple... sont des sources du jugement réfléchissant.

Pour le qualifier, j'utiliserai le terme de savoir réflexif. Le concept de réflexivité tel que le propose S. Lash³⁵, permet de qualifier ce qui se produit dans le processus participatif orchestré par l'architecte pédagogue. Les jugements réfléchissants et déterminants émanent de tous les participants et la réflexivité permet l'intervention des autres. Le savoir réflexif est issu de leurs particularités, il est parfois difficile à communiquer puisqu'il ne s'appuie pas sur la logique ou la démonstration. Il est transmis par des médiums autres que ceux de l'architecte – plans suivant les conventions graphiques ou discours théoriques. Ce sont des récits, des visites, des rencontres, des activités collectives, des dessins...

Mais il a une caractéristique principale pour la grammaire participative puisque, non contents de participer, les autres sont aussi reconnus comme créatifs et expressifs par les architectes. Ces derniers ne sont pas les seuls artistes ; les savoirs réflexifs autorisent la créativité, la subjectivité, le goût.

³⁵ J.-L. GENARD, « A propos du concept de réflexivité », *op. cit.*, p. 15.

L'échange de savoir s'équilibre entre les acteurs et là où la hiérarchie indique un dysfonctionnement et une prise de pouvoir de l'un des deux, les processus participatifs sont plutôt régis par un idéal anarchique. En effet, si l'un des participants se soumet sans s'exprimer ou si sa voix est trop peu valorisée, le dialogue n'a pas lieu, ce qui met en péril la participation. La figure de « l'autre » n'est pas celle d'un individu isolé et, si c'était le cas, le processus participatif lui forge des appartenances, mais il est membre d'organisations qui défendent les intérêts collectifs. La participation est mise en péril quand les participants sont individualistes et ne cultivent que l'importance de leurs particularités. L'échange des savoirs les constitue en citoyens admettant l'intérêt collectif, ils se rallient aux valeurs des communautés amenées à vivre dans les lieux réalisés.

Les savoirs échangés sont exprimés par des formes récurrentes lors des processus participatifs : des récits rédigés ou traduits de manière graphique ; des expositions itinérantes ou conservées dans des musées de la ville. Autant de moyens de communication pour assurer la diversité des connaissances dans l'échange. D'autres outils servent l'engagement didactique pour enseigner, communiquer et s'informer : des manuels pour le déroulement des processus, pour se constituer en organisations ; des brochures de techniques constructives ou d'apprentissage des langages et des modes de conception de l'architecture ; des méthodes pour autodidactes ou encore des enseignements académiques proposés à tous...

A chaque pratique sied la déclinaison de productions et d'outils ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait autres. Par exemple, les modélisations des groupes de participants vont de la réunion informelle, à l'organisation de consultations, ou encore à la constitution de comités, de commissions, d'associations intermédiaires entre le citoyen et l'Etat, ...

Je rassemblerai ces outils autour de leur caractéristique commune : ils produisent des liens, du « commun », entre les participants lors des rencontres, lors de l'échange de savoir du processus participatif. Même s'il n'aboutit pas à la construction d'un bâtiment ou à l'aménagement d'un espace, cette production est considérée par certains architectes comme suffisante. La démarche d'échange et la production de lien, l'ambition sociale, est plus importante que l'objet bâti dans la poursuite d'un bonheur commun. La signification du projet est autant, voire plus, dans le processus que dans l'architecture. Le lien est développé notamment lors de l'échange des savoirs. L'on pourrait bien sûr analyser les arguments utilisés par les participants en suivant les différents mondes décrits par Boltanski et Thévenot³⁶. Et plus spécifiquement, en observant les compromis entre ces registres de discours différents. Il ne suffit pas de considérer les mondes un à un car ils sont différents mais pas exclusifs.

Le compromis se réalise en cherchant le bien commun, c'est-à-dire l'intérêt général. Le compromis suggère l'éventualité d'un principe capable de rendre compatibles des jugements qui s'appuient sur des objets relevant de mondes différents. Le bien commun, c'est de dépasser les deux formes de grandeur confrontées en les comprenant toutes les deux.

³⁶ L. BOLTANSKI, L. THÉVENOT, *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991, plus précisément au chapitre 6.

Dans la grammaire participative, c'est la conjugaison des savoirs déterminants avec les savoirs réflexifs des participants qui permet de produire des objets architecturaux qui feraient servir à un même bien commun le mécanisme industriel ou la technicité constructive et le jaillissement inspiré. Le bien commun est la réconciliation, dans un objet du compromis, des beaux objectifs et subjectifs issus des mondes différents des participants. On peut durcir le compromis en mettant au service du bien commun des objets composés d'éléments issus de mondes différents, disent les auteurs, et les doter d'une identité propre de manière à ce que leur forme ne soit plus reconnaissable, si on leur soustrait l'un ou l'autre de leurs éléments constitutifs. Le compromis est alors plus résistant à la critique car il peut s'appuyer sur des objets insécables. J'inscris dans le concept de bien commun de Boltanski et Thévenot, l'architecture d'objets produits par des processus participatifs et reconnus beaux tant par l'architecte que par les participants.

Lieu, bien, lien

L'hypothèse que je me propose de démontrer dans cet ouvrage reste néanmoins celle-ci : c'est sur une triade que l'on peut définir, évaluer, jauger les processus participatifs en architecture et en urbanisme. En effet, elle précise pour le champ grammatical architectural de la participation celles de Le Play et de Geddes : lieu, bien, lien. Vous découvrirez au fil du récit l'importance de chacun des trois termes pour les figures d'architectes. Ils sont caractéristiques de la grammaire participative en ce qu'ils se renforcent et se transforment ; biens et lieux sont rendus communs par le lien et agissent sur lui. C'est le travail autour des biens et des lieux communs qui créent du lien. Les différentes conjugaisons de la grammaire participative sont contenues dans toutes leurs combinaisons. La participation acquiert plus ou moins d'intensité si les trois termes sont conjugués. Suivant le modèle de la triade de Geddes, le bien est au centre ; il est la réalisation autour de laquelle la grammaire se déploie. La présence de cette réalisation est caractéristique d'une grammaire participative en architecture et en urbanisme.

Les productions qui m'intéressent particulièrement sont donc celles que j'appellerai les biens communs et les lieux communs³⁷. Les biens que j'ai évoqués rapidement dans l'acception sociologique de Boltanski et Thévenot, m'intéressent en ce qu'un bien appartient, que ces biens sont les objets bâtis d'une communauté, des productions architecturales qui reflètent le caractère collectif inhérent aux processus ; ils sont élaborés sur des sens communs, reflètent des aspirations collectives partagées ; ils ont une matérialité architecturée. On trouvera peu de maisons mais des ensembles d'appartements, peu d'objets architecturaux isolés destinés à un maître d'ouvrage individuel mais plutôt des « habitats » et leur rapport complexe au contexte, enrichis des contraintes de leur inscription dans les espaces publics de la ville. Les « biens »

³⁷ Il ne faut entendre qu'un jeu de mots dans les expressions « biens communs » et « lieux communs » et non leur acception philosophique précise ou leur sens péjoratif. « Commun » évoque quelque chose qui appartient à tous et non quelque chose de public qui appartiendrait à l'Etat ou serait géré par lui. Il est relatif aussi à mon sens à la *vox populi*, au peuple qui participe et le commun anime donc le savoir réflexif. Pour désigner les apports de la participation, Patrick Geddes mentionne le bon sens des citoyens.

réalisés sont aussi le reflet de la croyance qu'il suffit de formaliser dans la pierre les idéaux participatifs pour qu'ils animent les utilisateurs. Ainsi, la recherche d'harmonie fouriériste est-elle « coulée » dans les plans des phalanstères et leur composition sérielle qui suit l'organisation mathématique qu'il propose pour les individus. Ces plans sont l'objet architectural de l'harmonie de Fourier. Les biens communs sont intéressants également parce qu'ils cristallisent la discussion esthétique qui est au centre des critiques propres à la grammaire participative. Sans doute est-ce là un des apports de notre discipline aux études sociologiques de la participation : l'inévitable débat esthétique observable dans un objet. L'échange de savoirs concerne la forme de ces biens et la question des symboles, des archétypes, des traditions constructives et de la rencontre des cultures. La question de la domination de l'architecte qui exercerait un arbitraire culturel sur l'objet, le bien commun, est ici éclairée par l'interaction entre lien et bien : le processus, outre son effet de socialisation, produit une acculturation. La grammaire participative fait entrer l'objet architectural dans une démocratie où il est discuté et modifié par des individus expressifs plutôt que de simplement favoriser la démocratisation de la culture architecturale en favorisant l'accès à des modèles savants³⁸. De plus, la démocratie architecturale permet la fortune d'architectures autant que de constructions, notamment vernaculaires.

Les seconds, les lieux communs, sont des espaces plutôt que des bâtiments, les modélisations d'un contexte qui favorise la participation et rassemble les biens communs. Les coopératives, par exemple, sont souvent spatialisées suivant le modèle de la cité-jardin avec des espaces verts communs et des activités collectives de jardinage, comme si cette forme d'habitat était le support le plus adéquat de l'idéologie collective des habitants. Ce serait négliger un acteur sur lequel reposent toutes les aspirations que de ne pas citer également les espaces de jeu aménagés dans des lieux collectifs – potagers, écoles, villes ; ils sont destinés à laisser s'exprimer la spontanéité de l'enfance. Ces lieux communs sont liés au contexte et leurs formes portent dans certains cas les marques des aspirations des participants avant la réalisation, ou seront la matière dans laquelle sont gravées leurs appropriations.

Les sources et la méthode de travail

La grammaire participative ne cerne aucune zone géographique *a priori*. L'histoire s'étoffe de filières de grammairiens traversant plusieurs générations d'acteurs de la participation, liés par l'enseignement qu'ils reçoivent et les échanges de connaissances auxquels ils procèdent dans leur pratique³⁹. Ces filiations sont marquées par des moments de transmission que sont notamment les mises en débat entre les tenants d'une voie centrée sur l'objet architectural et ceux qui n'envisagent cette production architecturale qu'à travers un processus participatif. Le récit s'organise autour de trois

³⁸ Voir à ce sujet la question de la démocratisation culturelle : J.-L. GENARD, « Démocratisation de la culture et/ou démocratie culturelle ? Comment repenser aujourd'hui une politique de démocratisation de la culture ? », 2012, publié sur www.gestiondesarts.com/fileadmin/media/PFD_seminaires/Genard.

³⁹ J'ai exploité les sources d'archives qui les concernent (en France, en Belgique ou aux Pays-Bas) ainsi que celles des centres dispensant des enseignements de la filière participative (l'ISUA maintenant ISURU, la Cambre, la SCAB, ...).

moments que j'ai identifiés, deux crises urbaines et le moment où Geddes est mobilisé par les architectes lors du délitement des CIAM et des débats du Team Ten. La filiation geddesienne est entrelacée à l'histoire des congrès internationaux d'architecture moderne⁴⁰. Les héros de l'émergence de la grammaire participative s'y retrouvent et s'approprient la pensée de l'Écossais : Otlet, Zevi, De Carlo, etc. Ils sont un lieu de la remise en question radicale de la production d'un objet architectural comme finalité du projet, par rapport à l'intérêt que certains architectes voient dans le processus – trouvant un point d'orgue lors de l'intervention au congrès de 1947 qui concerne la participation du « *common man* » à l'architecture. L'intérêt pour « l'homme ordinaire » s'amplifie alors parmi les architectes qui gravitent autour du Mouvement moderne. Les participants ne sont pas un groupe homogène, bien entendu, et la querelle « des anciens et des modernes » s'y reproduit autour de la participation. La critique de l'idéologie rationaliste portée par les congrès modernistes incite les jeunes à s'engager dans la voie du processus plutôt que dans celle de l'objet architectural. Les réunions du Team Ten qui succèdent aux CIAM sont riches d'enseignements pour l'histoire de la participation puisqu'elles sont le fruit de la réflexion des architectes actifs durant les années soixante-dix⁴¹.

L'évolution des idées est suivie sur un temps plus long chez certains auteurs car les architectes cités ici n'ont pas tous la même importance dans l'histoire de la participation. Les projets référencés comme « participatifs » sont approchés à l'aide des « figures » qu'adoptent des architectes qui en sont l'auteur. On ne trouvera pas d'étude fine des objets architecturaux, mais une recherche des éléments qui indiquent la présence de telle ou telle figure de l'architecte. Dans la reconstruction de Maubeuge, le *New Deal* à Philadelphie, ou à travers des projets de la période de 1968 dits « participatifs » dans l'historiographie, tels la Mémée à Bruxelles ou le développement du village de Terni. J'ai consulté les principales histoires de l'architecture et de l'urbanisme, dans plusieurs éditions pour certaines, cherchant le nom de Geddes dans les index. S'il est mobilisé, l'ouvrage a été analysé comme susceptible de porter une attention particulière aux processus participatifs mais aussi de passer à côté de cet enjeu. L'apparition, dans une édition plus récente de la mention de la participation, est aussi un indice dont j'ai tenu compte pour déterminer des périodes. Les intitulés des chapitres et les projets commentés ou illustrés ont été examinés : l'historien présentant parfois des projets sans en relever la dimension participative et se cantonnant à une histoire esthétique de l'architecture, qui passe sous silence les processus et les interactions des acteurs. Quand Geddes est référencé par les auteurs de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, l'enquête et l'exposition municipale pénètrent largement la culture

⁴⁰ Concernant l'analyse des CIAM, le travail doit beaucoup à l'ouvrage bien documenté de E. MUMFORD, *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960*, Cambridge, MIT Press, 2000, mais le CIAM de 1947 et son inclinaison participative sont signalés lors de l'évocation des luttes urbaines des années soixante-dix dans P. PUTTEMANS, *Architecture moderne en Belgique*, Bruxelles, Marc Vokaer Editeur, 1974, p. 157.

⁴¹ Les études récentes et très exhaustives sur le Team Ten, que j'ai abondamment consultées, n'analysent pas le thème de la participation. Voir les travaux de Volker M. Welter, Dirk Van den Heuvel et Max Risselada notamment, ainsi que l'ouvrage de Francis Strauven et Vincent Ligtelijn sur Aldo Van Eyck, paru en 2008.

des architectes et des urbanistes. Outre les biographies qui lui sont consacrées par A. Defries, *The interpreter Geddes* en 1927, par Ph. Boardman en 1936 et enfin par Ph. Mairet en 1957, Geddes est porté à la connaissance des architectes par les écrits de ses disciples, Mumford, Bardet ou Tyrwhitt, au cours des années quarante surtout. Non seulement ces derniers citent Geddes comme père du médium *civic survey* mais ils ont saisi la grammaire participative dans son œuvre : la présence du citoyen actif et l'objectif de justice sociale⁴². J'ai relevé des terminologies relatives au processus et aux échanges de savoirs : coopération, concertation, ... qui sont les termes utilisés dans les définitions de la « participation » des dictionnaires. Je n'ai donc pas exclu les auteurs qui les utilisaient au détriment du terme « participation ». Ce terme est peu utilisé avant 1968 (ainsi, Geddes parle-t-il moins de « participation » que de coopération par exemple). J'ai préféré parfois retenir un auteur dont les propos témoignaient d'une attention particulière au contexte et aux acteurs qu'il rencontrait. Ainsi, j'ai retenu des architectes qui procèdent à des échanges de savoirs et des productions de liens entre les participants, même si les termes « participation », « concertation », « coopération » n'apparaissent pas.

Plutôt que de partir de 1968 et de revenir à l'histoire contemporaine, j'ai procédé en suivant l'invitation des architectes d'aujourd'hui qui pratiquent la participation, Lucien Kroll notamment⁴³ mais aussi Giancarlo De Carlo, et mon récit débute avec celui qu'ils citent comme leur « héros » : Patrick Geddes et son monde. Je relate cette histoire émaillée par les découvertes qui illuminent la recherche, l'amitié de Paul Otlet et Geddes qui m'apparaît au détour d'une dédicace de l'écrivain dans l'exemplaire de *Cities in evolution* d'Otlet, l'engouement paradoxal en 1932 de Le Corbusier pour la participation et son expérience d'urbanisme rural, le développement précoce de Gastrike Hammarby par Ralph Erskine en 1948 et sa continuité, les photographies des archives de Gaston Bardet qui le montrent à Bruxelles dans les bâtiments de la rue des Palais où il enseigne la grammaire geddesienne et où me mènent mes investigations... Un centre géographique aimante néanmoins ce récit, en plus de la contingence qui m'influence : la Belgique. Elisée Reclus vient enseigner à l'Université nouvelle de Bruxelles, ville où il est enterré ; le congrès de Gand, en 1913, par l'intermédiaire d'Otlet, fait venir l'exposition de Geddes. C'est à Bruxelles que Victor Bourgeois dessine l'*Urbaneum*, bien commun s'il en est de la grammaire participative. A Bruxelles encore que Bardet ouvre l'ISUA, que Lucien Kroll va l'écouter et qu'il construit la Mémée, projet emblématique de la participation.

Je me contente de citer les noms de certains personnages que j'ai situés plus précisément dans ma thèse ou juste « rencontrés » dans mon enquête. Ils mériteraient davantage pour certains, mais ne pas les mentionner enlèverait à la complexité des

⁴² Pierre Clavel présente Geddes, dans la réédition de *Cities in evolution* de 1971, comme « un précurseur des théories de la participation » (P. CHABARD, *Exposer la ville. Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement*, thèse de doctorat de l'Université de Paris 8, 2008, 2 vol., vol. 1, p. 474).

⁴³ J. LE MAIRE, I. LUND, « Le psychodrame, les langues de chats et l'amaryllis... Interview de Lucien Kroll, juin 2004 », in « De la participation urbaine. La place Flagey », *Les cahiers de la Cambre Architecture*, 3, 2005, p. 133-148 : « Geddes c'est un génie, donc il est incriticuable, c'est vraiment un extraordinaire ».

filiations geddesiennes⁴⁴. Certains sortent du cadre géographique ou de la période étudiée ici : ce sont des organisateurs et des militants mais pas des architectes ; ainsi ai-je laissé de côté Jane Jacobs ou le concepteur de l'*advocacy planning*, Paul Davidoff⁴⁵... C'est un des élèves de Lewis Mumford à Philadelphie et il a été sensibilisé à cet aspect de l'urbanisme. Il fait donc partie de la généalogie d'architectes ou d'acteurs urbains qui sont liés par les pensées geddesiennes – dont je fais l'hypothèse qu'elles sont fondatrices de la participation. Je n'ai pas développé ici la succession des élèves de Lewis Mumford à l'Université de Philadelphie (à partir de 1944), de L. Kahn à P. Davidoff qui rejette l'approche formaliste de Yale. De même, les étudiants de J.-L. Sert pourraient être repérés comme autant de figures d'architectes participatifs potentiels s'ils ont été sensibilisés à Geddes par leurs maîtres...

D'autres s'essaient à la participation mais après 1968 et de manière ponctuelle, Alvaro Siza par exemple. Pour la même raison, il m'a semblé intéressant de les situer même rapidement pour montrer les ramifications de la grammaire participative.

Toutes ces figures, dont j'espère montrer les filiations, tracent l'émergence de la participation autour de trois moments de crise de la ville, une pratique qui s'accroît dans l'un ou l'autre contexte historique, social et idéologique, jusqu'à sa fortune dans les années soixante-dix. Ce dernier moment est considéré comme une période où la société dans son ensemble conjugue la grammaire participative et où coexistent un humanisme qui s'éloigne de la froide anthropologie – qui ne serait que l'observation clinique des hommes considérés comme une foule – une volonté d'éduquer sans condescendance paternaliste et des conditions qui favorisent aussi l'activisme pour la coproduction ou la cogestion. Cette tendance s'illustre dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme par un grand nombre de processus participatifs menés par les architectes de tous bords qui s'improvisent coconstructeurs le temps d'une expérience. Le terme « participation » est utilisé depuis dans la réglementation urbanistique, avec une montée en puissance au cours des années quatre-vingt-dix qui induit une standardisation des processus participatifs et les désenchante parfois.

Trois moments de la grammaire participative dans un espace privilégié : la ville

Cet ouvrage est structuré en trois périodes ; c'est la déclinaison de l'apprentissage comme pilier pédagogique de la grammaire participative qui est décrite à chaque moment. D'une part, les expériences participatives naissent dans des milieux particuliers, ceux où sont en présence plusieurs personnes : des communautés et leurs villages, des citoyens et leurs villes, des coopérateurs et leurs logements collectifs, ... D'autre part, c'est la précarisation du contexte bâti qui indique les lieux d'émergence de la grammaire participative. La défaillance de l'autorité en charge de ces collectivités humaines et bâties pousse leurs occupants à se mobiliser. Je reviens d'ailleurs un instant à Mintzberg puisqu'il mentionne le fait que le défaut d'organisation ou de supervision pousse les citoyens à s'organiser eux-mêmes. Il ajoute en corollaire que,

⁴⁴ C'est le cas par exemple de Jane Addams.

⁴⁵ Jane Jacobs cite pourtant Patrick Geddes mais sans relever son impact sur l'histoire de la participation.

pour être dans cette démarche de projet, d'action, de décision, on observe souvent que l'environnement doit être rude, dysfonctionner ; sinon les citoyens se laissent aller à la supervision du politique. Les moments clés sont donc des crises et les lieux principaux, les villes.

A ce titre, le XIX^e siècle intéresse particulièrement l'histoire de l'émergence participative. C'est celui de l'urbanisation durant lequel la ville suscite nombre de réflexions, même si elle n'est pas encore l'objet d'une science proprement dite en cours de constitution, l'urbanisme. La réflexion sur la ville est menée à l'époque à partir d'autres domaines : l'histoire naturelle, la géographie ou encore la biologie (qui amènent les connaissances du sol, du site et du milieu dans lequel la ville est érigée). La grammaire participative dans l'urbanisme relève de disciplines scientifiques connexes qui produisent les éléments indispensables aux architectes pour la construire. Outre les domaines scientifiques (l'économie, l'industrie...), les idéologies politiques (le socialisme, le communisme, l'anarchisme) ou encore les fondements religieux, tel que le christianisme, sont des domaines sources. Le rassemblement de plusieurs disciplines autour du cas urbain est un apport important pour la grammaire participative. En effet, la collaboration de plusieurs spécialistes s'oppose au pouvoir de la figure de l'architecte autoritaire sur le dessin de la ville. Cette pluralité d'intervenants permet aussi la reconnaissance et la rencontre d'un « spécialiste de l'habiter » : l'usager.

Ainsi que j'ai pu le constater, ce sont les grandes crises urbaines qui sont le contexte de la grammaire participative (ce qui corrobore le modèle de Mintzberg qui fait naître les configurations adhocratiques dans les contextes complexes et dynamiques). L'étude que j'ai menée permet de défendre l'hypothèse que la ville est le milieu privilégié de la grammaire participative des architectes. Celui par lequel l'objet architectural du démiurge change de statut. Il n'est plus l'œuvre d'un seul artiste de « génie » figé par les règles sociales, techniques et savantes du beau objectif. Il devient un objet contextualisé issu de la conception sensible d'une coalition de sujets. Il n'a plus pour unique objectif la fonctionnalité ou l'esthétique, mais celui d'être le lieu de rencontre d'une communauté humaine particulière. La finalité de l'acte architectural s'inscrit donc dans l'établissement d'un processus relationnel visant à élaborer un cadre de vie et de lien social plutôt que dans la perfection d'un objet. S'opère un glissement entre « façonner une œuvre architecturale » et « concevoir un habitat », c'est-à-dire la contextualisation environnementale et humaine. Cette histoire relate les moments de débats et les glissements de la figure du maître à celle du pédagogue qui président à cette redéfinition de l'architecture qui concerne plutôt l'échelle collective et située : un groupe de bâtiments, un hameau, un village, un quartier ou la ville⁴⁶.

Les théorisations de l'urbanisme sont donc des sources nécessaires dans cette perspective. Rédigées d'abord par des auteurs extérieurs au champ de la construction, devenus urbanistes, puis par des architectes, ce sont notamment les écrits des présocialistes, mais surtout les textes fondateurs de la participation de Patrick

⁴⁶ La notion de quartier et de son périmètre ou de son étendue est sujette à de nombreux débats. Un bâtiment abritant une communauté d'individus et ses rapports avec l'espace public, peut rejoindre la notion de quartier.

Geddes⁴⁷. L'urbanisme, je l'ai dit, est pluridisciplinaire quand l'architecture pourrait rester l'apanage d'un expert investi du statut de savant, l'architecte. Geddes n'a pas suivi un cursus architectural alors que jusqu'au milieu du XX^e siècle, ce cursus est la voie habituelle qui mène à l'urbanisme (la majorité des urbanistes actifs lors des reconstructions d'après-guerre au XX^e siècle sont architectes ; c'est pourquoi dans le texte, c'est cette dernière dénomination que j'ai adoptée).

L'ouvrage se composera en trois parties.

Assainir ou reconstruire la ville avec le citoyen : la lutte contre le super-taudis industriel et la première reconstruction (1904-1933)

La ville industrielle est visée comme premier contexte de crise et dénoncée par Patrick Geddes, notamment dans son intervention sur l'urbanisme de 1904 qui instaure une grammaire participative pour remédier à ces nuisances. Il adopte la figure du pédagogue, articulée sur la « synergie » des connaissances, fondamentale pour la grammaire participative⁴⁸. Il développe des médiums aussi : enquêtes, machines à penser, vision synoptique et expositions⁴⁹. « L'art civique » dédié à la première reconstruction en Europe, un urbanisme fondé sur les hommes, se décline de l'autre côté de l'Atlantique notamment à travers les expositions de villes. Les premières expériences participatives sont remarquées par un Le Corbusier⁵⁰ qui s'enthousiasme pour celle de l'Usine Van Nelle à Rotterdam, mais ce sont les cités-jardins qui vont être les lieux privilégiés de la participation des coopérateurs de la période. Lors de ces mêmes années, entre 1930 et 1933, depuis la Belgique, Paul Otlet⁵¹ et Victor Bourgeois⁵² conçoivent un processus et formalisent un objet pour la participation urbaine, l'*Urbaneum*.

⁴⁷ Presbytérien écossais (1854-1932). La mention de sa conviction confortée par sa sensibilité anarchiste et ses échanges avec la *Fabian Society*, est utile pour cerner l'esprit libertaire qui caractérise son action et ses textes militants.

⁴⁸ C'est la mention de Geddes comme référence participative par les architectes d'aujourd'hui qui a focalisé la recherche sur ses travaux. D'autres auteurs comme M. Poëte en France, L. Van Der Swaelmen en Belgique ou W. Hegemann en Allemagne apportèrent des idées similaires au champ urbanistique à la même période, mais n'ont pas été réceptionnés et spontanément nommés par les « participationnistes » actuels. Ce travail essaye d'éclairer également la similarité troublante des écrits de ces acteurs : il s'avère que tous ont lu ou connu Geddes même s'ils ne le citent pas nommément.

⁴⁹ La thèse de Pierre Chabard défendue en 2008 et les travaux de Volker M. Welter de 2002 en sont d'incalculables sources.

⁵⁰ Le texte est publié en 1935 dans *La ville radieuse*.

⁵¹ Docteur en droit (1868-1944), il développe le système bibliographique afin de permettre l'accès à la connaissance diffusée par les livres. Une volonté comparable à ce que défend son ami Geddes : l'importance de l'apprentissage en autodidacte de la ville.

⁵² Architecte belge (1897-1962), principal acteur du Mouvement moderne en Belgique. Il place la dimension sociale au centre de son action d'architecte et d'urbaniste. Il enseigne à la Cambre.

New Deal ou seconde reconstruction : faut-il laisser participer l'homme ordinaire ? (1933-1947)

C'est dans le contexte du *New Deal* américain que Lewis Mumford poursuit le développement des idées participatives geddesiennes pour la création de logements et l'assainissement des villes. Louis Kahn et Oscar Stonorov, ses élèves, élaborent des méthodes pour la participation des habitants ; les objets de la grammaire participative à l'époque sont l'unité de voisinage, l'école et le quartier général. Certains architectes dénoncent la situation alarmante du logement après 1945 – comme les auteurs du début du siècle pointaient la gangrène de la ville industrielle – et trouvent une issue dans la participation des habitants pour la reconstruction. Ils y voient un moyen d'éviter la perte des particularités (le contraste, la variété, l'individualité), engendrée par la technique et la standardisation architecturale moderne et valorisent l'ordinaire et l'imagination. Lors de la seconde reconstruction, quelques architectes font l'expérience d'une participation avec des usagers, Le Corbusier poursuit ses échanges avec les paysans pour l'urbanisme et le village radieux ; ils s'approprient des figures de pédagogues coconstructeurs, organisateurs ou chefs d'orchestre. C'est le cas d'André Lurçat à Maubeuge ou de Gaston Bardet au Rheu.

La grammaire participative est abordée ensuite plus particulièrement dans le milieu moderniste. D'une part, elle s'appuie sur la préoccupation de la réception de l'architecture par les usagers, en posant la question du goût du public et de l'esthétique. Les architectes modernistes – figures du maître – s'intéressent à la réception par les usagers pour des raisons politiques voire démagogiques : convaincus de pouvoir apporter à leurs semblables l'architecture qui leur convient, ils veulent les convaincre de ses bienfaits. Mais, d'autre part, c'est aussi en accordant de l'importance aux réactions du public qu'au fil des CIAM (de 1928 à 1959), certains historiens font le constat d'une perte de sens du langage de l'architecture moderne pour l'homme banal. Ils introduisent l'idée de le faire participer à l'architecture afin de renouer ce lien, en 1947 à Bridgwater. En restaurant la communication avec l'homme ordinaire et sa compréhension des formes de l'architecture moderne, ils sont convaincus d'arriver à faire avaliser l'architecture moderne par le public. L'organisation des CIAM et leurs déclarations sont au centre des débats et des théories architecturales de la première moitié du siècle ; ils sont accessibles par une propagande éditoriale qui offre des sources pour l'étude. Ils entendent rassembler l'élite intellectuelle destinée à diriger la transition vers une nouvelle société.

Les figures de pédagogues adoptées par les architectes entre le premier et le dernier congrès international d'architecture moderne, contribuent à la remise en question du Mouvement moderne et de son architecture. Les débats s'animent autour du langage architectural pour les « anciens » ou du processus architectural pour la nouvelle génération.

Vers le processus (1948-1969)

La voie du processus dans laquelle s'engagent les architectes au détriment de celle de l'objet architectural donne lieu à une redéfinition de l'architecture. Ainsi, Bruno Zevi développe-t-il des médiums didactiques pour manier le langage de l'architecture. Giancarlo De Carlo fonde la redéfinition de l'architecte et son rapport à la ville. Il

oscille entre un échange de savoir direct et une prise de connaissance plus personnelle qu'il qualifie de participation indirecte et vise un processus continu. La redéfinition de l'architecture engage les architectes dans la notion d'habitat fondée sur des éléments de proximité, d'échelle ou de flexibilité qui servent la grammaire participative. Certains auteurs, tels les Smithson, ne s'engagent pas dans des processus participatifs mais fondent leur architecture sur l'attention au milieu physique et humain. Un des motifs de la dissolution du groupe CIAM en 1959 est entre autres le rejet de la figure de l'architecte autoritaire et visionnaire au profit d'un architecte modeste et à l'écoute des particularités des usagers. L'intérêt pour l'ordinaire et la vie quotidienne en sont des indicateurs. La figure de l'enfant aussi enseigne à l'architecte l'usage spontané qu'il fait des espaces verts et des espaces de jeu. La curiosité pour l'histoire et la connaissance de l'abri humain permet de redécouvrir l'architecture sans architecte, modelée par l'homme « depuis la nuit des temps », avant que la naissance de l'architecte ne provoque l'éloignement du bâtisseur-habitant et n'institue un rapport triangulaire : l'architecte, l'usager, l'œuvre d'architecture.

Les architectes référencés comme « participationnistes » sont évoqués par le biais de certaines expériences emblématiques : Lucien Kroll, Ralph Erskine et Giancarlo De Carlo, John Turner. Toutes ces opérations se déroulent en général après 1968. A ce moment, l'histoire deviendrait catalogue si j'énumérais tous les projets ou architectes qui se réclament de la participation ; une indication sans doute de ce que la tâche que je me suis assignée, celle de retracer l'émergence suivant une filiation geddesienne, y trouve un terme puisque la participation entre dans une phase d'abondance. Bien que cette intensité participative soit tangible, le choix du processus par certains, voisine toujours avec celui de l'objet architectural.

PREMIÈRE PARTIE

Assainir ou reconstruire la ville
avec le citoyen : la lutte contre le super-taudis
industriel et la première reconstruction
(1904-1933)

Du paternalisme présocialiste à l'actionnisme anarchiste : la pensée sociale et les crises urbaines

Si la participation n'est pas une idéologie, elle est soutenue par un contexte politique, des mouvements de pensée et des doctrines qui inspirent ses défenseurs. La première moitié du XIX^e siècle est le cadre de l'émergence extraordinaire des pensées sociales ; elle résulte d'une prise de conscience générale de l'écart qui se creuse entre les riches et les pauvres. Des penseurs défendent la classe ouvrière et une répartition plus équitable des biens et des droits, mais repensent aussi « le problème du bonheur commun déjà passionnément débattu dans la deuxième moitié du XVIII^e »¹. A partir des foyers de pensée anglais et français, le jaillissement, simultané dans le temps mais géographiquement réparti de la pensée sociale et de crises politiques s'accompagne d'« un développement quasi spontané de conseils ouvriers constitués en opposition aux organes syndicaux officiels »². Il s'agit de grammaire participative dans le domaine de l'entreprise qui va s'appliquer ensuite à l'échelle de la société démocratique où l'individu a de plus en plus d'importance au sein de la collectivité.

La critique sociale s'applique aussi au cadre de vie, au logement défectueux ou inexistant et à l'atmosphère triste ou nocive de la ville (l'environnement du plus grand nombre). Identifiés ici comme « crises urbaines », ces moments d'intensification vont donner lieu à des pratiques participatives des architectes et des urbanistes. Je relève par exemple des expériences de planification urbaine participative simultanées au lendemain de la Seconde Guerre mondiale aux Etats-Unis, en Suède, en Angleterre,

¹ M. REBÉRIOUX, « Socialisme et marxisme », in M. FERRO *et al.* (dir.), *L'histoire, de 1871 à 1971*. 1. *Les idées, les problèmes*, 2. *Les faits*, Paris, Centre d'étude et de promotion de la lecture, 1971, 2 vol., vol. 1, p. 458-473.

² M. LAVIGNE, « Histoire économique des pays socialistes », *Encyclopaedia Universalis, Supplément*, 1996, p. 1379-1387.

en Belgique, en France, en Italie, ... Des similitudes sont visibles aussi entre la conjoncture de crise de la fin du XIX^e siècle, d'une part, et celle des années soixante de l'autre : une crise économique, un chômage croissant, une répartition inégale des richesses mondiales, l'opposition aux superpuissances pour retrouver l'importance de l'individu, la foi en la communauté et l'importance éthique du bonheur pour tous, de la paix. La gestion des répercussions sur la ville des problèmes conjoncturels donne lieu, à ces deux époques, à l'émergence de grammaires participatives.

Au début du XIX^e siècle, l'égalité souhaitée par les présocialistes est régie notamment par un intéressement de chaque individu à l'entreprise dans laquelle il travaille. Elle doit rendre possible un accès à la propriété de la terre qu'il cultive et de la maison qu'il habite ou simplement à un logement décent. Le changement tient donc dans un droit à s'exprimer sur ces domaines dans lesquels l'individu lambda ne pouvait pas faire entendre sa voix. Mais c'est la gestion du nombre, une préoccupation qui apparaît dans beaucoup de domaines au XVIII^e siècle, qui est au centre des réflexions sur la planification au XIX^e siècle et d'une science naissante, l'urbanisme. Le nombre est au centre des préoccupations des utopistes socialistes, d'une part, et des industriels imaginant une ville idéale, de l'autre. Ainsi, Robert Owen³, chef d'une entreprise qu'il veut modèle, favorise l'éducation des ouvriers dès leur jeune âge afin d'améliorer le caractère humain pour arriver à l'harmonie⁴ dans un « village industriel ». Citons aussi Ebenezer Howard qui modélise la cité-jardin, dont les urbanistes s'emparent.

La propriété collective à la base d'une planification commune

Les penseurs présocialistes qui détiennent les clés de la planification du bonheur commun n'adoptent pas une figure de pédagogue. Mais ce sont des ordonnateurs animés par des idéaux d'harmonie. Ils valorisent les individus, convaincus de leur capacité d'agir et de s'associer, si bien qu'ils envisagent leur participation dans le champ économique. Les disciples de Saint-Simon condamnent par exemple la figure paternaliste et supérieure du propriétaire foncier et des outils de production : il ne connaît ni les besoins de l'industrie ni les hommes qui y travaillent ; sans leur participation, sa gestion est vaine. Il est donc nécessaire de redistribuer les terres et de créer une association pour leur gestion globale au sein de l'Etat. Mais les Saint-Simoniens assortissent cette redistribution d'une planification du territoire. Leur apport fondamental à la grammaire participative est de présenter la redistribution de la propriété comme indispensable pour la planification : sans réunir les parcelles, il est difficile d'élaborer un plan d'ensemble ; il est impossible d'adopter un point de vue collectif plutôt que particulier. De plus, si la réflexion n'est pas à l'échelle de la collectivité

³ Robert Owen (1771-1858) est considéré comme le père de la coopération et du socialisme anglais. Un de ses premiers ouvrages interpelle des « habitants » : *Address to the Inhabitants of New Lanark*, 1816. Son idée coopérative semble directement liée au territoire.

⁴ Il rédige le « Plan d'un village industriel » en 1817 et réalise cet idéal, en 1825, aux Etats-Unis, en fondant une communauté « Harmonie ». Il expose ses théories sociales dans le *Livre du nouveau monde moral* (1836-1844). L'ouvrage décrit le village industriel, transition entre la ville et la campagne, qui doit permettre à chaque ouvrier d'avoir la meilleure existence possible.

mais cantonnée à celle, individuelle, de la parcelle, elle est « décontextualisée ». C'est donc autour d'un territoire et de son appropriation collective que des penseurs comme Proudhon définissent l'échelle de la commune pour accueillir le groupe naturel des associations politiques. Cet organisateur de la participation à la production s'intéresse au milieu lui-même (environnemental et humain).

A la recherche du bonheur commun

D'autres fondements de l'élaboration d'une idée participative sont présents dans la société d'après 1789. Le privilège accordé aux droits individuels provoque la mise au ban de toute forme intermédiaire d'association entre le citoyen et l'Etat mais à la fin du XIX^e siècle, l'idée d'association est renforcée notamment par la légalisation des syndicats en 1884 et l'établissement du Code de la mutualité en 1898. C'est l'organisation en association industrielle des choses et non l'organisation des hommes qui établit clairement les travaux à faire par la société pour améliorer « physiquement et moralement l'existence de tous ses membres »⁵. Pierre-Joseph Proudhon⁶ est un des derniers grands associationnistes ; il défend l'anarchie plutôt que la hiérarchie. Il développe des notions importantes pour l'histoire de la participation : pluralisme social, êtres collectifs, ensembles coopératifs, syndicat, socialisme, solidarisme, participation à l'entreprise, dialectique sérielle. A sa suite, les fouriéristes et Robert Owen proposent un système sociétaire basé sur une structure du peuple qui se groupe en associations pour assurer le bonheur collectif. Cet idéalisme des penseurs socialistes est aussi l'apanage des fondateurs de la participation à la ville. La construction du cadre de vie n'a de sens qu'assortie d'une production immatérielle : l'harmonie, la paix, le bonheur. Le profit financier, l'économie d'échelle sont insuffisants comme bienfaits ; la grammaire participative produit un bénéfice indirect.

Charles Fourier⁷ est plus attentif encore aux membres des associations. Il élabore un monde du travail créatif dans lequel « tout l'homme participe »⁸ et s'exprime. Son modèle d'harmonie est basé sur les relations naturelles des hommes et leur sensibilité, leur nature intentionnelle ou passionnelle, qui est un invariant humain d'après lui, est la promesse de dynamisme et de spontanéité. Il récuse le monde inhumain constitué au cours des siècles et remet en question aussi les lois du travail et les valeurs morales⁹. Le « disciple actif »¹⁰ impliqué dans l'édification de son environnement, participe à l'idéal d'une société égalitaire et heureuse. C'est à la condition d'une attraction et

⁵ *Œuvres de Claude-Henri de Saint-Simon*, Paris, Editions Anthropos, t. 2, 1966, p. 437-438.

⁶ Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) est l'auteur, entre autres, de *Qu'est-ce que la propriété ?* (1840) et de *La philosophie de la misère* (1846). Voir J. BANCAL, « Proudhon et proudhonisme », Corpus 19, *Encyclopædia Universalis*, 1995, p. 137-140.

⁷ Philosophe français (1772-1837), créateur du fouriérisme qui présente une organisation participative de la collectivité.

⁸ S. DEBOUT-OLESZKIEWICZ, « Fouriérisme », Corpus 9, *Encyclopædia Universalis*, 1995, p. 753.

⁹ Ch. FOURIER, *Œuvres complètes* (1841-1845), Paris, Editions Anthropos, 1966-1968, t. 6, p. 77.

¹⁰ S. DEBOUT-OLESZKIEWICZ, « Fouriérisme », *op. cit.*, p. 751.

d'une excitation à la vie et au travail que l'édification d'une collectivité peut se faire, en autogestion et avec la maîtrise de la production. Selon Fourier, « les attractions sont proportionnelles aux destinées »¹¹, c'est-à-dire que notre destin dépend de l'ampleur et de l'intensité de notre désir. Il n'y a pas néanmoins de salut individuel, il s'agit d'un jeu d'appel et de réponse, d'une vie communicative menée par un désir de participer : « les Séries passionnées tendent collectivement à l'unité d'action »¹² et « l'attraction tend au bonheur de tous »¹³. Fourier propose un système qui comporte un véritable amour de l'autre, différent ; il brasse les classes, les âges, les sexes et les passions, il désigne la jeunesse comme « cheville ouvrière »¹⁴ du Nouveau Monde. Le mouvement est excitateur d'une aptitude à vivre qui porte avec elle le plaisir ou le bonheur.

Le fouriérisme, qui aura des échos dans le mouvement coopératif en particulier, est la base de la grammaire participative du travail et un des plus importants mouvements communautaires à étudier pour éclairer les fondements des sociétés démocratiques. Bien que la figure présocialiste soit paternaliste, elle poursuit simultanément des objectifs idéalistes et une éthique.

Il élabore un modèle construit fondé sur l'harmonie universelle de la communauté, la phalange : le phalanstère comporte des séristères, salles et pièces contiguës servant aux séances d'une Série passionnée. Il faut une architecture qui ne soit pas monotone et pas de réutilisation de bâtiment ; à terme, « on reconstruira tous les phalanstères du globe très somptueusement, parce qu'on saura par expérience que dans l'état sociétaire le luxe, en architecture comme en tout, est semaille d'attraction (...) »¹⁵. Il est donc nécessaire d'avoir des grilles – « parce que l'ordre sociétaire n'admet pas les murs monastiques masquant la vue et transformant en prison la voie publique »¹⁶ – pour que la phalange ne soit pas envahie par les curieux.

La perfection de chaque phalange à l'échelle restreinte sera le gage de réussite de la prolifération qui sert de planification régionale et même – comme chez les Saint-Simoniens – de la « fédération ». Fourier prévoit une colonisation du globe par des « cordons de phalanges qui traverseront l'Afrique, l'Amérique et l'Australie »¹⁷.

Il est confronté au problème du nombre, comme le sont les concepteurs des mégastuctures au XX^e siècle qui recourent à l'outil informatique pour la gestion des critères et des structures. Ici, malgré le nombre d'individus, les critères généraux ne sont pas favorisés par rapport à la multitude de critères particuliers. C'est sur une base mathématique de séries que Fourier constitue la phalange et en assure la prolifération.

¹¹ *Ibid.*, p. 753.

¹² Ch. FOURIER, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 6, p. 85.

¹³ *Ibid.*, p. 106.

¹⁴ S. DEBOUT-OLESZKIEWICZ, « Fouriérisme », *op. cit.*, p. 753.

¹⁵ Ch. FOURIER, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 6, p. 128-129.

¹⁶ *Ibid.*, p. 118.

¹⁷ Ch. FOURIER, *Théorie des quatre mouvements, le nouveau monde amoureux*, éd. S. Debout-Oleszkiewicz, Paris, Les presses du réel, 1998, p. 272. Le système de comptabilisation des voix pour l'élection des meilleures productions artistiques de chaque phalange, est établi sur une base théorique d'un million de phalanges. Les classements sont envoyés à une administration cantonale puis provinciale et enfin au ministère qui proclame « les noms des auteurs couronnés par le suffrage de la majorité des phalanges du globe », *ibid.*, p. 264.

Il croit découvrir entre les passions (sortes de constituants de l'individu) des rapports analogues à ceux qui existent entre les termes des proportions mathématiques. Il forme donc des séries de groupes d'individus comme sont formées les séries mathématiques. Fourier trouve un ordre, des caractères, des goûts, et les démultiplie sans fin. Il croit possible d'organiser un « phalanstère » ou « phalange » en associant 810 caractères différents des deux sexes¹⁸, soit 1 620, qui représentent « l'âme humaine intégrale ».

L'ingénieur Victor Considérant¹⁹ succède à Fourier. Dans sa *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architecture*, il note que « la fonction que l'espèce humaine est appelée à exercer sur le globe qui lui a été confié, c'est la gestion de ce globe. Telle est sa Destinée sur la terre »²⁰. Cette citation révèle un individu agissant, qui participe à la gestion de son environnement en vue de réaliser ses passions et son bonheur. Il n'y a pas d'association possible des hommes sans une nouvelle architecture et sans bannir la propriété individuelle. Les individus se rassemblent en « agglomérations primaires, en centres d'action de différents ordres ». Ces agglomérations, les phalanges, sont décrites avec un vocabulaire organique, évoquant l'alvéole qu'est la commune rurale dans la grande ruche sociale. Considérant critique la ville et les « casiers » offerts en guise de logements par les patrons des industries. Il relève que de tout temps, la concentration de volontés s'est traduite en un monument proportionnel à sa puissance. Son raisonnement le conduit à montrer que sans pouvoir ni volontés unies, « il ne se fait plus que des maisons ». L'habitat collectif contient des biens communs, « outre les appartements individuels, beaucoup de salles de relations publiques : on les nommera séristeres ou lieux de réunion et de développement des Séries passionnelles ». Il s'intéresse au milieu qui englobe « la maison » dans un concept architectural plus large, celui qu'il évoque comme « monument » et que les architectes de la seconde moitié du XX^e siècle appelleront « l'habitat ». Ce concept implique que la communauté des individus agisse sur son environnement, créatrice de ce lieu commun. La phalange est construite en fonction des « configurations du terrain » et des « mille exigences diverses » qui peuvent modifier la forme de son dessin. De plus, la phalange est un « type flexible et souple aux accidents du terrain, aux convenances des lieux et des climats et qui n'arrêtera pas lourdement le vol des artistes de l'avenir »²¹. Le terme « participation » n'apparaît pas dans le texte de Considérant mais sa pensée a sa place dans la construction de la grammaire participative puisqu'elle est étroitement liée au milieu : au territoire et à sa planification autant qu'à ses habitants. Il adopte la figure du maître contextuel. L'objet de sa grammaire est l'architecture du phalanstère qui va abriter ces concepts sociaux et politiques. La construction n'est pas décrite, Considérant ne mentionne pas d'architecte. Il évoque l'ingénieur qui doit mettre au point les ateliers et la gestion

¹⁸ *Ibid.*, p. 199.

¹⁹ Ce polytechnicien (1808-1893) succède à Fourier pour développer le mouvement et milite pour le droit au travail pour tous. Il est l'auteur entre autres de *La solution ou le gouvernement direct du peuple* (1850). Il réalise un phalanstère en Amérique, persuadé de l'aide que la gestion scientifique des individus peut apporter à la gestion de l'univers entier.

²⁰ V. CONSIDÉRANT, *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architecture* (1848), Paris, Guy Durier éditeur, 1979, p. 17.

²¹ *Ibid.*, p. 62. Considérant utilise le terme « flexible ».

du travail au sein de ceux-ci. Les travaux ne sont pas exécutés par des ouvriers isolés mais par des groupes de travailleurs « librement formés, spontanément réunis ». L'utilisation du terme « spontané », déjà relevé chez Fourier, est la marque d'une reconnaissance d'un autre acteur que l'architecte organisateur des lieux, à qui l'on accorde des facultés d'expression, d'action, de participation donc.

Patrick Geddes pédagogue : « *we learn by living* »¹

Parmi les écrits sur la ville de la fin du XIX^e siècle, certains textes sont à l'origine d'une grammaire participative pour l'urbanisme, notamment ceux du géographe Elisée Reclus² et de son ami, le biologiste Patrick Geddes. Ils ont bien des objectifs en commun et se méfient de la spécialisation académique. Aucun secteur scientifique n'est complet à leurs yeux sans sa dimension humaine, de la même façon que nul art n'a d'intérêt s'il ne tient compte des avancées scientifiques. Engagés dans le mouvement d'éducation populaire, ils donnent la priorité à un public élargi plutôt qu'aux élites universitaires³. L'un comme l'autre privilégient l'individu par rapport aux masses et

¹ P. GEDDES, *Cities in evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, London, William & Norgate, 1915, p. 266. L'expression deviendra la devise du Collège des Ecosais qu'il fonde à Montpellier en 1924 : *vivendo discimus* (on apprend en vivant).

² Issu d'une famille protestante française, Reclus (1830-1905) étudie à Berlin la géographie moderne, adhère aux idées républicaines et est exilé en Grande-Bretagne. Il voyage aux Etats-Unis et dans les îles Britanniques. A son retour en France, il écrit *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe* (1867-1868) et publie pour les voyageurs les Guides Joanne. En 1871, suite à sa participation à la Commune, il est déporté et vit en Italie et en Suisse. Dans les années 1890, il écrit notamment *Histoire d'une montagne* et une *Nouvelle géographie universelle*, dont les fascicules sont édités en France entre 1876 et 1894. Il enseigne la géographie à Bruxelles à l'Université nouvelle créée en 1894 ; il y fonde l'Institut de géographie. L'enseignement et les écrits de Reclus tendent à « inclure l'homme dans le processus géographique ». Il meurt à Bruges en 1905. Il agit sur le terrain de la science et de l'idéologie combattante, fréquente Kropotkine, Patrick Geddes et Aldous Huxley, dont il partage les idées anarchistes.

³ Geddes est le créateur de l'*University Extension Movement* en Ecosse : il y dispense des cours universitaires aux jeunes et aux adultes des provinces qui ne peuvent pas les suivre dans

ils soulignent l'importance d'une culture de la conscience comme base d'une pratique éthique du politique. C'est la raison pour laquelle, selon Geddes, l'instruction civique est un des piliers de l'enseignement.

L'idéal socialiste est inhérent à la pensée geddesienne. Geddes cite Robert Owen et Jean-Baptiste Godin, l'idéalisme social de E. Howard et le développement de la cité-jardin⁴ ainsi que les travaux de Raymond Unwin. L'anarchisme est une autre influence dominante de Proudhon ou Reclus⁵ pour la planification régionale et la grammaire participative. L'anarchiste Peter Alexeievich Kropotkine⁶ est un ami de ce dernier et de Geddes. Il leur transmet ses principes : les multiples échelles observées dans les textes des présocialistes se retrouvent dans la déclinaison des communes définies par les anarchistes comme groupe de base. Elles se forment en fédération à l'échelle régionale puis sous la bannière de l'internationalisme. Kropotkine est favorable à la commune, parce qu'elle permet une démocratie directe. Les anarchistes souhaitent que les responsables soient des exécutants mandatés pour des tâches précises et non des représentants. Kropotkine énonce des principes d'une grammaire participative : le milieu est fondamental dans le régionalisme et le local est tout aussi important ; l'éducation et l'autoproduction y sont centrales, dessinant le portrait d'un individu expressif. Il prône la collaboration autour des savoir-faire comme nécessaire à l'élaboration de la pensée politique. En effet, le retour à la terre, même autour d'actions infimes sur l'environnement tels le jardinage et l'entretien des plantations, génère la coopération volontaire autour de pensées politiques. En d'autres termes que les siens, il propose au citoyen de participer.

L'idéaliste « P. G. »⁷ « appartient donc (...) à la tendance des socialistes éthiques, qui embrassent une vision plus large du socialisme, tendance qui inclut les socialistes chrétiens, les végétariens et les spiritualistes théosophiques »⁸. Il développe une spiritualité taxée de mystique par certains auteurs, mais qui laisse pénétrer dans ses théories la subjectivité, les sentiments, la créativité et la spontanéité qui en font l'originalité. Ce sont les jalons que pose Geddes en cette année 1904, dans son

les centres universitaires. Ce mouvement est déjà lancé en Angleterre mais Geddes en profite pour dénoncer la politique de l'enseignement universitaire et réclamer moins d'examens et plus d'enseignement.

⁴ Geddes reproduit son célèbre schéma des trois aimants dans lequel il propose une synthèse des opposés que sont la ville et la campagne, en une « ville – campagne » basée sur la « coopération ». Howard, qui assiste à la conférence donnée en 1904 par Patrick Geddes, publie un hommage à ses idées dans le même volume de la *Sociological Society* en 1905.

⁵ P. HALL, *Cities of Tomorrow. An intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, Cambridge, Mass., Blackwell, 1990.

⁶ Kropotkine (1842-1921) fut l'un des premiers avocats du communisme anarchiste et un théoricien de l'anarchisme. Voir à ce sujet son principal ouvrage, *Fields Factories and Workshops* (1899) qui rassemble les idées d'une série d'articles écrits dans les années 1880. Il rencontre Geddes chez lui, en 1886 notamment.

⁷ Le surnom est donné à Patrick Geddes par ses amis et ses élèves.

⁸ T. STEELE, « Elisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit », trad. C. Beauchamps, publié sur <http://raforum.info/reclus/spip.php?article 26>.

intervention sur l'urbanisme à la *Sociological Society* de Londres⁹. S'ils respectent le professeur, les membres ont quelque difficulté à saisir ce que la géographie et la biologie peuvent apporter à leur pensée sociale. Pourtant, c'est à partir de l'évolution darwinienne que Geddes déduit que la participation est le résultat d'une interaction fonctionnelle entre un organisme et son environnement. Dans *L'Origine des espèces*, Darwin mentionne « les avantages évolutifs manifestes de survie dans l'action collective, et le comportement coopératif du groupe, dans diverses espèces (...) »¹⁰. Geddes préfère l'aide mutuelle que valorise Kropotkine et que l'on observe aussi dans le développement biologique plutôt que la lutte pour la survie de Darwin¹¹. La biologie est également évoquée par Auguste Comte¹², qu'il lit, comme la science synthétique qui doit servir de modèle à la sociologie, une pensée positive qui s'appuie sur la prise en considération de l'organisme complet pour expliquer la fonction d'un des organes ; le « primat du tout sur l'élément doit être transposé en sociologie »¹³. L'idée de voir les sciences mathématiques, la chimie et la biologie uniquement comme des études préliminaires de la sociologie l'interpelle.

Ses auditeurs de la *Sociological Society* ne comprennent pas la méthode conceptuelle de Geddes, ses chartes, ses diagrammes et ses machines à penser. Geddes les précise dans son ouvrage de 1915, *Cities in evolution*. Les textes originaux de l'auteur restent au premier abord déroutants : les événements relatés semblent anodins et demandent de faire l'effort de changer de point de vue afin de saisir l'extraordinaire de la pensée geddesienne¹⁴. Pourtant, c'est à la source de cette connaissance

⁹ Il s'agit de la *Sociological Society* fondée par Patrick Geddes et Victor Branford à Londres (Ph. MAIRET, *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes*, London, Lund Humphries, 1957, p. 122). Elle est contemporaine de la *Fabian Society* créée par les Webb. Geddes exposa ses théories à la *London School of Economics*, une institution fondée par les Fabiens qui aura une grande influence sur la politique sociale britannique.

¹⁰ S. KRAUS, « De la biologie générale à l'écologie humaine : Sir Patrick Geddes (1854-1932), vitaliste, biologiste, sociologue, régionaliste et pédagogue », Journées d'études au Collège des Ecosseis, Montpellier, 11 et 12 mai 2012, publié sur <http://metagraphics.org/Sir-Patrick-Geddes/Journees-d-Etudes-GEDDES.pdf>. C'est aussi l'interprétation de Spencer qui voit l'importance de la coopération plutôt qu'uniquement la lutte acharnée, livrée dans une vision pure et dure de l'évolution.

¹¹ C.A. BLAKE, *Beloved Community : The Cultural Criticism of Randolph Bourne, Van Wyck Brooks, Waldo Frank, and Lewis Mumford*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990, p. 194.

¹² Philosophe positiviste français (1798-1857), fondateur de la sociologie. Secrétaire et disciple de Saint-Simon.

¹³ R. ARON, *Les étapes de la pensée sociologique. Montesquieu. Comte. Marx. Tocqueville. Durkheim. Pareto. Weber*, Paris, Gallimard, 1967, p. 82.

¹⁴ Les contemporains de Geddes soulignent souvent combien la lecture des textes et la compréhension de ses expositions sont complexes à saisir si l'auteur n'est pas là pour les commenter. La traduction française récente de *Cities in evolution*, trop littérale, ne permet pas de retrouver la dimension originale du texte. Mieux vaut donc se référer à la réédition de *Cities in evolution* de 1949 de J. Tyrwhitt qui reproduit en annexe un écrit plus explicite, « Sunday talks with my children » (1905) – révélateur du sens de la pensée geddesienne. Le texte *City Development* de 1904 est assez didactique et les traités indiens publiés par J. Tyrwhitt en 1947 sont très explicites.

« synergique », tant factuelle que spirituelle, qu'il peut proposer une organisation participative pour l'urbanisme qui allie savoir expert et savoir profane, et montrer l'importance du milieu, du temps, de la ville en mouvement.

Le pédagogue coconstructeur qu'est Geddes est certain que l'association et le travail en commun produisent, en plus d'une économie d'échelle par exemple, un bénéfice indirect : des liens, du bonheur. Les biens communs sont décrits par Geddes notamment dans les machines à penser ; un bâtiment ou un lieu donne corps aux différentes étapes de la pensée synergique (le village, le cloître, la ville). Il y use du symbole, de la forme archétypale, de la figuration des muses ou des dieux, pour inscrire, à travers ces éléments, la signification commune que portent ces bâtiments. Ses références architecturales sont éclectiques et le Moyen Age y tient une place centrale (en atteste la reconstruction de l'*Outlook Tower* de Montpellier). Mais c'est un coconstructeur soucieux des formes auxquelles les citoyens sont attachés et qu'il pense traduire dans ses bâtiments civiques. Les lieux communs sont assurément le réseau d'espaces publics et d'espaces verts, de plaines de jeux, de rues couvertes dans lesquelles le citoyen arpente la ville. Il nomme unité civique ce nouveau village urbain. Les interactions entre les trois termes, lieu, bien, lien, sont permanentes.

Crise de la ville industrielle, critique de la ville idéale

La grammaire participative de Patrick Geddes s'inscrit dans le contexte d'une crise urbaine. En effet, tandis que Geddes rejette les modèles urbains de sociétés participatives idéalisées et récuse leur perfection, il développe aussi une critique de la ville industrielle. Il cherche les particularités du local afin d'élaborer une ville pour des hommes réels dont il faut connaître les besoins et les aspirations « en direct ». Il s'engage dans la vie publique en réaction radicale aux dysfonctionnements civiques et urbains de son époque¹⁵. C'est en effet en arrivant à Edimbourg pour enseigner à l'université vers 1881, que Patrick Geddes découvre le contraste entre la ville médiévale, faite de taudis, et les quartiers riches. Il milite en faveur d'un renouveau urbain, d'une reconstruction. Sa critique vise la ville gangrenée par l'industrie, qu'il qualifie de « super-taudis ». Pour Geddes, le néotechnique est une ère de « renaissance de la citoyenneté et de reconstruction de la ville »¹⁶. Le retour à l'idéal de la citoyenneté est un point de départ de sa pensée et de son travail. Un nouveau mot de passe mieux défini que la liberté, la santé ou le pouvoir. Le citoyen¹⁷ est la figure principale de la grammaire participative de Patrick Geddes. Il identifie une autre cause que la construction médiocre ou l'industrie, à la déchéance de la

¹⁵ P. CHABARD, *Exposer la ville*, op. cit., vol. 1, plus spécifiquement dans le chapitre « Voir et montrer », p. 87-160.

¹⁶ P. GEDDES, *Cities in evolution*, op. cit., p. 94. Sauf indication contraire, les traductions sont de l'auteur du présent ouvrage.

¹⁷ Dans *Cities in evolution*, Geddes utilise quelques fois *individual* mais le plus souvent *citizen*, le citoyen. L'individu est la partie indivisible de l'humain de la même façon que l'atome était, pensait-on, la partie indivisible de la matière. Le mot « individu » est employé d'abord en biologie. Reclus l'utilise fréquemment : un individu égal à tous les autres, pas individualiste mais avec ses particularités au sein de la collectivité. Les multiples traductions du mot en anglais rendent malaisée son identification dans les écrits de Geddes.

ville : la banalisation de l'homme. La ville geddesienne n'existe que façonnée par un individu réel en opposition à l'élément, certes animé de pulsions mais encore standardisé, des présocialistes (et des futurs modernistes). Il ne milite donc pas pour une régénération géographique uniquement mais pour qu'elle soit aussi humaine et sociale. La reconstruction est matérielle et intellectuelle, c'est une transition sociale et civique que va réaliser la nouvelle génération.

Le contenu des textes de Geddes est organisé ci-dessous suivant les composantes de la grammaire participative qu'il élabore autour de la figure du pédagogue coconstructeur : ses positions par rapport au milieu (à travers le concept de région et la coupe dans la vallée) et sa vision d'une temporalité évolutionniste (développée dans le cycle de la vie et les machines à penser). Il révèle un nouvel acteur : le citoyen actif considéré comme un spécialiste agissant sur son environnement. Pour y parvenir, Geddes propose au citoyen des instruments didactiques.

La posture écologique de P. G. : le milieu et l'évolutionnisme

Elisée Reclus intègre l'idée du milieu et de l'évolutionnisme : tout monument dans la ville ne saurait « être séparé des conditions de temps et de lieu qui lui ont donné naissance ». Le processus de régénération de la ville est accéléré, ajoute Reclus, sous la pression des habitants eux-mêmes. A mesure que les hommes modifient leur propre idéal de vie, ils doivent nécessairement faire évoluer, en accord avec celui-ci, cette « corporité » élargie que constitue leur habitat¹⁸. Pour illustrer la reconstruction de la ville sur elle-même, il donne l'exemple d'Edimbourg, où des lieux de réunion sont offerts aux habitants pour les échanges sociaux et la jouissance des arts. Reclus décrit une ville où la propriété privée a perdu ses droits et les jardins, leurs murs (il n'utilise pas le terme « cité-jardin » mais parle de conciliation entre la vie urbaine et la vie rurale), où la supériorité de la vie communautaire s'affirme par rapport à la vie privée strictement enclose et jalousement gardée. Il évoque le rattachement des maisons privées à un groupe organique d'écoles et de phalanstères. Reclus montre le centre de la ville comme une agora, une propriété collective, un centre public de vie où se retrouvent ceux qui ont une passion commune.

Initié à la géographie par Elisée Reclus et biologiste de formation, P. Geddes a un point de vue évolutionniste original sur la ville. Il analyse la ville existante et la génération spontanée de ce résultat urbain, sa continuité spatiale. Il est le premier à prendre conscience des différentes échelles du milieu dans sa démarche de planification urbaine ; il force à changer de point de vue, du local au régional ou l'inverse. Cette avidité d'observer à une échelle élargie par le voyage, mêlée à l'attention apportée au local, amène à la mixité des disciplines (la biologie, l'ethnologie, la sociologie, l'architecture, l'urbanisme), à l'intérêt d'une coopération de multiples acteurs. Sous l'influence de Darwin, Geddes considère les formes de vie, leur émergence et leur développement en interaction avec l'environnement ; la ville est un organisme qui cristallise ces relations, le « biotope » des citoyens. Elle est la forme la plus distincte

¹⁸ E. RECLUS, « The evolution of the cities », *Contemporary Review*, 1895, trad. J.-C. Chamboredon, A. Méjean, cité in Th. PAQUOT, M. RONCAYOLO, *Villes et civilisation urbaine XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1992, p. 171.

que la vie humaine peut prendre, son développement le plus abouti, celle de la vie coopérative et communale. C'est l'ouverture de l'esprit au global et au commun sans perdre la valeur des particularités qui est propre à la grammaire participative : une communauté est le groupement d'une multitude de particularités dont chacune a autant de valeur que l'autre.

Reclus, comme Geddes, pense que l'unité naturelle de l'étude géographique est la région économique et qu'elle doit être comprise en termes de société globale et non d'intérêt national particulier. Il développe l'idée d'un réseau, d'une équidistance naturelle entre les villes qui eût existé si le sol avait été semblable partout, les distances étant alors dictées par le commerce, l'attraction mutuelle, le pas du voyageur puis celui de son cheval qui, en une journée, couvre la distance d'une ville à l'autre. Son schéma « proliférant » est celui d'une capitale autour de laquelle des villes sont disposées « rythmiquement » avec chacune leur système planétaire de petites bourgades. Reclus se méfie des frontières qui n'ont rien de naturel et de l'idée de nation en particulier. Il pense qu'il peut exister des unités politiques autonomes fondées sur des régions économiquement unifiées, et il le montre dans son célèbre chapitre sur les vallées, que Geddes retravaille.

Médium de la grammaire participative : la coupe dans la vallée

Geddes élargit l'étude des petites villes aux groupes de villes et envisage à un niveau régional les villes industrielles et les villes unifiées dans ce qu'il appelle des *conurbations*, des villes-régions¹⁹. En effet, la science offre de plus en plus une perspective régionale telle que la développent depuis longtemps le naturaliste qui enquête sur le terrain, le photographe, le peintre ou l'architecte. Dans le mouvement de l'urbanisme, dit Geddes, l'architecte a l'habitude de traiter de bâtiments uniques, ou tout au plus des plans de rue. L'ingénieur de la ville traite, lui, des rues et tout au plus des quartiers. Ils doivent élargir leur vision²⁰. Geddes introduit ici des objets d'étude d'une autre échelle : « pays et ville ou village et villes »²¹ interdépendants puisqu'il faut l'ensemble de la région pour faire la ville. C'est ce concept qu'il détaille dans un schéma²² de la vallée où aux habitations isolées, puis aux exploitations rurales succèdent des villages de plus en plus denses, jusqu'à la fondation de villes : Patrick Geddes insiste sur le rapport fusionnel de la ville et de son « arrière-pays » (*hinterland*).

La coupe dans la vallée, issue des plans perspectifs du Moyen Age, présente des vues à vol d'oiseau qui montrent les versants et le cours du fleuve, de sa source jusqu'à la mer, là où sur l'estuaire s'établit la grande ville. Geddes montre les différentes occupations relatives aux formes de la nature que l'on trouve sur les flancs de la vallée et conclut que la situation sociale des hommes à ces endroits est importante pour connaître la forme urbaine qui les abrite ; par exemple, le fermier s'est implanté

¹⁹ Les termes anglais sont *conurbations*, *city-groups* et *city regions* (P. GEDDES, *Cities in evolution*, op. cit., p. 25).

²⁰ *Ibid.*, p. 33.

²¹ *Ibid.*, « *Country and Town, of Village and Cities* », p. 44.

²² Il le présente à la *London School of Economics* en 1904. Geddes explique le schéma de la vallée dans le catalogue de la première exposition de ville, dont les diagrammes sont exposés à l'origine à Edimbourg en 1910 et qui est transférée à Gand en 1913.

sur des terres cultivables peu abruptes et se loge dans une ferme isolée à une distance commerciale raisonnable de la ville peuplée et étendue. Dans une ville développée à l'estuaire du fleuve, sont implantées les maisons de commerce relatives aux métiers primitifs (berger, mineur, bûcherons vivant sur les coteaux). A la limite de la ville se trouvent des manufactures et des stocks. Cette vallée qu'il décrit est l'unité géographique caractéristique de l'Europe de l'ouest, la Région essentielle.

Ce schéma est un instrument d'analyse des villes. La section dans la vallée illustre la méthode déductive de P. Geddes qui caractérise la phase d'enquête dans la grammaire participative.

Coconstruction de biens communs à Edimbourg

Lorsque Geddes milite pour la restauration de la ville d'Edimbourg, il se rend à l'évidence que ni la critique ni ses propositions ne suffiront ; il lui faut un exemple concret pour convaincre. Ce principe d'action, qu'il a expérimenté comme biologiste, complète toujours ses recherches théoriques (ce trait est caractéristique des architectes qui étayent leur grammaire participative par la pratique). Avec quelques amis, à la fin de 1884, ils décident d'une action sur un ensemble de logements. Ils convoquent une conférence publique, proposent la fondation de l'*Edinburgh Social Union* et commencent à travailler :

ils nettoient et repeignent des cours et des impasses, mettent des jardinières sous les fenêtres et exécutent quelques décorations murales dans les halls. Et à chaque étape ils acquièrent le savoir de choses plus vitales et comment ils peuvent y remédier²³.



FIG. 6. — Detail of reconstruction in Old Edinburgh. Garden entrance before improvement.



FIG. 7. — The same entrance, showing effect of lowering and balustrading wall, and exposing staircase with shrubbery above. A simple example of detail of formal gardening applicable to varying levels.

Illustration 1. Transformations d'un mur de clôture proposées à Edimbourg en 1904

Parvenant à nettoyer plusieurs logements et à les équiper de salles de bains, il s'installe en 1887 avec son épouse au cœur des taudis, se refusant à résider dans les beaux quartiers. En effet, « tout dépendait de leur coopération amicale avec les

²³ Ph. MAIRET, *Pioneer of sociology, op. cit.*, p. 45.

habitants des immeubles eux-mêmes »²⁴, du fait qu'ils soient physiquement au cœur du projet car ils acquièrent de cette façon une connaissance intime de la façon dont les habitants des bidonvilles sont affectés par leur environnement. L'amitié de Geddes convainc peu à peu ses voisins de donner de leur temps pour chauler, jardiner... Sur les cendres de la ville paléotechnique, au milieu des taudis, sur leurs ruines, les « enfants cultivent déjà des roses »²⁵.

Les interventions qu'il propose dans les villes indiennes sont plus importantes. Elles sont dessinées en plan²⁶ en regard des propositions des municipalités avant l'enquête. La méthode – une chirurgie conservatrice, prudente et de bon sens – est appliquée pour décongestionner certains quartiers sans pour autant percer de nouvelles artères, mais en élargissant ou aménageant les anciennes, et en évitant de délocaliser en périphérie la population déjà précarisée. Les percements tracés suivant des trames rigides utilisées en Europe et en Inde par les autorités, pour résoudre les problèmes de congestion, ne font que les déplacer et, par leur sauvagerie, heurtent gravement les habitants en détruisant le « vieux monde pittoresque »²⁷ de ces lieux au nom de l'utilitaire. Geddes explique le travail patient que requiert l'établissement de plans détaillés – soumis à l'odeur épouvantable et au désordre spectaculaire des relevés précis – les plans disponibles étant en général très laconiques et datés. Il s'agit ensuite de ne pas céder à l'impatience en dessinant les interventions, au risque de destructions qui sont souvent le « vice des débutants en position d'autorité ». Les rues ne doivent pas être nécessairement rectifiées par un alignement rigoureux, les irrégularités sont utilisées pour planter des arbres. Un réseau d'espaces ouverts est l'atout d'éléments marquants comme les temples. C'est le lieu commun décrit par Geddes dans ses rapports indiens ; il indique que c'est la vie du village et son échelle qui semble adéquate, en se gardant d'en faire des caricatures comme c'est le cas parfois dans les villes d'Europe. Ce nouveau village urbain qu'il préconise préserve l'attachement entre « les gens et les lieux, ce réseau de solidarité sociale, cette inestimable unité civile ! »²⁸.

²⁴ *Ibid.*, p. 51.

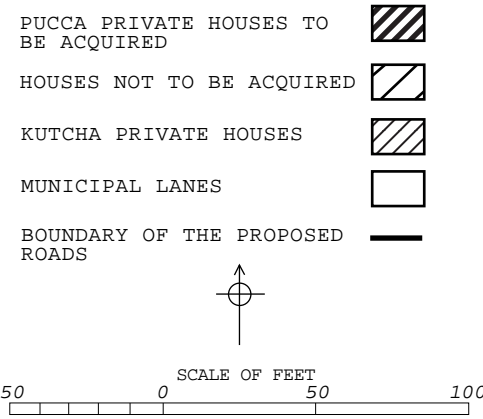
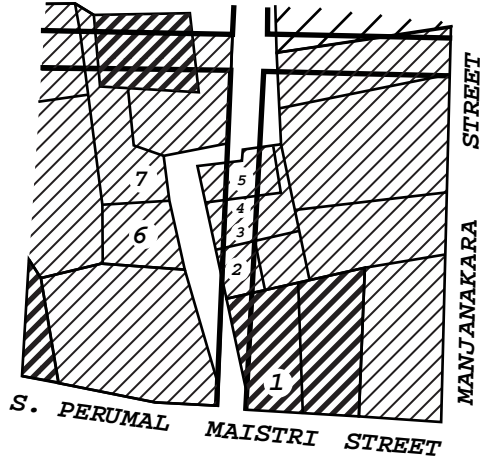
²⁵ *Ibid.*, p. 401.

²⁶ Dans *City Development*, ce sont pour l'essentiel des photos montages qui illustrent les transformations proposées à Edimbourg et à Dunfermline. Dans *Cities in evolution*, ni en 1915, ni dans l'édition de 1949, il n'y a de plans de projets reproduits tels qu'on les trouve dans les rapports indiens dont des extraits sont publiés en 1947. L'exploitation plus fine des documents graphiques archivés, en regard des enquêtes, documenterait certainement l'impact des éléments recueillis lors des échanges de savoirs sur la matérialisation des lieux communs.

²⁷ P. GEDDES, *Geddes in India, op. cit.*, p. 44.

²⁸ *Ibid.*, p. 64.

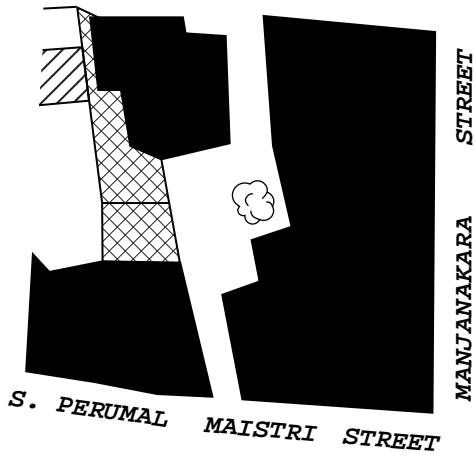
PATRICK GEDDES IN INDIA







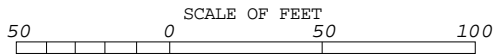
F. Madura Uppukara Block: Part of the Municipal Council's proposals

Illustration 2a. Interventions chirurgicales recommandées dans le tissu urbain d'une ville indienne

CONSERVATIVE SURGERY



- HOUSES 
- NEW HOUSE SITE 
- KUTCHA BUILDING 
- OPEN SPACES AND MUNICIPAL LAND 



G. Madura Uppukara Block: 'The same corner as it would appear after the application of "conservative surgery"'.

Illustration 2b. Interventions chirurgicales recommandées dans le tissu urbain d'une ville indienne

Le citoyen et le « bonheur actif »²⁹

Patrick Geddes est une figure inspirée par une métaphysique des valeurs éthiques et un idéal de paix associé à la recherche du bonheur³⁰. La posture éthique et morale de l'architecte et de l'urbaniste est intense dans la grammaire participative. Militants, leur engagement est motivé par des valeurs spirituelles. S'il se détache des idées religieuses de ses parents, Geddes en conserve l'autodiscipline et les valeurs, notamment les fondements communautaires et humanistes. L'éducation populaire elle-même se fonde sur trois courants, un courant laïc (hérité de la Révolution française et de Condorcet), un courant ouvrier né au XIX^e siècle, à travers la création des coopératives et des mutuelles et un courant catholique qui se détache de la moralisation. Déjà Auguste Comte, l'inspirateur de Geddes, soutenait un catholicisme non pas christique mais humaniste et P.-G.-F. Le Play³¹, son autre modèle, défendait des valeurs catholiques à côté d'une action scientifique³². Plus tard, beaucoup d'urbanistes qui conjuguent la grammaire participative seront influencés par les expériences du Père Joseph Louis Lebreton³³ et du groupement « Economie et humanisme » qu'il crée en 1941. L'idée de communauté y est centrale : un catholicisme social et un humanisme chrétien. Ils trouvent leurs origines dans l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII de 1891 qui contient :

une double critique du libéralisme économique et du socialisme, l'affirmation de la valeur de la personne humaine, de la grandeur du travail, de la légitimité de la propriété privée des moyens de production, du droit d'association des travailleurs et

²⁹ Le terme est utilisé par Elisée Reclus dans sa conférence d'introduction à l'Université nouvelle de Bruxelles en 1895. Il entend le bonheur d'apprendre : « ce bonheur est un bonheur actif : ce n'est pas l'égoïste satisfaction de garder l'esprit en repos, sans troubles ni rancœurs ; au contraire, il consiste dans l'exercice ardu et continu de la pensée, dans la jouissance de la lutte que l'aide mutuelle rend triomphante, dans la conscience d'une force constamment employée. Le bonheur auquel la science nous convie est donc un bonheur qu'il nous faut travailler à conquérir tous les jours. Il n'est pour nous de repos que dans la mort » (publié sur <http://raforum.info/reclus/spip.php?article9>). L'Université nouvelle est créée en 1894 pour assurer un enseignement aux étudiants de l'Université libre de Bruxelles qui se sont révoltés contre les autorités universitaires qui refusaient d'accueillir Elisée Reclus en raison de son anarchisme déclaré.

³⁰ Voir Ph. MAIRET, *Pioneer of sociology*, *op. cit.*, p. 53 et V. M. WELTER, *Biopolis Patrick Geddes and the city of life*, Cambridge – London, MIT Press, 2002.

³¹ Ingénieur des mines, Le Play (1806-1882) est un pionnier dans la méthodologie de la recherche sociale. Il discerne la perte morale induite par la prospérité et la poursuite du profit. Il a renouvelé la science sociale sur la base de sa méthode d'observation qui ne se faisait pas à la source des livres mais en plein air, dans les villages, en interrogeant les gens.

³² Ph. MAIRET, *op. cit.*, p. 19.

³³ Dominicain de Lyon (1897-1966). Précurseur, il utilise les enquêtes pour rester en contact avec la réalité et privilégie l'apport interdisciplinaire. Les membres d'« Economie et humanisme » promeuvent une économie au service de l'homme dans une perspective spiritualiste, plus particulièrement sur les politiques d'aménagement. Une des dernières revues, *Economie et humanisme*, éditée par l'association, en 2007, comprend un dossier sur la participation des citoyens, promesse de développement.

de la place à donner aux syndicats, du rôle nécessairement limité de l'Etat en matière économique³⁴.

Geddes qualifie les bienfaits de l'action commune des citoyens de « bénéfique indirect augmenté »³⁵. Il utilise cette expression pour qualifier la réalisation, en plus d'un bénéfice financier, d'une augmentation du bien-être grâce à l'esprit civique et altruiste des ouvriers qui construisent en coopérative.

Comme pour les socialistes éthiques, le signe de l'avancée vers une humanité meilleure se trouve précisément dans le développement de la conscience. C'est par elle que l'individu deviendra un être social et façonnera ses ambitions dans le cadre du bien de la communauté tout entière, puisque individu et société sont l'un pour l'autre la cellule et le corps, indépendants mais inséparables à la fois :

c'est toujours par la solidarité, grâce à l'association de forces spontanées qui se coordonnent entre elles, que tout progrès s'accomplit (...) Nous savons que si nos descendants doivent un jour atteindre un grand destin de liberté et de savoir scientifique, ils le devront à l'union qu'ils sauront réaliser de plus en plus, à une collaboration incessante des hommes entre eux et à cette entraide qui rend possible la fraternité³⁶.

La reconnaissance de la conscience individuelle fortifie la composante de la grammaire participative qui valorise la subjectivité et la spontanéité du citoyen.

Geddes adopte donc une posture humaniste, il replace l'homme au centre de la réflexion sur la ville, dans le processus de développement. Il ajoute à l'examen de la structure matérielle de la ville, de ses édifices caractéristiques et de ses styles prédominants, l'examen psychologique plus profond des habitants eux-mêmes³⁷.

Leur savoir est également valorisé. Reclus leur confère une excellente connaissance de leur environnement, de la même façon que depuis les hauteurs de l'acropole, le citoyen grec peut suivre des yeux les limites du domaine collectif. L'enfant du pays³⁸ peut nommer chaque ruisseau, connaît chaque famille ; il a une connaissance intime et particulière de son environnement et de sa relation d'appartenance à la ville. En effet, participer à la conception de son environnement permet de s'approprier un lieu et d'y appartenir³⁹.

³⁴ G. MATAGRIN, « Postface », in B. DEVERT, *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme*, Paris, Editions du Cerf, 2005, p. 251.

³⁵ « *An intensified indirect return of diffused well-being* » (P. GEDDES, *Cities in Evolution*, *op. cit.*, p. 139).

³⁶ *Ibid.* Reclus développe une théorie évolutionniste de la ville en envisageant les transformations économiques et sociales, mais surtout en distinguant les acteurs sociaux qui interviennent dans sa fabrication.

³⁷ P. GEDDES, « Civics : as applied sociology », conférence prononcée devant la *Sociological Society*, le 18 juillet 1904, extraite de *Sociological papers*, 1905, p. 75-94, trad. M. Salem, in T. PAQUOT, M. RONCAYOLO, *Villes et civilisation urbaine XVIII^e-XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 249.

³⁸ E. RECLUS, « The evolution of the cities », trad. J.-C. Chalboderon et A. Méjan, in *Cahiers d'économie et de sociologie rurale*, 8, 1988, p. 161.

³⁹ D'autres auteurs débattent de l'appartenance au sol. De leur point de vue, il importe peu d'être locataire ou propriétaire ; c'est la participation de l'habitant au façonnage de son environnement qui va lui donner le sentiment d'appartenir au lieu. Dans *The Housing Question*

Savoir-faire, cultiver la terre

Le participant de Patrick Geddes est riche de savoir mais il agit aussi. Dès lors, il n'est pas seulement un organisme adaptable mais celui qui façonne son propre monde. Geddes utilise directement les idées anarchistes ; il défend des individus libres qui coopèrent et créent hameaux, villages et grandes villes. Dans son rapport de 1918 pour Lahore, il propose que les habitants travaillent à la construction de leur habitation et que le plan soit réalisé avec une « participation réelle et active »⁴⁰ des citoyens.

Il souligne l'importance de faire entrer la nature dans la ville et de préserver la campagne en veillant à ce que les banlieues ne se rejoignent plus et à ce que les villes cessent de s'étendre comme des taches d'huile. Il invite à développer les parcs urbains, les aires de jeux pour les enfants et des écoles de plein air⁴¹.

Sa fille, Norah Mears, vers 1910, passe les trois ans qui suivent l'exposition des villes, à Dublin afin de créer des jardins pour enfants à chaque coin de la ville, comme elle l'avait fait à Edimbourg. Ses projets sont finalement inclus dans la politique de santé nationale en Irlande. Pour la gestion de ces espaces, P. G. propose la participation des citoyens. Il a lui-même commencé en plantant des arbustes dans les bidonvilles :

nos bidonvilles-jardins ont pris racine et perduré avant que la guerre remette le jardinage au goût du jour par obligation. Le vrai *town planning* commence avec ces simples modifications de l'environnement des gens ; et cela pourrait vite s'étendre à l'intérieur de leurs maisons (...) Cela pousse des petits jardins aux jardins semi-publics et ensuite sur les boulevards et les parcs et aussi pour l'amélioration des maisons pour tous. C'est en fait le chemin dans lequel le *planning* grandit actuellement : même les magnifiques avenues circulaires de Paris sont le résultat de clairières à travers les forêts. C'est seulement une superstition mécanique des temps qui confond le *town planning* avec les actions destructives des ingénieurs⁴².

(1872), Friedrich Engels (1820-1895) interroge plus largement la problématique de la propriété de son logement par le prolétaire. En effet, la culture du jardin potager et de la parcelle de sol par l'ouvrier lors de l'industrialisation a deux effets contraires : d'une part, ce revenu en nature rend tolérable et parfois confortable la situation du travailleur. Mais, d'autre part, l'effet négatif, si l'on en croit Engels, c'est la création d'une appartenance à la terre qui est la base de la nullité intellectuelle et politique de la classe ouvrière. Sans doute est-ce parce qu'elle occupe une grande part du temps libre de l'ouvrier et le lie au sol au lieu de le laisser libre de se déplacer en fonction du travail qui lui est offert. La société de consommation qui propose des produits à des prix dérisoires, rend négligeable la production potagère de l'ouvrier, ce qui est une forme de libération de l'ouvrier. D'autres auteurs contemporains d'Engels affirment au contraire que l'effet négatif de la grande ville, c'est qu'aucun ouvrier ne peut plus prétendre avoir un endroit qu'il puisse appeler « le sien ». Sans terre, l'homme régresse au statut de sous-sauvage, l'ouvrier prolétarien flotte.

⁴⁰ Geddes cité par P. HALL, *Cities of Tomorrow*, op. cit., p. 47 (le rapport sur Lahore est daté de 1917 dans *Geddes in India*). Patrick Geddes utilise dans ses ouvrages les termes « participation » et « coopération ».

⁴¹ La couverture de la première édition de *Cities in evolution* montre des enfants dans un jardin urbain (et encore p. 99, « habitations primitives, suggestion pour le coin des garçons dans un jardin public »).

⁴² P. GEDDES, *Cities in evolution*, op. cit., p. 220.

Geddes explique à quel point les habitants des bidonvilles ont été motivés par son action initiale sur le quartier :

commençant avec nos moyens limités, avec des bacs de fleurs pour les fenêtres mornes et en lavant les couleurs des murs émousés (parce qu'il n'y a pas meilleurs, pas plus simples et pas plus brillants débuts pour les améliorations de la ville), nous avons bientôt obtenu des réparations et des nettoyages complets et même après des rénovations, des constructions (...) ceci naturellement grâce à la coopération croissante des étudiants et des citoyens, devenant de plus en plus bons voisins⁴³.

Geddes se voit métaphoriquement comme un jardinier qui organise l'environnement au bénéfice de la vie. La différence entre créer des jardins qui sont des endroits pour la vie des plantes ou réaliser des villes pour la vie des hommes, n'est en définitive qu'une question de degré d'intervention... Les activités de ses enfants, qui développent leur monde extérieur en jardinant, stimulent aussi leur monde intérieur : cette façon de faire les constitue en hommes actifs qui participent. La vie est comme l'enfance pour Geddes ; elle ne peut être statique ; elle se compose du va-et-vient entre le monde intérieur et le monde extérieur, entre le subjectif et l'objectif, le passif et l'actif ; elle est traversée par la spirale de la création décrite dans « *the notation of life* ». Déjà lors de l'exposition qu'il montre à Gand en 1913, une section est consacrée au « bien-être de l'enfance », une figure importante de sa grammaire participative.

Savoir penser pour argumenter : la réunion de concertation

L'ouvrier de l'ère néotechnique, « aristo-démocratisé en citoyen productif »⁴⁴, décide de la construction des maisons, de la planification de la ville (*town planning*)⁴⁵ et de la conception urbaine (*city design*). Geddes l'amène à « devenir un citoyen capable d'imaginer et de construire son propre avenir et, collectivement, celui de sa cité »⁴⁶. La ville pour Patrick Geddes, « doit être planifiée et construite, ici ou nulle part, par nous ses citoyens – un citoyen à la fois de la ville existante et de la ville idéale, de plus en plus reconnu comme n'en formant qu'un »⁴⁷.

Le citoyen geddesien, muni d'un savoir-faire et d'une conscience, se mêle aux spécialistes. Il suit l'axiome de Bergson : « le penseur devrait penser comme un homme en action, et l'homme d'action devrait agir comme s'il était un penseur »⁴⁸. L'unité de la pensée et des actes et leur influence réciproque sont inhérentes aux écrits et aux pratiques de Geddes. Il ne tente pas uniquement de « populariser l'art vivant

⁴³ Cité par P. HALL, *op. cit.*, p. 243. Geddes, in P. BOARDMAN, *The Worlds of Patrick Geddes : Biologist Town Planner, Re Educator, Peace Warrior*, London, Routledge, 1978.

⁴⁴ P. GEDDES, *Cities in evolution*, *op. cit.*, p. 71. L'ère néotechnique qui succède à la civilisation industrielle gangrenée.

⁴⁵ *Town planning* est l'expression qui qualifie en Grande-Bretagne, au début du XX^e siècle, ce que l'on désigne par urbanisme dans les pays francophones. Aux Etats-Unis, c'est l'expression *city planning* qui est utilisée. Voir à ce sujet P. CHABARD, *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement*, *op. cit.*, vol. 1, p. 12.

⁴⁶ P. CHABARD, « L'Outlook Tower, anamorphose du monde », *Le Visiteur*, 7, 2001, p. 70.

⁴⁷ P. GEDDES, *Cities in evolution*, *op. cit.*, p. VII.

⁴⁸ J. TYRWHITT (éd.), *Patrick Geddes in India*, London, Lund Humphries, 1947, p. 10 de l'introduction de L. Mumford.

de la planification urbaine ou des sciences civiques auprès du lecteur général »⁴⁹, ni seulement auprès des urbanistes ou des sociologues, mais de les rassembler tous pour une « pleine coopération ». Il envisage une concertation de tous les acteurs dont il décrit les discussions :

il est pleinement temps pour la coopération du géographe régional avec l'hygiéniste, et aussi avec le sociologiste concret, l'étudiant de la campagne et de la ville, du village et de la ville et aussi pour l'avancement de leurs travaux, la discussion de ceux-ci en détail, dans des conférences amicales représentatives de tous les groupements variés et intéressés concernés⁵⁰.

Les individus, en agissant sur la ville « s'éduquent eux-mêmes moralement et socialement »⁵¹ et se développent en citoyens. Le peuple de la ville, de foule méfiante devient une armée en marche vers la victoire.

Modélisation d'une triade pour la grammaire participative de l'urbanisme. *Place, work, folk*

L'introduction d'une dimension temporelle pour la réflexion sur la ville fait partie des priorités de Geddes parce qu'« une ville est plus qu'un lieu dans un espace, c'est une action dramatique en mouvement »⁵². Il pense que l'évolutionniste doit ajouter aux deux questions : « d'où viennent les choses ? » et « comment viennent-elles ? » une troisième, « où vont les choses et quel est leur avenir ? ». La création urbaine se situe dans la continuité historique d'une civilisation donnée. Geddes l'exprime dès 1904 en ces termes :

la sociologie appliquée du présent ; la ville et ses enfants présentent donc historiquement une accumulation parfaitement parallèle de survivances et de résumés du passé dans le présent. Peu de caractères sont actuellement purs, c'est-à-dire s'attachent strictement à leur période ; nous sommes tous plus ou moins mêlés et modernisés⁵³.

L'analyse est répétée sur chaque époque sédimentée de la ville sans quoi la connaissance du milieu est incomplète. Le projet de reconstruction de la ville est élaboré puis amélioré, en perpétuelle évolution.

Les « machines à penser » (*thinking-machines*) datent de 1880 ; ce sont des feuilles de papier pliées pour former des matrices destinées à envisager simultanément les différents aspects étudiés jusque-là un par un et nécessaires à l'étude préalable à l'urbanisme⁵⁴. Le schéma que présente Geddes porte un intitulé dont il vaut mieux garder l'envergure anglophone, *the notation of life*, qui implique l'harmonie de la notation musicale. La matrice prend l'allure d'une traduction de la vie dans son

⁴⁹ *Ibid.*, Préface, p. v.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 44.

⁵¹ J. TYRWHITT (éd.), *Patrick Geddes in India, op. cit.*, p. 38.

⁵² *Ibid.*

⁵³ P. GEDDES « *Civics : as applied sociology* », *op. cit.*, p. 250.

⁵⁴ Les commentaires de P. Geddes sur le schéma sont issus de la deuxième édition révisée de *Cities in evolution*, London, William and Norgate, LTD, 1949, p. 195-213. Ni le schéma, ni l'explication ne figurent dans l'édition de 1915.

mouvement harmonique, dans ses rétroactivités logiques et mathématiques, écrite dans une spirale qui s'amplifie plutôt que dans un cercle stérile.

La machine reproduit différents états de la figure du citoyen actif et de son apprentissage du monde. Différents objets de la grammaire participative y sont représentés : l'école, le cloître, le village et la ville. Ce sont des lieux propres au développement d'une grammaire participative, d'une part, parce qu'on y acquiert un savoir et, de l'autre, parce que ce sont des lieux communs.

La machine est divisée en deux verticalement et présente, à gauche, l'état passif de l'homme façonné par son environnement et par son travail. A droite, se trouve l'état actif de l'homme qui guide sa vie et module son environnement. Les divisions horizontales déterminent le monde extérieur, en haut, et intérieur, en bas.

C'est l'acquisition de différents savoirs qui apparaît à la lecture de la machine. La vie de l'homme est décrite et un objet de la grammaire participative y est lié : d'abord dans l'angle supérieur gauche, la vie simple, induite naturellement (concrètement, la vie au sein du village). Ensuite, dans le carré inférieur gauche, la simple vie mentale (par exemple, l'acquisition d'un savoir dans une école) et l'expérience de la nature. La lecture se poursuit vers l'angle inférieur droit qui présente la vie intérieure complète (mener une réflexion active dans un cloître). Enfin, le coin supérieur droit illustre une vie d'une efficacité complète dont l'objet est la ville façonnée par ses habitants, dans une nature transformée par leur action.

Les quatre étapes de la vie se rejoignent dans un « cinquième carré » ou dans le retour au premier : le monde remanié par des hommes d'action efficaces devient à son tour un environnement qui façonne les autres (carré supérieur gauche) avant de stimuler leur vie mentale (carré inférieur gauche). A leur tour, ils deviendront bâtisseurs (carré supérieur droit). La succession infinie des générations humaines et des quatre parties de la vie est représentée dans la matrice. C'est un moyen d'illustrer l'ambivalence de l'histoire qui se répète toujours sans être jamais exactement la même.

Geddes considère que c'est en envisageant le présent comme développement du passé que nous nous préparons à comprendre le futur comme un développement du présent.

Chacun des quartiers délimités par la croix est une « *thinking-machine* », constituée de neuf carrés. Dans le quartier supérieur gauche, les aspects passifs du monde extérieur, l'utilisateur de la machine découvre le site vu sous l'angle de la géographie, les hommes sous celui de l'anthropologie et le travail étudié par l'économie. Généralement séparés à l'époque de Geddes, les points de vue de chacune des sciences sont ici rassemblés dans l'unité vivante qu'est la machine à penser : c'est que l'étude du travail (*work*) est aussi déterminée par le site (*place*) ainsi que par les habitants et leurs particularités (*folk*). Geddes s'inspire de la théorie sociale de Le Play. En 1856, ce dernier fonde la Société d'économie et de sciences sociales, qui deviendra la Société internationale des études pratiques d'économie sociale et les Unions de la paix sociale, sur l'étude des relations entre le contexte géographique, l'organisation du travail et de la famille. Si Le Play s'intéresse particulièrement à l'individu, il l'envisage au sein d'une association familiale. Il en produit une étude « fondée sur l'observation directe et sur des questionnaires concernant l'environnement, les croyances, l'idéal de vie, les mœurs, l'emploi, les occupations, le budget, les moyens

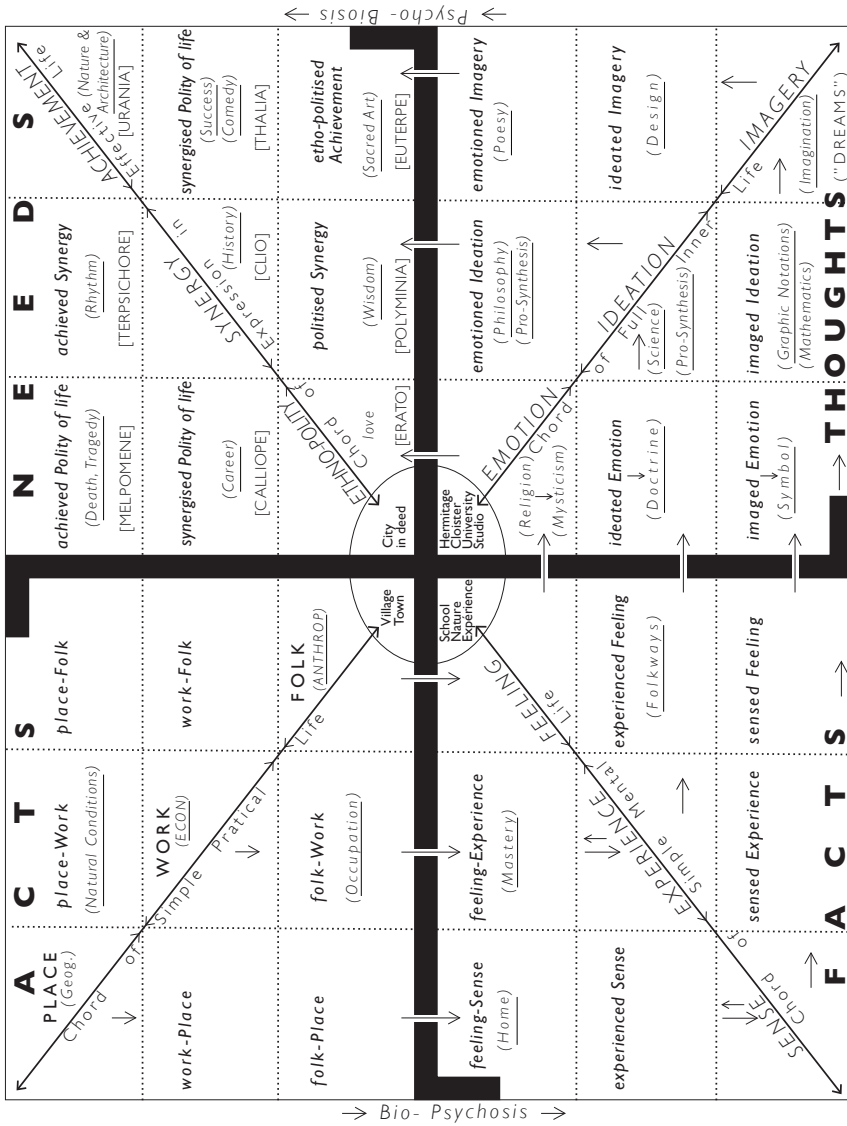


Illustration 3. The notation of Life

d'expression, etc. »⁵⁵. Geddes, qui suit des cours sur les théories de Le Play à Paris en 1877 et 1878, s'approprie la triade de ce dernier, proche de celle qu'il connaît en biologie – environnement, fonction, organisme –, lorsqu'il met au point les machines à penser en 1879, dans lesquelles il inscrit *place, work, folk*.

Volker Welter les interprète ainsi : « *place* », le point de vue géographique, « *work* », le regard historique, et « *folk* », le spirituel. Le travail est en position centrale entre les besoins humains (*folk*) et l'environnement (*place*). L'homme exerce une action sur sa vie et son univers construit. Chaque case est déterminée par la combinaison des trois données situées sur la diagonale de la machine. Elles nous indiquent les informations à disposer dans chaque carré. Les données géographiques de la case *place*, se combinent avec les lieux de travail « *work-place* », ce qui permet dès lors d'indiquer sur la carte géographique les lieux du travail, le champ ou l'usine, propre à l'endroit que l'on étudie.

Ce que les habitants produisent en ce lieu à l'aide de leurs traditions, de leurs savoir-faire constructifs peut s'observer lorsque l'on croise les données « *folk-place* » : c'est l'habitat local qui apparaît à l'analyste, que ce soit la ferme, le cottage, les baraquements des bidonvilles de la ville industrielle. La combinaison inversée, « *place-folk* », nomme les natifs du lieu et permet de décrire l'identité des populations qui y vivent.

Alors que « *place-work* » indique les métiers induits par l'environnement naturel (ceux que distingue Geddes en différents points de la coupe de la vallée), « *folk-work* » indique les occupations des habitants, leurs métiers, les rangeant en quelque sorte dans des castes, leur donnant une position sociale. A l'inverse « *work-folk* » englobe les travailleurs artisans, le savoir-faire local, culturel.

Avec la machine à penser, l'anthropologie est humanisée par l'observation des traditions, des métiers, du milieu et apparaît plus intéressante pour la ville qu'une anthropologie débouchant sur des collections de crânes...

La géographie, l'économie et l'anthropologie vivifiées et élargies par leurs interactions, P. Geddes ajoute les carrés inférieurs : la psychologie, l'aspect mental (introverti, subjectif) en opposition à la vie sociale (extravertie, objective) des carrés supérieurs⁵⁶. Il divise en deux sections la partie inférieure : une partie « passive » ou « subie » en raison des faits qui frappent l'esprit ; à droite, une partie « active » où s'exerce la création, à travers les rêves.

⁵⁵ K. WHITE, « Perspectives ouvertes. Biologie, sociologie, Géopoétique », *Cahiers de géopoétique*, 5, 1996, publié sur www.geopoetique.net.

⁵⁶ Les pulsions de Fourier n'ont sans doute pas échappé à P. Geddes, qui s'en inspire dans les *thinking-machines*. Léopold Szondi (1893-1986) développe, lui, des pulsions fort similaires aux passions en se basant sur *Les frères Karamazov*. Il révèle les pulsions dont Dostoïevski dote ses personnages. Dostoïevski est un adepte engagé du fouriérisme, qui connaît un développement important en Russie à partir de 1849. Cette filiation de l'introduction d'une psychologie intérieure passant par Fourier, Geddes et Dostoïevski est le signe d'une mobilisation de l'inconscient avant son développement par la psychanalyse. C'est l'homme difficile à cerner qui naît, impossible à standardiser, approchant une idéologie participative qui va l'interroger et l'écouter, se nourrir de sa spontanéité.

La sensibilité, l'expérience de la sensation et le ressenti composent la vie mentale primaire. Geddes affirme ici l'importance qu'il accorde à la connaissance acquise par les sensations et les impressions subjectives. Il montre le rapport entre nos sens et les lieux ; nous sentons, nous observons, nous percevons notre environnement. L'expérience nous est apportée pour l'essentiel en lien avec nos activités ; en faisant, on expérimente. Nos sensations sont empreintes de notre culture ; nous développons un attachement affectif, un héritage de nos parents.

Ces « faits » sont transposés ensuite dans la partie inférieure droite du cadran ; s'y ajoutent l'émotion, l'*ideation*, l'image, qui font le fil de la vie intérieure réalisée. Des émotions, ce qui nous meut, et des expériences naissent les doctrines, le mysticisme. Tout l'homme s'engage dans un idéal qu'il poursuit avec ferveur. Il aspire à la justice sociale et au bonheur pour tous. Ces idées demandent un graphisme, une imagerie que la science peut donner – la géométrie, les mathématiques, la physique... – mais aussi le *design*. Celui-ci serait l'image de l'idée, sa formalisation (*ideated-imagery*). L'émotion imagée (le symbole), l'idée imagée (les notations graphiques), l'idée émotionnée (la philosophie) ou l'image émue (la poésie)... Geddes accorde à la figure de l'autre des capacités de créativité et d'expression qui s'illustrent ici.

Nos rêves, nos pensées vont se matérialiser en ressortant du cloître de la pensée vers le carré supérieur droit, celui dans lequel l'homme actif façonne son environnement, sa ville, son nouveau monde par des actions (*deeds* étant le transfert de l'idée par l'action, en opposition à *acts* qui seraient plutôt des actes révolus). Les deux termes répondent à ceux du monde intérieur : *facts*, des faits sentis, vécus, subjectifs, différenciés de *thoughts*, des sensations actives se formant en idées.

Pour Geddes, c'est l'instant suprême : la vie réalisée. Son schéma mentionne une action sur le monde réalisée dans la ville. L'accomplissement de la vie de l'homme se réalise dans la conception de son environnement et dans une action collective.

L'étude des machines à penser montre comment Patrick Geddes construit la grammaire participative de l'urbanisme actif. Il ne se résume pas à une question de planification du lieu (*place-planning*), affirme Geddes, ni même à la méthode de planification (*work-planning*) mais s'enrichit de l'aspect le plus important, la « planification humaine » (*folk-planning*). L'objectif de la reconstruction de la ville et de la planification est que chacun y trouve la place adéquate où il pourra s'épanouir. Lors d'opérations de rénovations de villes, Patrick Geddes applique toujours ce principe : une idée sociale créative caractérisée par le fait qu'elle a la valeur de tous les points de vue, amenant une nouvelle coopération entre eux et transcendant les conflits ; une synergie sociale entre les quatre catégories définies par A. Comte et que Geddes adapte dans son analyse : « les chefs, le peuple, les intellectuels, les émotifs »⁵⁷.

⁵⁷ Ph. MAIRET, *Pioneer of sociology, op. cit.*, p. 149.

Une production des citoyens, l'enquête municipale

L'enquête proposée par Patrick Geddes se décline à des échelles différentes. Le *regional survey* et le *civic survey*⁵⁸ permettent une connaissance approfondie du local. Le *regional survey* est utilisé pour le *rural development*, le *town planning* et le *city design*⁵⁹. Geddes détaille sa didactique de l'urbanisme en deux temps, celui de l'apprentissage livresque, en tant que science, et celui de l'expérimentation par l'enquête, en tant que science appliquée. Il propose donc une grammaire participative pour l'urbanisme conjuguant posture éducative et actionnisme des citoyens.

La création urbaine se place dans la continuité historique d'une civilisation donnée, qui peut être perçue dans les livres, mais le vrai plan est « la résultante et la fleur de toute la civilisation d'une communauté et d'une époque »⁶⁰.

Il dénonce la culture des citoyens comme trop livresque : les images imprimées dissimulent une part de la réalité des rues et des villes dans lesquelles ils vivent. Ils portent des œillères. Il propose donc l'enquête à l'échelle régionale comme une issue à cet « aveuglement artificiel ». Geddes énumère les moyens pour constituer « l'enquête régionale » (*regional survey*) : les citoyens ont trop négligé l'importance du jeu en plein air, du voyage, de la campagne. Il faut que chacun retrouve une vision synoptique, par exemple en « apprenant » la ville via une enquête, une récolte de statistiques, ou encore via une vision cartographique et l'observation du milieu. Enfin, en voyageant afin de s'ouvrir l'esprit à d'autres cultures. Il en appelle à tous, afin de connaître les besoins des habitants, par une enquête antérieure au plan :

ce qui est fondamental pour nous tous est que nous devenions de plus en plus des « enquêteurs », que nous ranimions et rationalisons notre propre expérience, qui est toujours unique ; que nous coordonnions ainsi nos observations et nos idées avec celles des autres⁶¹.

Dans sa pratique quotidienne pour l'élaboration des plans d'urbanisme, Patrick Geddes déclare confronter ses dessins avec ceux fournis par des citoyens : « ceux du jardinier et du constructeur ». Il considère les suggestions de chacun comme légitimes. Geddes rapproche donc l'urbaniste du citoyen, trop éloignés auparavant : leur participation comble l'ignorance de chacune des parties.

Dans son premier ouvrage de planification, *City Development : a study of parks, gardens and culture-institutes. A report to the Carnegie Dunfermline Trust*, Geddes explique comment il mène « une étude locale complète, l'enquête la plus générale, la

⁵⁸ *Civic survey* est ici entendu « comme étude civique à l'échelle municipale ». En effet, dans l'édition de 1915, *Cities in evolution : an Introduction to the Town Planning Movement and the Study of Civics*, Geddes utilise *civic survey* à propos de la ville d'Edimbourg (p. 13). C'est la déclinaison à l'échelle de la ville du *regional survey*. Dans la littérature urbanistique, J.-L. Harouel en 1981 traduit *civic survey* par « anthropologie descriptive ». Gaston Bardet dans *Urbanisme* (1945), traduit ainsi : « le *survey* (littéralement arpentage) l'enquête sur place ».

⁵⁹ P. GEDDES, *Cities in evolution, op. cit.*, p. 399.

⁶⁰ J.-L. HAROUEL, *Histoire de l'urbanisme*, Paris, PUF, 1981, p. 103.

⁶¹ *Ibid.*, p. 398.

plus attentive réflexion »⁶². Il photographie tous les lieux de Dunfermline dont il a pu trouver des images à des saisons différentes, de plusieurs points de vue. Il les complète avec un relevé géographique et à l'aide de la topographie, réalise une maquette qui permet aux gens de s'approprier les questions et de simuler des solutions. Il commence par faire appel à deux cents correspondants qui lui envoient leurs suggestions. Elles sont de tous ordres, comme son enquête, qu'il élargit à des considérations sociales et d'éducation. Au bout de sept mois, il décrit son travail sur le rapport à travers la figure d'un pédagogue chef d'orchestre qui a procédé à l'élaboration d'une vue générale dans laquelle chacun ne se retrouvera pas forcément mais qu'il soumet aux critiques. Il indique que le parc et les constructions ne sont pas une fin en soi mais le symbole d'une communauté en meilleure santé, plus heureuse et plus cultivée. Les citoyens et leur environnement doivent progresser en même temps. « Les plans n'ont donc pas été dessinés avec l'idée d'avoir terminé l'endroit une fois pour toutes mais comme une indication d'une politique compréhensive de l'expérience, qui pourra être développée et redéveloppée »⁶³. « (...) le même principe d'une participation élargie peut être appliqué dans diverses collections, autant vivante dans les jardins, que préservée dans les musées, les bibliothèques etc. Pour atteindre de tels développements, les équipes respectives doivent vraiment coopérer. Dans ce rapport, je suggère une telle coopération (...) »⁶⁴. Il invite le public et les institutions à devenir membres d'un collège, qui ne veille pas jalousement sur ses richesses communes mais travaille activement à les augmenter. « (...) En même temps, je mets en garde contre l'idée qu'un jardin peut-être développé comme un monticule de pierres, de la somme des contributions indépendantes. Ce serait comme avoir plusieurs peintres sur la même toile (...) »⁶⁵.

« Le voyage et ses leçons pour la citoyenneté »⁶⁶

L'expérience de chaque individu est importante pour la reconstruction de la ville. Geddes est influencé lors de ses études à Oxford par les cours et les écrits de John Ruskin. Les doctrines de celui-ci sur la noblesse du travail manuel et l'idéal de citoyenneté ont amené toute une génération de jeunes idéalistes à se lancer dans la réforme sociale par la formation. C'est pourquoi, non seulement Geddes fonde une série de sociétés de provinces, crée des formations pour adultes hors de l'université mais propose aussi au citoyen de se préparer à participer à la reconstruction en se formant par le voyage⁶⁷. Il s'agit d'observer les villes d'autres pays, d'antan et

⁶² P. GEDDES, *City Development : a study of parks, gardens and culture-institutes. A report to the Carnegie Dunfermline Trust*, Edinburgh, Westminster, Geddes and Company, Outlook Tower, Birmingham, The Saint-Georges Press, 1904, p. 9.

⁶³ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Intitulé du chapitre VIII de *Cities in evolution*. D'autres chapitres reprennent ses idées méthodologiques les plus importantes : le mouvement de l'habitat et l'habitat du peuple, l'exposition des villes, l'enquête sur la ville, la cartographie, etc.

⁶⁷ Elisée Reclus a traversé la France à pied en 1851 pour découvrir le pays en profondeur. Grand voyageur pour son époque, il répétera souvent ces expériences à pied. Les marches de

d'aujourd'hui pour s'élever à la citoyenneté et de découvrir le génie du lieu. L'année de voyage du jeune artisan est sans doute un périple plus riche que les allées et venues des universitaires pendant leurs études et leurs vacances. Il évolue au sein d'un système de coopération éducative exemplaire. Plus qu'un simple voyage académique (comme le voyage de Rome des architectes) consistant à s'imprégner des chefs-d'œuvre des civilisations, ou que le Grand Tour (d'Europe), le voyage geddesien mène au fin fond du « local » et du pittoresque.

La vision synoptique

Depuis les années 1880, Geddes a développé une méthode d'enseignement particulière et participative pour la formation des adultes dans l'*Outlook Tower* d'Édimbourg, véritable outil pédagogique mélangeant les savoirs de multiples disciplines. L'association *Outlook Tower* – à la fois institut de sociologie et école de *civics* –, est le point de rencontre entre l'Université et la Cité. En effet, dans son projet pédagogique, l'Université et l'héritage du savoir éclairent les citoyens tandis que la *city* apporte une moralité édifiante pour l'étudiant. Se produit alors la création d'une *culture-city*.

Geddes suggère l'interaction des études et de la vie, de l'apprentissage et de la citoyenneté. Il crée à Édimbourg puis à Londres des *university halls* en rénovant des bâtiments en logements communautaires. Il instaure ainsi une responsabilité commune des étudiants jusqu'alors livrés à eux-mêmes et menant une vie d'une grande précarité pendant leurs études. À partir de 1887, il organise les premières universités d'été en Europe, sur les thèmes de l'art et de la science, rassemblant des étudiants et des enseignants du monde entier, qui sont accueillis dans les *university halls* désertés l'été. Il tente de réhabiliter également l'ancien Collège des Écossais à Paris afin de favoriser les échanges d'étudiants entre les universités et finit par créer son propre collège à Montpellier. De plus, il milite pour la création d'écoles et de branches techniques à l'université, d'« écoles de fermier, d'artisan, de peintre et d'architecte » ; il veut créer des facultés agricoles dans les grandes universités⁶⁸ :

(...) une citoyenneté reliant les deux parties, celle de la Vie et du Savoir. Et cela à tous les niveaux, du simple travailleur et étudiant, au philosophe et à l'homme d'Etat. (...) comme dans la république de Platon. (...) Le penseur travaille et le travailleur pense (...)⁶⁹.

Reclus ont sans doute été à l'origine de la conviction de Geddes de leur importance pédagogique pour les citoyens. À quinze ans, son père l'emmena dans un long parcours à pied à travers les vallées de sa région natale, qui lui donna un contact intime avec ses traditions, ses paysages et développa son amitié avec son père. Henri Lefebvre, qui milite pour une connaissance fine de l'environnement, traverse l'Allemagne à pied dans les années trente.

⁶⁸ Ph. MAIRET, *op. cit.*, p. 61.

⁶⁹ P. GEDDES, *The masque of medieval and modern learning and its many meanings, A paegant of education from medieval to modern times devised and interpreted by Patrick Geddes*, Edinburgh, Patrick Geddes & colleagues, The Outlook Tower (1912) 1913, p. 63.



FIG. 114.—West Front of Nineteenth-Century History Building and of Tower beginning Twentieth-Century Buildings, as explained on block and in text.

Illustration 4a. Une des représentations de l'*Outlook Tower*, le lieu de l'exposition destiné à penser le projet contemporain pour la ville

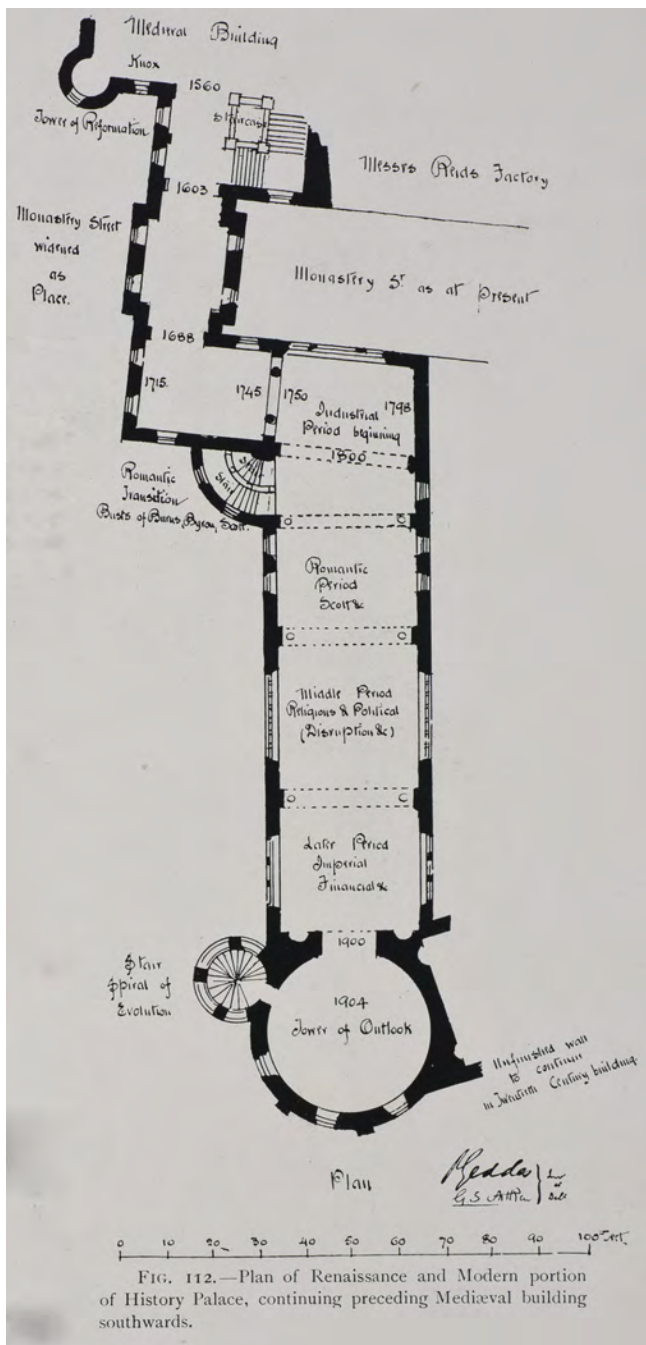


FIG. 112.—Plan of Renaissance and Modern portion of History Palace, continuing preceding Mediaeval building southwards.

Illustration 4b. Une des représentations de l'Outlook Tower, le lieu de l'exposition destiné à penser le projet contemporain pour la ville. Plan

L'*Outlook Tower*⁷⁰, devient le lieu du savoir populaire dans lequel il élabore sa nouvelle philosophie de l'éducation qui favorise l'ouverture, l'interdisciplinarité et la participation directe ; ce sont désormais ses leitmotifs pour la formation des adultes⁷¹. Il tire du positivisme d'Auguste Comte la conviction que la sociologie représente l'organisation suprême de la connaissance et qu'il est nécessaire de former des intellectuels non spécialistes capables de faire une synthèse de tous les savoirs. Dans la tour observatoire, il opère une transposition spatiale du mouvement de la connaissance qui oscille entre savoir livresque et connaissance active sur le terrain : il présente dans un premier temps des documents historiques, géographiques... pour terminer par le *civic survey*. L'objectif est de déplacer le visiteur « dans » la ville (spatialement et chronologiquement) ; le parcours est « à la fois linéaire et cyclique, comme la spirale hélicoïdale qui symbolise communément l'évolution »⁷².

Pierre Chabard, qui a étudié les scénographies des expositions de ville de Geddes, indique que le *survey* n'est jamais achevé ; il est réactualisé

par le visiteur lui-même à travers l'observation directe et immédiate de la ville. La dialectique entre regard détaillé et regard de survol, vision analytique et vision synoptique, il peut physiquement l'expérimenter en montant dans la tour, depuis l'*Edinburgh Room* jusqu'à la terrasse d'où il peut embrasser du regard la ville actuelle, celle qu'il habite dans le présent, à la fois héritage de tous les passés et annonciatrice d'un futur déjà à l'œuvre⁷³.

Y monter permet au visiteur de « se libérer de l'accoutumance au banal, de la myopie du quotidien »⁷⁴. Se mouvoir dans l'espace, que ce soit lors du *survey* ou dans l'exposition, offre la « virginité d'une vision reconquise », à la façon de ce que décrit Wolfgang Schivelbusch : « la perception panoramique, née du voyage en train, survient quand l'observateur n'appartient plus au même espace que l'objet observé »⁷⁵.

⁷⁰ La vision panoramique est recommandée par Paul Otlet, les prises de vues par ballon sont prônées par L. Van Der Swaelmen. Les phrases de Geddes évoquent aussi « la ville à nouveau revue comme un tout, comme celui qui comprend les plans de ville, voit celle-ci entière comme d'un aéroplane », in P. GEDDES, *Cities in evolution, op. cit.*, p. 268. Radburn, la nouvelle ville verte, est vue du ciel par un aéroplane dans le film *The City*, commenté par Lewis Mumford (1939). Ce n'est qu'à la fin des années trente que la vision en contre-plongée est accessible hors des cercles des spécialistes. En France, l'aviation populaire naît sous l'impulsion d'Henri Migniet, créateur d'un avion à autoconstruire qui porte le nom réjouissant de « pou du ciel ». Kahn et Storonov recommandent également aux habitants de regarder leur quartier d'en haut pour saisir les rapports entre les blocs de maisons... Ralph Erskine insère dans ses dessins des montgolfières. La tour d'observation panoramique est reconstruite, dans un projet récent de l'architecte G. De Carlo, inspiré par Geddes.

⁷¹ Voir à ce sujet l'article de T. STEELE, « Elisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit », *op. cit.*

⁷² P. CHABARD, *Exposer la ville...*, vol. 1, *op. cit.*, p. 94.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ W. SCHIVELBUSCH, *Railway Journey : the Industrialization and Perception of Time and Space*, Berkeley, University of California Press (1979), 1986, p. 64.

Geddes vise une articulation entre la démarche scientifique analytique qui cherche au cœur des choses, dans une proximité, une participation, et la vision synoptique acquise au sommet de la tour, associée à la synthèse d'ordre intellectuel :

l'accumulation de l'expérience à partir du voyage à l'étranger ou de l'observation chez soi : des notes et des impressions, des illustrations, des plans, des maquettes et d'autres documents graphiques peuvent être mis en commun. Ainsi commencent graduellement les collections urbanistiques, et à partir de celles-ci les expositions sur l'urbanisme⁷⁶.

La tour est le pavillon d'accueil de l'exposition municipale d'Edimbourg en 1892. Geddes souhaite la création de comités de spécialistes afin de mettre sur pied aussi des conférences-débats. Les citoyens peuvent participer alors pleinement aux décisions concernant leur vie et leur ville. Ils deviennent conscients de la vie collective et s'efforcent de l'exprimer et de la faire progresser avec toutes sortes de méthodes graphiques expressives⁷⁷.

⁷⁶ P. GEDDES, *L'évolution des villes*, *op. cit.*, p. 15.

⁷⁷ Selon Geddes, la ville progresse « pour et par l'intermédiaire de sa population ».

Les expositions, médiums didactiques pour penser et agir sur la « *demopolis* »

Patrick Geddes situe l'origine de l'exposition municipale (*civic exhibition*)¹ dans les expositions internationales de pavillons de villes (tel celui de la ville de Paris lors des expositions de 1878, 1889 et 1900). Elles présentent un intérêt local et comparatif et ont un véritable succès populaire. En 1900, Geddes recrée l'*Outlook Tower* au-dessus du Trocadéro² afin d'avoir une vue sur Paris. Il fait de la visite de l'exposition universelle un panorama du siècle qui s'achève sur la représentation de tout le savoir et le folklore, sources d'une perspective d'avenir. Geddes relève également l'existence d'expositions municipales en Allemagne et en Angleterre³ : la *Town Planning Conference* a lieu à Londres en 1910. En parallèle avec les expositions de villes étrangères, Geddes y expose dans une petite pièce son travail de *survey* sur Edimbourg. Selon les rapports consacrés à cette exposition, les urbanistes découvrent combien chaque ville gagnerait à posséder son musée municipal, relatant l'histoire de la ville, et son évolution, graphiquement représentée, où les erreurs peuvent être bien montrées⁴. Aux Etats-Unis, il est en rapport avec le groupe qui met au point le projet

¹ P. GEDDES, *Cities in evolution, op. cit.*, p. 249.

² H. MELLER, *Patrick Geddes. Social Evolutionist and City Planner*, London, New York, Routledge, 1990, p. 114. Une *Outlook Tower* est également dessinée dans le *History Palace* de *City Development* en 1904.

³ La première exposition de *city planning* aux Etats-Unis a lieu à Washington en 1909, suivie la même année par l'ouverture de l'exposition de Boston qui peut être considérée comme une exposition municipale au sens où l'entend P. Geddes. Les expositions de Londres, Berlin, Düsseldorf ont lieu en 1910.

⁴ Dans *Werner Hegemann and the search for Universal Urbanism* (New York, Norton & Company, 2005, p. 53), Ch. Crasemann Collins, suppose que la préparation de cette exposition empêche Geddes de se rendre à celle de Berlin. Hegemann se rend, lui, à Londres. Etant

Boston – 1915 et avec Werner Hegemann qui considère que les expositions de *city planning* visent à le présenter à un public plus large et à « stimuler l'action civique »⁵. Ces passionnés de la ville, dont Raymond Unwin⁶ fait partie, projettent d'échanger des documents rassemblés lors des expositions de villes afin de créer des collections internationales pour les comparer. Ce qu'ils font, de sorte que des documents transitent entre Berlin, les Etats-Unis et Londres. En 1913, à Gand, l'exposition municipale atteint sa forme la plus aboutie : la vie civique analysée lors d'enquêtes est la source du travail urbanistique. Selon Geddes, les architectes apportent dans ces études un éclairage de praticiens aux sociologues. Ces derniers voient encore « l'instruction civique » comme un sujet académique et observent la « société » de façon abstraite et philosophique. Geddes décèle, lors de cette exposition, la sortie du débat abstrait sociologique pour atteindre un mode de pensée et une forme d'action plus directs et réalistes. Les participants abandonnent « l'individu et l'Etat » au bénéfice d'une conception « des villes et des citoyens ». L'apparition des expositions témoigne d'un progrès social. C'est un contexte important pour la constitution d'une grammaire participative puisque, dès que l'urbanisme est envisagé sous l'angle *civic*⁷ par Geddes, la ville devient le lieu de discussion des architectes, des urbanistes et des « forces individuelles ».

donné la proximité de leurs idées, Crasemann Collins s'étonne que Geddes et Hegemann ne fassent pas mention l'un de l'autre. Elle cite néanmoins une lettre de F. L. Olmsted de 1915, indiquant les contacts entre Hegemann, Unwin et Geddes (p. 26). Le propos est à nuancer puisque Geddes mentionne les expositions municipales allemandes comme originales et l'ouvrage de Hegemann (*Der Städtebau*, publié à Berlin en 1911 et 1913). Werner Hegemann (1881-1936), critique de l'environnement bâti plutôt que praticien, passe un an à Paris en 1903-1904. Il fait la connaissance de Marcel Poëte et découvre le Musée social (ce qui influence l'exposition qu'il organise à Berlin en 1910 avec F. C. Howe).

⁵ *Ibid.*, p. 29, 1909, « Plans for city planning exhibitions ». L'exposition doit comporter des indications claires, comme un cours destiné aux étudiants et aux non-spécialistes. Il est nécessaire de les accompagner d'une note qui reprenne comme des chapitres les pièces de l'exposition. Hegemann prône les études comparatives de villes, procédé qu'il utilisera lors de l'organisation de ses expositions en Allemagne.

⁶ Architecte anglais et urbaniste (1863-1940). Il aborde la problématique du logement d'un point de vue socialiste et réalise la première cité-jardin de Letchworth. Il développera par la suite des cités basées sur une forme économique coopérative. Il entre en relation avec Geddes à plusieurs occasions. Il consacre une page à l'apport de P. Geddes au *survey*, qu'il n'est pas toujours possible d'étendre à tout ce que l'Ecosais suggère (*Town Planning in Practice* (1909), 1914, p. 141).

⁷ Dans la traduction française de *Cities in evolution* (trad. B. Ayramdjan, Paris, Temenos, 1994), l'expression « *study of civics* » de l'édition originale (p. 251) est traduite par « l'instruction civique » (p. 235). Il semble que l'idée de Geddes concerne plutôt l'étude de la ville que l'instruction civique. Il entend par « *civic* » un concept « municipal » qui dépasse l'instruction civique : il s'agit de saisir la ville dans toutes ses facettes autant comme rapport entre les membres d'une collectivité que comme environnement bâti. De la même façon, la locution anglaise « *cities and citizens* » déploie une appartenance plus forte entre les deux termes que le français « villes et citoyens ». Dans la traduction « *Civics as applied sociology* » (1905) par Maurice Salem, reproduite par Roncayolo et Paquot, « *civics* » est traduit par « urbanisme », la discipline des affaires de la cité.

Les expositions itinérantes sur la ville éveillent :

un intérêt du public important qui va croissant. Dans chaque ville surgit un nouvel attrait pour son passé historique et social, une nouvelle critique des avantages et des défauts de son état actuel, la confrontation des historiens qui sont dans le passé, des architectes dans le présent et des citoyens, un débat sur les possibilités de son amélioration et de son développement⁸.

Dès 1914, la *Sociological Society* propose à des sociétés d'architecture, de géographie, de statistiques de réaliser des expositions municipales. Elle organise la coopération de spécialistes de toutes sortes rassemblés en comités (*cities survey committee*) afin de mener l'enquête sociale qui préside à la création de la ville. Ce sont surtout les citoyens eux-mêmes qui doivent l'entreprendre, aidés de leurs représentants : les fonctionnaires municipaux. Ils sont ensuite capables d'annoter les cartes, d'intervenir sur les maquettes en relief et « les plans des architectes »⁹. Le résultat de leur recherche est conservé dans les musées et les bibliothèques. Geddes conceptualise l'objet de cet urbanisme participatif sous le terme savoureux de « *demopolis* »¹⁰. Cette ville possède une charte avec une population qui se gouverne elle-même depuis sa mairie mais qui exprime aussi les idées spirituelles qui gouvernent sa vie, comme autrefois sur l'ancienne Acropole ou dans l'église et la cathédrale médiévales. Dans les notes de P. Geddes, une phrase : « *To unify is to see relations* » peut signifier que l'unité, la synthèse et le plan sont la résultante de la participation des intéressés, tous spécialistes, qui révèle des relations riches, invisibles aux yeux des autres sans cette participation.

Où les architectes rencontrent Geddes et sa grammaire

Partout les recherches foisonnent, l'urbanisme est l'art international par excellence¹¹. Les urbanistes en formation issus de nombreuses disciplines, dont l'architecture, voyagent au début du siècle d'une exposition d'urbanisme à l'autre où, en l'absence d'écoles et d'enseignement, les débats, conférences et expositions offrent la possibilité d'accroître le savoir urbanistique de chacun. Les confrontations entre Geddes et les architectes européens se font à l'occasion des congrès internationaux organisés en Angleterre, aux Pays-Bas et en Belgique pour préparer la reconstruction d'après 1914-1918. Ainsi Le Corbusier, E. Hénard ou H. P. Berlage sont-ils présents à l'exposition de Berlin en 1910, avec R. Unwin. Tous les urbanistes réputés de l'époque, l'Anglais P. Abercrombie, le Belge L. Van Der Swaelmen¹² et de nombreux

⁸ P. GEDDES, *City Development*, *op. cit.*, p. 337.

⁹ P. GEDDES, *Cities in evolution*, *op. cit.*, p. 253.

¹⁰ *Ibid.*, p. 254.

¹¹ Stanley D. Adshead, cité par Ch. CRASEMAN COLLINS, *op. cit.*, p. 44.

¹² Architecte, paysagiste, urbaniste de cités-jardins modernistes belges (1883-1929). Membre d'organisations qui s'occupent des questions urbaines : le Comité néerlandais-belge d'art civique (qu'il fonde avec Paul Otlet), l'Union internationale des villes, les Comités internationaux d'art civique, le *Belgian Town Planning Committee* (qui siège à Londres pendant la guerre), la Société belge des urbanistes. Van Der Swaelmen milite dès 1916 pour un Institut d'urbanisme et de hautes études civiques à Bruxelles mais n'enseigne que dans les années vingt et, depuis sa création, à l'Institut supérieur des arts décoratifs de la Cambre, il donne

architectes¹³ assistent au premier « congrès international des villes »¹⁴ qui se tient lors de l'exposition internationale de Gand en 1913. Les idées de Geddes ne sont donc pas inconnues des acteurs de la première reconstruction européenne qui sont, pour la plupart, toujours actifs après les destructions de 1945. Geddes est invité par le bibliographe et mondialiste Paul Otlet¹⁵ qui « met à l'honneur la commune comme entité autonome susceptible d'initier une nouvelle vie collective avec l'architecture comme source d'identité »¹⁶. Le congrès se déroule en deux parties, nécessaires afin d'avoir une connaissance complète de la « commune ». L'une est consacrée à « l'art de bâtir des villes » tandis que l'autre est dédiée à « l'organisation de la vie municipale »¹⁷. Otlet compare « l'urbanisme à l'anatomie qui examine le corps dans la matérialité de

un cours d'urbanisme et d'architecture des jardins (Van Der Swaelmen meurt en 1929, son cours est repris par Verwilghen pour l'urbanisme et Eggericx pour l'architecture des jardins). Il suit les thèmes dominants des *Préliminaires d'art civique*, le *survey* et la restructuration de la ville existante. Il préconise un modernisme radical en architecture et un urbanisme basé sur l'analyse scrupuleuse des structures existantes et des relations sociales. Van Der Swaelmen peut être considéré comme le père du mouvement des cités-jardins en Belgique et de l'urbanisme moderne. Les CIAM lui rendent un hommage posthume en 1930 à Bruxelles pour ses recherches qui préparent la schématisation des fonctions urbaines de la charte d'Athènes, qu'il analyse d'une façon très similaire à celle qui préside à l'élaboration de la grille des CIAM de 1947-1948 de l'ASCORAL.

¹³ M. SMETS, *L'avènement de la cité-jardin*, Liège, Mardaga, 1977, p. 69.

¹⁴ Le congrès est organisé à l'initiative de l'Union internationale des villes : « la ville était devenue un problème si complexe que l'Union internationale des villes, organisme existant grâce aux contributions volontaires des communes affiliées, voulait prendre une vue d'ensemble des réponses apportées sur le plan international » (M. SMETS, *op. cit.*, p. 68).

¹⁵ Docteur en droit (1868-1944). La bibliographie qu'il développe est exemplative d'une recherche minutieuse de collationnement d'éléments, du plus banal au plus général, afin de permettre à chacun d'accéder à la connaissance diffusée par les livres. Sa volonté de donner accès au savoir à chaque citoyen est comparable à ce que défend Patrick Geddes : l'importance de l'enseignement ou de l'apprentissage en autodidacte de la ville. Paul Otlet a rencontré P. Geddes dès 1900, à l'exposition universelle de Paris (A. SEGERS, *Paul Otlet*, mémoire de fin d'études, Bruxelles, ISAE La Cambre, 1986, p. 172). Ph. Mairet mentionne la rencontre de Geddes et de « Lagontaine » (*sic*), sénateur belge (*Pioneer of sociology*, p. 104 ; Mairet ne mentionne pas de rencontre entre Geddes et Otlet). Il s'agit vraisemblablement de Henri La Fontaine, ami de Paul Otlet, avec lequel il réfléchit au projet de Cité mondiale et de la Société des nations. Je pense donc que c'est par le biais de La Fontaine et d'Otlet que Geddes est introduit auprès des architectes du continent. Ils échangent de nombreux courriers à propos de la Cité mondiale encore en 1923 et en 1925, à propos de classification et de représentation graphique (diagrammes et grilles). Ils se rencontrent à ce moment à plusieurs reprises à Montpellier, où Geddes a ouvert le Collège des Ecosais dont Paul Otlet est directeur, à Edimbourg et à Bruxelles (R. W. BOYD, *The Universe of Information : the Work of Paul Otlet for Documentation and International Organisation*, Moscou, Viniti, 1975, p. 296), publié sur <https://www.ideals.illinois.edu/handle/2142/651>.

¹⁶ A. VAN LOO (dir.), *Dictionnaire de l'architecture en Belgique de 1830 à nos jours*, Anvers, Fonds Mercator, 2003, p. 47.

¹⁷ Ces précisions sont tirées du texte de W. VAN ACKER, « Paul Otlet and the Organism of International Organisations », séminaire doctoral théorie et histoire de l'architecture Gent-UCL-KUL, 2007.

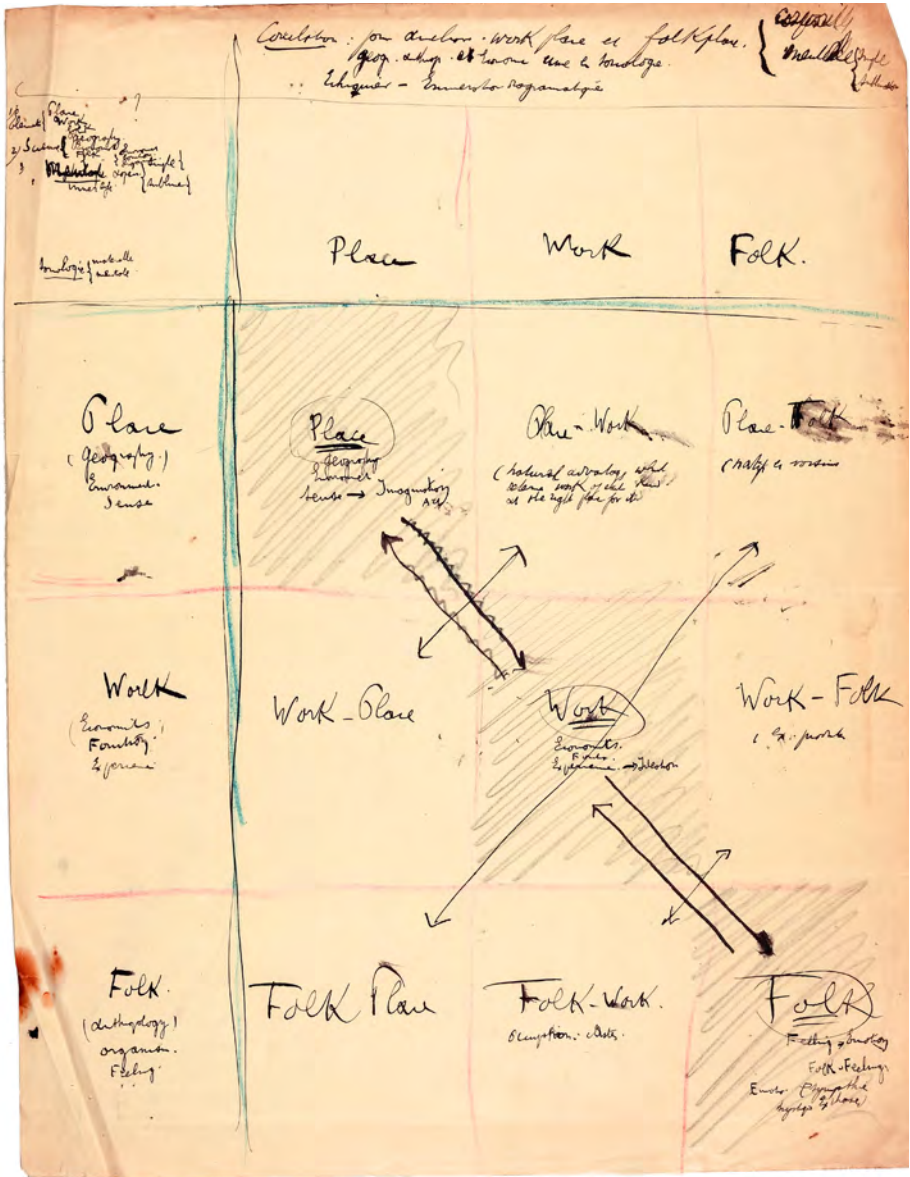


Illustration 5. Plusieurs machines à penser se trouvent dans les archives de Paul Otlet, sans doute pliées et annotées lors des visites de Patrick Geddes

ses organes, le système des os, des muscles, des nerfs ; la sociologie municipale au contraire apparaît comme la physiologie et la psychologie, qui s'attachent à étudier la vie »¹⁸. De la même façon, Geddes associe civisme et urbanisme¹⁹, ouvrant ainsi la voie à l'idéologie participative urbaine. Parmi les questions posées, celle de savoir « Comment associer la libre initiative des citoyens à l'action des fonctionnaires salariés ? »²⁰ intéresse d'ailleurs particulièrement la grammaire participative.

La *Town Planning and Civic Exhibition* de Geddes est l'attraction intellectuelle de Gand et remporte le Grand prix (le ministère belge offre une forte somme pour acheter l'exposition mais Geddes n'envisage pas de s'en défaire)²¹. Celle-ci a pour particularité de présenter des études comparatives de villes. Chacune est exposée comme un être vivant²² qui agit sur son environnement. La pensée des géographes, celle des historiens, celle des statisticiens sont présentées autant que l'urbanisme lui-même (galerie des banlieues-jardins ou des aménagements principaux). Des études donc et des modèles, à observer avec un sens critique, rappelle Geddes, au risque, suivant la métaphore médicale, d'appliquer un traitement urbanistique sans avoir fait de diagnostic préalable.

Geddes, présent à Gand avec son fils Alasdair, guide le visiteur qui entre dans l'exposition par un couloir aux murs duquel sont accrochées des vues anciennes et modernes, aux sujets architecturaux et civiques, qui manifestent l'ampleur et la confusion du sujet. Il pénètre alors dans la galerie de « l'administration municipale moderne », sans autres études, « comme cela a été le cas avec nos édiles ». Les salles n'ont donc pas une organisation systématique, au mieux alphabétique. C'est pourquoi un homme plus avisé ira d'abord acquérir un savoir dans la « salle des villes classiques » (ici Athènes, Rome et Constantinople). A partir de là, « non seulement l'étudiant et l'architecte érudit mais aussi le public » accèdent à la galerie suivante consacrée aux « petites et grandes villes de la Renaissance ».

Le visiteur observe les villes devenues importantes dans la galerie des « grandes capitales » et des « aménagements principaux des grandes villes ». Une section est aussi consacrée à la *world-city* de l'architecte H. C. Andersen (galerie de la cité internationale) : une *super-metropolis* dans laquelle la civilisation mondiale culmine²³.

¹⁸ P. OTLET « La sociologie municipale », *Le mouvement communal*, 1919, p. 70, in W. VAN ACKER, *op. cit.*

¹⁹ P. GEDDES, *Cities in evolution*, *op. cit.*, p. 83.

²⁰ *Premier congrès international et exposition comparée des villes. Construction des villes et organisation de la vie communale*, Bruxelles, Union internationale des villes, 1914, p. XI.

²¹ Ph. MAIRET, *Pioneer of sociology*, *op. cit.*, p. 147.

²² A nouveau, dans la traduction, les termes sont « un organisme vivant » mais Geddes n'introduit pas le terme « organisme » (c'est plutôt organique qui est renouvelé dans la littérature architecturale en ce début de siècle) ; il écrit « *like the living being it is, a city react upon its environment* » (*Cities in evolution*, *op. cit.*, p. 264), il désigne un être vivant, presque un « citoyen ». Il confond presque la *city* et le *citizen*.

²³ C'est l'idée de *Mundaneum* d'Otlet, que ce dernier travaille notamment autour du projet de l'architecte Hendrik Christian Andersen. Cet architecte norvégien travaille avec le Français Ernest Hébrard à un « *world center* » qui fait l'objet d'un ouvrage publié à Rome en 1913 (l'*Architectural Review* publie le projet en 1919 dans son volume XLVI ; il est consacré à la construction de la Ligue des nations).

Afin de ne pas négliger le citoyen et donc la personnalité de la ville, des galeries sont consacrées à « l'anthropologie raciale », la « démographie civique », « l'aide à l'enfance », etc.

Les origines passées, les faits présents et les développements futurs sont ainsi envisagés.

Geddes insiste sur la valeur pédagogique de l'exposition : en effet, en la parcourant suivant un autre itinéraire, par exemple en commençant par la section de géographie, l'entrée dans la galerie des « villes classiques » s'effectue avec « le nouvel avantage d'une autre réflexion ». De la même façon, si le visiteur passe dans la section des villes médiévales, qui se distinguent du monde classique parce qu'elles sont conditionnées par le local et le régional, il aborde la Renaissance comme la période qui a détruit et remplacé la ville médiévale : il change de point de vue. En traversant la galerie des « guerres », le visiteur pénètre dans le monde industriel. Il retourne ensuite vers les banlieues jardins mais pour espérer réaliser cette utopie, il doit connaître son terrain et passer par la pièce des « enquêtes sur les grandes et les petites villes ». Il peut poursuivre sa réflexion avec la salle des « études municipales » : un bureau de dessin et un atelier pour élaborer des esquisses à encadrer et accrocher ensuite. La dernière salle contient quelques mises en pratiques et une *Outlook Tower* qui ébauche la conception d'un « centre municipal ».

L'« *Urbaneum* » : un bien citoyen pour participer à la compréhension de la ville

Paul Otlet intéresse l'histoire de la participation, notamment à travers la création de l'*Urbaneum* et pour la diffusion des idées geddesiennes auprès des architectes modernistes. Otlet²⁴ vise la « compréhension universelle » par une diffusion mondiale du savoir. Suivant ce dessein, il partage une conviction avec son ami Geddes : les hommes ne se font plus la guerre une fois qu'ils se connaissent²⁵. Cette posture inspirée et éthique d'Otlet est à l'origine de la naissance, en 1910²⁶, du « musée mondial » destiné à visualiser les données relatives au monde et à son contenu. Deux ans plus tard, il fait la connaissance de H. C. Andersen et de son confrère E. M. Hébrard²⁷, qui œuvrent à la création d'un centre mondial de communication. Il présente au centre des quartiers, une tour du progrès – sorte de tour de Babel. Otlet, emballé, détaille

²⁴ Il assiste aux grandes réunions concernant la ville comme celle de Londres en 1915 sur la reconstruction.

²⁵ J.-F. FUEG, V. PIETTE, « Otlet, Le Corbusier et la cité mondiale », in P. BURNIAT (dir.), *Le Corbusier et la Belgique*, Bruxelles, Les rencontres de la Fondation le Corbusier et CFC Editions, 1997, p. 123-148.

²⁶ Paul Otlet fait une communication au congrès de Gand de 1913 intitulée « Un projet grandiose de cité internationale » (le programme des allocutions ne mentionne pas de conférence de Geddes mais Van Der Swaelmen le cite pourtant comme orateur). Ce dernier dessine également une cité mondiale à Tervuren en Belgique, sur la base du projet d'Andersen et Hébrard. Il est très au fait de ce sujet et collabore avec Otlet.

²⁷ Architecte français (1875-1933). Il assiste à Londres au 7^e congrès international d'architectes du RIBA en 1906 et à la *Town Planning Conference* en 1910. Il expose avec Andersen lors de l'exposition internationale de Gand.

donc ce qu'est la cité mondiale – le *Mundaneum* – et lie son projet à la « constitution mondiale de la Société des Nations. Le nouveau Droit des Gens »²⁸. Après la guerre, son idée reçoit le soutien de l'Union internationale des villes et de l'*International Garden Cities and Town Planning Association*. A la suite de nombreux débats, alors qu'Otlet privilégie Bruxelles en raison de sa centralité, Genève est choisie pour accueillir le siège de la Société des Nations. N'abandonnant pas son projet, il prend de premiers contacts avec Le Corbusier vers 1927 et à la fin de l'année 1928, ils publient *Mundaneum*. Le projet comprend outre l'université, la bibliothèque, le Musée mondial, le Siège des associations internationales et cinq pavillons réservés aux Etats et aux villes :

il s'agit ici d'édifier un système d'enquête mondiale, instantanée, innombrable, multiforme, présentant l'homme dans ses réalisations créatrices, conceptrices (...) ce sont des objets, des spécimens, des modèles, des courbes, des photographies, des schémas, etc.²⁹.

Dans le Musée mondial, Le Corbusier formalise une pyramide dont l'arpentage mène le visiteur vers le sommet. Ce cheminement, agrémenté par des points de vue variés vers le paysage, évoque celui du visiteur de l'*Outlook Tower*. Le Musée mondial rassemble l'œuvre humaine, les documents graphiques et de reconstitution scientifique et enfin la description du contexte naturel et les aspects géographiques. Il est assez évident qu'il est destiné plus à l'élite intellectuelle qu'à la masse, s'éloignant sur ce point de la conception geddesienne. Ces similitudes n'ont rien de fortuit sachant qu'Otlet et Geddes se rencontrent en 1900 et qu'après sa visite à Edimbourg en 1912, admiratif de l'exposition comparative de villes, Otlet invite Patrick Geddes au congrès de Gand l'année suivante. L'Ecossois lui dédicace un exemplaire de *Cities in evolution* quand ils se retrouvent à l'exposition de Paris, La cité reconstituée, en 1916³⁰.

Otlet suit sans doute l'évolution de ses travaux par le biais de ses relations avec L. Van Der Swaelmen et Raphaël Verwilghen, son collaborateur. Il entretient une correspondance suivie avec Geddes et ils se rendent plusieurs visites³¹. Leurs pensées se rencontrent autour des composantes didactiques et éthiques de la grammaire participative, mais l'apport d'Otlet consiste en de multiples médiums organisationnels. Il fonde trois organisations qui suivent les échelles geddesiennes : internationale, nationale et enfin locale (Union internationale des villes). Les instituts d'étude créés sont le *Mundaneum*, le *Belganeum* (ou *Nationeum*) destiné au « planisme », au niveau national, le *Regioneum* au niveau régional et l'*Urbaneum* destiné à l'urbanisme au

²⁸ Qu'il publie en 1917.

²⁹ Le Corbusier, in *Mundaneum*, 1928, p. 135-136. Il est important de faire le lien entre la structure apportée par Otlet et la grille mise au point par l'ASCORAL.

³⁰ L'exemplaire original est conservé aux Archives et Bibliothèque d'architecture de l'Université libre de Bruxelles. La biographie de Geddes mentionne un bref retour de ce dernier à Paris, en 1916, lors de l'exposition de la Cité reconstituée qui reprend une sélection de la *Cities and Town Planning Exhibition* de Geddes (ce dernier parle français couramment et a une bonne connaissance de l'italien).

³¹ Voir la correspondance conservée au *Mundaneum*, Mons.

niveau local³². Il s'agit de centres de documentation qui interagissent pour faire circuler les médias utilisés d'habitude par les administrations ou les associations constituant un Réseau universel de documentation – Réseau *Mundaneum*. Otlet énumère, pour la classification internationale utilisée dans les centres de documentation, les mêmes moyens que ceux mis en place par Geddes pour l'information des citoyens à propos de l'urbanisme : une section « documentation », suivie d'un « musée-exposition » ; une autre concerne « l'enseignement et la diffusion » ; viennent ensuite les « discussions, associations, congrès » et, pour finir, une rubrique « recherches, synthèses, atlas et codification ».

Ces organisations auront une grande influence sur les organes gouvernementaux des différentes nations.

Otlet s'intéresse en particulier à l'urbanisme (peut-être en raison de sa rencontre avec Geddes). Il le définit comme l'art d'aménager l'espace collectif en vue d'accroître le bonheur humain général. Il considère que les niveaux de pouvoirs correspondent aux échelles de territoire et que les administrations doivent être remaniées en conséquence. A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'urbanisation accélérée s'accompagne de nouveaux défis pour le pouvoir local et les administrations et il est indispensable d'en prévoir une organisation correspondant aux différentes échelles du territoire. Fondée en 1913, l'Union internationale des villes permet aux municipalités d'échanger leurs expériences.

Otlet, pédagogue organisateur, conjugue les composantes de la grammaire participative, il accentue l'appréhension de différentes échelles pour la planification territoriale. La notion locale d'urbanisme se double au niveau national de celle de planisme : au « Plan du travail » (1933) fait écho le « Plan Belgique » (1935). C'est la somme des connaissances, dont il ne cesse de rappeler l'importance, qui peut permettre de planifier : Raphaël Verwilghen dessine le *Belganeum*, la forme muséale du Plan Belgique, destinée à l'information indispensable aux personnes intéressées :

la matière de ces connaissances est aujourd'hui éparse. L'administration communale en détient une grande partie mais elle ne les fait guère sortir de ses bureaux et peu nombreux sont les services qui les mettent à disposition des intéressés. (...) Le *survey* envisagé devrait réaliser la mise en commun de toutes les informations concernant tous les aspects de la vie de la communauté, informations passées et présentes, imprimées ou à l'état de prototypes, officielles et non officielles³³.

Pour Otlet, le Plan est l'outil de la démocratie à la condition que les citoyens et les associations aient leur mot à dire dans sa formulation. C'est l'instrument de lutte contre la dictature et la bureaucratie. Il importe donc « d'établir systématiquement le plan général, d'y intéresser toute la population et ses mandataires, d'en rendre tous les éléments constamment visibles et accessibles ». La figure du « particulier »

³² A. SEGERS, *op. cit.*, p. 174. Le terme d'*Urbaneum* semble utilisé par Otlet à partir de 1931. Il apparaît dans la communication qu'il donne lors des Journées de l'urbanisme et de l'habitation organisées par Vinck, cette année-là, et où est discuté le contenu d'une loi sur l'urbanisme.

³³ P. OTLET, « Sociologie et urbanisme », *L'époque*, 2, 1934, cité in W. VAN ACKER, « Paul Otlet and the Organism of International Organisations », *op. cit.*, non paginé.

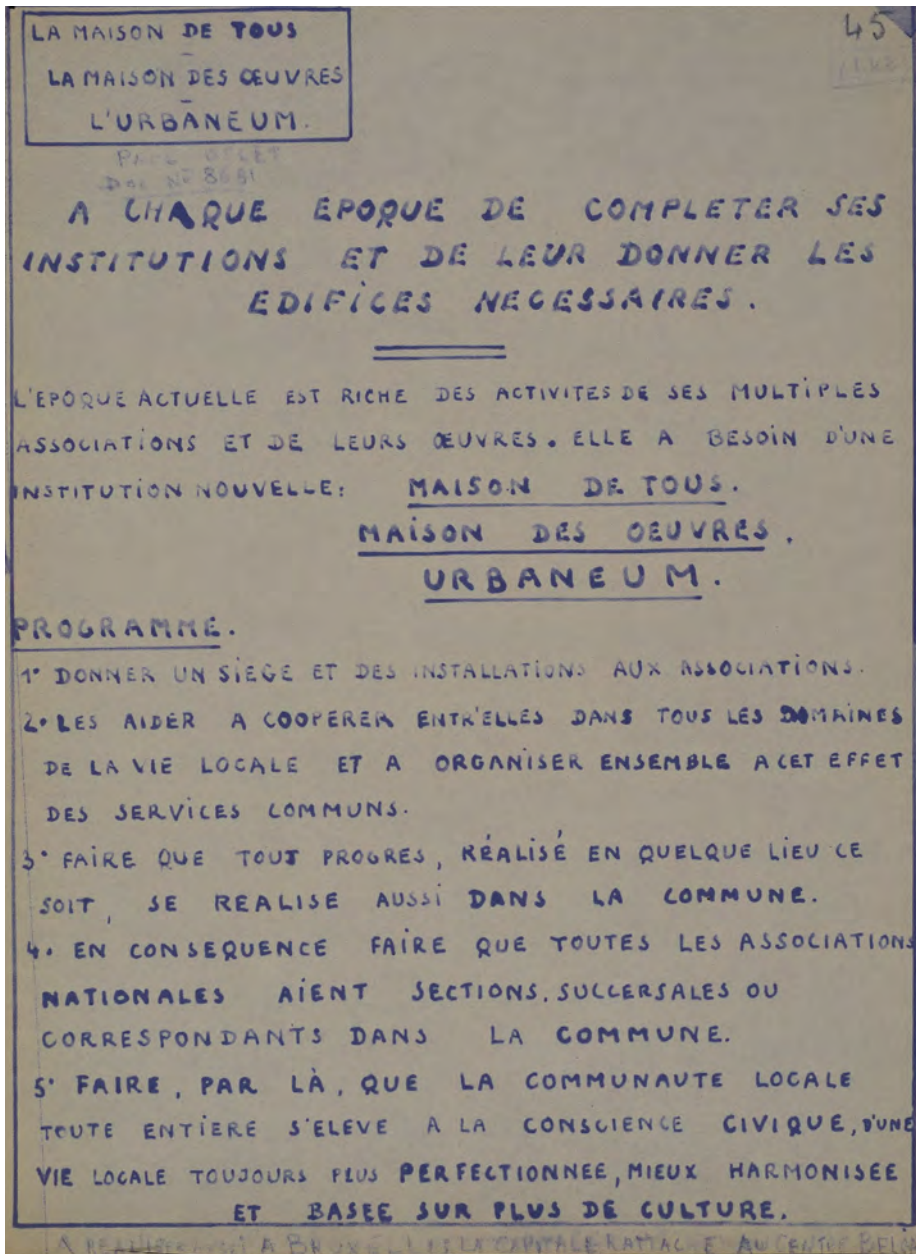


Illustration 6. L'Urbaneum imaginé par Paul Otlet pour la participation de tous au projet urbain

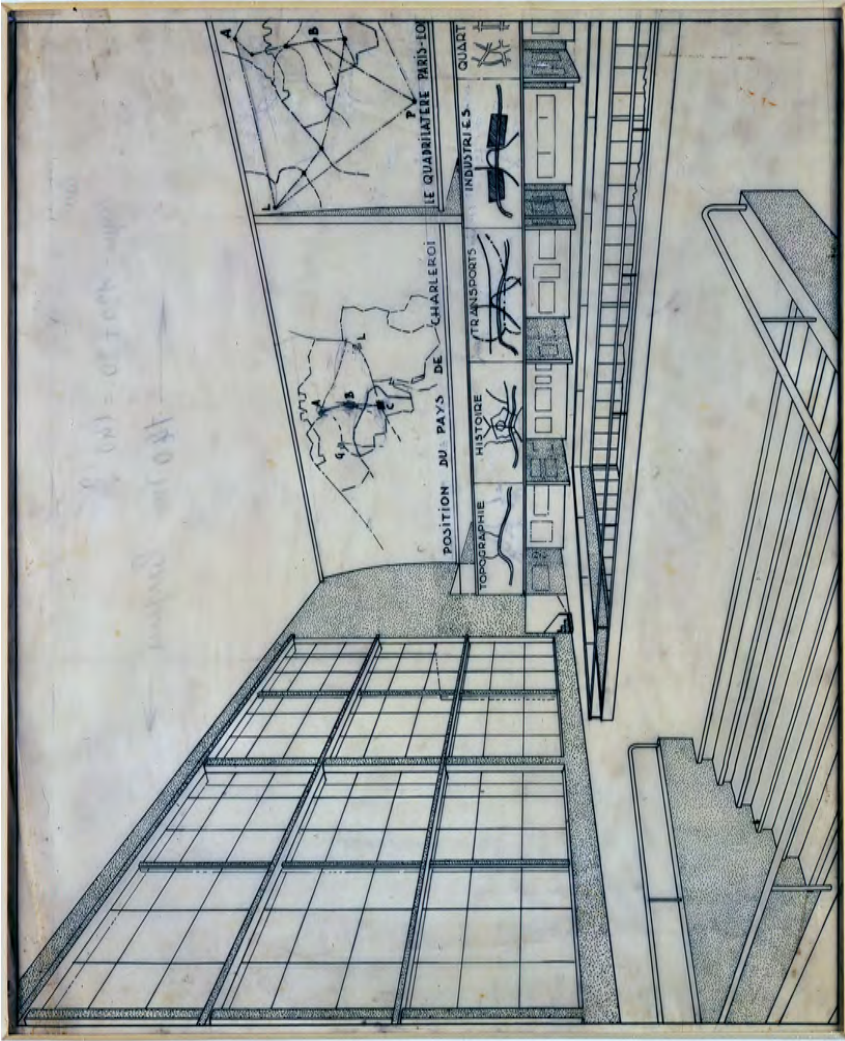


Illustration 7. La salle des maquettes de l'Urbanium.

est indispensable au raisonnement d'Otlet pour l'élaboration du plan ; il propose de constituer une association Bruxelles grande ville, Bruxelles capitale de la Belgique, Bruxelles cité mondiale, afin de coordonner l'action et d'instaurer Bruxelles dans cette triple fonction. Il propose « d'inviter les habitants de Bruxelles ainsi que les associations bruxelloises à devenir membres de l'association nouvelle et à mettre à son service le meilleur esprit civique ».

Il conçoit des objets pour la grammaire participative, lieux de rassemblement des citoyens et de l'administration du territoire destinés aussi à la production de plans adoptés par tous. C'est vers 1930, dans le projet de *Mundaneum* pour Bruxelles de l'architecte Victor Bourgeois³⁴, que Paul Otlet établit à travers l'idée d'*Urbaneum*³⁵ le lien avec les citoyens à l'échelle communale. Il est édifié afin de communiquer les éléments de la ville à tous les niveaux communaux ainsi qu'à tous les habitants.

« (...) Il y a « Urbanisme », donc il doit y avoir « *Urbaneum* ». C'est-à-dire l'instrument, la machine, l'institution à Urbanisme »³⁶, écrit Otlet. V. Bourgeois et P. Otlet invitent la population à devenir membre d'une association, une sorte d'administration de l'urbanisme pour le développement de Bruxelles alors inexistante, qui organise une exposition montrant « des plans, études et projets présentés par les pouvoirs publics et par les particuliers en ces dernières années ou qui le seraient à l'occasion de l'exposition ». L'association tâche ensuite de dégager un plan général et de promouvoir son exécution³⁷. Il n'est pas spécifié s'il est conçu exclusivement par les membres de l'association, ou en collaboration avec des architectes. L'*Urbaneum* est érigé sur une colline, afin d'apercevoir le panorama de la vieille ville et de s'imprégner de son enseignement. Le bâtiment a trois côtés vitrés à cet effet : cette salle « éloignée de la science austère et pédante (...) inondée de clarté et de simplicité s'adresse à tous »³⁸. Il comprend un centre de documentation, une bibliothèque, une salle d'étude et d'exposition. Au centre se trouve une maquette « évolutive » de la ville. A partir de 1931, Victor Bourgeois travaille à plusieurs projets d'*Urbaneum* dont celui intégré dans la cité mondiale – *Mundaneum* – qu'il appelle aussi musée de l'urbanisme vivant. Dans le projet de 1932 que Bourgeois propose en variante, cette fois pour la maison du Brabant, couvrant le bassin industriel de Bruxelles, en plus de situer l'*Urbaneum* sur une hauteur, il introduit l'idée d'une tour « d'où l'on pourra apercevoir la cathédrale de Malines, Louvain, Bruxelles et le Brabant wallon », qui rappelle à l'évidence l'*Outlook Tower* de Patrick Geddes³⁹.

³⁴ Architecte belge (1897-1962), principal acteur du Mouvement moderne en Belgique. Il place la dimension sociale au centre de son action d'architecte et d'urbaniste. Il enseigne à La Cambre. Voir à ce sujet I. STRAUVEN, *Les frères Bourgeois : architecture et plastique pure*, Bruxelles, AAM Editions, p. 88-91.

³⁵ P. OTLET, « L'*Urbaneum*. Bruxelles, cité mondiale, Bruxelles, Grande ville. Bruxelles capitale de la Belgique », *La Cité*, 10/10, juin 1931, p. 121-129.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ A. SEGERS, *op. cit.*, p. 165-166.

³⁸ P. OTLET, « L'*Urbaneum*... », *op. cit.*, p. 124.

³⁹ M. CASTEELS, « Une maison du Brabant », *Savoir et beauté*, 12/1, janvier 1932, p. 20.

Musées et art civique

L'idée d'un équipement tel que l'*Urbaneum* naît dans des contextes similaires un peu partout. Lewis Mumford le propose comme médium participatif, notamment dans son rapport sur Honolulu de 1938 :

il faut créer à Honolulu un musée civique (*civic museum*) comme une partie d'un projet de *city planning* qui pourrait se partager entre le passé et le futur et être le dépositaire naturel du savoir acquis dans le bureau du directeur du plan. Dans de tels musées, le passé, le présent et le futur d'Honolulu pourraient s'étendre sous les yeux, dans une forme si concentrée et simplifiée que chaque citoyen pourrait devenir un participant actif et intelligent dans la destinée de sa ville⁴⁰.

Les musées sociaux collectent l'expérience sociale du monde comme un matériel pour l'enseignement et pour mener d'autres études et le faire progresser⁴¹. La volonté de fonder une « sociologie municipale » lors du congrès de Gand semble calquée aussi sur le Musée social parisien⁴². Le lien entre la « sociologie municipale »⁴³ des Belges et ce que défend le musée parisien est pratiquement direct⁴⁴. Les deux portent l'idée nouvelle d'urbanisme, science de la « collection » d'informations et de la comparaison des données⁴⁵. Ils proposent les mêmes instruments de la grammaire participative, l'enquête et la collecte de documents, d'études et de plans concernant les villes pour les mettre à la disposition du public et afin de promouvoir les investigations sur les conditions urbaines modernes et de diriger l'amélioration de l'industrie et de la vie sociale.

Ces instruments sont ceux employés par Patrick Geddes, que le fondateur du Musée social, Marcel Poëte⁴⁶, rencontre en 1920 (il a peut-être vu la contribution de Geddes à l'exposition de Paris de 1900 ou à celle de la cité reconstituée en 1916). Henri Sellier⁴⁷, cofondateur du Musée social, homme de réseau, est vice-président

⁴⁰ L. MUMFORD, *City Development. Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, New York, Brace and Company, 1945, p. 148 (1^{re} édition, l'ouvrage rassemble des écrits de 1922 à 1945).

⁴¹ Sont cités également dans l'article de Van Acker les « Laboratoires sociologiques » équivalents belge (l'Institut de sociologie Solvay à Bruxelles) et allemand (*Verein für Sozialpolitik*) du Musée social parisien.

⁴² Voir à ce sujet l'ouvrage de J. HORNE, *Le musée social parisien, aux origines de l'Etat Providence*, Paris, Belin, 2004.

⁴³ Reclus invente auparavant l'expression de « géographie sociale » pour décrire ce qu'il veut dire, « l'histoire dans l'espace ».

⁴⁴ La revue de l'Ecole des hautes études urbaines animée par les fondateurs du Musée social, *La vie urbaine*, publie des textes issus de l'Union internationale des villes dont « L'habitation en Belgique », en 1921, de E. Vinck.

⁴⁵ L'exposition de Gand en 1913 s'intitule « premier congrès international et exposition comparée de villes ».

⁴⁶ Marcel Poëte (1866-1950) fonde, avec H. Sellier, l'Institut des hautes études urbaines en 1919, aujourd'hui Institut d'urbanisme de Paris. Il est historien et archiviste... Mumford a, entre autres, connaissance de ses écrits qu'il tient en haute estime.

⁴⁷ Réformateur social et urbaniste (1883-1943), engagé à quinze ans dans l'action politique et syndicale. Personnalité politique essentielle des questions sociales et urbaines de l'entre-deux

de l'Union internationale des villes avant de la présider en 1937 et il est présent à Gand. Il a donc pu informer Poète des travaux de l'Ecossois. Poète considère la ville comme un organisme vivant, il évoque un cycle et un élan vital. Inspiré par Bergson comme le fut Geddes, il mobilise dans les recherches urbaines tous les acquis de la connaissance :

(...) la simple étude des conditions et des manifestations actuelles d'existence de la cité est insuffisante car, faute de points comparatifs de repères dans le passé on ne peut s'orienter vers l'avenir⁴⁸.

L'urbanisme est une science d'observation du « fait révélateur de l'organisme urbain », du fait social que sont les habitants de ce milieu. Il ne consiste pas dans l'art urbain mais dans la bio-psycho-sociologie, écrit-il en 1938. Dès 1919, avec Sellier, ils adoptent une posture didactique et fondent l'Ecole des hautes études urbaines dont certains cours reprennent les intitulés des sujets développés à Gand : « le municipalisme », par exemple. Elle constitue un fonds documentaire de référence pour structurer l'urbanisme (par une collecte systématique que Poète pratique pour Paris depuis 1903). Le nombre des ouvrages britanniques attire l'attention ; il s'explique par l'influence mondiale des cités-jardins, d'une part, mais aussi des idées de Patrick Geddes (l'institut envisage même d'acquérir son exposition de Bombay en 1925)⁴⁹.

La diffusion des idées participatives vers les modernistes s'opère par les relations de Paul Otlet (il fait partie du comité de patronage du CIAM de la Sarraz et assiste au CIAM de Bruxelles en 1930). Peut-être amène-t-il la dimension du savoir collectif et la participation des habitants au cœur de la réflexion des architectes et diffuse-t-il les idées de Patrick Geddes. D'autre part, Louis Van Der Swaelmen, autre figure clé du congrès de Gand, est acteur de cette diffusion ; il y expose une méthode urbanistique proche de celle de Geddes qui, dit-il, le transporte d'enthousiasme⁵⁰. L'auteur des

guerres. Il est le créateur des cités-jardins de la banlieue parisienne (Genevilliers par exemple).

⁴⁸ M. POËTE, *L'introduction à l'urbanisme. L'évolution des villes La leçon de l'histoire. L'Antiquité* (1929), Paris, Editions Anthropos, 1967, p. 85. Il reprend littéralement les mots de Geddes.

⁴⁹ Voir au sujet de l'Ecole des hautes études urbaines et de ses collections, « Un ancien institut, une histoire de l'Institut d'urbanisme de Paris », Printemps de l'IUP 2005, Ville de Créteil, Université de Paris XII-Val-de-Marne, Institut d'urbanisme de Paris.

⁵⁰ Selon H. Stynen (*Louis Van der Swaelmen (1883-1929) animateur du mouvement moderne en Belgique*, Bruxelles, Liège, Mardaga, 1979, p. 70), c'est plutôt *Town Planning in Practice* de R. Unwin – qui présentait des conceptions analogues à celles de Geddes – qui influence la naissance et le développement des villes en Angleterre et en Belgique. Unwin voit dans le *survey* geddesien un outil indispensable pour aboutir à « l'adaptation à la place et à la fonction ». Selon Unwin, « l'enquête sur la ville qui devrait être préparée avant tout plan de nouveau développement est faite. Si l'on veut réaliser le meilleur plan, aucune information ne doit être négligée » (M. SMETS, *op. cit.*, p. 80). Van Der Swaelmen en reproduit certains schémas dans *Pour la reconstruction de la Belgique, préliminaires d'art civique, mis en relation avec le « cas clinique » de la Belgique*, Bruxelles, CIAUD (1916), 1980. Il n'ignore pas l'œuvre de Geddes mais n'y fait pas directement allusion dans ses propres travaux. L'ouvrage de Geddes paraît en 1915 et celui de Van Der Swaelmen, en 1916. Van Der Swaelmen écrit à l'Ecossois en 1916 : « en souvenir de l'enthousiasme dont je fus transporté à l'audition de l'admirable

Préliminaires d'art civique a une large influence sur le milieu des architectes et des urbanistes modernistes ; sa posture didactique fonde une tradition d'éducation des architectes à ces idées. Son œuvre, ainsi que les revues auxquelles il collabore⁵¹, et son enseignement diffusent dans le milieu architectural des propositions urbanistiques « civiques » qui favorisent la construction de la grammaire participative. Alors que les premiers textes de Geddes s'appuient essentiellement sur la crise de la ville industrielle, évoquant la reconstruction d'une ville gangrenée par l'industrie, les *Préliminaires d'art civique* de L. Van Der Swaelmen sont, eux, destinés à l'origine à remédier par la reconstruction à un autre état de crise, celui des villes belges détruites lors de la guerre.

Les instruments qu'il développe incluent pratiquement tous ceux proposés par Patrick Geddes : l'enquête, le travail d'urbanisation globale (de la commune au territoire entier), la « prise en aéroplane, en ballon dirigeable ou captif, ou en cerf-volant même », etc. Ainsi que le propose l'Écossais, le résultat est destiné à être exposé et publié ; l'ensemble des documents représente donc un musée de la cité ouvert au public et diffusé dans une exposition itinérante⁵².

Comme lui, Van Der Swaelmen recommande la conservation de monuments mais aussi de quartiers qui ont une valeur archéologique, historique ou symbolique pour la communauté.

Van Der Swaelmen adopte une figure de pédagogue organisateur face à la communauté que compose un peuple instruit, afin de favoriser la rencontre avec les artistes. Il prône l'éducation du public par le biais d'expositions afin de substituer à un individualisme étroit, un idéal élevé de vie commune. Van Der Swaelmen donne à ce manuel une forme accessible (aussi bien aux particuliers qu'aux fonctionnaires du gouvernement) qui présente les résultats de l'expérience internationale et la somme condensée des idées actuelles en art civique. Il milite pour le rassemblement d'une large documentation iconographique appuyant les exemples et les cas, annexée aux enquêtes ou accessible.

l'Art civique n'est développé qu'avec un Esprit Civique et une Conscience
Civique Collective, en opposition au caractère individualiste des extensions urbaines :

conférence que vous avez faite au Congrès de Gand ». Il cite H. V. Lanchester, l'architecte anglais disciple de Geddes. Le dessin de l'exposition de Geddes a influencé la mise au point du centre de documentation de l'Union internationale des villes de Van Der Swaelmen. P. Geddes qui reçoit le collaborateur de Van Der Swaelmen, Raphaël Verwilghen, en Angleterre, lui demande de lui faire parvenir un dossier sur le travail du paysagiste belge (lettre de Verwilghen à Van Der Swaelmen, 28 août 1916).

⁵¹ Des revues belges comme *La Cité* fondée en août 1919 (organe de la Société des urbanistes belges) ou *L'habitation à bon marché*. Une exposition de la reconstruction se tint aussi à Bruxelles en 1919 ; elle voyagera ensuite à Gand et dans d'autres villes importantes en Belgique. Van Der Swaelmen comptait sur l'exposition pour informer le public des travaux préparant la reconstruction du pays. Il dispense par ailleurs un « cours de municipalisme » (suivi de leçons pratiques et de visites de villes) à l'Institut des hautes études à Bruxelles au cours de l'année 1921. Il enseigne également à l'Université internationale d'Otlet la même année.

⁵² En vue de la publication de son encyclopédie, Van Der Swaelmen a rassemblé des données documentaires internationales considérables au sujet du *town planning*.

il est nécessaire d'exposer le DROIT ELECTORAL et la Participation des Citoyens à l'Administration⁵³.

Van Der Swaelmen souhaite une législation à deux niveaux, de l'Etat envers les communes et des communes pour les particuliers. Ces règlements sanctionnent les principes généraux de l'art civique et règlent la procédure de leur application. De cette façon, le plan établi pour le développement urbanistique reste toujours soumis à une révision périodique pour l'améliorer.

Le cadre très strict donné dans cette configuration organisationnelle par la législation en montre un dysfonctionnement possible. Le citoyen accédant au savoir déterminant risque d'y perdre son savoir réflexif et sa richesse subjective, même si Van Der Swaelmen déclare que « les lois cadrent la liberté de conception individuelle sans l'entraver »⁵⁴.

Si le terme « participation » est courant dans l'ouvrage, il est relatif à la procédure administrative ou au politique et n'est pas clairement utilisé pour la conception de la ville. Il s'agit d'une éducation au processus qui permet au citoyen de gérer la ville. Il décrit notamment la constitution de commissions d'enquêtes composées de spécialistes, mais qui peuvent intégrer le rapport des associations locales ou de particuliers (ceux-ci disposent d'un instrument, le *civic development survey*⁵⁵, issu du modèle anglais et très similaire à celui de Geddes, sans doute celui de H. V. Lanchester⁵⁶). Van Der Swaelmen estime

qu'il y aurait un immense danger à vouloir faire trop exclusivement du *town planning* une science fermée de spécialistes, ou même un faisceau de spécialités associées sans plus. (...) Il ne faut pas perdre de vue que le *town planning* s'il est, vu de haut, le savoir technique et encyclopédique de quelques-uns, est pourtant, et sera toujours en fait, l'œuvre de tous, depuis le *town-planner* qualifié jusqu'au dernier des employés communaux et au dernier des citoyens particuliers (...) il faut trouver le moyen par lequel, sous la conduite et l'inspiration des hommes de talent et de science, chacun – le plus humble même – puisse apporter utilement et sans fausse note, sa petite pierre à l'édifice⁵⁷.

⁵³ L. VAN DER SWAELMEN, *Préliminaires d'art civique*, op. cit., p. 296.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 189.

⁵⁵ Que Van Der Swaelmen traduit par « l'état de développement civique ».

⁵⁶ Traduite en français sous l'impulsion du Comité néerlandais-belge d'art civique que préside Van Der Swaelmen, cette méthode de Lanchester de 1915 se base également sur des enquêtes. Ce dernier est un ami de P. Geddes, qui le fascine lors de leur rencontre à Gand en 1913. Il travaille avec lui sur de nombreux plans de villes entre 1915 et 1917, en Inde notamment. Il participe en 1947 à l'édition de J. Tyrwhitt avec L. Mumford, *Patrick Geddes in India*. Van Der Swaelmen considère comme indispensable la connaissance des facteurs physiques, sociaux, économiques, politiques, historiques et légaux qui influencent le projet de ville (M. SMETS, op. cit., p. 94).

⁵⁷ Lettre de L. Van Der Swaelmen à P. Abercrombie, du 9 février 1917, publiée dans H. STYNEN, op. cit., p. 103. Le procédé cinématographique sera utilisé par Abercrombie pour faire accepter le plan de reconstruction de Londres par la population en 1945 (le plan a fait l'objet de nombreuses campagnes de diffusion dirigées vers le grand public, ce qui n'étonne pas dans le contexte anglais de 1945). Leonardo Benevolo (*Histoire de l'architecture moderne 3. Les conflits et l'après-guerre*, Paris, Dunod, 1980, p. 162-163) cite le rapport Uthwatt de

La participation des habitants dans la ville englobe également la notion de bénéfice telle qu'on la trouve dans le monde du travail, le fait de recevoir une valeur ajoutée, à laquelle s'ajoute le bien-être :

(...) la raison d'être et la portée de ce fonctionnement [et] qui lui confère au surplus une valeur morale, c'est la participation commune à la distribution par doses du fruit de ce fonctionnement, sous les espèces de l'usage de tous les services publics mettant pour le bénéfice de chacun, à la portée de tous parce que infiniment divisé, le produit d'activités et d'installations souvent gigantesques et dispendieuses⁵⁸.

Van Der Swaelmen érige la cité-jardin en objet de la grammaire participative. Il plaide pour un style nouveau, celui de la simplification, le modernisme, l'adaptation rigoureuse de l'objet à sa destination qui est génératrice de beauté, tout au moins d'eurythmie. Les modernistes croient en un « art civique dans une société socialiste »⁵⁹ et placent donc leurs espoirs dans l'urbanisme et l'architecture pour en créer le cadre nouveau⁶⁰. Van Der Swaelmen considère que ce n'est pas avec les formes anciennes d'une ville idéale que la communauté doit renouer mais avec les principes qui produisaient autrefois une unité instinctive. D'autre part, « la maison cache la ville aux yeux des architectes » ; elle a le tort de focaliser l'attention des constructeurs sur un objet purement individuel. Van Der Swaelmen invite à une modification d'échelle, il pressent plutôt le quartier comme une « unité civique » dans la ville et invite l'architecte à élargir son regard à un objet collectif⁶¹. Le quartier est l'unité de la communauté ainsi qu'il était celui des corporations médiévales.

Les liens créés par la coopérative d'habitat et son lieu commun, la cité-jardin

Van Der Swaelmen perçoit dans les cités-jardins l'élaboration d'une sorte de communauté où l'individualisme fait place au collectif. D'une part, pour des raisons

1942 : « la notion d'urbanisme que nous adoptons comme base de nos développements possède une ampleur que ni l'opinion publique, ni la loi ne lui ont jusqu'à présent reconnue. (...) elle implique la subordination au bien public des intérêts personnels et des désirs des propriétaires » et donne comme application le plan de Londres : « comme on pense que le succès du nouveau plan dépendra du consensus public, on ne néglige aucun moyen pour faire connaître ses concepts et les rendre populaires par l'organisation d'expositions, des débats et des publications de vulgarisation ». La campagne de communication d'Abercrombie a fait l'objet de critiques dénonçant la démagogie politique d'un procédé de diffusion, démagogie dont seront souvent taxées les pratiques participatives.

⁵⁸ L. VAN DER SWAELMEN, *op. cit.*, p. 44.

⁵⁹ R. BRAEM, 1973, cité par H. STYNEN, *op. cit.*, p. 29.

⁶⁰ C'est après la guerre que le débat moderniste se dégage de la réalité politique et s'oriente vers une lutte pour un langage plastique. H. Stynen date d'environ 1921 la disparition des aspirations politiques des modernistes dans leurs écrits : l'architecture devient un levier autonome d'un changement de la société (*op. cit.*, p. 46-51).

⁶¹ Siegfried Giedion date des années cinquante cette attitude nouvelle à l'égard de la construction isolée : considérer qu'elle n'est pas essentielle, que l'important c'est le rapport harmonieux entre les différentes constructions faisant partie d'un même ensemble. Il ajoute cette considération dans la réédition de *Espace, temps, architecture*, de 1966.

de surveillance sociale puisque les locataires des coopératives sont ainsi obligés de rendre des comptes à la communauté sur leur comportement. D'autre part, parce que les coopératives du mouvement ouvrier visent à l'éducation populaire. En effet, les ouvriers en coopération mutualisent leur savoir pour élaborer leur cadre de vie : c'est le cas des premières cités anglaises. C'est autour de ce lieu commun de la grammaire participative, qui concrétise les ambitions de l'esprit coopératif, que le débat s'engage avec les architectes modernes.

Les principales cités-jardins anglaises comme Letchworth ou Hampstead se basent sur la coopération. Geddes démontre l'efficacité de ce système coopératif dans *Cities in evolution*, à propos de la *Co Partnership Tenants Limited*. Les travailleurs y ont la possibilité de construire eux-mêmes, dans leur propre style « néotechnique ». Il ne s'agit pas uniquement d'une coopération financière qui produit un bénéfice en argent, mais bien de la création d'un esprit civique commun qui préside à ces opérations. C'est donc une création de *well-being*, de raffinement et de beauté⁶² qui se produit à travers le processus et se manifeste dans les biens produits : les maisons en rangée des coopérateurs :

(...) En 1901, un groupe de menuisiers du Pays de Galles mirent ensemble un petit capital de cinquante livres (...) construisirent un cottage, puis un autre et un autre, et sur ces principes coopératifs, ils amenèrent un degré supplémentaire à ce que les anciens coopérateurs avaient déjà fait. (...) la valeur de maisons améliorées (...) un dividende direct raisonnable ; plus un retour indirect intensifié de diffusion du bien-être (...) ⁶³.

L'esprit participatif se marque aussi dans le choix laissé aux locataires de la décoration intérieure ou des couleurs, mais la décision reste à l'architecte :

chaque membre peut avoir une maison construite suivant ses propres plans s'il le souhaite et si l'architecte du domaine les autorise. L'architecte est l'autocrate de ces cités-jardins (...) L'individualisme est visible sous beaucoup d'angles : les jardins sont toujours l'expression des moyens et du goût du locataire⁶⁴.

La grammaire participative de cette opération peut sembler paternaliste et son objet, des détails, mais il est frappant de constater qu'Unwin, lorsqu'il est en charge du projet, développe de nombreux équipements collectifs qui en sont les biens communs. Marcel Smets, qui a particulièrement documenté les cités coopératives dans ses travaux, lit dans les propos d'Unwin sa conviction qu'une véritable communauté coopérative pourra naître dans chaque groupe cohérent de cottages :

la coopération croissante entre les habitants des cottages, qui se développera sans aucun doute grâce à l'extension de leur appartenance (...) aboutira au besoin de choses comme des salles communes, des bains, des blanchisseries, des locaux de rencontre,

⁶² P. GEDDES, *Cities in evolution, op. cit.*, p. 138-139 ; il s'agit de la *Co-Partnership Tenants, Ltd*, lancée par Henry Vivian. On pourrait traduire par « Co-association des locataires ». Geddes la mentionne encore à la p. 238 comme une action qui allie l'expérience de l'ouvrier, du constructeur et de l'homme d'Etat.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ S. ORTS, « England make success of copartnership housing », *New York Times*, 4 janvier 1914.

des salles de lecture et peut-être aussi des cuisines communes et des salles à manger. Cela donnera à l'architecte l'occasion d'introduire les équipements centraux dans ses projets de groupes de cottages⁶⁵.

L'idée même de coopération perd son élan premier lorsqu'elle est récupérée, en quelque sorte, par des investisseurs intéressés par ce type urbain de « cité-jardin » en coopération. Lorsqu'elle est institutionnalisée, notamment par l'administration anglaise du logement, l'esprit coopératif n'a plus la qualité expressiviste accordée parfois par les architectes aux coopérateurs. L'élan des habitants associés en coopération est réprimé par l'introduction d'une hiérarchisation : l'administration devient un acteur qui rompt l'égalité de parole des premières expériences ; la posture paternaliste est renforcée.

En Belgique, la propagande de Verwilghen⁶⁶ et de Van Der Swaelmen en faveur de cités-jardins avec des organisations coopératives porte ses fruits et cette solution est approuvée à l'unanimité après le principal congrès sur le sujet qui a lieu en 1920 à l'initiative de l'Union des villes et communes belges⁶⁷. Verwilghen est convaincu par la création de coopératives de locataires ; il pense aussi que si l'occupant détient une part du quartier, la coopérative renforcera en lui « l'esprit de solidarité de la propriété collective »⁶⁸. En Belgique, deux types d'associations se créent. Dans le cas des coopératives de locataires, « les habitants pouvaient (théoriquement) prendre part aux décisions et à la réalisation de leur nouvel habitat »⁶⁹, tandis que dans le cadre d'une société régionale, ils n'entrent en ligne de compte qu'une fois les travaux achevés. Mais les rapports annuels montrent que la tutelle « bienveillante » des organismes officiels engagés dans la coopérative nuit à l'indépendance de décision des partenaires (à cause de considérations financières en général). Les commandes sont systématiquement faites à des architectes modernistes (par les coopératives de

⁶⁵ R. UNWIN, *Town planning in practice*, London, 1911, p. 382, cité par M. SMETS, *op. cit.*, p. 87.

⁶⁶ Ingénieur civil en construction (1885-1963). Il a visité Letchworth parmi d'autres cités-jardins anglaises. Dans son article, « Le problème foncier » (Conférence nationale de l'habitation à bon marché, Bruxelles, 24-26 avril 1920), Verwilghen propose « (...) l'adoption en Belgique de la formule préconisée en Angleterre par les « sociétés coopératives de locataires » ou « *Copartnership Tenants Limited* » (...) elles invitent tous leurs locataires à devenir actionnaires de la société et à participer de la sorte à la fois à la gestion de l'entreprise et au bénéfice qui en résulte. (...) L'on devine l'intérêt qu'il porte dès lors, non seulement à sa propre habitation mais également à toutes celles qui en sont voisines et le soin avec lequel il veillera au respect et à l'entretien de ces demeures. L'épargne aura fortifié en lui non le sens égoïste de la propriété individuelle, mais l'esprit de solidarité de la propriété collective ».

⁶⁷ A. VAN DEN BEMPT, « Le problème financier », Conférence nationale de l'habitation à bon marché, Bruxelles, 24-26 avril 1920 : « il est désirable de porter le maximum d'efforts vers la reprise, par la collectivité de la possession du sol ».

⁶⁸ R. VERWILGHEN, « Le problème foncier ». Voir au sujet de ce congrès M. SMETS, *op. cit.*, p. 106-108. Verwilghen, Abercrombie et Lanchester mettent au point un *civic development survey* (H. MELLER, *Patrick Geddes, op. cit.*, p. 194) pour la reconstruction de la Belgique. Verwilghen est convaincu que l'implication des habitants permet de faire un diagnostic précis et fondateur d'une planification acceptée ensuite.

⁶⁹ M. SMETS, *op. cit.*, p. 140.

locataires) et lors de concours. La rédaction des règlements leur est confiée également en raison de leur engagement dans le développement théorique des cités et de l'habitation à bon marché. Ce sont les spécialistes du montage financier, législatif et architectural de ces coopératives de logement. A cette époque, les idéaux politiques et ceux des groupes coopératifs coïncident pour quelques années encore avec ceux des modernistes⁷⁰. Le standard est déjà adopté, les architectes modernistes Bourgeois ou Verwilghen, suivis par Van Der Swaelmen, considèrent que ce qui importe, c'est de loger les gens, pas d'avoir une maison différente du voisin : « c'est l'habitation à bon marché qui va donner son empreinte caractéristique à la physionomie nouvelle de toutes les extensions urbaines de l'avenir »⁷¹.

De plus, les modernistes sont persuadés que cette cohabitation de toutes les classes sociales, basée sur la solidarité, n'est possible qu'accompagnée d'un « renouveau de la forme »⁷². Or souvent, cette forme moderniste isole les habitants de la cité-jardin des quartiers environnants, les conditions d'accession aux logements HBM ne parvenant pas à créer une réelle mixité sociale.

Les cités-jardins, basées sur la « communauté » (mais une communauté qui soumet fortement l'individuel) sont destinées à créer « un sentiment d'appartenance »⁷³ pour permettre le développement d'une société nouvelle :

susciter les dévouements générateurs d'œuvres nouvelles. Réunir ces voisins en des réunions amicales pour étudier ensemble les grands problèmes que posent l'économie, la vie des sociétés, l'art, les sciences (...) harmoniser (...) rechercher la joie⁷⁴.

⁷⁰ La coopération concerne parfois la réalisation de la construction par les habitants mais reste la plupart du temps une participation financière. Elle sera donc critiquée pour cette raison par des défenseurs de la participation comme De Carlo ou encore Bernard Devert, le fondateur de « Habitat et Humanisme ». La critique n'a pas pour objet la coopération en tant qu'idéologie mais sa réduction à l'économie plutôt qu'à l'âme communautaire. Dans le développement de la ferme radieuse de Le Corbusier dans les années trente, la coopérative est à la base de l'organisation agricole et a une grande influence sur le type de bâtiments construits pour composer le « village coopératif » (voir à ce sujet J. LE MAIRE, « Le Corbusier : « Participation ! » », in M. GAIMART, E. GUILLERM, C. MASSU (dir.), « Métier : architecte. Dynamiques et enjeux professionnels au cours du XX^e siècle », Paris, Publications de la Sorbonne, *Histo.art*, 3, 2013). De nombreux mouvements y feront appel lors des reconstructions successives (les Castors par exemple en France).

⁷¹ L. VAN DER SWAELMEN, Conférence nationale de l'habitation à bon marché, Bruxelles, 24-26 avril 1920. Lors de la même conférence, Verwilghen s'exprime ainsi : « que deviendraient ces blocs de maisons conçus dans un esprit unitaire, si chaque occupant pouvait au gré de sa fantaisie modifier les façades ou surélever les pignons ? ».

⁷² P. BOURGEOIS, « Une expérience d'Art nouveau et de civisme dans l'habitation à bon marché. La Cité Moderne à Berchem-Sainte-Agathe », *L'habitation à bon marché*, 5/10, octobre 1925, p. 185.

⁷³ M. SMETS, *op. cit.*, p. 110. Le lien créé par les habitants avec leur environnement est caractéristique des opérations en participation, notamment celles qui seront menées lors de la seconde reconstruction.

⁷⁴ A. DES TILLEULS, « De l'esprit collectif, des sentiments de coopération et de quelques questions », *Les trois tilleuls*, 3/1, janvier 1926, cité in M. SMETS, *op. cit.*, p. 143.



Illustration 8. La coopération dans l'encyclopédie de Paul Otlet

Au début, une vie communautaire assez intense anime les coopératives de locataires (cours de jardinage, promenades collectives...). Des groupes d'habitants sont constitués pour réfléchir à la manière de construire des biens communs, « des équipements collectifs déterminés tels qu'une blanchisserie ou un dispensaire »⁷⁵ (leur puissance politique fait craindre aux autorités une opposition trop forte ; celles-ci refusent donc aux coopératives pour le logement les subsides nécessaires à leur construction).

Dans les opérations de cités-jardins, les modernistes se sont approchés de l'habitant via la coopération, même si leur posture paternaliste éloigne toute velléité de participation. Quoi qu'il en soit, le développement du principe des immeubles en hauteur, véritables « maisons communautaires », va renforcer encore la position en surplomb de l'architecte. Leurs allégations sur les bienfaits communautaires de l'immeuble relèvent alors du dogmatisme :

(...) ils sont si convaincus que leurs réalisations apportent aux occupants le vrai bonheur et l'émancipation qu'ils proposent d'imposer d'autorité leur vision de l'habitat⁷⁶.

La tension entre deux finalités se marque dans les relations entre l'architecte, les coopérateurs et la cité-jardin. L'architecture est entendue comme un bien commun et son « pouvoir social » est l'objectif des architectes qui s'autorisent à croire que les bâtiments suffisent à incarner la vie communautaire. Les coopérateurs, eux, sont impliqués dans des activités communes ; ils créent du lien, ils développent une appartenance à leurs logements jusqu'à vouloir intervenir sur l'architecture. Il semble que tant qu'ils se cantonnent à aménager les espaces publics ou les espaces intérieurs – les couleurs ! – ils n'empiètent pas sur l'objet architectural, propriété du concepteur. Si Le Corbusier est le premier, en 1932, à écrire un paragraphe intitulé « participation ! », où il décrit un architecte chef d'orchestre, en dialogue avec les ouvriers dont le savoir réflexif et le savoir-faire trouvent place auprès de ses connaissances de spécialiste, son exaltation se rapporte surtout à la production dans ce processus de lien commun entre les participants qui évoluent d'« un sentiment étroit de propriété égoïste vers un sentiment d'action collective »⁷⁷. Il s'intéresse à « (...) la solidarité compacte de tous, responsabilité petite ou grande de chacun : participation »⁷⁸ et ne commente pas l'impact sur le bien produit, l'architecture de l'usine.

La grammaire participative des maîtres paternalistes et contextuels des cités-jardins opère en quelque sorte la même division entre le dessin des lieux communs et la production du bien architectural, qui resteraient l'apanage de l'architecte, tandis que la mission des coopérateurs serait majoritairement centrée sur leur organisation, leurs relations sociales, le lien.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 142.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 150.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ LE CORBUSIER, *La ville radieuse* (texte de janvier 1932), Boulogne-sur-Seine, Editions de l'Architecture d'Aujourd'hui, 1935, p. 179. Usine construite par les architectes Brinkman et Van der Vlugt entre 1925 et 1931 pour un industriel, Kees Van der Leeuw.

DEUXIÈME PARTIE

Seconde reconstruction :
faut-il laisser participer l'homme ordinaire ?
(1933-1947)

L'urbanisme participatif dans le contexte du *New Deal* américain

La crise du logement qui suit la seconde guerre mondiale est un déclencheur d'une émergence de la grammaire participative. Mais des fondements sont décelables avant, dans le climat politique et économique créé par Franklin Delano Roosevelt depuis la crise de 1929. Le *New Deal*, mis en œuvre en 1933, consacre l'intervention de l'État dans les domaines économique et social, notamment dans la construction de logements et en matière d'assainissement des quartiers pauvres. Dans le *New Deal*, l'urbanisme inclut déjà un processus de planification concertée avec le public, redéfini notamment par Lewis Mumford¹. Dans *The City*², film de propagande du *New Deal*, il montre en exemple les villes de Radburn ou Greenbelt et les bienfaits de ces villes

¹ Ecrivain et sociologue américain (1895-1990). Mumford l'affirme dans son autobiographie de 1982 et ses écrits influencent la politique gouvernementale du *New Deal*. Voir à ce sujet A. MAYER, L. MUMFORD, H. WRIGHT, *New homes for a New Deal. A Concrete program for slum clearance and housing relief*, New York, The New Republic, 1934. On trouve d'autres ouvrages de partisans de la participation publiés à cette époque comme celui de P. et P. GOODMAN, *Communitas, means of livelihood and ways of life* (1947), New York, Vintage Books, 1960, qui développent notamment les bienfaits des projets de la *Tennessee Valley Administration* du *New Deal*. Les articles relatifs à l'arrivée des autorités pour mettre en œuvre les projets dans la vallée font souvent allusion à un travail en coopération avec les citoyens qui y vivent. Les membres de l'administration travaillent avec des groupes quand ils existent (les associations de fermiers, de mineurs, etc.). Sinon, les agents provoquent des réunions avec la population afin d'amener à la création d'associations et de coopératives dont l'énergie et la responsabilisation sont indispensables pour développer l'électrification d'une région rurale, par exemple. Roosevelt aurait aussi demandé à Raymond Unwin de le conseiller sur le *New Deal* en 1933.

² R. STEINER, W. VAN DYKE (dir.) commentaire écrit par Lewis Mumford, American Documentary Films, Inc, American Institute of Planners, 1939.

vertes défendues par le gouvernement. La ferme du XVIII^e est la référence d'un mode de vie rural dans lequel « la ville était nôtre et nous étions une part d'elle », alors que la vie urbaine s'est détériorée dans la ville industrielle. On peut saisir l'objet du film comme un appel à la participation dans la volonté de centrer la ville sur l'homme afin de reconstruire de nouvelles communautés répondant « à nos besoins ». A la suite de Geddes, l'Américain fait une analyse holistique et évolutionniste de la ville dans la région ³. Il salue le pas important effectué en fondant, en 1934, le *Suburban Resettlement Bureau* dans le but de construire des cités-jardins, les *greenbelt towns*. Il les cite comme exemples d'excellentes politiques poursuivies sous l'administration du président F. Roosevelt, tout en regrettant qu'elles aient échoué dans la collaboration effective avec les communautés locales⁴. La politique de Roosevelt suit nombre de lignes du programme de la *Regional Planning Association of America*⁵ : retour des individus vers la campagne mais avec tout le confort urbain technique, culturel et social ; décentralisation des entreprises hors des grands centres urbains. Il souhaite une « planification coopérative pour le bien commun »⁶. Le *planning* devient une part de la politique.

La figure de l'autre : la communauté active du Moyen Age urbain

Lewis Mumford⁷ évoque avec reconnaissance, dans ses écrits jusqu'à la fin de sa vie, la figure de Patrick Geddes qui l'inspira à partir de 1915 (il entretient avec l'Ecossois une relation particulière, presque filiale). Les ouvrages de Mumford sont une source précieuse de diffusion et de concrétisation d'une grammaire participative en architecture et en urbanisme. Sociologue, il est aussi publié dans la presse architecturale ; son premier article paraît dans le *Journal of the American Institute of*

³ Voir à ce sujet, F. G. NOVAK, *Lewis Mumford and Patrick Geddes. The Correspondence*, London, Routledge, 1995.

⁴ Roosevelt invite à la coopération de tous au bien-être commun et à un rejet de l'individualisme. Les communiqués du gouvernement en témoignent : « *The government, in effect, is saying to business and industry : « Cooperate voluntarily if you can, but cooperate you must. You must restrain yourselves for the common good. You must fit into your proper place in the new social order. You must serve and no longer selfishly dominate »*. A far cry this from « rugged individualism » » (H. ICKES, « The Social Implications of the Roosevelt Administration », *Survey Graphic*, 23/3, mars 1946, p. 111).

⁵ Association fondée vers 1923 par Mumford avec Clarence Stein, Henry Wright et Lee Ackerman.

⁶ « *Cooperative planning for the common good* » (F. ROOSEVELT, *The public papers and addresses of Franklin D. Roosevelt*, vol. 1. *The genesis of New Deal 1928-1932*, New York, Random House, 1938, cité par P. HALL, *Cities of Tomorrow. An intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, Cambridge, Mass., Blackwell, 1990, p. 440).

⁷ Il découvre les écrits de Geddes à 18 ans. Il lit *The Evolution of Sex* (1899) et *Evolution* (1911), tous les deux co-écrits avec J. Arthur Thompson. Il lit également *City Development*. Ils se rencontrent à New York en 1923, Mumford va suivre ensuite les leçons de Patrick Geddes au Collège des Ecossois à Montpellier, lors de son séjour en Europe en 1925. Les deux hommes vont correspondre pendant seize ans. Voir à propos de leurs relations, l'article de M. SMALL, « Lewis Mumford and the disciple's rebellion », http://hodgers.com/mike/patrickgeddes/feature_four.html.

Architecture (AIA), auquel il collabore de 1913 à 1928. A ses articles dans *Architectural Record*, à la fin des années vingt, s'ajoutent de nombreux ouvrages concernant la ville. Lewis Mumford y met en relation la technologie, l'histoire et l'organisation sociale avec l'architecture et l'urbanisme mais, surtout, il concrétise les idées de Geddes, qui sont par ce biais amplement diffusées dans le monde de l'architecture sur le continent américain⁸. Sa critique porte sur la réalisation de la planification idéalisée, il déplore l'échec du passage de la théorie à la pratique. La planification fonctionnelle de la cité du XX^e siècle est remise en question parce qu'elle s'oppose notamment au mode de vie des membres d'une communauté médiévale.

Il semble assez évident que l'idée participative émerge en même temps à plusieurs endroits à cette époque. Ainsi, Lewis Mumford entretient-il des liens étroits avec John Dewey et il a pu lui transmettre les idées participatives de Geddes, mais il est certain que l'école progressive de J. Dewey et l'*Outlook Tower* de Geddes relèvent d'un même esprit et d'une vision commune d'un public actif⁹. C'est aussi par le biais de Jane Addams à Chicago que s'affirme un esprit participatif. Son parcours intellectuel est sensiblement le même que celui de Geddes. Elle lit R. Owen, se passionne pour la coopérative et visite Oxford en 1883 où elle découvre le *settlement movement* dont le slogan est « *back to people* ». Lors d'un deuxième voyage en Europe, elle visite le *Toynbee Hall* à Londres et fonde ensuite, en 1889, la *Hull House* dans le quartier industriel pauvre de Chicago. Cette activiste pense que la vie en commun permet d'acquérir une conscience politique. Lors de ses tournées de conférences aux Etats-Unis, Geddes trouve audience auprès du *settlement movement* et d'Addams ainsi que des sociologues de l'Université de Chicago¹⁰. Je rappellerai aussi que le fouriérisme qui se développe aux Etats Unis de façon spectaculaire – représenté par A. Brisbane (1809-1890) – à travers le mouvement du néochristianiste est une source importante à étudier puisque, on l'a vu, la doctrine se fonde sur une participation des phalangistes et sur l'idée coopérative. La particularité de Geddes restant que son ambition participative se base sur l'action et la matérialisation du commun dans l'architecture, l'habitat, le développement urbain.

Integral planning : interaction entre les échelles du lieu et du bien communs

Mumford développe la dimension cyclique de la grammaire participative à travers la notion de « passé utilisable ». Chaque génération dispose d'un passé dans lequel elle peut saisir le changement des relations des citoyens et de la société : sans passé et sans continuité, il n'y a pas d'avenir. L'idée est geddesienne : la connaissance par le citoyen des communautés anciennes l'aide à lutter contre l'individualisme que la société moderne encourage. Mumford affirme l'importance de la participation de

⁸ *The Culture of the Cities* (1938), London, Secker and Warburg, 1946.

⁹ Pour l'étude des relations entre Mumford et Dewey, on se référera à l'ouvrage de C. N. Blake (*Beloved Community. The Cultural Criticism of Randolph Bourne, Van Wyck Brooks, Waldo Frank, and Lewis Mumford*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990) qui affirme la dimension participative apportée par Geddes, notamment à la p. 201.

¹⁰ H. MELLER, *Patrick Geddes. Social Evolutionist and City Planner*, London, New York, Routledge, 1990, p. 113.

ce dernier pour assurer la vie de leur communauté et préserver l'environnement qui l'abrite¹¹.

Mumford, qui qualifie Geddes de premier « sociologue écologiste »¹², a conscience comme lui de l'échelle régionale de la planification, qui englobe la protection du milieu :

la Planification Régionale est la Nouvelle Conservation – la conservation des valeurs humaines main dans la main avec les ressources naturelles... L'agriculture permanente plutôt que le dépouillement du pays, l'afforestation plutôt que l'abattage, des communautés humaines dédiées à la vie, la liberté et la poursuite du bonheur plutôt que des installations de *squatter* (...) ¹³.

Mumford opère un retournement intéressant aussi : il donne la conception à l'échelle de l'architecture comme modèle de la planification urbaine. L'architecture joue un rôle dans la transformation de l'environnement parce qu'elle reflète, dans une période de désintégration sociale et de spécialisation comme celle de la Grande Dépression, une large variété de faits sociaux : l'état de l'industrie, des arts, de la tradition empirique, du savoir expérimental, le processus d'organisation sociale et d'association, les espoirs enfin de toute une société. La forme architecturale, en effet, cristallise et rend visible les besoins vitaux et révèle les relations latentes. Elle est constamment mise à l'épreuve par l'usage des habitants. Chaque période du bâti permet de lire le processus compliqué des changements qui prennent place à l'intérieur de la civilisation. L'acte de construire est une coopération intelligente que Mumford voudrait – par analogie – étendre à l'échelle plus large de la société : la *planning*. L'architecte confronte les besoins et les désirs humains, les faits incontournables du site, des matériaux, de l'espace, des coûts ; en retour, il modèle l'environnement au plus près du rêve humain. Une forme d'architecture qu'il définit comme l'*integral planning*. Il s'agit de laisser les caractéristiques d'une maison dériver d'un tout social particulier. La solution n'est pas une quantité fixée mais une variable, adaptée au sol, au climat, au paysage, aux conditions industrielles, aux groupes raciaux, le tout rappelant la complexité qui caractérise une communauté humaine. L'architecture est un guide pour ordonner les autres départements d'activité. Néanmoins, l'unité élémentaire de la planification n'est plus la maison ou le bloc de maisons : l'unité élémentaire, c'est la ville, parce que c'est dans cette formation sociale plus complexe que tout type particulier d'activité ou de construction acquiert de la signification. Le but, c'est la mise en scène adéquate de la vie communale.

¹¹ L'importance vitale pour l'homme de lier présent, passé et avenir est mise en exergue également par Siegfried Giedion dans *Mechanization takes command, a contribution to anonymous history*, New York, Oxford University Press, 1948. Dans la conclusion, il relativise l'idéologie du progrès qui, par la spécialisation, prive l'homme de toute emprise sur son environnement : chaque génération doit porter à la fois la charge du passé et la responsabilité de l'avenir. « Le présent est de plus en plus envisagé comme un lien important entre hier et demain » (p. 723).

¹² *The Culture of the Cities*, p. 376.

¹³ L. MUMFORD, « Region – to live in », *The Survey, 1925, in City Development, Studies in disintegration and renewal*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1945 (essais de 1922 à 1945), p. 151.

L. Mumford introduit donc le lien fondamental entre l'architecture et l'urbanisme pour assurer la mémoire du temps et la prise en considération à la fois du local et du régional. Il opère ici une redéfinition de l'architecture qui sera adoptée par les architectes, quinze ans plus tard notamment, lors de la reconstruction succédant aux destructions de la seconde guerre mondiale. C'est l'interaction entre le lieu, le lien et la matérialisation dans un objet architectural, le bien, que décrit ici Mumford.

Le « common man »

Mumford prend comme figures de l'autre, à l'instar des présocialistes, la communauté et la forme coopérative ; il les considère comme emblématiques de l'esprit nord-américain et fondatrices du développement urbain. Il étudie la communauté de la ville médiévale et renverse dès lors la planification urbaine théorique qui, jusqu'alors, imposait le plan d'autorité : il considère que la ville naît des actes spontanés de ses citoyens. Mumford reprend l'idée, récurrente dans les textes de Geddes, que le « drame de la vie » est influencé par le décor urbain. La ville du Moyen Age est, par exemple, la scène des cérémonies de l'église, Mumford interprète la procession peinte par Dürer sur la place d'Anvers, au XVI^e siècle en ces termes :

notez le grand nombre de personnes déployées dans cette procession. Comme dans l'église elle-même, les spectateurs sont à la fois les communiantes et les participants : ils sont engagés dans le spectacle, le regardant de l'intérieur et pas de l'extérieur : ou plutôt, le ressentant de l'intérieur, agissant à l'unisson, et pas démembrés, réduits à un simple rôle spécialisé. (...) la ville elle-même était le plateau des scènes du drame, et le citoyen lui-même était un acteur¹⁴.

Mumford manifeste aussi une posture éthique, aspirant à plus de richesse, mais mesurée en termes de vie plutôt que de profits et de prestige. Il souhaite que l'homme ait plus de pouvoir, qu'il contrôle et dirige¹⁵. Il fait de l'élaboration participative du plan un outil d'éducation civique au sens politique de l'engagement, de sorte que chaque citoyen fait l'apprentissage de la démocratie. Il veut que la vie politique, au lieu d'être le monopole de spécialistes, devienne une démarche constante de la vie quotidienne, comme se rendre chez le boucher pour la femme au foyer et aussi fréquente que les visites des hommes chez le barbier. Mumford souhaite que les concepteurs favorisent cette participation.

La figure de pédagogue coconstructeur mumfordienne remet en cause la trop grande spécialisation moderne et en appelle aux artisans pour transmettre leur savoir de génération en génération. Lewis Mumford estime naïf de penser que les géographes, les sociologues ou les ingénieurs puissent formuler eux-mêmes les besoins sociaux sous-jacents à un bon plan régional. Le travail du philosophe, celui de l'éducateur, de l'artiste et du *common man* n'en sont pas moins essentiels. Sans une « participation intelligente »¹⁶ et une compréhension de la plus petite unité à chaque étape de son élaboration, le plan régional restera sans vie.

¹⁴ L. MUMFORD, *The Culture of the Cities*, op. cit., p. 64.

¹⁵ Cité dans M. SMALL, « Lewis Mumford and the disciple's rebellion », op. cit.

¹⁶ L. MUMFORD, *The Culture of the Cities*, op. cit., p. 380.

Néanmoins, la figure de coconstructeur que je distingue chez Mumford voisine avec celle d'un pédagogue organisateur. A ma connaissance, il n'a jamais pratiqué la rénovation urbaine comme l'a fait Geddes. Sans cette expérience, il conçoit une participation active des habitants pendant l'enquête mais aidés par des architectes pour le plan. Ils se constituent aussi en un *city planning council* qui regroupe des représentants non payés de métiers ou groupements (comme les professions médicales). Quinze membres sont choisis pour leurs compétences dans leur domaine. Ils doivent être encore actifs et très intéressés dans leur vocation et par le bien-être de la ville. Ils élaborent un plan directeur avec une équipe compétente pour les problèmes d'enquête, d'architecture, de techniques et d'économique. Le directeur du plan doit être rémunéré et nommé pour dix ans au moins. Le support du *city planning*, c'est l'enquête menée par des spécialistes dans tous les domaines et poursuivie dans les écoles de la ville, afin d'en débusquer l'intime, ce qui est ancré par les années et l'expérience. Un *master plan* est un instrument valable à condition de ne pas faire figure de monument fixé pour toujours. C'est plutôt un instrument, vu et revu par chaque génération, d'année en année¹⁷, un plan organique assurant renouvellement, flexibilité et ajustement¹⁸.

Des biens pour la communauté active : le centre communautaire

Mumford plaide pour la construction de lieux destinés à la communauté et à son rassemblement¹⁹. Il montre combien la configuration spatiale du *town meeting* dans un bâtiment spécial, le *town hall*, où les citoyens se rencontrent face à face, est significative en Nouvelle-Angleterre. Ces lieux civiques de groupement des citoyens à l'échelle locale sont indispensables pour relever le défi d'une déclaration d'indépendance qui a donné la liberté au peuple américain. Mais ces espaces où s'exprime la démocratie ont malheureusement disparu et il est important, quand des individus perdent leur travail ou leur logement, de leur donner l'opportunité de réagir et de se rassembler en un lieu adéquat.

Le modèle du centre communautaire doté de tels services, présent dans les réalisations du *New Deal*, est un bien commun de la grammaire participative de l'époque. L. Mumford met l'accent sur l'importance de la diversité régionale du logement plutôt que de planifier la construction de maisons préfabriquées à l'échelle nationale, des modèles conçus selon le plus grand dénominateur commun. Il pense que les avocats de la « maison – conteneur » ignorent les besoins de la communauté. Ils méprisent la coopération et la solidarité rendues possibles par l'usage des services collectifs (bibliothèques, hôpitaux, églises, écoles et associations politiques). Mumford rappelle ce paradoxe de l'architecture moderne :

¹⁷ C'est suite à l'intérêt éveillé par son livre *The Culture of the Cities*, que le *chairman* d'Honolulu et l'architecte Harry Simls Bent, l'invitent à réaliser une expérience pratique en juin 1938. Les descriptions sont extraites de son rapport in L. MUMFORD, *City Development, Studies in disintegration and renewal*, op. cit., p. 84-153.

¹⁸ Pour Mumford, le *survey* et le plan sont des biens communs : autour d'eux se crée un lien et une culture commune.

¹⁹ L. MUMFORD, *The Culture of the Cities*, op. cit., p. 483.

nous pouvons atteindre à l'individualité seulement à l'échelle de la communauté ; quand nous essayons de réaliser l'individualité dans des unités isolées, le résultat obtenu est une monotonie hideuse, chère et attristante dans l'effet²⁰.

Défenseur d'une échelle communautaire, Mumford adopte une position critique face à l'urbanisme du Mouvement moderne. En 1940, José-Luis Sert²¹ rencontre des difficultés pour faire éditer son livre, *Nos villes peuvent-elles survivre ? Un ABC des problèmes urbains, leurs analyses, leurs solutions : basé sur les propositions formulées par les CIAM*²². Il approche Lewis Mumford afin qu'il en écrive la préface, mais ce dernier reproche aux CIAM de ne pas prendre en considération la culture, l'histoire, les habitants des villes, et critique leur modèle urbain basé sur quatre fonctions :

le loisir qui nous est donné par la machine ne libère pas seulement l'homme moderne pour le sport et les excursions du week-end : il le libère aussi pour une pleine participation aux activités politiques et culturelles, assurant qu'elles soient adéquatement planifiées et en rapport avec le reste de son existence. Les organes des associations politiques et culturelles sont, de mon point de vue, les marques de distinction de la ville : sans elles, il n'y a qu'une masse urbaine...²³.

Lewis Mumford déplore aussi le manque d'attention accordé à une cinquième fonction : « le rôle culturel et civique des villes ». Ce lieu commun de la grammaire participative de Mumford est très proche de la notion de *core*, élaborée lors des dix années suivantes et débattue notamment au CIAM VIII de 1951²⁴.

Des brochures pour rénover Philadelphie : « YOU »

Alors que Geddes dénonce la ville industrielle européenne et ses nuisances, dans le contexte du *New Deal* aux Etats-Unis et les années quarante, les architectes Louis Kahn²⁵ et Oscar Stonorov²⁶ critiquent la ville malade dont les logements sont malsains

²⁰ L. MUMFORD, « Mass-production and the modern house », *Architectural Record*, février 1930, p. 114.

²¹ Architecte catalan (1902-1983). Il rencontre Le Corbusier en 1928 et a travaillé dans son atelier. Il assiste au CIAM de Francfort puis à celui de Bruxelles. Il émigre aux Etats-Unis en 1939. Une fois en Amérique, il s'engage pour la fondation d'un groupe ouest des CIAM.

²² *Can our Cities Survive, An ABC of Urban Problems, Their Analyses, Their Solutions : Based on the Proposals Formulated by JL Sert and CIAM*. Il s'agit de la publication du rapport du CIAM IV, le premier effort de propagande des CIAM aux Etats-Unis, finalement édité en 1942.

²³ E. MUMFORD, *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960*, Cambridge, The MIT Press, 2000, p. 133-134. Lewis Mumford à J.-L. Sert, 28 décembre 1940 (folder E1 JLS).

²⁴ Voir plus loin l'intervention de Jaap Bakema lors de ce congrès qui décrit le *core* et se base sur l'exemple de la ville médiévale également. Ian Mc Callum amène aussi la « spontanéité dans le *core* ».

²⁵ Estonien (1901-1974). Il émigre aux Etats-Unis avec sa famille en 1905 et il fait ses études d'architecture à Philadelphie. Il y travaille dans les années trente notamment pour la *City Planning Commission*. Figure majeure de l'architecture, il rompt avec le langage moderniste du style international.

²⁶ Architecte américain (1905-1970). Né en Allemagne, il émigre aux Etats-Unis en 1929. Après 1929, il est l'associé d'Alfred Kastner à Philadelphie et de Louis Kahn. Il organise avec ce dernier l'exposition *Better Philadelphia* en 1947.

et dont l'ambiance « gangrène » la communauté. Il leur importe de reconstruire à Philadelphie des quartiers qui soient qualitativement supérieurs à un amalgame de maisons côte à côte, avec la participation des habitants. L'influence des écrits de Lewis Mumford est palpable dans les deux brochures qu'ils publient.

Louis Kahn est peut-être averti des idées de Geddes par d'autres biais, par exemple quand il assiste en 1944 au congrès « New architecture and city planning » aux côtés de J.-L. Sert. Ce dernier y présente « The human scale in city planning » ; il complète l'idée du centre développée deux ans plus tôt dans *Can our Cities survive ?* (c'est ce même texte qui constitue son exposé au CIAM de Bridgwater). Il apporte des éléments essentiels pour la grammaire participative ; les fonctions « manquantes » selon la critique de Lewis Mumford sont ajoutées au *design* urbain moderne : un centre aux fonctions civique, culturelle et gouvernementale, où se déploient la vie administrative et la manifestation des « inclinaisons naturelles »²⁷ des citoyens. Il invoque pour ce faire les idées de grands *designers* urbains : Arturio Soria y Mata et Patrick Geddes. Son texte réintroduit en outre l'homme comme base de la planification. Sert a recours à l'archétype de la ville médiévale, caractérisée par des distances courtes, une taille limitée par des murs d'enceinte et surtout plusieurs « *civic centers* ».

Quelle que soit la tournure qu'a prise le travail de l'architecte Louis Kahn, son association avec son confrère Oscar Stonorov est féconde en écrits pour l'urbanisme participatif et en projets de logements axés sur la vie d'une collectivité et non sur la seule notion fonctionnelle d'abri. Les associés de Philadelphie élaborent des brochures qui sont des instruments de la grammaire participative.

Oscar Stonorov est d'origine allemande. Il travaille dans l'atelier d'André Lurçat²⁸ en 1929, année de la sortie d'*Architecture*, manifeste pour un modernisme modéré. Lorsqu'il émigre à New York à la fin de l'année, Stonorov rapporte de France les leçons de Lurçat et peut-être ses idées sur le logement social (ou pour le groupe scolaire Karl Marx à Villejuif). Lurçat a sur lui une influence déterminante, moins à cause de l'apprentissage formel qu'en raison de l'ouverture à la dimension publique de l'architecture qu'il éprouve alors²⁹. En 1932, il s'installe à Philadelphie où un syndicat local d'ouvriers (la *Federation of Full Fashioned Hosiery Workers*), lui commande les *Carl Mackley Houses* (1931-1934) qui forment le premier ensemble de logements sociaux construit aux Etats-Unis dans l'esprit des *Siedlungen*. Stonorov est animé d'une conscience sociale rare chez les architectes américains mais bien dans l'esprit du *New Deal*, et à l'issue d'une étude approfondie des besoins, de nombreux équipements collectifs et sportifs sont aménagés³⁰. Si Stonorov est toujours en relation avec Lurçat, il suit sans doute l'évolution des maisons commandées à ce dernier et

²⁷ J.-L. SERT, « The Human scale in city planning », *op. cit.*, p. 155.

²⁸ Architecte et urbaniste français (1894-1970), communiste, il séjourne en URSS à la fin des années trente. Il est l'architecte – urbaniste de la reconstruction de Maubeuge et y développe une grammaire participative. Voir *infra*, chapitre V.

²⁹ Cette influence est établie par J.-L. COHEN, *André Lurçat*, thèse de doctorat, EHESS, 1985, IFA, Fonds Lurçat, boîte 458, p. 575.

³⁰ Description du projet tirée du *Dictionnaire de l'architecture du XX^e siècle*, Paris, Hazan, 1996, mise à jour sur cd-rom, 2002, notice O. Stonorov, I. Ce projet illustre le livre de J.-L. SERT, *Can our Cities Survive ?* en 1942. Les bâtiments comportent plus de deux cents

inaugurées en 1932, au *Werkbund* de Vienne. La relation entre Lurçat et Storonov serait à approfondir afin de comprendre l'intensité de la pensée sociale de Storonov et son rôle probable dans la phase teintée d'idéologie de gauche de la carrière de Louis Kahn. Mais surtout pour trouver les fondements de leurs projets exprimés dans les brochures qu'ils ont rédigées à partir de 1943 et qui défendent un urbanisme participatif. La même année, avec Georges Howe et Louis Kahn, Storonov signe, pour la *Federal Public Housing Authority*, les logements de *Carver Court*, considérés comme le premier projet de *self-help housing and mutual aid*, une autoconstruction assistée par un architecte³¹.

Louis Kahn quant à lui est présenté comme un enfant du *New Deal*. Dans les années trente et quarante, c'est sans doute un socialiste engagé. Il met son expertise professionnelle au service d'une cause, convaincu de la nécessité d'un Etat providence et du rôle déterminant que doit y jouer la pratique de l'architecture³². D'autres auteurs montrent l'engagement de son agence et de quelle façon elle en a bénéficié : l'objectif est de construire, par l'architecture, une communauté active du point de vue décisionnel, qui puisse répondre à la crise des idéaux et des modèles que connaît la société de l'époque. En raison de la volonté de Kahn d'intervenir directement sur la scène politique, son agence devient l'organe exécutif d'organisations civiles et gouvernementales. Dans le sillage de cet engagement social, ses travaux se concentrent sur la planification urbaine et la conception d'habitat individuel ou collectif. Fasciné par le modèle de la *Siedlung* allemande, archétype moderne d'une nouvelle façon de considérer les relations entre architecture, ville et société, Kahn intègre progressivement les thèmes du débat européen³³. Quelques années après la parution des brochures analysées ci-dessous, sa carrière prend une orientation idéologique différente, notamment lorsque Kahn évoque le plan de Philadelphie réalisé en 1951 :

quand vous construisez une maison, vous pouvez parler avec la famille. Quand vous construisez une église, il vous est possible de parler à un comité. Mais quand vous construisez une ville, vous êtes probablement incapable de parler aux habitants. Je veux dire 50 000 personnes. Cela veut dire que vous devez abstraire le problème. Soudain, vous êtes tout seul. Mais d'une certaine façon, une maison n'est pas si différente d'une ville. Je sais que je ne vais pas avoir beaucoup de gens là et il y a

appartements et des fonctions communes telles buanderie, piscine... financés en partie par l'effort gouvernemental pour la construction de logements à bas loyers.

³¹ *Carver Court Housing* à Coastville, Pennsylvanie, 1943. La *Federal Public Housing Authority* commande des logements à un prix de revient très bas (3 500 dollars par rapport aux 6 000 dollars que coûtent les logements d'avant 1940). Certains projets sont affichés lors de l'exposition de 1939-194x (*sic*), dont le commissaire est Paul Nelson. Un compte rendu est publié en France en 1946 dans *L'architecture d'aujourd'hui*.

³² K. FRAMPTON, « Louis Kahn and Philadelphia. Notes on modernization and the Transhistorical City », in V. GREGOTTI (dir.), « Louis I. Kahn 1901-1974 », *Rassegna*, 21, 1985, p. 6. L'histoire des relations entre architecture, politique et société qui entrent dans la recherche de Kahn et qui impliquent des personnalités comme Lewis Mumford est décrite dans l'ouvrage de S. W. GOLDHAGEN, *Louis I. Kahn's Situated Modernism*, New Haven, Yale University Press, 2001.

³³ L. RIVALTA, *Kahn Louis I., La construction poétique de l'espace*, Paris, Le Moniteur, 2003, p. 31.

une certaine limite quand vous dites « *house* ». Dans la forme de la maison, je pense aussi à sa vulgarité. Je pense à chaque personne qui peut vivre dans cette maison, pas seulement une personne particulière. De la même façon, chaque personne doit avoir la possibilité de vivre dans une ville³⁴.

L'organisation du processus participatif de Storonov et Kahn

Les deux brochures, « Pourquoi la planification de la ville est votre responsabilité » et « VOUS et votre quartier... Introduction à la planification du quartier »³⁵, sont éditées par la firme Revere Copper and Brass en 1943 et 1944 (la seconde publication sera reproduite dans *Architectural Forum* en 1945).

Storonov et Kahn s'y attachent aux processus d'identification et de responsabilisation sociale qui doivent exister dans la ville, perçue comme un milieu communautaire. Ils insistent sur la nécessité d'amener les citoyens à une nouvelle appréhension des lieux urbains, conçus non plus comme des espaces destinés à contenir des fonctions institutionnelles, mais comme des extensions de l'espace domestique :

le plan d'une ville est comme le plan d'une maison. (...) La ville a ses bâtiments administratifs, ses musées, ses bibliothèques et ses lieux éducatifs (...) la maison de quartier est le club du quartier, le lieu de rassemblement des gens dans votre quartier (...) est le centre de croissance sociale et de cohésion du voisinage. (...) nous croyons que c'est un bâtiment essentiel pour stabiliser le voisinage. (...) Les QUARTIERS sont liés à une COMMUNAUTÉ³⁶.

Ils veulent convaincre qu'une ville planifiée de façon réfléchie donne une meilleure communauté ; ils souhaitent sensibiliser la population et essayer de l'impliquer dans les processus de planification par l'intermédiaire de comités où renaîtrait l'atmosphère de l'agora antique ou l'esprit de participation démocratique des communautés de la Nouvelle Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles. Storonov et Kahn expliquent le rôle du plan et du projet, instruments nécessaires pour ordonner démocratiquement la croissance de la cité mais aussi l'importance de la participation des habitants à la réalisation de leur quartier.

L'introduction lie l'ouvrage aux objectifs fédéraux pour le relogement des ouvriers de l'effort de guerre ; il faut leur proposer plus qu'un abri et stimuler leur intérêt pour un logement à bas prix et une vie meilleure :

Revere Copper and Brass Incorporated, (...) se sert de la force de la publicité pour travailler au service de la cause de la participation des citoyens à la planification urbaine (...) Nous nous sentons très chanceux que nous ait été offerte l'opportunité de :
(a) nous exprimer librement en termes qui, nous espérons, font sens pour la majorité

³⁴ John W. COOK, H. KLOTZ, *Conversations with architects*, New York, London, Lund Humphries, 1973, interview de L. Kahn.

³⁵ Oscar STORONOV et Louis I. KAHN, « Why city planning is your responsibility », New York, Revere Copper and Brass, inc., 1943. Oscar STORONOV et Louis I. KAHN, « YOU and your neighborhood... A primer for Neighborhood Planning », New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944.

³⁶ L. RIVALTA, *op. cit.*, p. 34. Extrait de la brochure de Kahn et Storonov. C'est Rivalta qui traduit.

des gens et (b) d'ajouter notre voix à l'appel à l'action des citoyens sans laquelle notre démocratie est défaillante³⁷.

La filiation entre Kahn et Storonov et L. Mumford se marque ici. Ils citent un extrait de *Faith for living*³⁸ en épigraphe pour résumer les idées et la société qu'ils souhaitent édifier :

le test final d'un système économique, ce ne sont pas les tonnes de fer, les tanks de pétrole, les kilomètres de textiles qu'il produit : le test final réside dans les produits ultimes – la sorte d'hommes et de femmes qu'il éduque et l'ordre et la beauté et le bon sens de leurs communautés.

Un lieu de la grammaire participative, l'unité de quartier

La brochure livre des « recettes » pour appréhender l'urbanisme de son quartier : le regarder d'en haut pour bien voir l'îlot et ses rapports avec les autres blocs. Il s'agit aussi de détailler si c'est un « quartier » qui est observé, c'est-à-dire s'il comporte une école, des aires de jeux, et si la distance est raisonnable entre ces équipements, les activités répertoriées et le domicile de chacun. Kahn et Storonov définissent le quartier par les groupes d'habitants de mille à mille cinq cents familles qui vivent groupées autour de l'école élémentaire, « une unité naturelle », dont chacun des membres de la communauté peut comprendre les besoins.

L'unité de quartier est une échelle utilisée depuis le début du XX^e siècle, en particulier dans le plan de New York de 1929, qui favorise le schéma idéal de la vie communautaire réunissant des familles. Les distances parcourues lors des déplacements quotidiens, ainsi que l'unité de quartier sont déjà utilisés par Sert dans un texte de 1944 intitulé : « The Human Scale in City Planning »³⁹.

Dans la brochure de Kahn et Storonov, l'échelle humaine se concrétise notamment dans la prise en compte du confort des déplacements à pied, en dénonçant l'excès de surface attribuée aux voies de circulation. La rue est certainement un lieu commun, un territoire de la communauté dans l'esprit des brochures de Philadelphie bien que je n'y ai pas trouvé de manière explicite une ambition de favoriser la rencontre par les déplacements à pied⁴⁰.

Kahn et Storonov réutilisent l'illustration de Mumford montrant la ville de Radburn (New Jersey, 1929)⁴¹. Ce dernier la décrit comme la première ville où est

³⁷ L. KAHN, O. STORONOV, « YOU and your neighborhood... », *op. cit.*, Introduction. Toutes les citations suivantes du chapitre sont tirées de cette brochure.

³⁸ L. MUMFORD, *Faith for Living*, New York, Harcourt Brass & Co, 1940, p. 146.

³⁹ Dans les projets présentés aux CIAM d'après-guerre, on remarque l'importance des cheminements piétons dominant dans les villes anciennes. E. Mumford (*The CIAM discourse on urbanism, op. cit.*, p. 150) qui relève cette préoccupation naissante dans l'urbanisme des CIAM, évalue l'unité de quartier habituelle entre cinq mille et onze mille habitants. L'enfant doit marcher moins d'une demi-heure jusqu'à l'école et de préférence sans traverser les grands axes.

⁴⁰ Une ambition qu'il serait intéressant de déceler dans les projets de piétonniers en vogue dans la seconde moitié du siècle.

⁴¹ Souvent citée en exemple ensuite (par Gaston Bardet notamment dans ses ouvrages et à propos de sa reconstruction du Rheu. ; voir *infra*, chapitre V) la construction de la ville

abandonnée la rue corridor bordée de maisons et où est introduite une séparation entre les fonctions de la vie domestique, le bruit et le trafic de la rue. Des espaces verts continus sont prévus entre les blocs d'habitation et pas seulement en ceinture de la ville. La déviation des autoroutes autour du quartier et le développement des piétonniers qui permettent aux habitants d'aller d'un point de la communauté à l'autre sont évoqués. C'est là qu'est donnée l'impulsion à « l'administration américaine du repeuplement » fondée par le gouvernement fédéral en 1934, de créer de nouveaux modèles urbanistiques qui combinent dans des villes nouvelles (et plus sur les ruines des bidonvilles) le logement avec tous les éléments communautaires. Le *super-block* de Radburn est une solution au *super-slum* de la ville industrielle.

Le conseil de planification

Kahn et Storonov enjoignent les citoyens d'agir afin de prendre en main l'avenir et leurs désirs :

MAIS avez-vous déjà pensé à la façon dont le CITY PLANNING peut vous affecter vous et vos enfants et votre mode de vie ? Ici il y a quelque chose à quoi vous pouvez être utiles en tant qu'individus, et dans lequel vous pouvez mettre votre empreinte.

Pour l'urbaniste, leur « maison est une parmi des milliers » tandis qu'eux connaissent leurs besoins vitaux. Une fois énumérés et afin de les satisfaire, la brochure détaille la constitution des conseils de quartier et la hiérarchie des instances de planification dans la ville :

seuls vous êtes impuissants... comme individu, votre pouvoir repose dans les organisations de citoyens. L'idée de base de la réunion de ville, de la Nouvelle-Angleterre est la participation citoyenne. Les quartiers doivent recréer l'esprit des réunions de ville pour obtenir le support des citoyens pour agir.

La constitution du conseil de planification s'appuie sur une information du public. Kahn et Storonov conseillent de bien préparer le premier contact avec les habitants du quartier : une série de données statistiques ou des « plans masse » que les autorités peuvent fournir doivent être consultables ; des livres sur les domaines du logement, du loisir et de l'école peuvent être rassemblés ; les citoyens peuvent se faire aider par des organisations de *planning*... Un président doit assister à chaque conseil de quartier et une représentation diversifiée des habitants est préférable : un homme d'affaires, un travailleur, une femme au foyer, un enseignant, un ministre, un ingénieur, un architecte ou un dessinateur. Selon Kahn et Storonov, le support technique pour expliquer ou dessiner les plans est indispensable. Ils placent là un architecte effacé qui

de Radburn (New Jersey) débute en 1929, à l'instigation de la *City Housing Corporation*, sur des plans conçus par Clarence Stein (1882-1975) et Henry Wright (1878-1936). Le concept de « ville nouvelle » pour cette communauté planifiée est issu du travail d'Ebenezer Howard et de Patrick Geddes. Le cheminement piéton séparé des automobiles, le cul-de-sac, le *super-block* sont autant de concepts développés à Radburn. L'Association de gestion de Radburn est exemplaire d'une participation prolongée dans l'usage des lieux. Lewis Mumford cite chronologiquement Letchworth, Hilversum, Francfort-sur-le-Main puis Radburn (*The Culture of the Cities*, op. cit., p. 399).

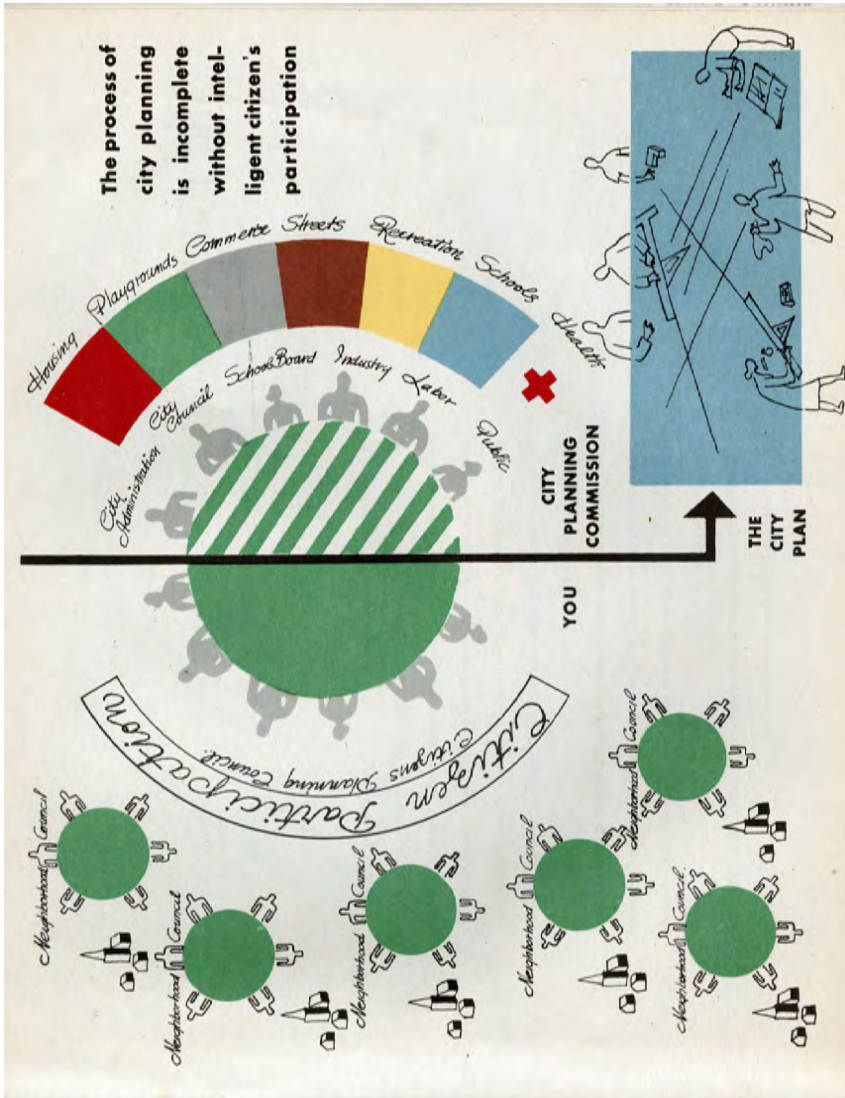


Illustration 9. Organisation en comités de quartier et participation des citoyens

absorbe et exécute, assez loin de la figure de pédagogue organisateur qu'ils adoptent en rédigeant ces manuels. D'autres études sont nécessaires afin d'investiguer s'ils ont pu mettre cette grammaire participative en pratique dans leurs projets. Au contact d'un processus réel, le rôle de l'architecte qu'ils projettent leur serait peut-être apparu comme celui d'un pédagogue coconstructeur ou d'un chef d'orchestre.

Les objectifs du conseil de quartier sont définis : il s'agit de mettre au point un programme et un plan schématique. A titre d'exemple sont listés « ce que les urbanistes croient qu'un bon quartier doit avoir ». Les participants travaillent sur le plan masse ou sur un modèle démontable du quartier où l'on peut remplacer les vieilles maisons par des neuves. Les architectes proposent des symboles à disposer sur le plan, des questions à se poser, des photos de la situation qui illustrent les problèmes. Dans leur brochure, Kahn et Storonov convoquent des images du quotidien pour appuyer leur propos : des enfants jouant dans les terrains vagues, des cabanes de « bric et de broc » et des rues des bidonvilles, à côté de leurs croquis⁴² ; autant d'éléments révélateurs de la prise en compte du contexte par une enquête. Après un certain nombre de réunions, le rapport des habitants est envoyé à la commission de planification de la ville.

L'école et le quartier général : des biens architecturaux pour la grammaire participative

Le quartier général du comité de quartier est un bien commun de la grammaire participative. Il est situé dans un local commercial désaffecté en position centrale dans le quartier. Kahn et Storonov assurent qu'« un endroit que chacun peut voir va aider à maintenir l'intérêt ». Ils établissent dès 1943 que la persistance du comité de quartier va permettre la réussite de l'opération d'urbanisme participatif. Ce procédé est utilisé tout au long du siècle dans les opérations d'urbanisme participatif.

L'école aussi tient une grande place dans la grammaire participative décrite dans la brochure américaine. Dans la liste des besoins, elle vient en première position, avant même la maison de quartier⁴³ :

ce que les urbanistes croient qu'un bon quartier doit avoir :

- des rues sûres
- une école moderne
- des plaines de jeux
- une maison de quartier
- une crèche
- un immeuble pour jeunes
- des centres d'achat

⁴² Geddes publie également des photographies de cabanes de jardins assemblées au hasard, en 1915 dans *Cities in evolution*.

⁴³ L'école est presque redondante avec la fonction de la maison de quartier qui est le centre de la croissance sociale et de la cohésion du voisinage ; « c'est un lieu qui vous aide à appartenir » et l'endroit où discuter des affaires du quartier. L'architecture va conditionner le bon déroulement de la vie de la communauté : une maison de quartier, des espaces verts pour les 12-14 ans, une maison pour les jeunes de 14 à 16 ans « qui sont le problème de tous les quartiers ».



Illustration 10. Le quartier général, un bien commun

tous ces éléments qui font et servent la communauté doivent être en relations rapprochées les uns avec les autres⁴⁴.

Les architectes font une référence directe au paragraphe de Lewis Mumford, « L'école comme le noyau de la communauté »⁴⁵. Mumford la compare à l'église de la ville médiévale et il définit la taille du quartier à l'aide de la distance à parcourir à pied entre la maison la plus lointaine et l'école⁴⁶.

L'école est un bien commun de la grammaire participative à plusieurs titres, en raison de sa fonction pédagogique, mais aussi de rencontre et de rassemblement des comités de parents ou de professeurs. Les *workshops* de planification du quartier y sont organisés avec des interventions de planificateurs, pour éduquer les enfants et les parents à une « participation active aux affaires de la communauté ». Le projet bénéficie de la sorte de la spontanéité et de la créativité des enfants. Physiquement, « le gymnase et la salle de rencontre sont disponibles pour l'usage de la communauté » et l'école accessible à pied est « le centre naturel du quartier ». Elle est donc un bien créé pour l'établissement des liens entre les générations différentes de la communauté et génératrice du lieu commun qu'est leur quartier. Si Lewis Mumford n'évoque ni la forme, ni l'architecture de l'école qu'il décrit, la planche VIII de son ouvrage montre une école de Richard Neutra présentée comme un type « courant en Suisse ». Kahn et Storonov dimensionnent en mètres carrés la cour et les locaux en rapport avec le nombre d'enfants. Les images de l'école dans la brochure sont très proches de la référence mumfordienne. Publiée sans légende ni référence iconographique dans la brochure, l'école illustrée n'est autre que la *primary school* de Bâle de l'architecte H. Baur. Siegfried Giedion⁴⁷ publie la même prise de vue dans *A decade of new architecture*, en 1951.

Un langage architectural qui rende l'esthétique moderne compréhensible...

Cette école a pu sembler un bon exemple aux urbanistes qui décrivent le centre d'enseignement du quartier comme un bâtiment bas avec des espaces de jeux extérieurs. Cette redondance d'images laisse imaginer que S. Giedion a peut-être lu les brochures de Philadelphie et que la participation des citoyens ne lui est pas étrangère avant qu'il aborde le CIAM VI de Bridgwater. Une autre référence fondatrice de l'introduction du bois dans l'architecture moderne illustre, sans notice, ce que peut-être

⁴⁴ « *What are neighborhood needs ?* ». Ces différents éléments proposés par Kahn et Storonov sont listés dans le *United States Housing Act* de 1937, issu de *The United States Housing Authority* lors du *New Deal*, énonçant les principes du standard minimum pour le logement. Ce document se différencie des codes de construction antérieurs en ce qu'il ajoute la dimension récréative et une série de facteurs qui définissent l'environnement de la communauté (distances par rapport aux écoles, création de parcs, de plaines de jeux, relation des quartiers au reste de la ville). Ces critères se basent sur la santé physique et mentale de toute la communauté et pas seulement de la famille qui habite un logement.

⁴⁵ « *The school as community nucleus* », in L. MUMFORD, *The Culture of Cities*, op. cit., p. 471.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 473.

⁴⁷ Siegfried Giedion (1888-1968) est secrétaire général des CIAM. Il préside à l'édition de plusieurs rapports CIAM. Il a un impact sur la diffusion d'une grammaire participative.

la maison de quartier. La photographie montre en fait l'intérieur au plafond ondulant de la bibliothèque de Viipuri d'Alvar Aalto. Le langage de l'architecture suisse ou scandinave, avec des matériaux traditionnels tels que le bois ou la pierre, est un des médias que les modernistes d'Europe exploitent afin de rendre l'esthétique moderne compréhensible par le « *common man* » : un langage commun permet l'appropriation par le public de l'esthétique moderniste et assure que l'architecture soit un art auquel il peut participer. Si ce sont bien des bâtiments typiques d'un tel modernisme – celui que Zévi présenterait comme organique – qui sont choisis pour illustrer la brochure, les deux auteurs ne mentionnent pas la qualité, la forme, les matériaux requis pour les biens communs, ni même ne conseillent aux citoyens d'en discuter. La matérialisation du lien qui se crée entre eux au cours de ce processus s'opère plutôt dans le lieu, dans les fonctions de celui-ci que dans une préoccupation architecturale. Ils ne prennent pas part à l'aménagement matériel des lieux mais à sa définition.

Dans les années qui suivent l'édition des brochures, Oscar Storonov développe l'option participative urbanistique. En 1948, à Lausanne, c'est lui qui signe le rapport des Etats-Unis lu à la réunion de l'Union internationale des architectes (UIA). De nombreux acteurs de cette histoire de l'émergence d'une grammaire participative y assistent, notamment des Belges, Victor Bourgeois, ainsi qu'Henri Gilis qui fonde avec Gaston Bardet, le disciple de Geddes, l'Institut bruxellois d'urbanisme...

Le premier thème abordé s'intitule « l'architecte et l'urbaniste », il définit les tâches de l'un et de l'autre. Ce sujet illustre la confusion qui règne encore dans la distinction entre les deux disciplines et la redéfinition dont l'architecture fait l'objet à la fin des années quarante. Selon un premier intervenant, la figure de l'architecte s'insère dans l'anonymat d'une équipe de travail qui s'attelle à des tâches nouvelles dont « cette architecture amplifiée [qui] devient ce qu'on a convenu d'appeler urbanisme »⁴⁸. Le rapport d'Oscar Storonov développe le rôle de l'architecte devant ce nouveau devoir, « l'architecte et l'urbanisme » :

Aux Etats-Unis comme ailleurs, l'urbanisme est en pleine évolution. Pour notre démocratie occidentale, la question primordiale est celle de la collaboration des spécialistes avec la population. Notre rôle de citoyen, d'urbaniste statisticien et d'architecte visionnaire, nous impose une triple responsabilité qui se résume dans la nécessité d'être compris par nos concitoyens. C'est la raison pour laquelle un grand nombre de nos villes possèdent des Conseils civiques de citoyens, qui servent de liaison entre les Commissions d'urbanisme, les autorités et la population. Les difficultés ne semblent pas tant provenir des citoyens, ni des questions d'ordre technique, mais plutôt du manque de préparation psychologique de l'architecte. Il en est resté à la mentalité du XIX^e siècle alors que notre époque lui présente les plus grandes possibilités. Qu'il jette donc le pont sur l'abîme qui le sépare, lui l'urbaniste

⁴⁸ W. DUNKEL, « L'évolution de l'urbanisme », in Société suisse des ingénieurs et des architectes SIA, Fédération des architectes suisses FAS, *Premier congrès de l'union internationale des architectes, Lausanne, 28 juin, 1^{er} juillet 1948, sous le haut patronage du Conseil fédéral de la Confédération suisse*, rapport final, Lausanne, Librairie de l'Université, 1949, p. 63. Certains des articles sont reproduits dans la revue belge *Chantier* en 1948, mais pas celui de Storonov.

serviteur, de la population qu'il doit servir ! Sa tâche n'est pas d'ordre sentimental mais social⁴⁹.

La figure de l'architecte décrite par Storonov est « visionnaire » quand l'urbaniste n'est que statisticien. La posture didactique est adoptée afin d'assurer la compréhension par les citoyens du projet de ville. Le rapporteur qui fait la synthèse des interventions de ce congrès de l'UIA conclut sur la posture éthique de l'architecte :

l'architecte acquiert à l'exercice de l'urbanisme quelques notions que sa profession ne peut lui donner. A la vision des volumes, donc des trois dimensions, vient s'en ajouter une quatrième, celle du temps. En effet, l'aune servant à mesurer la durée de la cité n'est autre que celle qui mesure la vie des hommes. D'autre part, le contact avec divers spécialistes, les pouvoirs publics et la population, lui ouvre des horizons nouveaux. Le sens de sa responsabilité sociale et de ses devoirs civiques en sera fortement accru⁵⁰.

Il relève tout spécialement le rapport de Storonov :

nous ne saurions passer sous silence le caractère nettement civique et social d'un des rapports américains. Il nous donne un aperçu saisissant de la lutte pour l'éducation populaire dans le domaine de l'aménagement urbain. Cette conquête de l'opinion publique est en effet peut-être le côté le plus négligé de l'organisation des démocraties occidentales. Il est en outre certain que le contact avec la population pourrait modifier des notions traditionnelles admises en urbanisme. L'exemple des conseils civiques d'urbanisme de Philadelphie, mérite d'être médité⁵¹.

Dans leur grammaire participative, c'est une figure de pédagogue organisateur que celle de Kahn et Storonov. Les architectes envisagent une temporalité assez courte, celle du présent, destiné par le travail du comité de quartier à projeter l'avenir du quartier avec un idéal civique et social. C'est à la conception programmatique qu'ils participent mais il semble que la réalisation et la finalisation du projet ne leur appartienne pas. Le milieu observé est assez restreint aussi, les habitants réfléchissent uniquement à l'échelle du quartier dont la relation avec la ville par les infrastructures est l'affaire des experts. Les échelles de la ville et de la région ne sont pas mobilisées. La spatialisation de cette participation, le lieu commun, est une unité de quartier réalisée dans les formes architecturales typiques du *New Deal*. L'école et le quartier général sont néanmoins des objets importants des grammaires participatives de la fin du siècle, les biens communs de la communauté formée par les habitants du quartier. Ceux-ci sont liés, ils se constituent en conseil de planification qui communique à l'instance supérieure son rapport et son plan pour le quartier. Si la composition du plan est une création libre des habitants, ils ne sont pas considérés comme capables d'une expression valable, ni doués d'un sens artistique. Ils ont appris à agencer un programme, des fonctions, dont les règles leur sont suggérées par la méthode. La figure de l'architecte est celle d'un technicien qui pourra aider parce qu'il maîtrise les moyens graphiques de communication du projet. Il y a un échange de savoir à travers

⁴⁹ *Ibid.*, p. 69. Citation de O. STORONOV.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 81. Citation de A. HOECHEL.

⁵¹ *Ibid.*, p. 83.

le rapport remis aux autorités et il faut noter que les citoyens peuvent singulariser leur demande puisqu'ils connaissent mieux leurs besoins. Si la présence de l'architecte apparaissait comme indispensable dans le processus de production du projet, s'il restait un acteur en étant moins effacé, la figure de l'organisateur glisserait vers celle du coconstructeur.

La bataille de la reconstruction

Une autre crise urbaine est le théâtre, sur le continent, de la grammaire participative qui s'illustre dans l'attention accordée aux demandes de la population sinistrée, à travers des rencontres et discussions avant la réalisation... « La bataille de la reconstruction », titre accrocheur d'une réunion d'information du Front national des architectes résistants¹, bat son plein. André Lurçat, un des fondateurs du Front, s'y engage avec une stratégie participative à Maubeuge. La campagne de reconstruction menée par Robert Auzelle, inspiré comme beaucoup d'autres architectes de sa génération par la posture humaniste de Gaston Bardet², est du même ordre. C'est ainsi qu'il « milite avec succès dans une France vichyste centralisée pour que le plan de Neufchâtel-en-Bray soit présenté et débattu publiquement sur place avec la population et les autorités locales »³. Depuis 1941, Bardet développe des enquêtes préparatoires⁴ qui évolueront vers des opérations d'urbanisme participatif. Cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il est formé auprès de Marcel Poëte et assimile les principes de Geddes déjà avant ses rencontres avec Lewis Mumford (il dit avoir pris connaissance

¹ Fondé en 1942 au sein du Front national par une dizaine d'architectes engagés dans des groupes de résistance. Ces éléments sont tirés de D. VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises, 1945-1954, histoire d'une politique*, Paris, L'Harmattan, 1997. La réunion est celle du 8 décembre 1944 à laquelle assistent notamment Lurçat et Le Corbusier.

² Gaston Bardet (1907-1989) est un urbaniste formé par Marcel Poëte et par les écrits de P. Geddes. Il défendra un urbanisme culturaliste ou traditionaliste en opposition à un urbanisme moderniste.

³ F. BERTRAND, « Introduction », in Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000, *Colonnes*, Archives d'architecture du XX^e siècle, 19, novembre 2002, p. 7.

⁴ Prolongeant le *civic survey* et le *regional survey* de Patrick Geddes, notamment dans son livre *Problèmes d'urbanisme*, 1941.

des ouvrages de l'Écossais à Montpellier, peu après 1937). Dans *Pierre sur pierre*⁵, Bardet travaille sur le même thème que Mumford dans *The Culture of the Cities*, celui de la communauté du Moyen Âge, et ce sous un intitulé presque semblable : « la foule actrice et spectatrice »⁶. Dans le même ouvrage, son article intitulé « La ville dite radieuse »⁷ participe à la critique de l'urbanisme moderniste de Le Corbusier⁸ : Gaston Bardet s'oppose au fonctionnalisme et accorde ses faveurs à l'organicité que lui inspirent les pratiques américaines. Il a un rapport au temps évolutionniste et une vision du milieu urbain « habité » qui s'accorde avec la sensibilité geddesienne :

(...) une ville n'est point un assemblage de rues et de maisons, celles-ci ne sont que les carapaces, les coquilles d'une société de personnes. Une ville est une œuvre d'art à laquelle ont coopéré des générations d'habitants s'accommodant plus ou moins de ce qui existait avant elles. Parce qu'elle est dans un perpétuel devenir, sous l'effet de la succession infiniment changeante des êtres qui l'habitent et la font et la refont, la ville ne se ramène nullement à son plan, schéma graphique, ni même à l'ensemble des creux et des pleins architecturaux qui la définissent⁹.

A la lecture de ses nombreux articles et ouvrages, Gaston Bardet apparaît comme un urbaniste averti du rapport des échelles de l'architecture et de l'urbanisme, ainsi que de la notion collective qui doit enrichir la réflexion de l'architecte. Il recommande un travail de l'îlot et non de la maison, l'unité de base étant le quartier, mais aussi une insertion à l'échelle régionale. Pour Gaston Bardet, « l'urbanisme n'est pas une partie de l'architecture. Tout au contraire, l'architecture est un chapitre de l'urbanisme »¹⁰.

L'élan d'un catholicisme social et d'un humanisme chrétien

La grammaire participative de Gaston Bardet naît aussi d'une posture morale éclairée par ses convictions et sa foi religieuses (que partage son élève Robert Auzelle¹¹). Bardet entre en relation avec le mouvement « Economie et Humanisme »¹² qui édite

⁵ G. BARDET, *Pierre sur pierre, construction du nouvel urbanisme*, Paris, éditions LCB, 1946.

⁶ L'article est publié en septembre 1938 dans *L'architecture d'aujourd'hui*, l'année de la première édition de l'ouvrage de Mumford, *The Culture of the Cities*.

⁷ G. BARDET, *Pierre sur pierre, op. cit.*, p. 179.

⁸ Il poursuivra cette critique dans la revue *Le Maître d'œuvre de la reconstruction française* qu'il fonde en 1943 avec Raymond Adda (et dirige de 1945 à 1948).

⁹ G. BARDET, *Urbanisme*, Paris, PUF (1945), 1975, p. 7-8.

¹⁰ G. BARDET, *Le Nouvel urbanisme*, Paris, Vincent Fréal et C^{ie}, 1948, p. 263.

¹¹ Architecte (1913-1983). Il intègre en 1934 l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris et est diplômé en 1942. Il sera avec Pierre Lavedan le personnage phare de l'Institut, créé par Marcel Poète, après la Seconde Guerre mondiale. Suivant l'enseignement de Gaston Bardet, il base ses cours sur le tandem savoir et savoir-faire, en insistant sur la formation pratique. Il publie ses cours d'urbanisme en 1968. Il participe à la définition des politiques de l'État à la Libération (ministère de la Reconstruction). Il publie *l'Encyclopédie de l'urbanisme* à partir de 1947. Il travaille sur de nombreux plans d'urbanisme notamment ceux de Papeete (Océanie) et de Porto (Portugal, 1951-1956). Il exerce une grande influence sur le travail d'Alvaro Siza, notamment dans les opérations d'urbanisme participatives du SAAL.

¹² Le mouvement « Economie et Humanisme » est un groupe d'étude fondé par le Père Lebreton en 1942.

sa *Mission de l'Urbanisme* en 1949¹³. Il devient le conseiller des affaires techniques et sociales du futur Jean XXIII¹⁴. Dans l'encyclique *Pacem in Terris*, ce dernier rappelle l'obligation des Etats de respecter dans leurs relations un ordre éthique (vérité, justice, solidarité, liberté). Il consacre l'association comme indispensable « pour l'exercice de la liberté et de la responsabilité »¹⁵ et prône « le droit de prendre une part active à la vie publique et de concourir personnellement au bien commun ». L'action a une part importante dans le discours catholique.

Bardet, lui-même architecte sans exercice professionnel, venu tout de suite à l'urbanisme, diffuse l'aménagement participatif vers ses pairs par le biais de l'enseignement¹⁶. Après avoir enseigné à l'Institut d'urbanisme français à partir de 1938, il fonde l'Atelier supérieur d'urbanisme à la demande de quelques étudiants (dont Robert Auzelle) qui réclament un enseignement moins théorique. Bardet ouvre l'Institut d'urbanisme à Alger en 1945 et l'Institut international d'urbanisme appliqué à Bruxelles en 1947 (ainsi qu'un cours à Buenos Aires).

« L'option humaine à prendre dans ce travail de remodelage des villes et villages sinistrés »¹⁷ incite, en 1942, le délégué du gouvernement belge, le frère Henri Gilis des écoles d'architectures Saint-Luc, à rencontrer Bardet¹⁸. Celui-ci insiste sur le « côté humain de l'urbanisme, sur l'erreur de certaines tendances de l'époque de créer de grands ensembles où l'habitat n'est pas prolongé par un contexte de vie sociale »¹⁹. Bardet invite donc une nouvelle génération d'architectes à pratiquer la participation²⁰, à la source de deux spiritualités, celle de l'enseignement catholique et celle de Geddes²¹.

¹³ G. BARDET, *Mission de l'urbanisme*, Paris, Editions ouvrières, 1949.

¹⁴ <http://www.jeangastonbardet.org/>

¹⁵ L'encyclique *Pacem in Terris* de Jean XXIII est traduite en français dans le recueil *Le discours social de l'Eglise catholique de Léon XIII à Jean-Paul II*, Paris, Centurion, 1994, p. 322-361. L'encyclique de 1961 de Jean XXIII, *Mater et magistra*, insistait déjà sur l'importance de la collaboration, de l'association et de la solidarité.

¹⁶ Un enseignement rare dans les cursus d'architecture avant 1940 en France au contraire de l'Angleterre. Voir à ce sujet M. MOREL, « Reconstruire, dirent-ils. Discours et doctrines de l'urbanisme », in D. VOLDMAN (dir.), « Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945 », *Les cahiers de l'IHTP*, 5, juin 1987, p. 13-49.

¹⁷ Archives de l'Institut d'urbanisme, Bruxelles, non daté. Dans les notes de cours d'Henri Gilis, *Notes d'urbanisme* (1944), on trouve des références à Marcel Poète et à Louis Van Der Swaelmen. Gilis aborde donc l'urbanisme comme un art civique et il semble naturel qu'il recrute Bardet.

¹⁸ A partir de 1942, la revue belge *Reconstruction* (décembre 1940-1944) publie plusieurs articles de Gaston Bardet. Dans *Chantier et La maison*, Bardet publie également notamment les plans de la reconstruction de Louviers, avant l'ouverture de l'ISUA et jusque dans les années cinquante.

¹⁹ Note historique concernant l'ISUA non datée, sans doute d'Henri Gilis, dans les archives de l'ISUA, Bruxelles.

²⁰ Lucien Kroll notamment s'y inscrit dès 1951 et s'initie à cette recherche préalable à l'urbanisme qu'il utilisera dans son architecture participative.

²¹ En atteste la lettre du 3 mai 1955 de Th. Moutonnier de l'ISUA, au directeur du *British Council*, à propos de l'exposition Geddes, qui documente la connaissance approfondie qu'a Bardet des travaux de Geddes. Dans son livre *Le nouvel urbanisme*, il a consacré un chapitre

L'urbaniste chef d'orchestre de la polyphonie

Bardet estime indispensable d'élargir la vision des architectes. Modeste, « l'urbaniste doit se garder de vouloir imposer sa personnalité dans des réalisations somptuaires (...) il est des architectes qui ne pourront jamais devenir urbanistes car leur personnalité trop individualiste les enferme en eux-mêmes ; ils ne peuvent participer à la vie du cadre paysager ou humain »²². Pour lui, l'urbaniste reste l'acteur indispensable du processus ; il détient en effet un savoir que ne possède pas l'habitant et la synthèse « réclame l'intuition et l'imagination créatrice. C'est en vue de celle-ci que tout urbaniste doit être un artiste cultivé »²³. Dans la poursuite d'un consensus démocratique, la critique des témoignages recueillis est indispensable car « chaque personne consultée ne voit qu'un des aspects de la question »²⁴. Grand orchestrateur, « un urbaniste ne peut-être moralement neutre : il est un homme complet, qui sent toute la responsabilité du corps social qui lui est confié (...) Il n'a qu'un véritable but, l'amélioration de la condition humaine, qui implique la recherche du bonheur commun »²⁵.

Le plan est l'instrument éducatif d'une grammaire participative, il est maintenu vivant dans l'interprétation et l'investissement de chacune des parties.

Il ne s'agit plus de soumettre le plan, une fois terminé, au concert de protestations de l'enquête de « *commodo et incommodo* », mais de faire participer à cette enquête *par avance*, afin que le plan ne soit que l'expression des besoins et des désirs louables de ces corps²⁶.

La grammaire participative de Bardet se déploie en un temps long qui englobe le projet et les modifications à apporter une fois le plan réalisé :

Ces plans ne peuvent espérer se réaliser si, après avoir forcé les communautés à exprimer leurs besoins, ils ne mettent pas à jour les tendances en puissance, s'ils ne possèdent pas les qualités de rayonnement, de jaillissement et de profonde vérité humaine indispensable à tout éducateur. Faute d'une participation, d'une compréhension intelligente de tous les réalisateurs partiels, chefs ou sous-ordres,

à Geddes qui lui vaudra les éloges de L. Mumford : « votre chapitre sur Geddes ferait seul du livre un ouvrage remarquable, personne en anglais n'a rendu justice de la sorte à son travail (...) » (lettre conservée à l'ISURU, Bruxelles). A l'institut, Th. Moutonnier enseigne la vie de Geddes en introduction à l'enquête et à l'analyse urbaine. Elle regrette que l'on n'ait pas exposé des illustrations de *City Development* ou de l'ouvrage de J. Tyrwhitt, *Geddes in India* (dans les programmes actuels de l'ISURU, le nom de Patrick Geddes n'apparaît plus). Françoise Poète, lors de son entretien avec J.-L. Cohen et R. Baudouï du 2 mars 1990, indique que M. Poète avait lu Geddes et que c'est lui qui familiarise Gaston Bardet avec ses œuvres.

²² G. BARDET, *Urbanisme, op. cit.*, p. 60-61.

²³ *Ibid.* p. 53. « Ne jamais compter sur eux pour conclure. Un diagnostic est la vision intuitive d'un tout, il ne résulte jamais d'une addition. C'est pourquoi il faut être un visuel très exercé et en plus que l'Esprit souffle, bien sûr... » (lettre de G. Bardet à J. Villet, secrétaire général du CERAC, 17 août 1965).

²⁴ G. BARDET, *Urbanisme, op. cit.*, p. 47.

²⁵ G. BARDET, « L'urbanisme et l'ère atomique, extrait d'une conférence de l'urbaniste Gaston Bardet », *La Maison*, 10, octobre 1947.

²⁶ G. BARDET, *Urbanisme, op. cit.*, p. 116-117.

privés ou officiels, les plans régionaux ou communaux demeurent lettre morte, quand ils ne deviennent pas néfastes, comme tout schéma dépourvu de chair²⁷.

C'est en ce sens que Bardet met au point un système d'organisation polyphonique²⁸ pour la création de villes nouvelles évitant la monotonie et les modèles types. Il recourt à la participation de multiples intervenants pour la définition de l'urbanisme :

Le cerveau d'un homme peut concevoir une esquisse directrice, non dessiner la position de toutes les habitations, s'il veut obtenir une création vivante et non une uniformité psychiquement abrutissante. Nul ne peut réussir cette création, sinon en multipliant les cerveaux et les tâches, en donnant à chacun de ses collaborateurs des occasions de renouvellement et en provoquant un véritable entrelacement de contributions personnelles²⁹.

Pour ce faire, échelons patriarcaux et domestiques composent la ville : le chef d'équipe esquissant un quartier ne réalise dans le détail que cinq ou six échelons patriarcaux afin d'éviter toute systématisation. Il participe en revanche aux travaux d'une autre équipe sous la direction d'un autre chef, changeant de rôle et de tâche. C'est un travail d'ajustement mutuel au sein de l'équipe mais sous une supervision directe qui est décrit. Ce groupe n'est constitué que de spécialistes et s'il y a eu des échanges avec les citoyens, ils ne sont plus présents ici. Cette façon de faire caractérise la figure du chef d'orchestre qui, après les échanges de savoir, travaille en chambre avec une équipe restreinte. Les lieux communs que considère Bardet, ce sont les échelons ; il n'évoque pas de biens communs.

Bardet dirige des opérations d'urbanisme à Louviers à partir de 1943. Il installe son bureau au centre-ville pour se rapprocher des habitants³⁰, à la manière du quartier général des brochures de Philadelphie, et prend le temps de s'imprégner des lieux :

lorsque je suis arrivé en 1956 [à Le Rheu], il ne me serait pas venu à l'idée de tout projeter à l'avance, puisque je ne savais pas comment ça fonctionnerait. Comprenez-moi bien, un organisme il faut voir comment ça va fonctionner, ensuite et seulement l'on voit dans quelle direction aller. En 62 je savais alors ce que je devais faire³¹.

Son nouvel urbanisme est expérimental ou ne sera pas, déclare-t-il. Il a une approche psychosociologique et philosophique qui l'élève très au-dessus des préoccupations courantes exprimées³² pendant la reconstruction. Il dit avoir eu

²⁷ *Ibid.* p. 59.

²⁸ C'est dans les écrits de Bardet que j'ai trouvé l'expression de « chef d'orchestre ». Geddes l'utilise dans ses rapports indiens pour qualifier le travail du *City Development Office* (*Geddes in India, op. cit.*, p. 39).

²⁹ G. BARDET, « La dernière chance : l'organisation polyphonique », *L'habitation*, 3, mars 1950, p. 11 (italiques dans l'original).

³⁰ Interview de G. Bardet, in J.-L. COHEN, « Gaston Bardet, un humanisme à visage urbain », *Le Moniteur Architecture AMC*, 44, 1978, p. 74-83.

³¹ *Ibid.*, p. 81.

³² M. MOREL, *op. cit.*, p. 33. Dans son entretien avec J.-L. Cohen et R. Baudouï, Françoise Poëte indique *a contrario* que Bardet ne faisait pas d'enquêtes et qu'il ne s'intéressait pas à l'autre : « c'était un égoïste. Il avait une âme de dictateur ».

l'intention de travailler dans le même sens qu'André Lurçat à Maubeuge³³ mais sans que soit compris son « urbanisme humaniste »³⁴ trop en avance sur son temps...

La reconstruction au risque de la concertation : 1945, André Lurçat

André Lurçat lit la crise actuelle à l'aune de la naissance de la démocratie et d'une nouvelle classe ouvrière au XIX^e siècle, qui abandonna le logement à l'initiative individuelle, entraînant la réalisation d'abris sommaires dans les villes industrielles surpeuplées. Selon lui, le petit-bourgeois et l'ouvrier souhaitent de concert que leur logement soit aussi clair et bien organisé que l'usine dans laquelle ils travaillent :

le constructeur doit se doubler d'un sociologue car il doit non seulement lutter pour l'économie de sa construction ; mais encore tenir compte de tous les besoins et désirs sociaux, dont il se préoccupait si peu jusqu'alors³⁵.

L'attachement de Lurçat au communisme et son expérience en URSS sont sans doute des ferments de sa posture participative (il n'a probablement pas lu Geddes). Inscrit au parti communiste³⁶ en 1942, il adhère au « centralisme démocratique » dont il retient surtout « de ne rien imposer contre la volonté des masses mais aussi de ne pas faire ce que la masse veut »³⁷. Pour Lurçat, le communisme remet l'homme au centre de toutes les préoccupations ; la pensée socialiste lui permet d'analyser l'environnement existant sur lequel il intervient et de se référer aux bases de la civilisation architecturale³⁸. Il trouve que les architectes manquent d'éducation politique. Ils n'arrivent donc pas à transposer leur art dans la réalité du socialisme :

³³ Interview de G. Bardet, *op. cit.*, p. 79. Une photo de l'exposition internationale de l'urbanisme et de l'habitation 1947 au Grand Palais se trouve dans les archives de Gaston Bardet à l'IFA. Il s'agit d'un cliché appartenant au ministère de la Reconstruction qui montre l'affichage des principes directeurs.

³⁴ L'expression est utilisée dans la revue *Chantier*, 4, 1947, qui annonce l'ouverture de l'ISUA et publie également un long article de Gaston Bardet intitulé « L'urbanisme, science sociale ».

³⁵ A. LURÇAT, *Architecture, illustré de 72 photographies*, Paris, Sans Pareil, 1928, p. 53.

³⁶ Lors de la reconstruction il semble que l'autoconstruction ne soit pas portée par le parti communiste. Pourquoi en effet les ouvriers construiraient-ils eux-mêmes leur logement alors qu'ils sont en droit de l'obtenir du gouvernement ? Voir à ce sujet P. MERCKLE, *Le Grillon de l'Île-de-France. Enquête sociologique sur un quartier pavillonnaire réalisé en auto-construction coopérative (1952-1994)*, mémoire de DEA, ENS/EHESS, 1994. Dans la doctrine communiste, c'est la participation à la révolution qui est requise ; la grammaire participative architecturale (la conception de l'environnement et du logement ou l'autoconstruction) est considérée comme une perte de temps.

³⁷ Entretien avec Albert Matton, élu député du PCF en 1946 à 26 ans, conseiller municipal à Maubeuge de 1947 à 1959, conseiller général en 1945 ; il a participé à la reconstruction de Maubeuge. Voir B. SCHOEPP, *La reconstruction de Maubeuge ou l'architecte à l'écoute des usagers*, mémoire de fin d'études, ISACF La Cambre, 1995.

³⁸ Henri Lefebvre est inscrit au parti communiste. E. MUMFORD (*The CIAM discourse on urbanism, op. cit.*, p. 221) avance l'hypothèse que ses idées sont parvenues à André Lurçat. Lefebvre (1901-1991), philosophe et sociologue, publie le tome 1 de *La critique de la vie quotidienne* en 1947. On y trouve des idées relatives à la grammaire participative, notamment le fait de ne pas laisser les habitudes répéter les structures hiérarchiques et dominantes mais de

c'est (*sic*) aussi les hommes qui travaillent pour le construire, c'est leur vie, leurs désirs, leurs besoins, leurs aspirations que nous, architectes, devons satisfaire ou exprimer dans leurs œuvres.

Or nous oublions trop souvent que nous sommes les organisateurs du cadre de la vie et qu'ainsi nous ne pouvons sans risquer de commettre de grossières erreurs, considérer celle-ci du dehors. (...) Tout part de l'homme et retourne à l'homme³⁹.

Lorsque Jean Monnet, commissaire général au Plan⁴⁰, l'invite à collaborer au plan de modernisation et d'équipement, André Lurçat positionne à nouveau l'homme au cœur de l'équipe :

pour réaliser ce travail considérable il faudrait faire appel à toutes les expériences, techniciens, exécutants, usagers, experts, qui peuvent par la conjugaison de leurs connaissances aider à la définition des problèmes et à la mise au point des solutions⁴¹.

L'appel au public est renouvelé en mai 1946⁴², pour constituer des commissions de *planning* comprenant aussi les techniciens, les autorités locales et les ministères. Il y est proposé la « soumission des plans aux parties intéressées en vue d'accord ; propagande : éducation des utilisateurs ; intéresser le public aux principes et méthodes du *planning* par en bas »⁴³. Plusieurs documents de la commission du plan de modernisation recommandent de ne pas oublier que « la reconstruction ne peut se faire qu'en étroite liaison avec les sinistrés. Vous devez connaître leurs besoins, en saisir l'importance et la qualité, y répondre au mieux (...) nos décisions en matière d'urbanisme et d'architecture conditionneront la vie des habitants des villes pour des dizaines d'années. Ayons l'audace, mais raisonnons nos solutions. Fondons-les sur une connaissance exacte des besoins. N'oubliez pas qu'une fonction bien satisfaite est source de facilité et de joie »⁴⁴. La prise en compte des besoins des sinistrés recommandée a une finalité moins manipulatrice que les directives données par le gouvernement au début du conflit qui indiquent : « soyez persuasif pour lui [le client]

viser au contraire la spontanéité. Il entre dans l'équipe pédagogique de l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris (l'Institut des hautes études urbaines fondé par M. Poëte, H. Sellier, Ch. Gide...) en 1965 pour rénover la vieille institution. Il publie également le célèbre *Droit à la ville*. Les deux modes de pensée, l'idéologie communiste et l'analyse sociologique, sont sans doute des références pour l'urbanisme participatif qu'il pratique à Maubeuge.

³⁹ A. LURÇAT, « L'homme, la technique et l'architecture », *Izvestia*, 12 juin 1937, cité in J.-C. LUDI (éd.), *Pionniers de l'architecture moderne, une anthologie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2002, p. 290-291. Dès 1929, dans *Architecture*, Lurçat fait état de la place centrale de l'utilisateur en matière de logement.

⁴⁰ Le Conseil du plan de modernisation et d'équipement est créé par décret du 3 janvier 1946. La commande s'intitule « Esquisse des bases sur lesquelles pourrait s'entreprendre un travail de planification de l'industrie du bâtiment ».

⁴¹ A. LURÇAT, « Esquisse des bases sur lesquelles pourrait s'entreprendre un travail de planification de l'industrie du bâtiment », 18 janvier 1946.

⁴² M. GOUVERNAT, P. NELSON, « Avant-projet d'un système de classement pour l'industrie du bâtiment et des travaux publics », 9 mai 1946, IFA, Fonds Lurçat, boîte 451, 21 pages, p. 9.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Plan d'Etat Monnet, « Proposition de vœux établie par la sous-commission des questions techniques de la commission de modernisation du bâtiment et des travaux publics ».

faire admettre avec un parti de plan intéressant, l'architecture et le choix de matériaux qui s'imposent (...) »⁴⁵.

Le ministère de la Reconstruction urbaine en France manifeste un grand intérêt pour l'urbanisme des pays voisins⁴⁶. Afin d'y trouver « des aides matérielles, des incitations intellectuelles et des inspirations pratiques »⁴⁷, des missions sont dirigées principalement vers l'Angleterre. L'une d'entre elles s'installe à Londres pour deux ans à partir de 1944. Ce sont ses membres qui organisent la venue d'André Lurçat et de deux autres architectes français à l'école d'urbanisme d'été de Durham en septembre 1946. Le cursus comprend un voyage à Edimbourg. Comment passer à cette époque à côté du récit des rénovations de Geddes lors de la visite ou ignorer le travail de Max Lock⁴⁸ ? Cette expérience a pu renforcer l'adhésion de Lurçat à une pratique participative qui accentue les échanges de connaissances entre les acteurs de la reconstruction, plutôt que la délivrance à sens unique du savoir de l'architecte. L'ignorance de la population française contraste d'ailleurs avec l'urbanisme anglais, « œuvre collective à laquelle tout le peuple est étroitement associé »⁴⁹. La modestie de l'urbaniste anglais et la nécessité du va-et-vient entre l'échelle urbaine et celle de l'habitant est aussi soulignée :

[il] se préoccupe bien davantage de créer à l'habitant d'une agglomération des conditions d'existence aussi harmonieuses que possible, que d'être l'architecte d'une ville magnifique (...) il semble travailler plus pour l'habitat que pour la ville elle-même alors que l'urbaniste français semble surtout préoccupé par la ville⁵⁰.

Pierre Vago⁵¹ écrit, dans un numéro de *L'architecture d'aujourd'hui*, que l'urbanisme dans une démocratie ne peut être qu'une vaste œuvre collective qui demande l'adhésion consciente et complète et « la participation active de tout le peuple ». Mais pour que ce peuple puisse participer en une collaboration active, il

⁴⁵ Commissariat technique à la reconstruction immobilière, « Charte de l'architecte reconstruteur » (Paris, Imprimerie nationale, 1941), *L'architecture française*, 4, février 1941, p. 42-43, cité in J.-P. EPRON (dir.), *Architecture une anthologie, la culture architecturale*, t. 1, Liège, Mardaga, 1992, p. 75.

⁴⁶ Des missions sont créées en Angleterre, à Washington, au Canada, en Allemagne de l'Est notamment. Voir à ce sujet, D. VOLDMAN, « A la recherche des modèles, les missions du MRU à l'étranger », in D. VOLDMAN (dir.), « Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945 », *Les cahiers de l'IHTP*, 5, juin 1987, p. 103-118.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁸ Alison et Peter Smithson suivent les cours du *Department of Town Planning* à l'Université de Durham à Newcastle entre 1946 et 1948. Ils disent que les cours sont très influencés par les extensions des villes suédoises des années quarante (A. et P. SMITHSON, *The charged Void : architecture*, New York, The Monacelli Press, 2001, p. 20) mais aussi que Geddes était très connu même dans cette université décentralisée. Peut-être l'école d'été organisée par le MRU y est-elle rattachée.

⁴⁹ P. VAGO, « Urbanisme et Reconstruction », *Arts de France*, 8, 1946, cité par M. MOREL *op. cit.*, p. 38.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 38.

⁵¹ Architecte (1910-2002). Lurçat et Vago se rencontrèrent au cours des années trente dans le cadre de la création de *L'architecture d'aujourd'hui*. Vago sera un des fondateurs de l'UIA.

faut l'informer, le former⁵². Nommé architecte en chef de la reconstruction pour la partie occidentale du département des Bouches-du-Rhône, Vago travaille en 1946 en contact étroit avec la population à la reconstruction d'Arles. Il indique qu'à l'époque, seuls André Lurçat et lui ont enfreint les règles du silence données par le ministère pour éviter la spéculation. Il tient en effet des réunions publiques dans le préau des écoles, annonçant ses intentions et provoquant les objections, évitant, dit-il, beaucoup d'erreurs.

Au regard de la multiplicité des expériences et à la lecture des écrits, il semble que nombre d'architectes à l'époque soient convaincus que la participation du public est indispensable. Les modernistes des CIAM au début de la reconstruction connaissent la tendance urbanistique défendue par André Lurçat qui inclut une participation des habitants et ils sont au fait des recommandations du ministère de la Reconstruction. Pourtant susceptibles de recourir à une grammaire participative dans les opérations d'urbanisme d'après-guerre, beaucoup s'en affranchissent :

(...) si le plan de reconstruction de Maubeuge est arrivé à son aboutissement, cela est dû en grande partie à la politique menée et aux rapports entretenus par Lurçat avec les usagers, rapports que Le Corbusier ne tentera jamais d'établir⁵³.

André Lurçat, dont l'action peut être qualifiée d'urbanisme démocratique, utilise les termes « participation » et « action concertée » :

participation des sinistrés et de l'administration municipale aux décisions et au travail lui-même, esprit d'équipe entre tous les techniciens, large distribution des responsabilités, coordination des efforts, révision constante des principes pour les adapter à la réalité des problèmes, contrôle commun de l'efficacité des moyens employés, appel à de nouveaux techniciens au fur et à mesure des nécessités, tels furent les principes directeurs d'une action concertée en vue de la reconstruction de Maubeuge⁵⁴.

Les « meetings d'urbanisme » de Maubeuge

Le ministre Dautry confie la reconstruction de Maubeuge à Lurçat en janvier 1945⁵⁵. Après la visite de la ville en février, Lurçat constitue une commission locale de reconstruction, instrument de sa grammaire participative, dont il énumère les représentants : deux commerçants, deux sinistrés, trois membres des organisations syndicales, puis un représentant du patronat, des techniciens d'industrie, de l'enseignement, de la santé publique, des sports, de l'agriculture, des fonctionnaires de l'administration municipale (P. Forest), ainsi que le chef du service des dommages de guerre et du relogement. Elle se réunit une fois par semaine afin de confronter les points de vue, les propositions et les solutions. Il s'agit de filtrer les demandes du

⁵² P. VAGO, *Une vie intense*, Bruxelles, AAM éditions, 2000, p. 275.

⁵³ *Ibid.*, p. 134.

⁵⁴ « Remembrement et Reconstruction », *Notes documentaires et études*, 1018, Paris, La documentation française, 6 novembre 1948, p. 1. Numéro sur la reconstruction de Maubeuge, IFA, Fonds Lurçat, boîte 457.

⁵⁵ Lettre de R. Dautry à A. Lurçat, émanant du ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, 18 janvier 1945, IFA, Fonds Lurçat, boîte 643, 2 pages.

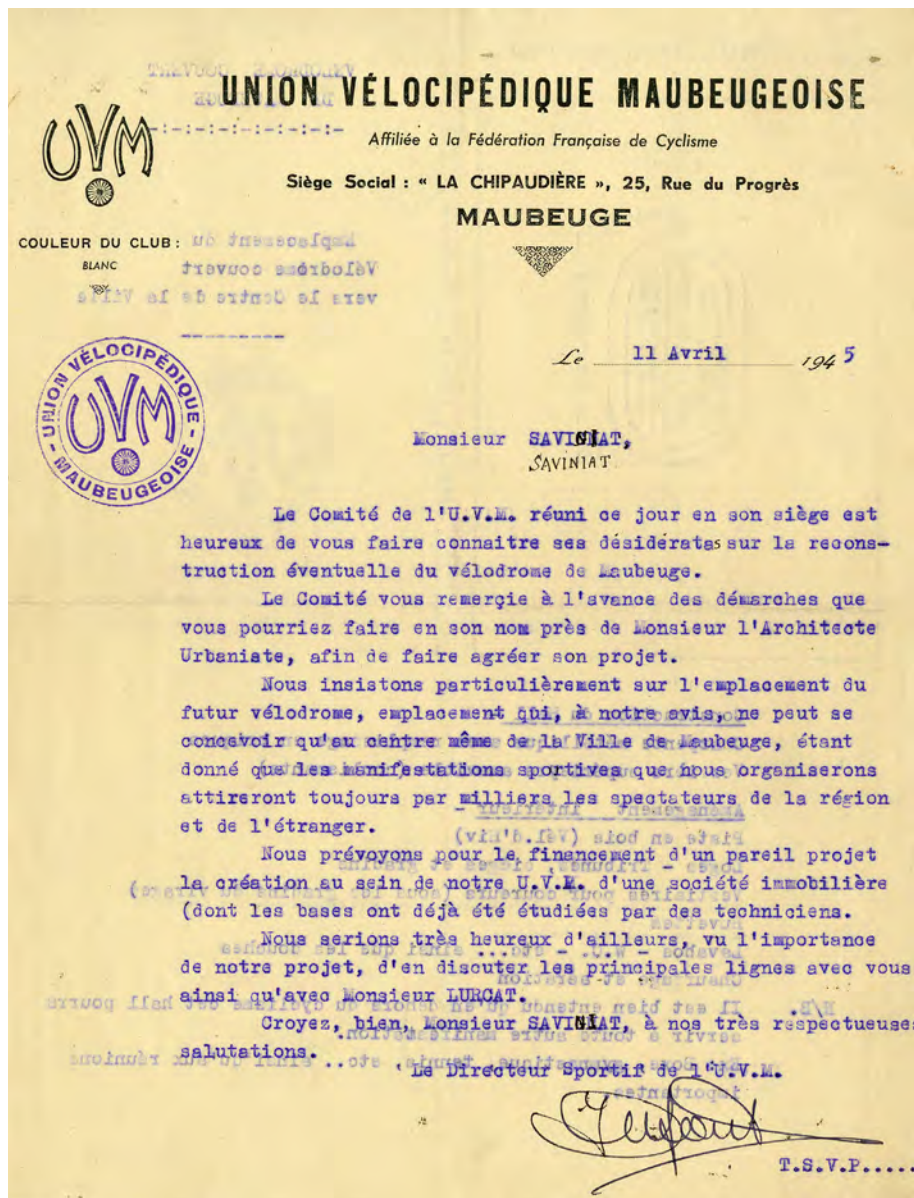


Illustration 11a. « Proposition pour le plan du vélodrome à soumettre à l'architecte urbaniste »

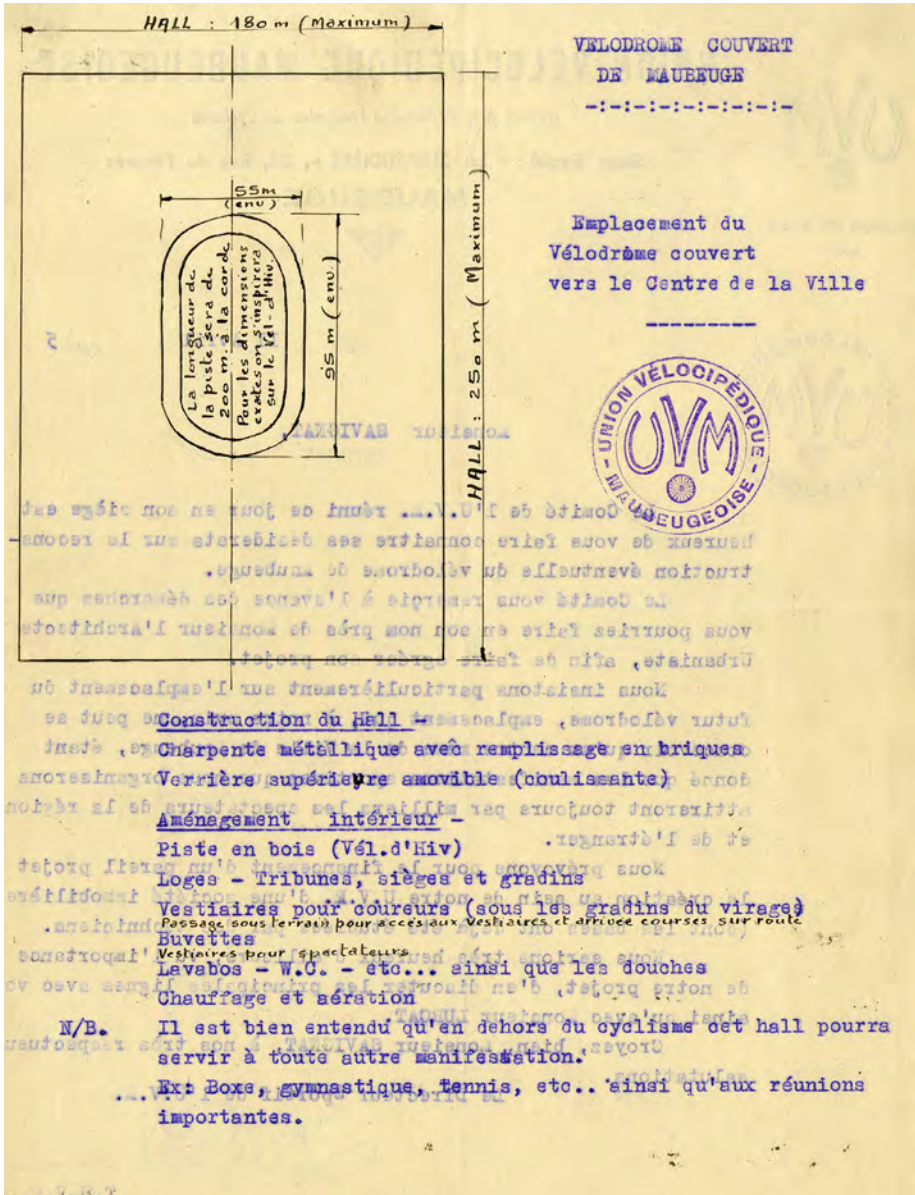


Illustration 11b. « Proposition pour le plan du vélodrome à soumettre à l'architecte urbaniste »

plus grand nombre, impossibles à prendre en compte étant donné le temps imparti et l'échelle du projet. Les sinistrés, dans les délais les plus courts⁵⁶, doivent « par la définition des besoins de leur activité, apporter à l'urbaniste l'essentiel des données du problème d'ensemble (...) délicat, en raison des intérêts différents et divergents »⁵⁷. Lurçat dit établir une « synthèse entre toutes les tendances de façon à fournir le maximum de satisfaction à chacun tout en satisfaisant l'intérêt général ». Il n'est pas question de laisser chacun reconstruire sa maison selon ses moyens, mais bien d'organiser un grand chantier en imposant des normes pour réaliser une construction plus économique et de meilleure qualité. Il se préoccupe d'assurer le suivi par les habitants, afin que « le plan soit unanimement accepté ».

Informer

Lurçat utilise les organes d'information comme instruments de la grammaire participative, il fait régulièrement appel à la presse pour rendre compte de l'avancement des travaux et rapporter les discussions des « *meetings* d'urbanisme ». De même, il se réjouit que le plan de reconstruction de Maubeuge soit choisi pour l'exposition nationale d'urbanisme de Paris en mai 1947 ; ce qui favorise sa diffusion. Les objectifs de l'urbanisme y sont rappelés : il est « au service de l'homme. Le satisfaire est son objet, sa raison d'être ». Les instruments de communication que Lurçat met en œuvre sont listés : « public : éducation information, consultation, conversations individuelles » (l'affiche « la bataille de la reconstruction » est également reproduite). La structure du comité de reconstruction est détaillée sur les panneaux : du maire au commerçant⁵⁸. Outre les réunions d'information, Lurçat s'appuie sur les rapports de travail des commissions dans lesquels l'apport des habitants au plan et la recherche du consensus pour le bon avancement de la reconstruction sont palpables. Le rapport du personnel enseignant à la commission locale de reconstruction fournit un constat précis basé sur des questionnaires envoyés aux « principaux » des écoles de la ville et sollicite un plan d'ensemble pour leur reconstruction⁵⁹. Suite à la réunion de mai 1945, le représentant du Touring Club de France approuve le plan d'André Lurçat. Dans un rapport de trois pages intitulé « Les sports nautiques à Maubeuge, utilité d'un bassin de plein air »⁶⁰, la société des « Enfants de Neptune » en donne les dimensions et défend le projet par la mention des surchauffes en été. Les carabiniers maubeugeois expriment eux aussi leurs besoins :

⁵⁶ Procès-verbal de la réunion du conseil municipal, au sujet du plan de reconstruction de Maubeuge, 20 novembre 1947, IFA, Fonds Lurçat, boîte 643.

⁵⁷ Note dactylographiée en bleu rédigée à la première personne du singulier, « La renaissance d'une ville française », IFA, Fonds Lurçat, boîte 643.

⁵⁸ IFA, Fonds Gaston Bardet, 161, boîte 23.

⁵⁹ P. DEVIGNES, Rapport présenté à Monsieur le Maire de Maubeuge par M. Devignes, Principal du collège classique, représentant du personnel enseignant à la commission locale de reconstruction, 15 mars 1945, IFA, Fonds Lurçat, boîte 643, 10 pages.

⁶⁰ IFA, Fonds Lurçat, boîte 644.

pour nous un stand à 200 mètres est nécessaire et si le nôtre n'est pas remis en état, chose qui serait préférable, si l'on nous transférait ailleurs, tâchez de trouver une orientation pour que les cibles regardent vers le nord⁶¹.

Dans le cas précis d'un appartement destiné à une famille sans domestiques, Lurçat prend la peine de rencontrer les représentantes d'organisations de femmes qui lui apportent des éléments intéressants⁶². Les demandes les plus futiles sont soumises à l'architecte et conservées par celui-ci, ainsi que les exigences du maire et de ses conseillers : « ce vœu tend à améliorer l'esthétique de notre ville par des fleurs. Nos collègues demandent donc que des balcons nombreux garnissent les façades »⁶³.

Un objectif consensuel versus démagogique

Dans des notes intitulées « Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge », Maurice Gouvenet collaborateur de Lurçat, insiste sur les objectifs de l'urbanisme démocratique de Maubeuge :

la réussite de l'œuvre de l'urbaniste sera en quelque sorte consacrée par l'acceptation unanime de l'ensemble de la population de la Ville renaissante. L'aspect technique du problème posé se trouve de ce fait subordonné à son aspect social et c'est ce facteur qu'il importe avant tout de déterminer pour mener à bien l'œuvre entreprise⁶⁴.

Il propose d'appartenir à la catégorie d'urbanistes⁶⁵ qui « veulent, en créant la ville de demain tenir compte des légitimes aspirations de ses habitants ». Selon Gouvenet, Lurçat « s'inspira toujours de cet esprit de consultation par la base qui caractérise la méthode démocratique »⁶⁶. Il considère le contact direct comme le moyen de « coller au terrain »⁶⁷ :

la meilleure façon de s'imprégner du contexte local lui sembla être d'en recueillir, par le contact direct avec chacun, le maximum d'éléments et de susciter plus largement l'expression des opinions et souhaits de la population. L'architecte, pourtant, en imposant sa démarche participative voulait conserver son rôle de *maître* :

⁶¹ Le rapport est daté du 5 mars 1945.

⁶² Texte dactylographié, 1950, IFA, Fonds Lurçat, p. 19.

⁶³ Rapport du maire de Maubeuge, IFA, Fonds Lurçat, boîte 644, 14 février 1947.

⁶⁴ M. GOUVENET, « Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge », décembre 1946, IFA, Fonds Lurçat, boîte 643, 9 pages.

⁶⁵ Les catégories auxquelles il fait référence sont publiées notamment dans A. LURÇAT, « Pour un urbanisme réaliste », *Cités et techniques*, octobre 1961, p. 19 : « certains architectes pensent qu'il suffit de reconstruire selon l'ancien tracé (...) d'autres qu'il faut faire table rase du passé (...) une troisième catégorie enfin, veut avant tout observer et satisfaire les besoins les plus généraux et les plus particuliers des habitants. Ils se refusent pour cela, bien qu'apportant des solutions nouvelles au problème, à rompre brutalement avec une réalité et des habitudes qui au moment des destructions comportaient encore une valeur d'usage. Il nous semble inutile de démontrer que les derniers seuls ont raison ».

⁶⁶ M. GOUVENET, *op. cit.*, p. 5.

⁶⁷ B. SCHOEPP, *op. cit.*, p. 61.

il a reçu des pouvoirs inespérés pour un architecte et voit là une occasion rare de laisser sa marque dans l'histoire de l'architecture⁶⁸.

L'objectif de la grammaire participative de Lurçat n'est pas de laisser dessiner le projet par la population mais de faire la « synthèse des données issues de la consultation populaire et des conceptions personnelles de l'urbaniste »⁶⁹. Lurçat en pédagogue chef d'orchestre – une figure présente en raison de l'échelle urbanistique de la reconstruction – utilise l'information qu'il reçoit des usagers et ses objectifs sont clairement énoncés : il ne s'agit pas de permettre à l'usager de participer à la décision ou à la réalisation des bâtiments mais bien d'arriver à un consensus sur le plan. C'est un travail en commun autour de « besoins formulés par vous » et de « solutions techniques apportées par nous ». Dans sa grammaire participative, le rôle actif du citoyen et de ses associations est limité par l'orchestration de l'urbaniste. Ce dernier a un objectif d'éducation du public mais il accepte d'être lui-même instruit :

être obligé d'exprimer ses idées vous force à les préciser. Je saisis chaque occasion d'engager une discussion, afin d'être obligé de définir les problèmes, de présenter les solutions avec la plus grande précision possible. Si j'aide mon partenaire à s'enrichir, je m'enrichis également⁷⁰.

Si un certain paternalisme transparaît dans les termes « éduquer » ou « convaincre », la didactique a également des objectifs éthiques puisqu'il s'agit de faire en sorte que les usagers comprennent et participent afin de s'approprier le projet. Cette appropriation est donnée comme la conséquence positive de la participation par les figures d'architectes qui conjuguent la grammaire participative, jusqu'à la fin du siècle. Lurçat met en pratique une grammaire teintée d'une motivation politique ; il veut communiquer aussi pour assurer l'acceptation du projet : « les habitants comprennent l'intérêt d'une discipline générale et de la soumission de l'intérêt privé à l'intérêt général »⁷¹. L'objectif est consensuel. La figure de l'architecte est savante, le savoir qu'il détient est déterminant :

l'urbanisme est une science complexe (...) Du fait de cette complexité, les données du problème posé pourraient échapper aux habitants de la ville. Ceux-ci en raison de cette incompréhension, risqueraient alors de marquer leur opposition aux solutions proposées. Cependant LEUR AGREMENT CONDITIONNE LA REALISATION DES PLANS PROJETES. Il est donc nécessaire qu'ils acceptent les solutions concrètes qui leur sont offertes et qui découlent de l'application du programme directeur – qu'ils comprennent les raisons ayant conduit les techniciens à les retenir comme valables (...) Il appartient à l'urbaniste de s'assurer de l'agrément des intéressés. Il lui faut les éclairer pour qu'ils approuvent les solutions proposées et les acceptent en toute connaissance de cause⁷².

⁶⁸ A. MATTON, *op. cit.*, p. 61.

⁶⁹ M. GOUVERNET, *op. cit.*, p. 5.

⁷⁰ Biographie, 1950, pochette biographie, IFA, Fonds Lurçat, boîte 453, p. 23.

⁷¹ A. LURÇAT, « Le bassin de la Sambre, Maubeuge et Haumont », dactylographié encre mauve, non paginé, non signé, IFA, Fonds Lurçat, boîte 643, 5 pages.

⁷² M. GOUVERNET, « Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge », *op. cit.*, p. 4.

Aux questions soulevées par certains historiens, les fonds d'archives ne répondent qu'en partie : « comment ont été choisis les représentants des différentes catégories professionnelles et couches sociales qui constituaient le Comité d'urbanisme ? Quel était le rôle exact de ce dernier ? Comment ses suggestions étaient-elles traduites dans la réalité ? Quel a été le poids relatif des différentes catégories représentées ? »⁷³. Lurçat adopte la figure d'un pédagogue organisant les participants suivant le modèle politique qui régit la municipalité ; un fonctionnement démocratique dans lequel il s'agit d'arriver à un consensus et où les besoins particuliers, s'ils ne sont pas pris en considération, ont été écoutés. La figure de l'architecte chef d'orchestre qui fait « la synthèse » est présente également. Sa foi en la collectivité, en la standardisation, sa volonté de gestion du grand nombre, l'empêchent sans doute d'envisager un travail long avec chacun. Il saisit l'importance du concept élargi d'habitat et de participation et il poursuit d'un autre côté l'objectif de production de logements en quantité. L'intérêt pour le milieu est présent dans les rapports d'échelle de ses objets, l'architecture – la maison – et la ville :

l'expérience nous a rapidement prouvé que le problème doit ainsi s'ordonner : qu'avant de penser à la maison, il est nécessaire de penser à la ville. (...) les recherches, fatalement orientées vers des buts plus généraux, plus collectifs, sont toujours dominées par un souci d'urbanisme, qui en fait d'ailleurs la grandeur. Les maisons bientôt ne pourront plus être étudiées, bâties l'une après l'autre, mais bien par masses, par quartiers entiers ; pour cela elles devront être réalisées avec des moyens techniques importants, sur des bases financières de grande puissance⁷⁴.

Lurçat résume ce glissement d'échelle qui redéfinit le travail architectural en l'intégrant dans le contexte urbain : « plus j'approfondis les problèmes d'architecture, plus je deviens urbaniste »⁷⁵.

⁷³ A. KOPP, F. BOUCHER, D. PAULY, *L'architecture de la Reconstruction en France 1945-1953*, Paris, Editions du Moniteur, 1982, p. 135.

⁷⁴ A. LURÇAT, *Architecture, illustré de 72 photographies*, op. cit., p. 184.

⁷⁵ 1950, IFA, Fonds Lurçat, boîte 453, p. 4. La biographie non signée est rédigée à la troisième personne, les corrections sont de la main de Lurçat : « le souci de l'homme et de la satisfaction de ses besoins passent déjà dans ses travaux au premier plan. Il s'intéresse au mode de vie des individus, aux besoins des différents membres d'une famille, à ceux des gens vivant en société. Ce qui le conduit à étendre sans cesse le champ de ses investigations. Il s'informe, ne résout un problème qu'après confrontation d'idées avec les usagers qui pour lui sont les meilleurs informateurs. Et peu à peu, résultat de ces informations multipliées, il s'intéresse aux problèmes de l'urbanisme ».

Participation ? Bridgwater, 1947

Emergence du public participant auprès des figures de maîtres des CIAM

Le « *community planning* »

La grammaire participative émerge dans plusieurs pays d'Europe. L. Mumford affine la grammaire synergique geddesienne, largement diffusée tant auprès des modernistes que des traditionalistes, et la met en pratique en Nouvelle-Angleterre afin de réussir le pari d'un *New Deal* social et participatif. L'urbanisme humaniste ou démocratique anime la reconstruction en France. Au-delà d'une simple information du public, les architectes s'installent sur les lieux du projet, consultent les habitants, élaborent une hiérarchie de comités d'avis et leur demandent des indications et des dessins. Autant d'expériences et d'écrits impossibles à ignorer après 1945, car même Le Corbusier – architecte dogmatique s'il en est – comme par un fait exprès de l'histoire, fait une longue expérience participative avec les paysans de la Sarthe pour élaborer des fermes radieuses¹.

Après la Seconde Guerre mondiale, les membres des CIAM décident d'organiser un nouveau congrès qui finira par se tenir en 1947. Alors que quelques réunions clandestines ont eu lieu en Europe pendant la guerre, une section est fondée à New York en 1944 : le *Chapter for Relief and Postwar Planning*. Ce « groupe ouest » compte parmi ses membres Oscar Stonorov². Sa présence, sa connaissance approfondie des écrits de Lewis Mumford et bien d'autres indices révèlent une sensibilité qui contribue à l'élaboration d'une grammaire participative.

¹ Voir à ce sujet J. LE MAIRE, « Le Corbusier : « Participation ! » », *op. cit.*

² J. OACKMAN, *Architecture culture 1943-1968 : a documentary anthology*, New York, Rizzoli, 1993, p. 100. O. Stonorov est venu s'installer à Philadelphie en 1932 et sa ferme sert de lieu de réunion au CIRPAC en 1939.

Deux figures d'architectes cohabitent au sein des CIAM : celle du maître démiurge et celle du contextuel ; le second témoigne d'un intérêt pour le contexte humain, notamment dans son rapport avec le public. Le pédagogue organisateur est présent aussi autour de divers outils de procédure, d'enquête et d'investigation pour connaître le public.

En 1943, la remarque d'Ernest Weissman³ à S. Giedion – suite à une réunion CIAM aux Etats-Unis – renvoie à la figure d'un pédagogue coconstructeur qui instaure un dialogue entre le public et les architectes et les rassemble autour d'un idéal au sein d'une humanité constituée en « communauté » :

notre langage commun n'est pas une formule mystérieuse à découvrir, mais simplement le but manifeste de la planification : contrôler l'environnement de l'homme pour le bénéfice du peuple. Et quand je dis le peuple – j'entends le peuple et pas les planificateurs. Et quand je dis bénéfice, j'entends l'accomplissement d'une vie meilleure pour tous et pas le monde auquel quelques « planificateurs » ont l'intention de contraindre le peuple⁴.

Lors de la réunion préparatoire de Bridgwater qui se tient à Zurich en mai 1947⁵, les Américains proposent d'ailleurs pour thème le « *community planning* »⁶, manifestation là encore d'un intérêt pour les destinataires du projet, pour leurs besoins et leurs valeurs. Si le congrès de Bridgwater est en définitive plutôt destiné à un état des lieux de l'architecture moderne dans les pays des participants, le thème de la planification de la communauté avancé par les Américains sera repris, lui, lors du congrès d'Hoddeson par les Anglais à travers la définition du « *core* », « l'élément qui fait de la communauté une communauté »⁷.

Mais au sein même du CIAM VI de Bridgwater, l'attitude « communautaire » se manifeste. Le président Cornélius Van Esteren souhaite que chacun exprime ce « qui lui tient à cœur pour le développement de l'architecture sociale et de l'urbanisme

³ A travaillé avec Le Corbusier sur le projet des Nations unies en 1947.

⁴ Lettre du 16 mars 1947 citée par E. MUMFORD, *The CIAM discourse on urbanism*, *op. cit.*, p. 143.

⁵ *Ibid.*, p. 168. C'est Siegfried Giedion qui représente le groupe américain. Parmi les protagonistes qui jouent un rôle dans la construction de configurations de la grammaire participative, figurent James Maude Richards, Jaap Bakema et Ernesto Rogers.

⁶ Avant la Première Guerre mondiale, l'intérêt américain pour la planification est plus important qu'en Europe, notamment en raison du *New Deal*. La réflexion urbanistique aux Etats-Unis amène rapidement à planifier une « communauté ». C'est l'équivalent des expériences européennes entre les deux guerres autour des coopératives et des cités-jardins. Lonberg-Holm propose l'ébauche des thèmes du prochain congrès (« *community* ») lors d'une réunion du *Chapter*, le 15 juin 1945, à laquelle assistent Chareau, Giedion, Moholy-Nagy, Muschenheim, Nitzschke, Sert, Weissmann et Papadaki (E. MUMFORD, *op. cit.*, p. 149).

⁷ V. WELTER (« Post-war CIAM, Team Ten and P. Geddes' influence », publié sur www.teamten.org, 2001, p. 102) relève ce texte sur l'invitation au CIAM VIII rédigé par le groupe Mars. F. Strauven, qui aborde cette préparation du CIAM VI à travers A. Van Eyck, écrit : « le *planning communautaire*, l'industrialisation du bâtiment et la nouvelle conscience de l'avant-garde étaient tous unis sous le même dénominateur humaniste » (F. STRAUVEN, Aldo VAN EYCK, *The Shape of Relativity*, Amsterdam, Architectura & Natura, 1998, p. 122).

d'aujourd'hui »⁸ à travers des commissions. Elles traitent de la re-détermination des buts des CIAM, de la programmation du CIAM VII pour l'urbanisme, de l'éducation architecturale et enfin de l'expression architecturale⁹. Ce dernier thème fait réagir le représentant hollandais, Jaap Bakema. Il estime que les points à aborder en cette période d'après-guerre sont plutôt le logement et le rôle de l'architecte comme membre de la société (organisateur, technicien et constructeur). Ainsi la question de savoir si « les architectes ont (...) réussi à éveiller l'intérêt et la coopération du public à la préparation du plan de la ville pour le stimuler et l'enrichir »¹⁰ semble fondamentale, de même que celle de l'évaluation et de l'appréciation par le public et les architectes de l'architecture moderne. Il importe aussi de savoir si les membres des CIAM sont en mesure de réaliser leurs projets en accord avec leurs principes de justice sociale. C'est la figure du pédagogue qui est renforcée à travers le souci de consulter le public : est-ce rentable de déterminer la forme architecturale d'abord par l'économie, la mécanisation et le calcul plutôt que par « une investigation et une évaluation plus intensive de la vie humaine, des réactions humaines, du bonheur humain, de façon à stimuler et enrichir la société humaine » ?

La construction d'une grammaire participative fondée sur la figure d'un architecte engagé avec des objectifs éthiques et d'une figure de l'autre conviée à coopérer est annoncée :

(...) son architecture doit être l'expression de son amour de la démocratie, pour exprimer et incorporer :

La justice sociale, avec des chances égales pour tous

La liberté pour chacun, dans les limites indispensables à la société humaine

Le bien-être de la société humaine, la seule base pour la coopération pour solutionner nos problèmes communautaires¹¹.

Ces concepts guident l'aspiration démocratique de commissions qui doivent être formées par un architecte, un sociologue, un géographe, un économiste, un psychologue et un philosophe et travailler « dans un contact étroit avec le public ».

L'intérêt européen pour les figures pédagogique et paternaliste du modèle nordique

Outre l'idée de communauté apparaît, dans les discussions du CIAM de Bridgwater, la culture architecturale et urbanistique scandinave. Elle apporte de nombreux éléments à la grammaire participative, notamment un langage architectural issu de la construction et de l'utilisation de matériaux traditionnels, familiers, plus faciles à comprendre et à appréhender par le public. Ils montrent l'importance accordée au milieu dont les ressources et les savoir-faire locaux sont exploités. Les architectes européens

⁸ In S. GIEDION, *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Zurich and New York, Editions Girsberger, 1951, p. 7.

⁹ Dont font partie notamment J.-L. Sert, J. M. Richards, A. Van Eyck, Jaap Bakema et Jaqueline Tyrwhitt.

¹⁰ Cette citation et les suivantes sont issues du rapport du « Dutch Group the 8 », 19 mai 1947, NAI, Fonds Bakema, boîte g 9 à 21, BAKE0153, g 10.

¹¹ *Ibid.*, p. 4.

perçoivent l'importance du volet social de la politique du gouvernement suédois dans le développement des villes, notamment à travers l'enquête et la concertation. Le système coopératif historiquement ancré dans la culture scandinave est à l'origine de la création de nombreux « lieux communs » programmés par les coopérateurs qui vivent leur attachement communautaire à travers des biens communs architecturaux, équipements collectifs, buanderies, jardins, etc. Les architectes modernistes européens des années quarante vont décliner des équipements, des services à la communauté destinés à la vie sociale qui utilisent aussi un langage architectural plus traditionnel¹².

Cette culture est diffusée par les membres scandinaves des CIAM depuis les années vingt qui occupaient des postes élevés durant la Seconde Guerre mondiale et dont le travail est supporté par les partis politiques sociaux-démocrates¹³. L'arrivée de J. M. Richards¹⁴, qui a rencontré Alvar Aalto¹⁵ et d'autres modernistes comme André Lurçat¹⁶ à l'*Architectural Review*, renforce aussi l'intérêt pour la Suède. Pendant la guerre, la revue en fait un sujet de reportage. De même, en France, Robert Auzelle, est un des premiers à s'intéresser à l'architecture scandinave¹⁷ dont il tire tous les exemples contemporains présentés dans les fascicules, publiés de 1947 à 1952, du premier tome de l'*Encyclopédie de l'urbanisme*, comme l'ensemble de logements à Stockholm 1944-1946¹⁸ des architectes Grondal, Leif Reinius et Sven Backström¹⁹.

¹² « Le langage architectural de la cité du *Weissenhof* a été introduit et modifié par Asplund (exposition à Stockholm 1930), que Giedion a salué dans son article du périodique *Stein Holz Eisen*, la même année. Markelius, Sundhal, Ahren, le groupe suédois des CIAM, qui signent un manifeste *Accept* en 1931, sont les *leaders* d'une modification substantielle du *Neues Bauen* dans une direction plus populaire » (E. MUMFORD, *op. cit.*, p. 164).

¹³ Geddes cite déjà en exemple le développement des *culture-cities* suédoises en avance sur les villes anglaises sur le plan de la qualité de vie comme de la civilisation.

¹⁴ J. M. Richards (1907-1992) est un auteur et un architecte britannique diplômé de la AA School. Rédacteur en chef de l'*Architectural Review* depuis 1935, il est le chef de file du groupe Mars. Il voyage en Finlande dès les années trente et contribue par ses ouvrages à faire connaître l'architecture nordique.

¹⁵ Architecte finlandais (1898-1976). Professeur au MIT (Cambridge, Etats-Unis) entre 1946 et 1948. Certaines sources indiquent qu'il a fait une expérience de participation pour la construction des logements d'étudiants du MIT en 1944 avant le début de la construction.

¹⁶ A l'inverse, les idées s'échangent aussi à partir des Etats-Unis vers la Suède. C'est ainsi que le livre *The Culture of the Cities* de Lewis Mumford (1938) est traduit en suédois dès 1940. Il apporte des arguments qui renforcent l'humanisation de l'architecture et la participation des habitants à l'élaboration de leur cadre de vie.

¹⁷ J. LUCAN, « Un théoricien sans école », in Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000, *Colonnes*, Archives d'architecture du XX^e siècle, 19, novembre 2003, p. 16-18. R. Auzelle connaissait aussi l'ouvrage sur l'architecture mineure de Venise de E. R. TRINCANATO, *Venezia Minore*, Milan, ed. del Milione, 1948, un autre témoin de son attrait pour les traditions constructives.

¹⁸ Planches 109-110.

¹⁹ Architecte suédois (1903-1992). Il travaille avec Le Corbusier en 1932-1933 au moment où il collabore avec la coopérative suédoise *Forbundet*. Il étudie notamment au Bauhaus de Dessau. Le discours de Backström inspire beaucoup la pensée participative exposée par J. M. Richards au CIAM de 1947.

Auzelle a l'ambition explicite de faire connaître la culture architecturale et urbanistique à l'architecte et à l'urbaniste ainsi qu'à « Tous »²⁰.

En Belgique, *La Maison* montre les cités suédoises dans plusieurs numéros de 1947 qui présentent les types de maisons, les chaufferie, buanderie, restaurant, « parking » pour enfants, domestiques engagés par la coopérative²¹. En 1950, ce sont les associations assurant l'apprentissage du choix du mobilier et de sa disposition dans l'espace par les habitants et la récolte d'évaluations qui sont présentées :

la SSAM (Société suédoise des arts et métiers) (...) a aussi une mission éducative. Elle s'efforce de former le goût du public (...) elle sait que le public a aussi beaucoup à lui apprendre. C'est pourquoi elle est très soucieuse de recueillir ses suggestions. Elle joue ainsi le rôle d'intermédiaire désintéressé entre le fabricant et l'acheteur²².

Les nouveaux programmes sociaux incluent des travaux domestiques collectifs, des aménagements de récréation et de rencontre.

Les coopératives suédoises développées vers 1899 sous le nom de *Kooperativa Förbundet*²³ concernent le logement et bien d'autres services. Dès 1938, un des objectifs de la politique socialiste est de doter la Suède d'une architecture qui offre les mêmes standards de vie à tous les habitants. Le gouvernement mène des enquêtes sur le logement comme en 1934, « *Own Your Home* »²⁴. 485 maisons sont visitées et font l'objet d'essais pratiques et d'observation des habitudes et de la vie quotidienne. Les architectes dessinent ensuite la forme la plus appropriée des pièces mais aussi la configuration dans laquelle l'utilisation peut varier de façon maximale au fur et à mesure de l'évolution des familles. La coopérative développe un service d'information pour tous, jeunes et vieux :

²⁰ R. AUZELLE, *Documents d'urbanisme*, Vincent Fréal éditeur, t. 2, fasc. 16, 1954.

²¹ P. BERNÈGE, « Les réalisations sociales en Suède, Frilufstaden, la ville au grand air », *La Maison*, 8, août 1947, p. 198-202. R. Auzelle présente la cité Frilufstaden dans son encyclopédie (certaines photographies sont du même photographe Jaerke). Bernège et Auzelle se connaissent peut-être par le biais de l'Institut d'urbanisme, dans les cahiers duquel elle écrit dès 1919.

²² O. MEURICE, « En Suède, de l'artisanat au meuble de série », *La Maison*, 8, 1950, p. 228.

²³ Bien que le mouvement coopératif soit mis en application en Angleterre par les pionniers de Rochedale à la fin du XIX^e siècle et que la structure coopérative soit utilisée dans le domaine de la construction des cités-jardins en Angleterre au début du XX^e siècle, les coopératives de logement suédoises sont « redécouvertes » après la Seconde Guerre mondiale. Anders Örne (1881-1956) est considéré comme le théoricien du mouvement coopératif en Suède. Ses théories se basent sur l'expérience anglaise des pionniers de Rochedale ; il les diffuse à partir de 1918 dans nombre de brochures.

²⁴ La coopérative suédoise met sur pied son propre bureau d'architectes dans les dix ans qui suivent la Première Guerre mondiale, une décade de développement très dynamique dans le secteur de la planification du logement. La cause de la démocratie avait triomphé et pour la première fois, le besoin de logements des citoyens ordinaires était devenu une des premières préoccupations de la communauté et des architectes. La société des architectes s'associe avec la *Swedish Arts and Crafts Society* (que Giedion appelle « *the Swedish Werkbund* » dans *Mechanization takes command, a contribution to anonymous history*, New York, Oxford University Press, 1948, p. 723). La *Kooperativa Förbundet* s'est toujours intéressée aux problèmes sociaux en général et à la formation.

la méthode la plus fréquente est alors le cercle théorique sous forme de conférences sur le logement, l'ameublement, les tissus, les ustensiles ménagers, les couleurs, l'éclairage et d'autre part ils exécutent des exercices pratiques d'ameublement²⁵.

Un des textes de l'ouvrage *Swedish cooperative union and wholesale society'architect's office 1935-1949*²⁶ s'intitule « A cooperative architecture » :

dans l'art de construire, l'amateur prend toujours une part active. Une architecture est l'expression d'un groupe de personnes ou de leurs aspirations et idéaux. Donc une architecture coopérative est l'affaire de chaque adhérent du mouvement Coopératif²⁷.

D'autres initiatives témoignent de la récolte d'informations issues du savoir profane ; un important concours intitulé « ma maison » est lancé en 1942 :

les écoliers de tout le pays sont encouragés par des harangues radiophoniques à décrire leur maison. Leurs descriptions sont souvent accompagnées de photos ou de dessins ainsi que d'échantillons de papiers-peints, de tapis et de textiles²⁸.

La figure de l'architecte paternaliste suédois

Ces exemples nordiques inspirent pourtant une figure de l'architecte assez paternaliste qui entend traiter les besoins d'une masse d'individus plutôt que des particularités. Il s'agit d'informer le public, de le consulter pour obtenir des informations sur ses besoins mais pas toujours de décisions prises en participation. Mais finalement, plus que l'amateur actif qui ne semble avoir de prise que sur le mobilier ou qui voit sa participation circonscrite à des activités collectives mais pas de construction, c'est l'architecture qui sert la grammaire participative en biens communs et par la forme claire, la simplicité, la générosité et l'ordre dans la planification, le standard et les équipements collectifs qui assurent un usage flexible et long, pour un grand nombre de personnes. Le lien est très présent, organisé dans la structure de la coopérative. Le milieu est pris en compte au sens littéral de la qualité paysagère des projets et de l'emploi de matériaux issus des ressources locales pour ces ensembles de logement. L'échange des savoirs ne semble pas s'opérer directement avec l'architecte qui adopte une figure de pédagogue organisateur, mais par les associations, les coopératives, la politique du gouvernement... Néanmoins, les organes créés relèvent presque tous d'un système coopératif lancé par les habitants eux-mêmes ; ce qui assure des apprentissages qui ne sont pas exclusivement organisés par un Etat providence et sont dès lors capacitants. C'est un savoir déterminant de l'architecte qui est majoritaire, fondé sur la performance technique du standard même s'il puise à la source d'une enquête minutieuse. Les objectifs de ces figures d'architectes pédagogues sont

²⁵ *Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement*, Stockholm, Institut suédois des échanges culturels avec l'étranger, 1947, p. 23.

²⁶ Sven Backström travaille à ces ouvrages et Ralph Erskine est remercié en fin d'ouvrage pour la traduction (leurs projets sont édités côte à côte, par exemple dans *Sweden Builds* de G. E. KIDDER SMITH, London, The architectural Press, 1950).

²⁷ H. CARLHEIM-GYLLENSKÖLD, « A cooperative architecture », in *Swedish cooperative union and wholesale society'architect's office 1935-1949*, Stockholm, 1949, 2 vol., vol. 1, p. 14.

²⁸ « *Mitt Hem* », www.nordiskamuseet.se/publication.

ambivalents puisqu'ils assurent par l'éducation l'acceptation des nouveaux dispositifs de logement plutôt que de viser la liberté d'action de l'habitant et son expression.

Où les éléments d'une grammaire scandinave parviennent au CIAM de 1947

Après 1945, le système coopératif, l'architecture de type « moderne suédois » (« *Swedish modern* ») et la création d'un Etat-providence entrent dans les ambitions du gouvernement travailliste anglais²⁹. Dans des publications comme *The rehousing of Britain*³⁰, une cité de Malmö construite par « *the Swedish cooperative* » est présentée. Mais c'est la façon de procéder, montrée la même année par exemple dans *Planning our new homes, a report by the Scottish Housing Advisory Committee on the design, planning and furnishing of new houses*, qui se base sur une récolte d'informations semblable, ici des « idées sur les logements de l'après-guerre »³¹ des forces armées. Des associations sont interrogées pour définir l'habitat de demain et le comité détaillé avec soin les options avancées par les personnes interrogées et produit des plans types et des recommandations pour les constructions futures.

Les instruments de la grammaire participative scandinave sont utilisés en Angleterre notamment par Max Lock³². Il s'imprègne de la politique humaine et rationnelle de l'Etat providence lorsqu'il voyage en Scandinavie en 1937 et découvre les possibilités de l'architecture en bois et de la préfabrication qui permet un langage architectural fondé sur des matériaux traditionnels et familiers. Max Lock utilise sans doute les dispositifs légaux scandinaves pour répondre aux demandes que lui font les ministères anglais en 1944. Il détourne les obligations dictées par le *London County Council* (LCC) : assainir les *slums* et reloger, mais sans interroger les habitants. Avec ses étudiants de la *Architectural Association School*, il entreprend le dessin de maisons correspondant aux souhaits des habitants tout en respectant les budgets du LCC. Lock mobilise avec son groupe, un dispositif de la grammaire participative en installant un bureau au centre-ville ouvert à tous (parfois dans des locaux de l'administration). C'est la figure du coconstructeur qui anime les membres, des travailleurs sociaux et des professionnels qui vivent en communauté dans les faubourgs de la ville. Ce pionnier de l'approche multidisciplinaire défend de nouvelles techniques comme le « diagnostic civique » basé sur des enquêtes, une participation publique et une aide graphique³³. Avec les départements responsables de la planification, ils vont « codifier

²⁹ Les autorités suédoises éditent également des brochures en français comme « Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement », parue en 1947, qui montre en couverture la réunion d'habitants autour d'une maquette ou des femmes lavant le linge dans une buanderie collective ainsi que l'initiation des enfants à l'art du mobilier.

³⁰ J. Madge, The Pilot Press LTD, 1945.

³¹ Edimbourg, 1945.

³² Architecte et urbaniste anglais (1909-1988). Ses attaches quaker et son pacifisme expliquent en partie sa forte conviction que le citoyen doit participer aux décisions. Archives Lock mises en ligne par l'Université de Westminster, consultées en 2004.

³³ Une étude des University of Westminster Archives de Max Lock devrait compléter ces informations. Elles sont rassemblées avec celles de John F. C. Turner. Leur point commun est l'influence profonde de Patrick Geddes. L'ambition du *Max Lock Center* est d'ailleurs de rassembler des données afin que soit poursuivi un urbanisme fondé sur la triade geddesienne.

une méthode de participation sociale, et une enquête physique et économique comme une part intégrale du processus de planification légal émergent »³⁴. Le plan de Middlesborough réalisé suivant cette méthode est approuvé par le ministère. Mais malgré cela, le *Town and Country Planning Act* de 1947 qui régit l'urbanisme au niveau national ignore complètement les aspects de participation du public, à la fureur du groupe qui s'y oppose et est dissous ; ce qui met un terme à la vie et au travail coopératif.

Lock ne s'investit pas dans les CIAM mais les membres du groupe m'intéressent pour retracer la filiation entre Geddes et les membres du congrès VI, dont Jacqueline Tyrwhitt³⁵. Elle rejoint le groupe Mars qui s'impose dans la conception d'une grammaire participative à Bridgwater, suite entre autres à l'intervention de son nouveau chef de file, J. M. Richards. Ce dernier s'interroge sur la façon dont l'architecture moderne influence « Monsieur tout le monde ». Quelles que soient ses conclusions, Richards entame une critique du Mouvement moderne poursuivie par les jeunes membres qui se détachent des fondateurs des CIAM en 1959. Le débat qu'il lance introduit une préoccupation fondamentale : la participation du public à l'architecture. Ses réflexions antérieures au congrès célèbrent déjà le savoir de l'homme de la rue. Il souhaite la constitution d'un langage architectural familier aux utilisateurs suivant le modèle de l'architecture moderne scandinave.

Le new empiricism de James Maude Richards

Le débat sur les idées et les besoins de l'homme de la rue, a déjà lieu pendant la guerre³⁶ en Grande-Bretagne et s'explique par le contexte politique en France notamment avec le Front populaire. Richards réfléchit depuis le début des années quarante³⁷ à l'attitude de l'architecte et, comme d'autres de ses compatriotes, au problème de la compréhension des formes trop abstraites de l'architecture moderne

³⁴ Archives en ligne, University of Westminster, consultées en 2004, GB 1753 DC MLA, context. Tyrwhitt fait partie de l'*Association for Planning and Regional Reconstruction Limited* fondée à Londres au début de la Seconde Guerre mondiale. Elle s'implique dans l'application des grands textes législatifs d'après-guerre, dont le *Town and Country Planning Act* de 1947 (se reporter à P. CHABARD, *Exposer la ville*, *op. cit.*, vol. 1, p. 466 et s.).

³⁵ Architecte et paysagiste (1905-1983). Elle étudie dans les années vingt à la *Architectural Association School* de Londres et enseigne dix ans plus tard à l'École d'urbanisme et de recherche pour le développement national. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle fonde une nouvelle école d'enseignement de l'urbanisme par correspondance qui suit les préceptes de Geddes et formera des étudiants jusqu'en 1947 (voir à ce sujet l'article de V. WELTER, « Post-war CIAM, Team Ten, and P. Geddes influence »). Elle devient membre des CIAM, puis leur secrétaire. Elle travaille avec S. Giedion à la rédaction et à la traduction des rapports, puis avec J.-L. Sert. Elle enseigne à la Nouvelle école pour la recherche sociale à New York en 1948 et ensuite à l'Université de Toronto et à Harvard. Elle travaille sur le concept de l'Ekistique avec C. Doxiadis à partir de 1956.

³⁶ E. MUMFORD, *op. cit.*, p. 9.

³⁷ *Ibid.*, p. 163. Dès 1937, J. M. Richards rédige « La condition de l'architecte et le principe d'anonymat » (in J. L. MARTIN, B. NICHOLSON et N. GABO (éd.), *Circle*, London, 1937, p. 184-189). Il considère que l'unité d'intention permet de créer un langage culturel uniforme (dans la publication de J.-L. Sert, en 1942, *Can our Cities survive ?*, nombre d'œuvres présentées ne

par chaque individu. Il s'insurge contre l'ignorance des étudiants en architecture des *suburbs* et de la façon dont vivent la majorité des Anglais :

les clichés que l'architecture emploie dans sa maturité sont le langage du *design* lui-même, ce sont les termes dans lesquels l'architecture exprime ses idées d'une façon qui les rend claires à l'Homme de la Rue (...) en fait, l'architecture ne peut parler sans eux³⁸.

Les architectes se soucient de ce qu'apprécient vraiment les gens. Déambuler dans les rues ne suffit pas ; il faut que l'enquêteur entre dans les maisons. Et Richards de détailler papiers peints et cretonnes pour documenter sa description. Outre la laideur, les cottages et les chalets des faubourgs « ont quelque chose que la « bonne » architecture d'aujourd'hui n'a pas et dont les gens ont besoin »³⁹. Les « gens » n'aiment pas ce qui est laid, simplement, leur critère n'est pas esthétique mais symbolique ; leurs maisons présentent des éléments qu'ils aiment avoir autour d'eux : « pignons, cheminées, *bays windows* ». L'architecture moderne reste hermétique si elle ne présente pas des symboles et des « clichés ». Richards recommande d'utiliser des matériaux locaux tels la brique et les bardeaux des modernistes suédois, ou encore le bois inséré dans l'architecture suisse moderne d'avant-guerre.

Dans *The Castles on the Ground*⁴⁰, il manifeste un intérêt geddesien pour le *folk* et le « goût » populaire, un terme qu'il se propose d'éviter car il implique toujours l'autorité de l'un sur l'autre. Il propose la participation de l'homme de la rue pour dicter l'apparence de l'environnement bâti⁴¹. Geddes ne figure pourtant pas dans le catalogue de sa bibliothèque mais dans ses ouvrages plus anciens, J. M. Richards cite ceux de Lewis Mumford. Lors de l'exposition que monte Richards à Londres en janvier 1938 avec le groupe Mars, la triade geddesienne – *place, work, folk* – et son principe d'action sont bien présents dans la démarche du groupe.

En juin 1947, Richards conceptualise le *new empiricism*⁴². En Suède, l'expression esthétique du fonctionnalisme est humanisée et séduit notamment par l'utilisation de matériaux « populaires »⁴³. Il illustre la nouvelle tendance architecturale avec trois maisons de Ralph Erskine, de Sven Markellius et de Sture Frolen⁴⁴. Les procédés de

sont pas mises au crédit de l'architecte mais rassemblées comme des œuvres communes sous la bannière des CIAM).

³⁸ J. MACQUEDY (pseudonyme de J. M. Richards), « Criticism », *Architectural Review*, 522, mai 1940, p. 183.

³⁹ *Ibid.*, p. 183.

⁴⁰ *Castles on the Ground*, Architectural Press, 1946. Un des chapitres de l'ouvrage est reproduit dans *Architectural Review* en décembre 1946. Voir également J. M. RICHARDS, « The man's poison », *The Architectural Review*, décembre 1946, p. 153-156.

⁴¹ M. STRINGER, *Sir J. M. Richards Library*, Museum of Domestic Architecture & Design, London, avril 1997.

⁴² J. M. RICHARDS, « The New Empiricism : Sweden's latest style », *Architectural Review*, 606, juin 1947, p. 199-204.

⁴³ Pour le développement du tournant vers une architecture « populaire » suite à la victoire du Front populaire contre le fascisme en 1934 et notamment le développement de S. GIEDION, *New Monumentality*, voir E. MUMFORD, *op. cit.*, p. 164-168.

⁴⁴ J. M. RICHARDS, « The New Empiricism... », *op. cit.*

la maison autoconstruite des époux Erskine témoignent de l'attention qu'ils accordent à l'environnement. Les matériaux sont récupérés d'anciennes constructions ou de source locale. Les architectes suédois essaient, selon Richards, d'être plus objectifs que les fonctionnalistes. Il cite Sven Backström qui dit construire pour « les êtres humains comme ils sont et non pas comme ils devraient être »⁴⁵, l'architecte technicien se doublant à cet effet d'un artiste. Il accueille les besoins de l'homme, développe « une écoute pour le déplacement des valeurs et des phases de la vie actuelle, l'homme était en train de devenir une fois de plus le point de départ et le critère »⁴⁶. Il n'évoque pas un public qui participe mais critique les « maisons objectives » des fonctionnalistes modernes et exige de la psychologie de la part de l'architecte, l'architecture procurant du plaisir.

« *Spontanietet* »⁴⁷, une traduction du terme « *organic* » au sens de Wright, est souvent sur les lèvres des jeunes architectes suédois. En effet, les bâtiments du *new empiricism* sont en harmonie avec les sites et les paysages ; les fleurs et les plantes font intégralement partie du *design* général. C'est un retour à la nature et à une architecture générée par son contexte qui s'opère.

En cela, la figure richardsienne est proche de celle de coconstructeur de Geddes. Le milieu façonné par ses habitants avec leur langage architectural régionaliste et local importe beaucoup. Le familier est préservé à l'échelle de la ville et à celle de l'architecture. Le temps valorisé est le passé (qui a produit des symboles et la tradition constructive), le présent (qui les multiplie en clichés) et l'avenir à travers la conservation du caractère local et une adaptation du langage architectural. Richards reconnaît l'existence d'un « homme ordinaire » qui est créatif et a des attentes en matière architecturale. Il est expressif, sa spontanéité s'oppose au modernisme trop rigide mais il n'est pas aussi actif que l'individu avec lequel Geddes coconstruit. Il y a un échange des savoirs et une mise en retrait même, de la figure de l'architecte ; ce qui est dommageable pour la figure du coconstructeur et renvoie à celle de l'organisateur. Il finit par se fier aux clichés, se cantonner à un réemploi un peu littéral des éléments traditionnels. Il cherche à s'appropriier le savoir des gens à travers des enquêtes et des voyages, à le capter plutôt qu'à réaliser un échange. Il adapte le langage de son architecture pour répondre au goût de l'homme de la rue. Néanmoins, alors que Geddes est un des participants, Richards est une figure d'architecte chef d'orchestre, qui a une position dominante dans l'élaboration du langage et de l'architecture. A l'inverse de Geddes, « l'autre » n'est pas particularisé ; Richards le traite comme une multitude. Il est bien dans la posture du pédagogue, il propose que l'architecture moderne soit enseignée afin de devenir la référence des gens.

⁴⁵ S. BACKSTRÖM, « A Swede looks at Sweden », *Architectural Review*, septembre 1943, p. 80.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ « *workaday common sense* » (E. DE MARÉ, « The antecedents and origins of Sweden's latest style », *Architectural Review*, janvier 1948, p. 9).

De la réception à la participation de « l'homme moyen » au processus créatif

Les débats qui ont lieu à Bridgwater concernent, d'une part, le statut de l'architecte et, d'autre part, la confrontation du savoir réflexif avec le savoir déterminant à travers l'acquisition et le maniement du langage savant de l'architecture moderne. Le ralentissement de la diffusion de l'architecture moderne depuis 1930 est en cause et Giedion y voit deux raisons dominantes : « l'une est liée à l'individualité de l'architecte lui-même, l'autre à l'influence extérieure du goût du public actuel (...) »⁴⁸.

Lors du CIAM VI, la participation est évoquée par J. M. Richards ainsi que des questions qui « toutes touchent au facteur humain et aux rapports entre architecte et public »⁴⁹. Il fait partie de la commission d'« expression architecturale » avec S. Giedion, J.-L. Sert, A. Van Eyck, J. Bakema, et d'autres membres du groupe Mars, intéressés « par les réactions émotionnelles de l'homme ordinaire à l'art moderne et spécialement à l'architecture »⁵⁰. Cet intérêt inaugure une tension récurrente dans l'histoire de la participation en architecture :

L'architecte doit-il investiguer les raisons qui constituent les opinions exprimées par le public en matière d'expression architecturale et se permettre d'être influencé par elles ou l'architecte doit-il, tenant compte du fait que, comme cela a été montré avec éclat lors des années de guerre, l'homme est une créature rapidement adaptable, poursuivre avec toute sa force la cristallisation de ses propres concepts architecturaux⁵¹ ?

A partir de ce moment et jusqu'à la fin du siècle, l'équilibre entre les acteurs des processus participatifs oscille, perturbant la toute-puissance de la figure de maître de l'architecte et sa mainmise sur le projet. Cela se produit autour de cette tension précise : la satisfaction du goût régnant au risque du populisme *versus* l'apport d'une esthétique nouvelle porteuse d'un message progressiste, imposée d'autorité. « Que peut faire l'architecte consciemment pour apporter le lien manquant entre ses propres expériences d'expression et le désir frustré du public d'y participer ? »⁵².

Le public qui exprime un jugement de goût – une réception subjective – pourrait aussi, à écouter Richards, réagir sur des bases rationnelles si l'architecture usait d'un langage qu'il puisse manipuler et comprendre. Or sa crainte est de voir l'architecture moderne devenir un art apprécié par les seuls connaisseurs... L'architecte dès lors « doit-il faire un effort spécial pour permettre à l'homme de la rue – qui est, pour la première fois dans l'histoire, le réel patron de l'architecture – *de partager d'une manière ou d'une autre le processus créatif* »⁵³. L'issue éducative que propose Richards est fondamentalement geddésienne :

⁴⁸ S. GIEDION, *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, *op. cit.*, p. 5. Le titre et l'ouvrage sont bilingues.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 14.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 32.

⁵² *Ibid.*, ainsi que les citations suivantes.

⁵³ NAI, Fonds Bakema, boîte g 9 à 21, BAKE0153, *op. cit.*, g 10. C'est Bakema qui souligne.

doit-on penser que l'architecture se soumet alors aux goûts non formés de l'homme de la rue ou des conseils et comités qui le représentent ? Pas nécessairement. Parce que l'architecture est un médium éducatif en elle-même. Elle peut montrer à l'homme ce que la science est capable de faire pour lui et donc aider à créer une demande pour l'application rationnelle des significations pour lesquelles l'architecture moderne peut donner une expression formelle. L'homme de la rue en viendra à apprécier l'architecture moderne, visuellement et fonctionnellement quand il aura saisi tout ce qu'elle peut rationnellement enrichir dans son environnement⁵⁴.

Richards propose soit d'user de significations symboliques ou émotionnelles pour le peuple ordinaire « de telle façon que l'architecture puisse rester un art dont les hommes partagent les aventures », soit de « développer son langage actuel dans une direction plus humaine ». Il ne veut pas dire que l'homme moyen peut « contribuer au *design* actuel des constructions »⁵⁵ mais que les standards visuels de l'architecture moderne font partie de son expérience, de sorte que son appréciation se base sur ce qui signifie déjà quelque chose pour lui au plan émotionnel. Dans la figure du pédagogue de Richards, l'esthétique et le langage architectural sont les médiums de la grammaire participative.

Dans le texte original, J. M. Richards fonde un tournant participatif, indiquant que la pratique par laquelle les modes percolaient « du haut vers le bas » était le reflet de la hiérarchie d'un système social qui a désormais changé ; « l'architecture moderne s'enorgueillit de sa conscience sociologique et de trouver son inspiration dans les besoins actuels de l'humanité »⁵⁶. Ainsi, les villes existantes dont les habitants apprécient l'identité et les traditions particulières peuvent être préservées ; avec le soutien de l'homme de la rue, l'urbaniste pourra alors intensifier le caractère local plutôt que le détruire. Les architectes doivent intégrer dans le paysage les bâtiments anciens et les traits topographiques de la même façon que les matériaux familiers dans l'architecture. Les qualités humaines, « le contraste, la variété et l'individualité » tendent à disparaître à l'échelle de l'architecture à cause des techniques déshumanisées employées aujourd'hui ; elles devraient être préservées dans le paysage urbain, « amplifiant la continuité historique de la croissance de la ville »⁵⁷.

Alternativement, pouvons-nous décider qu'un temps pourrait venir où le processus d'industrialisation lui-même devra être arrêté, parce que son inhumanité menace de peser plus que ses avantages économiques. Ou bien autre alternative, devons-nous craindre que la standardisation des composants du logement soit si bien acceptée que le public ne requière plus la maison elle-même comme un médium de son expression personnelle⁵⁸ ?

⁵⁴ NAI, Fonds Bakema, boîte g 9 à 21, BAKE0153, *op. cit.*, g 10. Le passage est souligné dans la marge par Bakema.

⁵⁵ J. M. RICHARDS, « Architectural expression », CIAM VI, Commission 3 b, 25 (folder B4, JLS/CIAM), *Architects' Journal*, 25 septembre 1947, p. 277-281.

⁵⁶ « CIAM BRIDGWATER 1947 Architectural expression (papier de J. M. Richards) », NAI, Fonds Bakema, boîte g 9 à 21, BAKE0153, g 100.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.* Ce passage n'est pas repris dans *A Decade of new architecture* de Giedion. Bakema le souligne sur son exemplaire.

De l'ordinaire, de l'imagination et de la spontanéité opposés à la rationalité déshumanisée

Le grand nombre est à l'origine de discussions sur « l'ordinaire » qui apparaissent dans plusieurs interventions lors du CIAM de Bridgwater. Richard Neutra dénonce la diversité mensongère des habitations de Los Angeles dont le stuc des styles régionaux – chalet en bois, cottages, maisons géorgiennes, ranchs mexicains – dissimule l'ossature d'origine. Les couleurs, les matières plastiques et synthétiques qui composent ces architectures, sont la « tyrannie du sens commun », lance-t-il ! Aldo Van Eyck⁵⁹ entend, lui, mettre fin à une autre tyrannie, celle du bon sens rationaliste et fonctionnel dont s'arment les architectes modernes au détriment de l'imagination. Les CIAM se refusent à réviser les valeurs périmées d'un monde révolu, simplement en leur donnant « un nouveau vêtement venu en direct de la blanchisserie du bon sens ». Dès lors, aucune justification rationnelle ne peut être satisfaisante. Bien que l'architecture – et la planification en général – réponde à des fonctions tangibles, son objet ne diffère finalement en rien des autres activités créatives, c'est-à-dire exprimer par l'homme et pour l'homme le flux naturel de l'existence. Les fonctions sous-entendues dans le mot « fonctionnalisme » ne sont adéquates que pour adapter l'environnement de l'homme plus exactement à ses exigences élémentaires. Van Eyck pose donc la question : le CIAM doit-il se proposer de « guider » une conception mécaniste et rationnelle du progrès pour améliorer l'environnement humain ? Ou doit-il tendre à changer cette conception ? Il n'y a pas de doute sur la réponse : la « réévaluation universelle de l'élémentaire » passe par l'imagination et la sensibilité. D'autres architectes de la génération de Van Eyck réalisent les « inadéquations du processus architectural dont ils ont hérité du Mouvement moderne pris dans sa totalité, mais plus important, chacun a pressenti que l'autre avait déjà trouvé le même chemin vers un nouveau commencement »⁶⁰. Van Eyck réconcilie deux savoirs, le subjectif et le rationnel, celui de l'artiste et celui de l'architecte. Le langage de l'architecture, s'il intègre l'imagination en plus des données rationnelles, est manipulable par tous les individus sensibles et pas seulement par les spécialistes ; l'imagination sert de dénominateur commun.

Dans les plaines de jeux d'Amsterdam sur lesquelles Van Eyck travaille au même moment, l'enfant est un participant qui utilise des formes stables, archétypales, qui n'imposent pas une fonction mais suggèrent de nombreux usages et parlent cette langue élémentaire. Il développe une analyse de la place de l'enfant dans la ville, qui

⁵⁹ Architecte hollandais (1918-1999). Il a trente ans lors du CIAM VI de Bridgwater. Il écrit notamment dans la revue *Forum*, à l'instigation de Jaap Bakema (de 1959 à 1963). Il édite avec De Carlo la revue italienne *Spazio e Società* qui est le pendant de l'édition française d'Henry Lefebvre, *Espace et société* (dont la *Critique de la vie quotidienne* (1947) a profondément marqué Van Eyck). Avec les situationnistes au début des années soixante, il élabore une figure de l'autre spontanée et expressive. Son texte est issu d'une de ses interventions lors d'une réunion préparatoire à Bridgwater du groupe hollandais des CIAM tenue à l'usine Van Nelle de Rotterdam, en juin 1947.

⁶⁰ Alison Smithson explicite la pensée de Van Eyck lors de cette allocution de 1947, in A. SMITHSON (éd.), *Team 10 Primer*, Cambridge (Mass.), London, MIT Press, 1974.

aboutit à la publication de *The child, the city and the artist* en 1962⁶¹. Au début de son activité d'architecte, il est impliqué dans un projet de la municipalité d'Amsterdam. De nombreux jardins existent mais ils sont réalisés et gérés par une association qui en réserve l'accès aux enfants de ses membres. La municipalité décide en 1947 de créer des plaines publiques, à raison d'une par quartier. Van Eyck livre un premier travail d'une grande simplicité qui sera plébiscité par la population. Les formes primaires des équipements de jeu laissent une liberté totale d'utilisation ; le langage simple utilisé par Van Eyck est destiné à être compris et utilisé par tous. Il réalise en trente ans plus de sept cents plaines de jeux qui créent un réseau dans la ville et injectent une nouvelle forme de vie (à l'inverse des plaines de jeu fermées qui isolent les enfants de la scène de la vie urbaine⁶²). L'objectif est d'aménager les chancres urbains à l'intention des enfants et de permettre ainsi leur rencontre et leur invention active d'usages autour des formes de la ville que les adultes ne perçoivent pas. Les enfants participent alors que les adultes sont passifs :

Le citoyen a abandonné son identité
Il est devenu un observateur plutôt qu'un participant,
Une âme isolée parmi des milliers d'âmes isolées.
Mais l'enfant se retire de ce paradoxe.
Contre toute attente, il découvre son identité (...)⁶³.

Les enfants n'attendent pas d'invitation de l'architecte à participer, ils dialoguent avec l'espace et leurs pairs sans architecte. Aldo Van Eyck explicite cela plus tard à travers le concept d'*in between* et la traduction architecturale qu'il en fait. Le concept est issu de sa lecture de Martin Buber⁶⁴ qui détermine trois formes de dialogue : le dialogue technique, qui arrive dans l'intention d'acquiescer de l'information ; le monologue qui masque un dialogue et le dialogue authentique (*genuine dialogue*), qui se caractérise par l'intention d'établir une relation vivante mutuelle entre « toi et moi ». Buber pense que le dialogue sincère et véritable n'a pas besoin d'être acté à travers un rituel traditionnel parce qu'il peut aussi passer par le toucher ou le silence. Ce qui importe dans ce dialogue, c'est le « entre » que Van Eyck spatialise dans ses « *in between* » architecturaux⁶⁵. Dans plusieurs de ses bâtiments, les salles sont

⁶¹ Kahn, qui rencontre Van Eyck au CIAM de Otterlo en 1959, le recommande à l'Université de Philadelphie, Van Eyck y enseigne durant l'été 1960. Il propose et dirige un projet sur l'interaction de l'enfant et de la ville qui est appliqué dans plusieurs zones. L'université lui commande ensuite la rédaction d'un ouvrage qui est publié en 1962. V. LIGTELIJN, F. STRAUVEN (éd.), *Aldo Van Eyck, Writings*, vol. 1, *The child, the city and the Artist* (1962), Amsterdam, SUN Publishers, 2008, p. 224.

⁶² A. VAN EYCK, « Child and the City » (première publication « Kind en stad », *Goed Wonen*, octobre 1950), in V. LIGTELIJN, F. STRAUVEN, *op. cit.*, p. 102-107. Van Eyck reprend les propos de L. Mumford qui écrivait que la ville était la scène de la vie.

⁶³ A. VAN EYCK, « When snow falls on the city » (1957), in V. LIGTELIJN, F. STRAUVEN, *op. cit.*, p. 108.

⁶⁴ Philosophe (1878-1965).

⁶⁵ Cette conception de l'*in between* en relation à Buber est développée in L. LEFAIVRE, A. TZIONIS, *Aldo Van Eyck Humanist Rebel, in between in a postwar world*, Rotterdam, 010 Publishers, 1999, p. 66.

disposées pour provoquer la rencontre et ce dialogue « entre toi et moi » dans cet « entre-deux ». Plutôt que de chercher une participation effective, Aldo Van Eyck s'investit dans la recherche architecturale d'un espace « communiquant », ludique, qui suscite une relation entre l'homme et l'architecture autre que la relation rigide fonctionnaliste. Pour lui, l'architecture est un dialogue ; ce n'est pas toujours la figure de l'architecte qui dialogue avec l'utilisateur, c'est la forme qu'il dessine. Pour la maison Hubertus (1976-1978), un projet plus tardif de Van Eyck,

le dialogue entre l'architecte et l'utilisateur fut établi depuis le début et continua pendant des années après que le bâtiment fut achevé. Donc la signification des nouvelles configurations inventées par l'architecte peut être apprise par les usagers, de la même façon qu'il pouvait apprendre d'eux pendant qu'il créait le schéma ⁶⁶.

Van Eyck s'inscrit dans une figure de pédagogue organisateur en quelque sorte. Mais ici, point de manuel technique ou langagier, c'est la forme elle-même qui est le médium d'une grammaire participative dans laquelle l'architecte s'est effacé. C'est aussi un pédagogue coconstructeur pourtant. Il intervient en aval et en amont de la réalisation comme observateur des usages et de la réception des formes architecturales qu'il a conçues. L'étendue extraordinaire du corpus de ses plaines de jeux lui permet un cycle de réception et d'usage rapide et récurrent qu'il faudrait étudier en détail. S'il n'est pas réalisé verbalement, l'échange de savoir se produit néanmoins via un savoir expressif exprimé corporellement par l'usage qu'en font les enfants. La tension entre le bien architectural et le lien est ici à son comble, la forme et l'espace étant postulés comme créant la rencontre. La relation entre les hommes et les choses va être étudiée à travers la notion de *core* lors des congrès suivants ; Van Eyck mentionne les plaines de jeux dans ses planches de Dubrovnik en 1956 comme *core*. Le lieu est sans doute le réseau de plaines de jeux dans la ville d'Amsterdam, un territoire commun à la communauté des enfants, « un réseau finement maillé » ⁶⁷, avec l'ambition que la ville soit une plaine de jeux.

Lors du CIAM de 1947, Van Eyck est le porte-parole de la jeune génération d'architectes qui va changer les CIAM en proposant une nouvelle définition de l'architecture et ouvre la voie vers le processus de projet.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 134.

⁶⁷ Van Eyck in V. LIGTELIJN, F. STRAUVEN, *op. cit.* p. 112.

Vers l'objet architectural, division des CIAM

De l'omission de la participation...

S. Giedion, rapporteur des congrès internationaux d'architecture moderne, fait une réception distraite du thème de la participation des usagers¹. Dans ses écrits antérieurs et postérieurs, il investit pourtant autour d'éléments importants pour les figures de la grammaire participative, comme l'intérêt qu'il porte à l'homme, à la société qu'il constitue et dont il faut connaître les détails quotidiens. Au début des années trente, par exemple, il entame une recherche à propos de la « naissance de l'homme moderne » et propose aux historiens de changer de point de vue et d'examiner les « événements mineurs quotidiens » dans l'idée de saisir « l'essence de l'âge ». La seconde partie de son travail de thèse est consacrée à l'examen des « tâches sociales de l'architecture ». Il étudie les fondations biologiques de la vie de tous les jours au XIX^e siècle et s'intéresse aux essais de logements philanthropiques. Il réunit une vaste documentation sur l'histoire de l'aide aux pauvres et l'histoire récente du logement social² ainsi que sur le rôle de la femme dans la production et la vie de famille. Pourtant, en rédigeant le rapport du congrès de 1937 par exemple, Siegfried Giedion mentionne le génie de l'architecte mais il omet l'importance et la richesse de l'expérience participative de l'urbanisme rural et de la ferme radieuse de Le Corbusier qu'y rapporte Norbert Bézar.

¹ La participation du public a pourtant déjà été évoquée lors des réunions préparatoires auxquelles il a assisté.

² Les expressions entre guillemets sont issues de E. MUMFORD, *The CIAM discourse on urbanism, op. cit.*, p. 31. Ce matériel n'est pas publié directement dans les livres de Giedion.

En rassemblant les thèmes abordés en 1947 sous le titre « rapports entre architecte et public »³, S. Giedion évoque la question de la participation du *common man* à l'architecture moderne posée par Richards, mais il l'ampute de certaines notions importantes. Ces rapports se font par le biais de la réception de l'architecture par le public mais pas dans un échange de connaissances pour concevoir le projet. Si « la responsabilité croissante de l'architecte envers la société » est affirmée, les objectifs des CIAM restent abstraits et globalisants :

satisfaire aux besoins spirituels et matériels de l'homme par la création d'un milieu conforme aux concepts sociaux, éthiques, esthétiques et scientifiques de l'urbanisme et de l'architecture. Tendre à l'épanouissement de l'individu harmonieusement intégré dans la vie collective⁴.

Giedion mentionne dans le compte rendu de Bridgwater l'importance d'intégrer les arts à l'architecture pour contribuer à la compréhension populaire de l'architecture moderne. Il propose de débattre du « problème esthétique » ou de « l'expression émotionnelle »⁵ en réconciliant la science et la philosophie. Pour Giedion, la période du rationalisme touche donc à sa fin :

les méthodes les plus intangibles d'expression reconquerront des droits égaux avec le monde de la logique et nous ne serons plus effrayés de perdre pied dans l'émouvante répercussion de l'esthétique, ni ne poursuivrons l'erreur du XIX^e siècle donnant les valeurs esthétiques pour une matière strictement personnelle⁶.

L'architecture et la planification urbaine sujettes à des jugements affectifs ne sont dès lors plus isolées des autres arts (la peinture et la sculpture). Giedion recommande un travail en équipe autour de « l'expression architecturale » qui inclut les artistes et les architectes... Mais il n'évoque pas le public de l'architecture qu'il ne croit sans doute pas capable de s'exprimer. Il semble donc que l'historien prenne le parti de relater plutôt les débats esthétiques et fonctionnalistes du Mouvement moderne, que ceux qui concernent la grammaire participative et la figure d'un public qui participe. Il faut dire que les actes des congrès ont un but politique : diffuser les bienfaits de l'architecture moderne⁷, ce qui peut expliquer la censure du texte de J. M. Richards. Dans son intérêt pour l'homme, Giedion est distant ; dans la figure d'architecte qu'il construit, le public n'est pas susceptible de participer. Il prend l'homme et ses agissements comme des objets d'étude. L'architecte est un maître paternaliste qui s'adresse au public afin de le convaincre du bien-fondé de l'architecture moderniste et pas un pédagogue qui lui donne les moyens de participer. L'architecte est l'expert et l'artiste qui doit en conscience choisir jusqu'à quel point il s'enquiert des désirs de l'homme et quels compromis il fait avec l'esthétique moderne pour en tenir compte.

³ S. GIEDION, *A decade of New architecture...*, *op. cit.*, p. 14.

⁴ *Ibid.*, p. 19.

⁵ *Ibid.*, p. 43.

⁶ *Ibid.*, p. 35.

⁷ Dans les buts réaffirmés des CIAM après Bridgwater figure « la promotion d'une popularisation large de ses principes par la publication de livres, périodiques et articles, l'organisation d'expositions, la projection de films, l'usage des radio transmissions adressées au grand public dans tous les pays » (NAI, Fonds Bakema).

La posture éthique de ce maître est essentiellement relative à l'intégrité de l'artiste qui risque de trahir son art en se laissant influencer par les goûts du public ; c'est un maître contextuel qui s'intéresse à la réception de l'architecture moderne :

jusqu'où doit-on suivre le goût qui prévaut pour satisfaire les désirs de l'homme ordinaire, ou jusqu'où devrait-on aller de l'avant – comme le fait chaque chercheur – en accord avec sa conscience⁸ ?

Un public sensible et actif

D'autres modernistes des CIAM que Giedion côtoie développent pourtant des idées qui concourent à l'émergence de la grammaire participative⁹. Ainsi, lors du CIAM de 1930 à Bruxelles, W. Gropius commence-t-il son exposé en disant que « le raisonnement en termes de planification urbaine ne devait pas être strictement économique mais devait aussi prendre en compte les nécessités sociales et psychologiques »¹⁰. L'architecture est « rationnelle » mais en accord avec le sens commun d'hommes considérés comme des données abstraites pour des raisons d'économie du projet. Pourtant, les analyses de villes menées dans le cadre des congrès suivants ne comprennent pas l'étude spécifique des nécessités sociales et psychologiques que requiert Gropius en 1930 ; elles sont disséquées en termes de surface, de densité et de qualité du logement. Lors du congrès de 1933, le groupe anglais Mars, de création récente, critique d'ailleurs ces études urbaines soigneuses mais où manque une analyse sociologique de « la demande architecturale des différentes classes de la communauté » que les Anglais pratiquent dans plus d'une étude historique¹¹.

Walter Gropius correspond avec Giedion juste avant le congrès de Bridgwater et réalise l'absence des hommes dans les publications des CIAM : « l'autre jour j'ai regardé attentivement notre publication sur les unités et cette vision m'inspire sur les nombreuses erreurs que nous avons faites à cette époque. L'élément humain n'y

⁸ *Ibid.*, p. 19. Giedion poursuit le questionnement dans une revue suisse, *Plan*, en 1947 : « aujourd'hui en Angleterre, derrière toutes les discussions, repose la question, que veut l'« homme moyen » ? Dans quelle mesure devons-nous répondre à certains souhaits ? Sont-ils légitimes ? Sont-ils un atavisme pur ? De l'extérieur on peut vraiment comprendre l'intensité avec laquelle ces questions sont posées de la part de peintres, sculpteurs, architectes et écrivains ».

⁹ Contrairement à ce qu'affirme Charles Jencks, en 1973, dans *Modern Movements in architecture* : « les principaux protagonistes [des mouvements modernes] – Mies, Gropius, Wright, Le Corbusier et Aalto – n'eurent souvent qu'une connaissance très faible de ces idéologies [libertaire et égalitaire], tout spécialement vers la fin de leur carrière (...) » (*Mouvements modernes en architecture*, Liège, Mardaga, 1977, p. 96). Jencks relate pourtant nombre d'expériences bien connues des modernistes, il les classe dans la « tradition activiste » (avec les architectures spontanées des *barriadas* ou celles des bidonvilles) (*Ibid.*, p. 94).

¹⁰ E. MUMFORD, *op. cit.*, p. 50.

¹¹ Dans son analyse de ce congrès de 1933, E. Mumford (*op. cit.*, p. 92) énumère les membres du groupe Mars à l'époque : sont à relever les noms de S. Chermayeff (1900-1996) qui part aux Etats-Unis en 1940 et participera à la constitution avortée du groupe ouest qui prépare également le CIAM de Bridgwater, et de B. Lubetkin (1901-1990). Dans la suite de leur carrière, ils ne seront pas étrangers à l'émergence d'une grammaire participative.

existait pas »¹². Lors de ce congrès de 1947, Gropius présente un rapport montrant que l'« *architectural education* »¹³ doit offrir un enseignement autodidacte et actif de l'architecture, à la fois théorique et pratique. Dès l'enseignement général, les élèves devraient recevoir une formation artistique complète qui soit pratique et participative afin de forger un esprit qui manie un langage servant de base à la compréhension architecturale. Gropius souhaite que tout le monde pratique et expérimente l'architecture comme il en est du langage de base de la musique. Cet objectif ne peut pas être atteint par le seul savoir théorique ; il doit se combiner avec une expérience pratique continue afin d'aller vers « une participation directe dans les techniques et les processus de réalisation »¹⁴. Ce qui m'intéresse dans le discours de Gropius, c'est qu'il tend à rapprocher le savoir scientifique et l'imagination, celui du spécialiste et celui du public. Il veut promouvoir « la capacité créative par la participation directe dans la réalisation de l'environnement » et ajoute que « faire » n'est pas le simple auxiliaire de « penser », c'est une expérience indispensable¹⁵.

Quant à l'apprenti architecte, il doit expérimenter en stage et sur le terrain la synthèse des aspects techniques, économiques et formels en « relation étroite avec les besoins des gens qu'il sert »¹⁶. Il doit apprendre à travailler en équipe pour devenir le coordinateur de toutes les individualités engagées dans la conception et l'exécution des tâches de planification et de construction. Gropius ajoute à la figure de l'architecte de Richards une posture éducative qui concerne la formation d'un large public autant que des architectes et envisage l'autre comme actif et créatif.

¹² Cité par J. BOSMANS, « CIAM after the War : a balance of the Modern movement », in V. GREGOTTI (éd.), « The Last CIAMs », *Rassegna*, 52, 1992, p. 8. C'est ainsi que dans sa publication à propos du théâtre total, Gropius insiste : « (...) rassemblement architectonique universel de tous les facteurs qui façonnent l'espace et dont l'articulation pragmatique rassemble aussi les hommes : théâtre communautaire qui lie le peuple, centre spirituel vivant destiné à la masse. Unité de la scène et de la salle (...) Mobilisation de tous les moyens qu'offre l'espace pour tirer le public de l'apathie où l'a plongé l'intellect, pour l'assiéger, le bousculer, et l'obliger à participer au jeu (...) faire participer activement le spectateur aux processions et aux marches » (W. GROPIUS, *Architecture et Société*, textes choisis, présentés et annotés par L. Richard, trad. D. Petit, Paris, Editions du Linteau, 1995, p. 144). Gropius suit peut-être les publications de Kahn et Storonov éditées par la Copper and Brass puisqu'il dessine des logements préfabriqués pour la firme Hirsch Copper and Brass Works, en 1931, aux Etats-Unis. Lorsque lui-même construit en 1940 en Pennsylvanie (New Kensington), il a peut-être rencontré Storonov qui travaille avec Kastner à la construction des *Carl Mackley Houses* à Philadelphie sur les mêmes principes... En 1950, il propose à Sert l'intégration au groupe CIAM de « Louis I. Kahn, Buckminster Fuller, I. M. Pei, Paul Rudolph, Ralph Rapson, Gyorgy Kepes, Hugh Stubbins, Carl Koch, Percival Goodman » avec les planificateurs « Clarence Stein, Lewis Mumford, Catherine Bauer, Reginald Isaac, Lloyd Rodwin, Garret Eckbo et William Wurster » (E. MUMFORD, *op. cit.*, p. 204). Plusieurs d'entre eux développent une grammaire participative.

¹³ Il s'agit sans doute de son allocution à l'UNESCO en 1947 ; le texte est publié par Giedion dans son rapport de 1951, *Dix ans d'architecture contemporaine*. Giedion ne publie pas l'intervention de Gropius sur l'urbanisme.

¹⁴ W. GROPIUS, « Architectural education », in S. GIEDION, *A Decade of New Architecture*, *op. cit.*, p. 42-43.

¹⁵ *Ibid.*, p. 44.

¹⁶ *Ibid.*

Un public expressif : la fortune de la spontanéité

S. Giedion décèle un écho à la préoccupation humaniste de W. Gropius dans le développement de la notion de « *core* » qui intègre le facteur social dans l'urbanisme des CIAM. Le « *core* » est le lieu de la spontanéité, on le trouve dans les villes anciennes comme Venise et il est l'exact opposé de la « mécanisation » dans la conception de l'urbanisme. Le « *core* » se fonde sur l'espoir que les expressions artistiques modernes incitent les gens à agir spontanément¹⁷. Les commissions « Urbanisme » et « Rapports sociaux » du CIAM de 1951, rédigent des conclusions communes puisque leurs travaux se confondent dans l'élaboration du « *core* » :

la société moderne est devenue passive en toute chose, l'individu est pris dans un mécanisme implacable de labeur et de dénuement, il a perdu toute possibilité d'employer les ressources propres à l'homme c'est-à-dire :

L'action, l'invention, la participation.

L'homme moderne regarde, entend, subit, mais il n'agit plus lui-même¹⁸.

Le rapport laisse entendre que les CIAM vont proposer des équipements capables de rendre actifs les membres de la société moderne et un outillage qui se prête à la manifestation et à l'enregistrement des réactions spontanées et des ressources d'action, de participation et d'invention des citoyens. Les conclusions du CIAM VIII rédigées par Giedion, ne retiennent pourtant que l'opportunité pour les citoyens d'avoir des activités spontanées dans un espace conçu à cet effet. Elles n'envisagent pas la participation de l'homme de la rue, dont la spontanéité serait une richesse pour élaborer de l'environnement. Laisser la place à du non planifié, faire du *core* « un paysage civique » destiné à mettre en scène la spontanéité¹⁹... C'est l'idée défendue par Jaap Bakema lors du CIAM VIII à Hoddeson. Dans son exposé intitulé « Relation entre les hommes et les choses », il décrit le *core* comme un moment et pas comme un lieu : quand la conscience s'éveille à la plénitude de la vie au moyen de l'action coopérative. Bakema constate le manque de *core* dans notre société alors qu'il apparaissait dans les villes hollandaises du Moyen Age. Un équilibre entre les choses et les hommes existait alors, que la mécanisation a détruit : les choses ont pris plus d'importance que les relations entre les hommes. Dans la ville elle-même, il n'y a plus d'expression claire de la valeur de ces relations, mais les gens en ont réalisé l'importance et pour en montrer la valeur, ils prennent part à des activités. Le CIAM doit stimuler cette possibilité par l'urbanisme, l'architecture, la sculpture et la peinture. Les dessins présentés par Bakema montrent une unité de vie de cinq cents habitants dans laquelle toutes sortes de familles peuvent trouver place, dans des bâtiments variés. Les auteurs du projet croient que l'activité peut-être une approche

¹⁷ « A hope for artistic modern expressions that would stimulate people to act spontaneously », in V. GREGOTTI (éd.), *op. cit.*, p. 14.

¹⁸ « Compte rendu final, Commission I Urbanisme CIAM VIII », NAI, Fonds Bakema, boîte g 9 à 21, BAKE0153, g 18, 8 pages. C'est l'auteur du compte rendu qui souligne.

¹⁹ Banham en discutera dans « Spontaneity and Space », dans la série *Non Plan* des années soixante ; la spontanéité n'a plus cours dans les centres villes anciens, mais produit le *strip* de Los Angeles où l'architecture est remplacée par des signes.

directe de la vie. Aussi l'ont-ils traduite en termes d'urbanisme en ménageant dans chaque unité un espace consacré à des activités diverses comme le jardinage.

Giedion reconnaît à l'homme une capacité d'action dans la société, « il a envie – ce en quoi il diffère de l'homme du XIX^e siècle – de participer à la vie de la ville et d'y jouer le rôle qui lui revient »²⁰. Il donne l'exemple d'une fête à Munich lors de laquelle les spectateurs dansent avec le cortège et deviennent acteurs²¹ :

La spontanéité avec laquelle tout cela se passait fut pour tous une révélation. Etre acteur et spectateur à la fois, apparut comme un besoin vital. On ne peut plus douter de ce que la disposition à jouer simultanément ces deux rôles n'existât dans le grand public : pour sa part, la foule est prête. Reste à savoir si nous le sommes aussi. N'attendons pas que se soit formée une nouvelle structure sociale clairement définie. Demandons-nous simplement ce qui est resté de « l'homme nu et dépouillé » à qui forme et moyens d'expression peuvent et doivent être donnés, de cet homme nu et dépouillé qui n'est pas un simple symbole mais une réalité que nous représentons nous-mêmes. La question essentielle qui se pose aujourd'hui est celle-ci : que faire pour qu'une partie des multiples relations possibles entre le moi et le toi passe dans la vie quotidienne et les heures de loisir ? Il faut pour cela la clairvoyance des autorités pour créer dans cet organisme qu'est une ville des points de cristallisation, et l'imagination des architectes pour leur conférer une forme concrète.

Même s'il souhaite que l'homme soit actif, Giedion laisse toujours à l'architecte la maîtrise de l'esthétique et le soin d'innover. Bien que « le futur centre de vie collective [doive] être édifié par la communauté pour la communauté », cette dernière reste un ensemble d'individus abstraits. Selon Giedion, l'architecture doit proposer une nouvelle forme de vie collective pour éduquer l'homme du peuple, des « lieux de rassemblement où l'homme reprendrait conscience de ses besoins ensevelis dans son âme qui, de nos jours, sont atrophiés »²².

Cet homme ordinaire n'est toujours pas une figure de l'autre participante :

ce petit livre se propose de montrer le tragique divorce, qui au siècle dernier et dans notre siècle, a séparé les artistes créateurs et le vaste public et le sépare encore. Leur distance diminue à vue d'œil aujourd'hui ; si elle a pu prendre jadis des dimensions catastrophiques, la faute en incombe indéniablement aux critiques qui confirmèrent le public en question dans ses erreurs de jugement. (...) dans l'architecture et dans l'urbanisme, les perspectives se sont considérablement améliorées par rapport au siècle dernier. Semblables à des limaces qui s'attaquent aux jeunes pousses, la bave de la presse et l'opinion du grand public avaient fait échouer à l'époque toute tentative de renouvellement dans l'architecture »²³.

Sans renouvellement, le risque est grand de revenir à un éclectisme fait de clichés et de formes vides de sens. L'évocation du cliché renvoie à l'article de J. M. Richards, Giedion, lui, en refuse l'usage aux artistes créateurs. Ils ne doivent pas devenir

²⁰ G. SIEGFRIED, *Architecture et vie collective. Redonner la ville aux hommes* (1956), trad. G. Pauline, Paris, Editions Denoël-Gonthier, 1980, p. 128.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 60.

²³ *Ibid.*, p. 8-9.

les « serviteurs dociles du goût régnant ». Car de cette façon, ils iraient au-devant des instincts inférieurs et ils s'apercevraient rétroactivement le goût du grand public, de l'homme moyen.

Les relations suivies de Jacqueline Tyrwhitt avec S. Giedion permettent certainement l'échange d'idées à propos d'une grammaire participative, parce qu'elle est une geddesienne convaincue²⁴. Tyrwhitt, qui n'a jamais physiquement rencontré Geddes, lui porte un intérêt instrumental et professionnel²⁵. Comme l'écrit A. Smithson²⁶, la théorie de Geddes a nourri la pensée urbaine de la génération de Tyrwhitt et de Lock avec qui elle travaille. D'après cette dernière, l'idée d'investigation et de planification de Geddes était tellement en avance sur son temps que seule une conversation personnelle pouvait la communiquer, mieux que son livre parfois confus²⁷. Après 1945, l'époque est mieux à même de comprendre ses idées, maintenant que la vue offerte par la voiture, l'avion et le cinéma a fait de la vision simultanée une expérience commune. Les nouveaux geddesiens sont architectes²⁸ et Tyrwhitt – qui devient membre du groupe Mars en 1941 et des CIAM pour lesquels elle travaille avec S. Giedion à la rédaction et à la traduction des rapports à partir de 1947 (elle sera secrétaire temporaire de 1951 à 1964) –, n'y est pas étrangère.

En outre, Giedion remercie Jacqueline Tyrwhitt pour son aide « impossible à évaluer » et sa traduction « de nouveau matériel » dans la préface de l'édition de septembre 1966 de *Space, Time and Architecture*. Alors qu'il ne mentionne nulle part Geddes dans l'édition de 1954, il ajoute deux pages où il évoque rapidement Patrick Geddes et Arturo Soria y Mata, sans signaler pour autant la dimension participative des écrits du premier²⁹. En 1966, Geddes a enfin intégré l'histoire de l'architecture moderne ou plutôt il entre en scène, sans doute parce que Giedion a enfin accepté de

²⁴ Son professeur, E. Rowse qui a étudié au collège d'Edimbourg avec Geddes, délivre un enseignement directement dérivé des théories de l'Ecosais. Tyrwhitt enseigne à son tour l'urbanisme geddesien pendant la guerre. En 1947, Tyrwhitt publie *Patrick Geddes in India* alors qu'Arthur Geddes, avec qui elle est en contact, envoie l'exposition de son père au département d'urbanisme de l'Université de Londres (Tyrwhitt l'exposera à Londres en 1948). L'exposition est demeurée en caisses depuis sa mort en 1932 à l'université de Montpellier. J. Tyrwhitt poursuit la diffusion de l'idéologie participative notamment en rééditant *Cities in evolution* en 1949. Voir également D. PINSON, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », communication CIAM IX, 1953-2003, 2003, p. 5.

²⁵ P. CHABARD, *Exposer la ville, op. cit.*, vol. 1, p. 469.

²⁶ A. SMITHSON (éd.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, New York, Rizzoli, 1991, p. 14.

²⁷ Peter Abercrombie rapporte que la chambre d'Edimbourg à l'exposition était un cauchemar de complexité, un mélange confus – cartes postales illustrées, coupures de journaux, ancienne et grossière gravure sur bois, diagrammes étranges, reconstructions archéologiques « et Geddes parlant, parlant » (rapporté par J. TYRWHITT dans *Cities in evolution*, 1949). Il fallait avoir la chance que le professeur surgisse dans une exposition pour que tout s'illumine par son discours.

²⁸ P. CHABARD, « Comment un livre change : *Cities in evolution* et les usages de Patrick Geddes (1912-1972) », *Genèses*, 3/2005, p. 76-97.

²⁹ A la fin de l'ouvrage *Architektur und Gemeinschaft* (Hamburg, Rowohlt, 1956), Giedion signale tout de même la parution de *Cities in evolution* dans la table reprenant les principaux écrits sur l'urbanisme.

marquer un tournant dans l'histoire du Mouvement moderne³⁰. Il semble évident que Tyrwhitt fait remarquer à Giedion l'impossible absence de l'Écossais. Leur travail en commun rend impensable l'hypothèse que Giedion ait oublié l'urbanisme participatif par distraction ; il doit, me semble-t-il, avoir laissé le sujet de côté volontairement.

Pourtant, le risque que prennent les CIAM en s'entêtant dans l'abstraction est déjà dénoncé à la veille de Bridgwater, notamment par Pierre-André Emery³¹, lorsqu'il écrit à Le Corbusier :

ai reçu les propositions CIAM pour le prochain congrès. L'architecture et ses rapports avec la peinture et la sculpture. Ont-ils perdu la tête ? Cela évoque le leitmotiv d'Ecochard durant la tournée « et pendant ce temps le peuple souffre »³².

L'intervention de Le Corbusier à Bridgwater, relatée par S. Giedion, ne semble pas influencée par cette lettre. Elle se résume à un discours assez inspiré autour de la conscience individuelle que l'architecte doit retrouver³³, où Le Corbusier s'écarte radicalement d'une grammaire participative en architecture. En effet, la conscience individuelle qu'il évoque est celle des architectes, « la lumière fondamentale » qui doit éclairer leurs agissements et qui leur dicte le programme de leurs travaux : « l'expérience personnelle, l'œuvre privée. C'est la participation de chacun à la construction de l'ensemble ». Le Corbusier n'envisage en fait que la participation des architectes et leur laisse entière autorité quand il s'agit d'imaginer l'architecture. A propos de l'entreprise collective, Le Corbusier parle d'« un individu qui s'adresse à des frères », mais il entend bien que ce soit l'architecte qui tienne en ses mains « l'œuvre commune » à l'heure de sa naissance. Les frères évoqués ne sont qu'un public destiné à écouter l'architecte. Cet homme s'adresse « à des inconnus qui existent, qui sont là, qui attendent (...) ».

A la lecture de ces textes relatant des échanges nourris autour de la participation et au regard de la réflexion de Giedion se dégagent des hypothèses sur ce qui a manqué aux fondateurs des CIAM pour devenir les figures de pédagogues d'une grammaire participative de l'architecture et de l'urbanisme. L'hypothèse la plus évidente est qu'il s'agit d'un choix : certains architectes, dont Giedion, font celui de l'image et du langage rationnel ; ils persistent à penser l'architecture comme un objet abstrait plutôt que de s'engager dans une voie participative. Il est certain qu'une autre option se dessine en même temps, celle qui mène à valoriser le processus architectural plutôt que l'objet, ainsi que le laissent entendre J. M. Richards et le groupe Mars. La voie de l'objet, prise par la génération qui a créé les CIAM, est une voie plus dogmatique

³⁰ Dans les archives en ligne de Lewis Mumford, on trouve des extraits de son exemplaire de *Space, Time and Architecture* de 1949 : alors que Giedion évoque Einstein pour parler de la pensée simultanée, Mumford inscrit dans la marge : « la pensée simultanée c'est Geddes ! ».

³¹ Architecte suisse (1903-1982). Il collabore avec Le Corbusier et fait une carrière en Algérie. Lors du CIAM de 1947, il est en voyage d'études aux États-Unis. Il sera appelé au comité directeur des CIAM en 1952.

³² FLC, P.-A. Emery à Le Corbusier, lettre du 8 mars 1947.

³³ Les phrases entre guillemets qui suivent sont de Le Corbusier (in S. GIEDION, *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, op. cit., p. 36).

qui mène à l'esthétique rationaliste³⁴ et l'architecture-objet dont l'objectif est la communication avec le public et l'ajustement d'un langage (la compréhension par le public de la terminologie utilisée par les CIAM est recommandée à plusieurs reprises, dès les discussions de La Sarraz³⁵). Les idées de Le Corbusier vont effectivement se concrétiser dans une politique de diffusion de l'architecture moderne et de réception des réactions du public : la « participation » de ce dernier est toujours limitée à une réaction face à l'architecture moderne achevée.

Complément d'enquête : la réception de l'architecture par le public

Pour augmenter la fortune de l'architecture moderne, la stratégie des CIAM consiste à informer le public de ses préceptes. La charte d'Athènes permet de communiquer quelques principes simples et exprimés sans utiliser de termes techniques, dans une langue accessible à tous³⁶. Les architectes cherchent à s'informer également et tendent à « observer les réactions du public aux applications des principes CIAM, afin de profiter de ces observations pour rendre leur activité plus vivante, plus efficace et toujours mieux au service des intérêts de la communauté »³⁷.

Ce double mouvement laisse la place, auprès du maître paternaliste, à une figure de maître contextuel, un échange de savoirs différé par l'intermédiaire d'outils. Les membres des CIAM décident donc de prendre note de la réception de l'architecture par le public dans une grille de présentation des projets qui doit être établie par l'ASCORAL. Cette Assemblée de constructeurs pour une rénovation architecturale fondée par Le Corbusier, se réunit pendant l'Occupation. En font partie Norbert Bézard et Hyacinthe Dubreuil, les acteurs de l'expérience participative de la ferme radieuse avec Le Corbusier, et de jeunes membres des CIAM comme Roger Aujame et Gérald Hanning mais aussi Georges Candilis, qui travaille dans l'atelier de Le Corbusier, ou encore l'architecte suisse P.-A. Emery. Les travaux qui occupent l'ASCORAL sont l'édition de *Manière de penser l'urbanisme* qui sort en 1946 (parmi les projets récents achevés par les membres de l'ASCORAL figure le *Mundaneum* pour Genève réalisé avec Otlet) et celle de *Trois établissements humains*, une publication qui relate les échanges entre les acteurs du processus participatif de la ferme radieuse. Nombre de membres de l'ASCORAL font partie ensuite de l'ATBAT, l'Atelier des bâtisseurs, fondé en 1947. Ce groupe (notamment la section algérienne, dirigée par Candilis à partir de 1949) entame une réflexion esthétique sur le logement qui interfère sans doute dans la création de la grille de l'ASCORAL. Le travail interdisciplinaire entre architectes, techniciens et ingénieurs y est favorisé (ne manquent plus que les usagers).

³⁴ A Paris, lors de la réunion des 4 et 6 mars 1949, un débat sur l'esthétique est choisi comme thème pour le congrès de Bergame qui a lieu la même année. Les questions dégagées sont : existe-il des rapports entre les arts majeurs et quels sont-ils ? La collaboration est-elle possible entre l'architecte, le peintre et le sculpteur, et de quelle façon ? L'homme de la rue est-il en état de réceptivité face aux œuvres architecturales résultant de cette collaboration ?

³⁵ Par exemple, à propos de l'utilisation du terme français « urbanisme » dans la déclaration, il est considéré par Hugo Häring comme incompréhensible par le public.

³⁶ M. LODS, « Attaques contre la charte d'Athènes », *L'architecture d'aujourd'hui*, 15, novembre 1947, tribune libre, non paginé.

³⁷ S. GIEDION, *A decade of New architecture*, op. cit., p. 19.

Tous ces acteurs – Otlet, Bézard –, ces éléments – le *Mundaneum* et l’urbanisme rural – attestent de la sensibilisation à la grammaire participative de cette équipe qui réalise la grille. S’y ajoute le contexte de Bridgwater dans lequel son élaboration est décidée. Elle doit servir à présenter les buts des CIAM redéfinis lors du congrès³⁸.

Elle est le médium destiné à rendre compte de l’enquête préalable au projet. Cette minutieuse investigation sert la grammaire participative, dans la mesure où la connaissance du terrain apporte les informations nécessaires à l’homme moyen pour qu’il participe et à l’architecte pour qu’il s’imprègne des données du lieu, de son histoire et de ses habitants. L’enquête geddesienne est intégrée par les architectes dans leur pratique depuis la première reconstruction pour quelques-uns et lors de la seconde pour beaucoup, mais par le biais de la grille, elle est publiée et en quelque sorte validée par les CIAM. La grille est reproduite dans *L’architecture d’aujourd’hui* en janvier 1949 et utilisée dès le congrès de Bergame, en juillet de la même année. La première version paraît aussi dans *A decade of new architecture*, en 1951, et elle se trouve encore dans le rapport du CIAM VIII d’Hoddeson, en 1952. Cette dernière n’est pas l’original créé par l’ASCORAL ; elle a été « revue par le groupe Mars », indique l’éditeur, et présente une parfaite assimilation des principes geddesiens. Jacqueline Tyrwhitt est rédactrice du rapport de ce CIAM, *The Heart of the City*, et J.-L. Sert y collabore avec la volonté de réintégrer la connaissance de l’histoire pour comprendre la situation contemporaine. C’est perceptible dans l’édition qui de plus concerne une échelle réduite, le cœur de la ville, plutôt que d’être un catalogue de *City planning*. Dans la grille CIAM figure nommément l’usager. La structure de la grille de l’ASCORAL³⁹ laisse une large place à la contextualisation sur laquelle s’appuie la redéfinition de l’architecture moderne qui advient à la fin des années quarante. La grille s’inspire d’outils élaborés par des personnalités ayant bien intégré l’utilité de l’enquête préliminaire pour la conception urbanistique et la grammaire participative, notamment des travaux de Louis Van Der Swaelmen qui analyse les programmes urbains d’une façon très similaire. Dans le tableau de 1916 pour l’organisation administrative, Van Der Swaelmen liste, en ordonnée, les institutions (l’institution pour l’embellissement de la vie rurale) et leurs thématiques (archéologie, patrimoine monumental, naturel) et, en abscisse, les différents niveaux de pouvoir qui assurent ces compétences (du conseil consultatif local des collectivités au ministère des Travaux publics). Les thèmes que les administrations doivent documenter sont les mêmes que ceux que l’ASCORAL demande aux architectes de développer dans les rubriques de la grille. Là où le paysagiste inscrit « institution pour la protection des monuments », l’ASCORAL requiert une « étude du rapport avec l’ancien ». Quand Van Der Swaelmen envisage deux volets « pour la protection de la nature », « au point de vue scientifique » et « au point de vue pittoresque », dans la grille de l’ASCORAL y font écho les rubriques intitulées « réactions d’ordre rationnel » et « réactions d’ordre

³⁸ J. BOSMANS, « CIAM after the War : a balance of the Modern Movement », in V. GREGOTTI (éd.), *op. cit.*, p. 10.

³⁹ Un numéro du *Carré bleu* (1, 1967) intitulé « Coopération pluridisciplinaire dans l’aménagement de l’espace » reconnaît le travail de l’ASCORAL et son rapport avec P. Geddes. Les articles sont « L’œuvre de Patrick Geddes », par André Schimmerling et « L’Ascoral », par Roger Aujame.

affectif ». Les deux schémas mentionnent les « institutions d'études économiques » (ou « incidences économiques ») ou encore les « institutions d'études juridiques » (ou « législation »)... L'éventail complet des renseignements indispensables pour l'enquête du tableau de Van Der Swaelmen est transcrit dans la grille de l'ASCORAL. Dans ce compte rendu des investigations menées lors du processus de planification, c'est l'enquête prônée par le paysagiste – et par Geddes – qui est inscrite et formalisée dans la pratique des architectes modernistes⁴⁰.

Ceci est d'autant moins étonnant que Le Corbusier est au fait du *survey* de Geddes auquel l'introduit sa collaboration avec Paul Otlet en 1928 pour le *Mundaneum*. Le Corbusier écrit qu'il s'agissait d'édifier un « système d'enquête mondiale, instantanée, innombrable, multiforme, présentant l'homme dans ses réalisations créatrices, conceptrices »⁴¹. Il liste déjà des médiums pour la présentation « des objets, des spécimens, des modèles, des courbes, des photographies, des schémas »⁴² (des éléments précisément utilisés par la jeune génération d'architectes qui vont se servir de la grille de l'ASCORAL). La procédure mise en place par Otlet est imprimée dans la structure de la grille de l'ASCORAL. Elle est indéniablement geddesienne : il est bon de réaliser un inventaire, de connaître les besoins immédiats et futurs et d'analyser les documents récoltés afin d'établir un premier plan en vue d'informer le public⁴³. Otlet aspire ensuite à la participation directe du public qui doit réagir au premier plan élaboré afin que la version finale résume toutes les modifications apportées par les groupes de citoyens.

La grille de l'ASCORAL est destinée au *town planning*, une prise en compte du milieu de l'architecture. Le Corbusier explique à ce propos : « cela coûte peu et l'effet est grand sur le public »⁴⁴. De plus, il affirme utiliser la grille comme un « instrument pour penser »⁴⁵ ; celle-ci permet en effet de présenter le projet devant deux ou quarante personnes afin de le rendre facile à comprendre et de le diffuser au public⁴⁶. La grille a aussi pour but avoué d'embrasser l'étude d'une ville en un coup d'œil et de vérifier ainsi rapidement les incongruités éventuelles. C'est aussi

⁴⁰ Dans les années soixante, cette grille inspirera l'élaboration d'autres tableaux comme celui de Doxiadis qui s'attache à la grammaire participative en architecture. Le lien entre les matrices de Geddes, la grille CIAM et la grille Ekistic de Doxiadis est établi dans l'introduction de l'ouvrage de G. BELL, J. TYRWHITT, *Human identity in the urban environment*, London, Penguin Books, 1972.

⁴¹ Le Corbusier in *Mundaneum*, 1928, cité par J.-F. FUEG, V. PIETTE, « Otlet, Le Corbusier et la cité mondiale », in P. BURNIAT, *Le Corbusier et la Belgique*, Bruxelles, Les rencontres de la Fondation le Corbusier et CFC Editions, 1997, p. 135.

⁴² *Ibid.*, p. 135-136.

⁴³ A. SEGERS, *Paul Otlet, op. cit.*, p. 74.

⁴⁴ J. TYRWHITT, J.-L. SERT, E. N. ROGERS, *CIAM 8, The heart of the city : towards the humanisation of urban life*, London, septembre 1952, p. 171.

⁴⁵ L'expression « *a thinking tool* » fait directement référence aux travaux de Patrick Geddes et à ses *thinking-machines*. On la retrouve sous la plume de Le Corbusier in *Ibid.*, *CIAM 8*, p. 172.

⁴⁶ Sa formulation évoque un discours « direct » du projet, qui parle de lui-même sans intervention orale de l'architecte qui s'efface donc... Cette forme de présentation est encore loin d'une conception participative, elle est seulement à rapprocher de la réception (*Ibid.*, p. 175).

un moyen de comparer des villes dans le détail, ainsi que la concrétisation d'un outil de présentation dont Geddes avait donné l'impulsion dans ses expositions de villes. Dans la grille de travail qu'il met au point, Le Corbusier fait apparaître quatre fonctions : « habiter, travailler, cultiver le corps et l'esprit et circuler » et « la réaction aux thèmes » du public. Les critiques attendues sur le projet sont d'ordre rationnel et d'ordre affectif. Ainsi, il sera plus facile de vaincre la résistance générale de l'homme ordinaire contre l'architecture moderne. Le Corbusier déclare : « finalement, vient la réflexion, la réaction de l'opinion publique, à la fois rationnelle et sentimentale des usagers, de l'opinion de l'autorité »⁴⁷. La présence d'une case destinée à la réception de l'architecture par les usagers amorce une grammaire participative sous la forme d'une première consultation.

Certains membres qui assistent aux débats du CIAM VI de Bridgwater, tel Gerald Hanning, ont compris l'importance de la question de la participation des usagers à l'architecture. C'est pourquoi, déçu par la direction dans laquelle les CIAM se fourvoient, il considère leur prise de position comme « mal située et fallacieuse »⁴⁸. Hanning leur reproche de ne se soucier que de problèmes techniques ou de considérations esthétiques au lieu de prendre en compte les problèmes concrets de la reconstruction. Dans cette lettre de rupture avec l'ASCORAL et les CIAM, il distingue avec lucidité les deux voies envisagées par les groupes de travail des CIAM : un travail en équipe pluridisciplinaire ou une participation du public. Il choisit la seconde et déplore l'abandon de toute activité « militante » sur le plan national et international au profit d'un académisme moderniste :

l'élargissement de l'action CIAM par l'alliance avec des groupements organisés de médecins, de scientifiques, d'artistes, de techniciens, sur la base d'une doctrine ou d'un manifeste commun pouvait paraître désirable pour l'efficacité de l'action pour une reconstruction valable. Cette action basée sur une activité des « usagers », qui revendiquent un établissement valable, pouvait encore mieux rendre efficace l'intervention des CIAM⁴⁹.

Hanning déplore que l'ASCORAL « n'offre aucune valeur organisée des différentes disciplines ou des usagers, mais seulement un échantillonnage de technocrates spéculatifs »⁵⁰. Les objectifs de la grammaire participative d'Hanning sont de répondre à des besoins humains engendrés par la crise du logement due à la guerre plutôt qu'à des questions esthétiques ou techniques. La figure qu'il évoque est celle d'un pédagogue coconstructeur, militant et engagé, collaborant autour de l'objet architectural avec des usagers actifs.

⁴⁷ Dans la version anglaise, les « usagers » sont « *the client* » (une connotation individuelle et autoritaire à prendre en compte, à la place des occupants multiples que l'architecte ne « doit » pas spécialement écouter). *Ibid.*, p. 173.

⁴⁸ FLC (D2-16-119), lettre de G. Hanning à Le Corbusier du 10 octobre 1947.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

TROISIÈME PARTIE

Vers le processus (1948-1969)

Du logement à l'habitat : constitution du lieu commun

Au cours du XX^e siècle, et de manière plus intense dans les années cinquante, les architectes qui conjuguent une grammaire participative, accentuent l'intimité entre l'architecture et le milieu et précisent son lien avec la ville. La relation des échelles – locale et régionale – est renforcée entre l'objet architectural et le contexte duquel il émerge. P. Geddes écrit dès 1915 : « le logement, bien que semblant être une vieille histoire, est transformé par la conjonction avec l'urbanisme »¹. Son contemporain, Van Der Swaelmen, aborde également la transposition de la notion de participation citoyenne de l'échelle architecturale vers celle, plus large, du quartier. Selon lui, « la maison cache la ville aux yeux des architectes » ; elle a le tort de focaliser l'attention des constructeurs sur un objet individuel et pas sur le quartier comme « unité civique ». L. Mumford a aussi amorcé la redéfinition qu'opèrent les architectes en considérant « l'habitat » plutôt que le « logement ». Quant à S. Giedion, il date d'après la guerre le « concept élargi d'habitation » dans l'histoire de l'urbanisme moderniste. Il le définit spatialement – changement d'échelle, inclusion du contexte – mais n'accorde pas de place à la dimension humaine :

(...) la cellule d'habitation à elle seule ne suffisait plus (...) ce concept élargi d'habitation inclut des aménagements collectifs en étroite relation avec le quartier dont le lotissement le plus modeste ne saurait se passer².

¹ « *Housing, though an old story, is becoming transformed, by conjunction with town planning* », P. GEDDES, *Cities in evolution, op. cit.*, p. 268.

² S. GIEDION, *Architecture et vie collective, op. cit.*, p. 10.

L'habitat³, dont le rapport avec le milieu physique est déterminant, s'enrichit grâce à l'habitant et au lien social que génère sa participation à la création de l'environnement. L'approche écologique, donc le lien au local, au particulier, et l'architecture sont des termes dont le sens se superpose avec plus de précision, notamment lors de la redéfinition de l'architecture qui a lieu à la fin des années quarante⁴.

L'architecture organique : une pratique mondiale en réponse à la crise

La discussion sur les relations architecture-urbanisme est animée notamment par Bruno Zevi⁵ à travers la notion d'« organique ». Il attribue l'échec de la bataille d'après-guerre des CIAM à leur incapacité de créer des organes internationaux :

l'autre branche de l'architecture moderne, qui n'est plus rationnelle, le mouvement qui est appelé organique, ou architecture humaine, ou *new empiricism*, n'a pas de représentation adéquate aux CIAM et ses positions culturelles sont défendues par des architectes qui sont entrés au CIAM comme partisans de l'école rationaliste, dix ans plus tôt et ont depuis subi l'évolution⁶.

Par conséquent, la majorité des architectes des Etats-Unis qui construisent la grammaire participative pour aller vers une « architecture humaine » sont absents. En revanche, ceux qui animent le débat à Bridgwater et vont développer pour certains des pratiques participatives, appartiennent à la jeune génération et vont précipiter la fin des CIAM en 1959. Ils émergent alors en une formation indépendante, le Team Ten⁷, qui

³ Le concept d'habitat est développé dans les années qui suivent par de nombreux auteurs, comme Martin Heidegger dans « Bâtir, habiter, penser », en 1951, dont la critique de la raison se base sur l'oubli de l'Être : en développant un « habiter » fonctionnaliste, le sens fondamental de l'Être dans l'architecture s'est perdu. Ou G. Bachelard, dans *La poétique de l'espace* en 1958 : le concept d'habiter permet de passer de l'espace à la compréhension de l'espace, grâce notamment aux souvenirs...

⁴ « Prendre un point de vue différent de la relation entre l'individu et un ensemble plus large, cela signifie retourner des solutions universelles à des solutions spécifiques pour des situations locales, et un changement d'une culture du *planning* urbain conduit par un rationalisme technologique à une planification inspirée par la société et la culture », D. VAN DEN HEUVEL et M. RISSELADA, « Introduction, looking into the mirror of Team 10 », www.team10.org, 2005.

⁵ Architecte italien (1918-2000), antifasciste et militant engagé dans la vie civile et dans l'architecture. Il étudie l'architecture à Rome puis sous la menace de la guerre en 1938, quitte l'Italie pour la *AA School* à Londres. Il étudie à Harvard sous la direction de W. Gropius. Fervent admirateur de Frank Lloyd Wright dont il commente l'œuvre, il dirige les quatre cahiers du mouvement *Giustizia et Libertà* (1933-1944) et prend part à des rassemblements libertaires et anarchistes. Il rentre à Londres en 1943 et rassemble à la bibliothèque du RIBA le matériel pour son livre *Vers une architecture organique*. En 1944, à Rome, il crée l'APAO qui a des antennes un peu partout en Italie. En 1948, il est enseigne l'architecture à l'IUAV de Venise et à partir de 1964, à la faculté d'architecture de Rome. En 1955, il fonde *L'architettura cronache e storia*. L'architecture organique est le fil conducteur de ses écrits qui défendent la participation en architecture.

⁶ B. ZEVI, in E. MUMFORD, *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960*, *op. cit.*, p. 199.

⁷ D. VAN DEN HEUVEL et M. RISSELADA (éd.), *Team 10, 1953-1981, In search of a Utopia of the Present*, NAI Publishers, 2005, ainsi que l'exposition au NAI de Rotterdam, « *Team 10. A Utopia of the Present* », 2005 et le site www.team10.org.

rejette l'organisation bureaucratique, trop instituée. Cette attitude montre la fortune de la spontanéité et la valorisation de figures d'architectes actives, voire militantes, qui illustrent l'engagement social et moral de la nouvelle génération. Zevi qualifie la conscience nouvelle qui s'éveille des deux côtés de l'Atlantique d'« organique »⁸, un terme qu'il relève dans les écrits architecturaux, de la Russie à l'Italie et dans les architectures modernes récentes en Europe et en Amérique. Les architectes ont une conscience commune que la liberté conceptuelle doit être limitée par les besoins réels des hommes et non par un raisonnement intellectuel abstrait aux yeux des usagers. C'est la limite du savoir expert par le savoir profane qui se dessine à travers la tendance organique. Le savoir des usagers confronté au fonctionnalisme esthétisant de *Vers une architecture* de Le Corbusier (1923). L'architecture organique manifeste ses principales caractéristiques au Japon et chez F. L. Wright, mais a des échos partout, comme dans le groupe italien conduit par E. Rogers. Zevi évoque aussi l'Angleterre qui n'aime pas ce qui est théorique, ni ce qui est génial et préfère un développement continu... Il pense d'ailleurs que l'architecture moderne évite la décadence lorsqu'elle est prise comme une pratique et non comme une théorie. Il cite également comme résistants au Mouvement moderne la Suisse, la Belgique, les Pays-Bas, mais surtout les pays scandinaves (avec les architectes Markelius, Asplund ou Aalto). « Être plus près de la vie et des problèmes de l'homme actuel, étudier sa psychologie et son bien-être n'est pas le monopole d'Aalto, même s'il en est sans doute le principal représentant »⁹, poursuit Zevi. Il évoque la critique des « maisons objectives » de Sven Backström qui aspire à retrouver une architecture humaine. Il en conclut que l'architecture s'engage dans une voie organique opposée à un chemin théorique, que ce soit en Europe ou aux Etats-Unis. Zevi liste des architectes qui se sont intéressés à l'homme avec une acuité particulière : Gropius, Lurçat¹⁰, et également Storonov, orthographié « Stonrov ». Cette mention laisse croire que l'Italien a déjà lu les brochures de Philadelphie de 1943 et 1944¹¹ avant leur collaboration... L'architecture organique est une pratique de pédagogues chefs d'orchestre que Bruno Zevi va assortir d'une figure de pédagogue organisateur. Ce dernier propose des outils d'autonomisation des participants, tel le langage architectural. Pourtant, la figure de l'organisateur est affaiblie parce qu'elle ne se retire pas tout à fait du débat esthétique. Le vocabulaire qu'elle propose n'est pas neutre ou laissé au choix de l'habitant ; c'est le langage architectural moderne qui est prôné. Les utilisateurs devraient mieux s'approprier ce langage, en l'émaillant de matériaux traditionnels qui leur sont familiers. Le manuel de Zevi renvoie à une discussion sur l'esthétique, certes plus adaptée au goût

⁸ B. ZEVI, *Towards an organic architecture*, London, Faber & Faber, [1949], p. 71, également en conclusion, p. 136. La première édition en italien (*Verso un architettura organica*, Einaudi) date de 1945 (des éléments en sont publiés ensuite dans la revue *Metron*). Cette première édition n'est pas illustrée (en couverture figure la maison sur la cascade de F. L. Wright). Les citations suivantes sont issues de la version anglaise (traduction J. le Maire).

⁹ B. ZEVI, *Towards an organic architecture*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁰ Il publie dans l'ouvrage l'école de Villejuif de 1933.

¹¹ En 1951, à Florence, Zevi réalise une exposition des œuvres de F. L. Wright avec C. Ludovici et Oscar Storonov. Il cite explicitement la publication dans *Apprendre à voir la ville*.

commun, mais néanmoins maîtrisée par les architectes, qui favorise la participation du public. Il enseigne l'histoire de l'architecture « comme méthodologie à la pratique architecturale »¹². Aux Etats-Unis, dit-il, passé les atrocités architecturales *revival*, la nouvelle génération d'architectes tente de trouver un langage commun minimum pour l'architecture : une discipline qui reconnaisse le vernaculaire et la technique, une expression architecturale du désir de sécurité :

(...) l'architecture organique a une place en elle-même – pas dans l'esthétique de l'architecture, mais dans la psychologie, dans l'intérêt social et dans les prémisses intellectuelles de ceux qui pratiquent l'architecture (...) pas, je le répète dans la valeur artistique, mais dans la mentalité et le regard psychologique que jettent les architectes sur leur travail – entre grec et gothique entre Le Corbusier et Aalto, et entre la première et la seconde génération d'architectes modernes¹³.

Zevi dessine la figure d'un pédagogue coconstructeur qui fait incontestablement partie de l'émergence de la participation. Il n'évoque pas Geddes dans cette édition, bien qu'il n'attende sans doute pas la traduction en italien des années soixante-dix pour le lire. Cette omission peut aussi s'interpréter comme l'indice de l'éveil international d'une tendance participative dans les années quarante, suscité par d'autres éléments. Zevi reçoit un enseignement de l'urbanisme qui ne mentionne peut-être pas les études antérieures à la première guerre de P. Geddes mais il est informé des recherches d'Abercrombie, héritier de l'Écossais (le même décalage générationnel se produit avec L. Van Der Swaelmen qui, en 1913, très au fait des recherches urbanistiques naissantes à l'époque, fait l'impasse sur Geddes pour utiliser la méthode d'un autre disciple, Lanchester). Redécouvert tardivement par les architectes de la seconde moitié du XX^e siècle, Geddes n'est sans doute pas à la base du développement théorique de Zevi. Formé aux Etats-Unis, ce dernier a peut-être tout simplement si bien intégré la théorie geddesienne par la lecture d'auteurs, comme L. Mumford, qu'il ne prend plus la peine de le mentionner. Zevi partage la fascination pour l'architecture nordique de Richards et pour « l'homme » qui n'est pas une unité statistique. Si dans *Vers une architecture organique*, la participation n'est pas nommée, trente ans plus tard, dans *Le Langage moderne de l'architecture*, elle définit l'architecture organique. Zevi y revoit le rôle de l'architecte et admet la participation de l'utilisateur : « la maison standardisée et l'architecte démiurge sont désormais des notions anachroniques. L'utilisateur veut participer au projet du milieu où il vit. Il veut être l'auteur ou du moins le co-auteur »¹⁴. Pour débattre de la nécessité de l'existence des architectes et de la livraison d'un objet fini, il se base sur le manifeste participatif de F. Hundertwasser¹⁵. Il laisse « à

¹² « La storia come metodologia del fare architettonico », titre de la conférence du 18 décembre 1963 de Zevi.

¹³ *Ibid.*, p. 71. Zevi reproduit un texte de Wright daté de 1939, des définitions données par Sullivan le maître de Wright, puis par S. Giedion et enfin par P. Berhens, afin d'explicitier le sens du terme « organique ».

¹⁴ *Le langage moderne de l'architecture*, trad. M. J. Hoyet, Paris, Dunod, 1991, p. 7, préface.

¹⁵ F. HUNDERTWASSER, « Mould Manifesto against rationalism in architecture » (1958), in U. CONRADS (éd.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, Francfort, 1964, Massachussets, MIT Press, London, Lund Humphries (1964) 1970, p. 157-160.

l'observateur le soin de compléter lui-même le processus amorcé par l'artiste »¹⁶. Le rôle actif et créatif de l'usager est ici réaffirmé : « il s'agit de participer à la vie de la ville de l'intérieur, non pas passivement mais énergiquement »¹⁷.

Outre la connaissance du langage architectural comme médium d'échange entre l'architecte et le citoyen, Zevi recommande à ce dernier de voyager pour s'imprégner des lieux :

ce sens de complète participation, cette volonté, cette conscience de liberté que nous éprouvons dans l'expérience physique de l'espace (...) Partout nous devons « vivre » l'expérience spatiale ; nous devons y entrer nous-même, nous sentir partie et « unité métrique » de l'organisme architectural, nous devons être nous-même dans l'espace¹⁸.

Les ouvrages de Zevi ont pour vocation d'« apprendre » à voir, à manier le *Langage moderne de l'architecture* qui convient aussi à la ville, deux échelles indissociables, « urbature »¹⁹ :

ce livre s'adresse aux producteurs, aux consommateurs et au *do it yourself*, à ceux qui veulent gérer eux-mêmes l'architecture. Il illustre sept invariants du langage moderne et en décrit la genèse historique : sept libertés créatrices, utiles à tous les niveaux de l'activité, aussi bien pour placer un tableau sur un mur que pour construire une ville²⁰.

Une ville que Zevi envisage non finie, en progression, liée à l'histoire, comme le propose E. Rogers, et dans un principe de continuité et de préexistence environnementale (1949), mêlée à l'importance de la culture architecturale et de sa transmission :

l'architecture est organique quand l'arrangement spatial d'une pièce, d'une maison, d'une ville est planifiée pour le bonheur humain, matériel, psychologique et spirituel. L'organique est basé sur une idée sociale et non sur une idée figurative, nous pouvons seulement appeler l'architecture organique quand elle a le dessein d'être humaine avant d'être humaniste²¹.

De plus en plus, les urbanistes trouvent absurdes les théories abstraites des quinze dernières années « qui réduisent l'homme à une unité statistique à loger, un groupe d'hommes à un nombre, et le problème à résoudre à un problème mathématique

¹⁶ B. ZEVI, *Le langage moderne de l'architecture*, op. cit., p. 88.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ B. ZEVI, *Apprendre à voir l'architecture*, trad. L. Trichaud, Paris, Editions de Minuit, 1989, p. 35. La première traduction anglaise date de 1957.

¹⁹ B. ZEVI, *Le langage moderne de l'architecture*, op. cit., p. 92. Le terme « urbature » figure déjà dans le texte introductif de la réédition d'*Apprendre à voir la ville* en 1971. Zevi réfléchit sur le langage dès les années soixante. En attestent ses publications, notamment « Ipotesi di un nuovo professionista : il consulente linguistico di architettura », *Settecolli*, 9, septembre 1965, p. 28.

²⁰ *Le langage moderne de l'architecture*, op. cit., p. 8, préface.

²¹ *Ibid.*, p. 76. En 1946, dans la première édition de *Domus*, E. Rogers déclare que l'architecture est aussi un problème social.

quantitatif »²². Pour Zevi, l'approche organique brise la « super-ville »²³ en organismes sociaux, donnant la plus grande importance à des solutions architecturales naturelles, variées et élégantes.

Du logement au concept élargi de *home*

Présent pour la première fois au CIAM de 1947, Ernesto Rogers en rapporte sans doute les débats à Giancarlo De Carlo²⁴, alors étudiant en architecture à Venise avec Ignazio Gardella. Si De Carlo cite Geddes comme une figure importante pour son travail, il ne mentionne pas l'avoir lu. Il expérimente la grammaire participative de l'Ecossois et la vision synergique du projet urbain inscrite dans la *thinking-machine*. Il réfléchit sur la participation aussi à travers ses contacts avec J. Turner et avec le Team Ten. Il refait le chemin geddesien, suit un élan anarchiste, éthique, idéaliste²⁵... se révolte devant la ville en ruines et prône la participation. Des deux voies qui s'ouvrent après le CIAM de 1947, De Carlo n'emprunte pas d'emblée celle du concept d'*objet* architectural, conçu comme une fin en soi, mais se positionne en faveur du *processus*, les moyens d'y arriver²⁶.

Crise du logement : l'appel à participer

Les convictions politiques de G. De Carlo – depuis son adhésion à la cellule antifasciste pendant ses études à Milan, jusqu'à son engagement durant la guerre – l'amènent en 1948 à militer en faveur de la participation dans un journal anarchiste anglais. *Freedom* – fondé en 1886 notamment par Peter Kropotkine – porte l'idéal d'une société d'aide mutuelle dans laquelle l'économie se baserait sur un concept d'échange réciproque des ressources et des bénéfiques, dans une coopération volontaire :

les anarchistes ont influé sur ma façon d'aborder un projet, en examinant tous les points de vue possibles, sans décider *a priori* que l'un est meilleur que l'autre. Je suis convaincu que l'ordre des choses change et chaque tentative pour le figer en une hiérarchie de valeurs n'est rien d'autre qu'une affirmation de pouvoir ; l'important, ce n'est pas le résultat mais le parcours effectué pour tenter de l'atteindre en accueillant tous les apports positifs que l'on rencontre en chemin, en affrontant les obstacles avec un esprit ouvert. Le doute est une clé capable d'ouvrir différentes voies d'accès au problème ; le processus est le véritable but et l'objet équivaut à une vérification. C'est

²² *Ibid.*, p. 138.

²³ *Ibid.*

²⁴ Architecte italien (1919-2005). Il ne fait partie du groupe italien des CIAM qu'en 1953, année où il intègre aussi la nouvelle équipe éditoriale de *Casabella-continuità* dirigée par Rogers.

²⁵ Voir D. PINSON, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », *op. cit.*, p. 3. Turner publie dans *Freedom*, en janvier 1948, un article intitulé « The work of Patrick Geddes » (9/1, 10 janvier 1948). De Carlo, qui écrit la même année son article fondateur du mouvement participatif en urbanisme a dû en prendre connaissance.

²⁶ Relevé dans A. VERNANT, *Architecture et Liberté, L'« Anarchitecture » de Giancarlo De Carlo, Etat du savoir critique et Questions de Méthodologie*, mémoire de DEA d'histoire de l'architecture, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, UFR Histoire de l'Art et Archéologie, septembre 2005, p. 6.

cela que je crois avoir appris de la pensée anarchiste et avoir fait passer dans ma façon de pratiquer l'architecture²⁷.

De Carlo constate l'échec de certains de ses *a priori* architecturaux à Sesto San Giovanni en 1950. Les espaces extérieurs sont utilisés à l'inverse de la conception initiale de l'architecte. Il réfute dès lors les principes modernistes, se positionne comme coconstructeur ; les usagers ne s'habituent pas au modulator ni aux typologies de logement mises en place *a priori* :

par l'observation, j'avais compris que plus que toute autre chose, il était important pour les habitants de communiquer et que l'architecture devait favoriser, et solliciter cette communication, sans préjugés, et même au risque d'avoir à reconsidérer certains présupposés de l'architecture moderne, qui étaient peut-être des préjugés ou bien qui étaient démodés²⁸.

Colin Ward²⁹ traduit l'article de jeunesse de De Carlo (l'original est publié dans la revue anarchiste italienne *Volontà*) en vue de sa parution dans *Freedom*, dont il est devenu l'éditeur en 1947. Dans la première partie, « La planification du logement en Italie », il critique la politique de reconstruction qui ignore la crise de la société contemporaine matérialisée autour du logement : Les statistiques dénombrent les logements manquants et la surpopulation ; elles révèlent un environnement dans lequel les relations humaines sont appauvries, un instrument de dégradation morale et physique. Ces crises s'accompagnent d'une « séparation de l'art et de la culture de la vie »³⁰, une séparation du savoir de l'architecte artiste de celui de l'homme de la rue que constate aussi J. M. Richards. L'impulsion de l'action directe décline, dit De Carlo. Sa critique de la ville – un organisme malin qui entraîne l'homme dans sa décadence – est identique à celle qui a vu l'émergence de la grammaire participative de Geddes et Mumford.

Les logements « ne sont pas construits pour les besoins humains tels qu'ils sont réellement mais pour l'homme abstrait conçu par l'Etat ». De Carlo voit la solution dans l'activisme puisqu'il est impossible de résoudre le problème du logement par en haut ; c'est un problème « du peuple », insiste-t-il, qui doit résulter de l'action des gens eux-mêmes.

Il décline les types d'actions directes utilisées : l'occupation illégale de maisons vides ou les grèves du logement. Il ne croit pas à la coopérative dont le premier but est de donner du travail plutôt que de fournir des logements ; elle pâtit de l'amateurisme des constructeurs-habitants et de la mauvaise qualité des matériaux. Les gens doivent obliger la municipalité à leur donner gratuitement ou à bas prix des sites et des matériaux de construction. Il abolit la hiérarchie entre l'Etat et les habitants qui doivent se constituer eux-mêmes en associations.

²⁷ *Ibid.*, p. 88.

²⁸ G. DE CARLO, *Architecture et liberté*, op. cit., p. 102.

²⁹ Journaliste anarchiste, architecte (1924-2010). Il travaille sur la question de la quotidienneté, de l'éducation, de l'autoconstruction.

³⁰ G. DE CARLO, « The housing problem and planning », *Freedom*, 12 et 26 juin 1948, non paginé. Les citations suivantes sont tirées du même article.

De Carlo évoque aussi un élargissement du « logement » à la notion de « *home* » qui, plus que quatre murs, est « l'espace, la lumière, le soleil, et l'environnement extérieur » ; ce sont aussi les écoles, les services, les espaces verts, les plaines de jeu. Le « *home* » s'étend en fait à la communauté.

Dans cet article plaidoyer, De Carlo adopte la figure du coconstructeur ; les habitants se prennent en main et n'attendent plus l'intervention de l'Etat. La maladie du logement correspond à celle de la ville. De plus, cette désintégration de la communauté médiévale³¹ vient de la perte de l'homme au profit de l'autorité, de « la subordination des faits concrets aux abstractions (...) l'homme a perdu sa capacité à donner une expression sociale adéquate à sa vie en société ». C'est l'attitude en matière de planification urbaine qui est décisive, soit une attitude d'autorité soit une attitude de participation ; « (...) le plan offre l'opportunité de « liquider » notre ordre social actuel en changeant sa direction et le but de ce changement est le préliminaire nécessaire pour une structure sociale révolutionnaire ». Cette attitude de participation se fonde sur deux arguments majeurs : d'une part, l'égalité – l'autorité ne peut pas être un agent de libération ; d'autre part, la liberté. L'homme doit se libérer lui-même dans l'expression consciente de sa volonté. Il doit le faire en investiguant des problèmes de la région, de la ville et de la maison. La planification peut être une arme révolutionnaire : « si nous réussissons, elle peut devenir un instrument effectif de l'action directe collective ».

En 1954, De Carlo renforce le concept de *home* par l'*ambiente* ; il s'oppose au formalisme qui isole des événements humains. Il refuse l'élitisme qui intellectualise la création et l'écarte du populaire :

l'ambiente serait le réceptacle du vécu subjectif, c'est-à-dire le lieu où se sédimentent les traces des multiples relations qu'une communauté, *a fortiori* une ville, a su créer avec l'Histoire, et que matérialisent l'espace de vie construit tout autant que le paysage naturel qu'elle contribue à modeler³².

Il réitère « l'appel à la participation populaire comme outil incontournable d'un urbanisme efficace »³³. Dans les propos de De Carlo, l'architecture n'est décidément plus un objet isolé ; c'est l'échelle élargie de l'habitat, du *home*, à laquelle il faut agir, puisque la communauté s'en empare avec une conscience politique. Ici se rejoignent le lieu, le bien et le lien de la triade, intriqués l'un dans l'autre dans un mouvement synergique.

Local versus régional : l'habitat est à l'échelle du quartier

Dans les années cinquante seulement, la rupture s'atténue entre les urbanistes et les architectes des beaux-arts. Dans la filière de l'urbanisme humaniste et traditionaliste tracée par Bardet, l'architecte Robert Auzelle transpose, en 1943, la notion d'îlot insalubre – qui désigne un objet – en habitat défectueux – qui englobe l'objet

³¹ Voir à ce sujet l'importance de la communauté médiévale pour la grammaire participative de L. Mumford notamment.

³² J. STANIC, « Lire les lieux », in J. MCKEAN, *Giancarlo De Carlo, op. cit.*, p. 12.

³³ D. PINSON, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », *op. cit.*, p. 4.

déclassé dans le contexte urbain nocif pour la collectivité³⁴. La même année, lors du CIAM d'Hoddeson, l'historien suédois Gregor Paulson introduit aussi la dimension écologique de « l'habitat »³⁵, qui est ensuite récurrente, comme lors du congrès d'Aix-en-Provence en 1953 dans l'appellation « Habitat : logement prolongé ». Elle est illustrée aussi par le travail de Shadrach Woods³⁶ sur le *stem*, générateur de l'habitat qui « procure l'environnement dans lequel les cellules peuvent fonctionner »³⁷. Les Smithson disent avoir « une approche écologique du problème de l'habitat »³⁸.

C'est à Sigtuna³⁹, autour de la rédaction d'une charte de l'habitat – pendant de la charte d'Athènes qui, elle, visait l'échelle urbanistique –, que débent les dissensions à propos de la notion d'habitat. Les « anciens » ne voient derrière le terme qu'un synonyme d'habitation tandis que les jeunes en ont une vision élargie dans « un sens écologique, comme un établissement humain complet pour toute la communauté – c'est-à-dire pas une collection de logements mais une structure d'habitation et de services communaux entrelacés »⁴⁰.

Aldo Van Eyck, présent à Sigtuna, utilise le terme « écologique », sanctionnant le rapprochement architecture – urbanisme⁴¹, opéré selon ses dires depuis le congrès de Bridgwater. Il est temps de cesser de diviser la réalisation de cet habitat entre deux disciplines, architecture et urbanisme :

une maison doit être comme une petite cité, si elle est destinée à être une vraie maison : une cité doit être comme une grande maison si c'est pour être une véritable cité. En fait, ce qui est grand sans être petit n'a pas de taille réelle, pas plus que ce qui est petit sans être grand. S'il n'y a pas de taille réelle, il n'y aura pas de taille humaine⁴².

³⁴ L'étude qui est son modèle est celle du groupe d'étude fondé par le Père Lebret en 1942, « Economie et humanisme » : la reconstruction de la France nécessite de mobiliser les communautés. En 1945, il appliquera cette notion d'habitat défectueux alors qu'il est en mission pour la reconstruction de villes en Bretagne : il met au point une méthode pour évaluer le degré d'insalubrité des immeubles et pour mieux connaître le mode et le niveau de vie des habitants afin de disposer d'informations préalables à la décision de conserver, d'améliorer ou de démolir (R. AUZELLE, *Recherche d'une méthode d'enquête sur l'habitat défectueux*, Paris, Vincent Fréal et C^{ie}, 1949).

³⁵ V. LIGTELJN et F. STRAUVEN, *Aldo Van Eyck, op. cit.*, p. 703.

³⁶ De nationalité américaine (1923-1973). Il a suivi une formation d'ingénieur et de philosophe.

³⁷ D. ROUILLARD, *Superarchitecture – le futur dans l'architecture 1950-1970*, Paris, Edition de la Villette, 2004, p. 63.

³⁸ A. et P. SMITHSON, « The built world : Urban re-identification » (juin 1955), in *Ordinariness and light, urban theories 1952-60 and their application in a building project, 1963-1970*, Massachussets, MIT Press, 1970, p. 104.

³⁹ En Suède ; une réunion préparatoire du CIAM IX s'y est tenue en 1952.

⁴⁰ V. LIGTELJN et F. STRAUVEN, *op. cit.*, p. 180.

⁴¹ *Ibid.*, p. 189.

⁴² A. VAN EYCK, intervention à Otterlo en 1959, *Ibid.*, p. 205. Quelques années plus tard à Royaumont, Aldo Van Eyck redéfinit l'architecture à travers l'analogie de l'arbre : « un arbre est une feuille et une feuille est un arbre » (le principe poétique en est vivement critiqué par les autres membres du Team notamment Smithson et Woods). Van Eyck rappelle l'augmentation

Se pose donc la question de définir les échelles en jeu entre architecture et urbanisme. D'une part, il y a l'échelle locale, c'est-à-dire les distances des habitations et des équipements qui les desservent, qui équivaut en définitive à une redéfinition de l'unité de quartier. De l'autre, l'échelle régionale est importante, puisque cette partie de ville est la composante d'un territoire plus large au sein duquel il est pensé. La définition du quartier marque les opérations jusqu'à la fin du siècle, spatialement mais aussi socialement : l'habitat cristallise en un lieu les liens qui caractérisent les associations humaines.

L'habitat et son échelle : le manifeste de Doorn

Les échelles d'associations sont appréhendées dans le manifeste de Doorn, rédigé par le Team Ten en 1954, qui est fortement teinté par les prescriptions geddesiennes. Il débute par cette phrase : « il est inutile de considérer la maison sinon comme une partie d'une communauté en raison de l'interaction de celles-ci sur les autres (*sic*) ». Il s'agit surtout de remplacer l'approche fonctionnaliste (habiter, travailler, se récréer et circuler) par une approche basée sur les interrelations humaines⁴³. Le terme « écologique » qui y est utilisé illustre le fait que l'habitation est issue du contexte et l'influence à la fois⁴⁴. Dans le manifeste – le lieu bâti (*place*), le travail (*work*), la communauté humaine (*folk*) – interagissent l'un sur l'autre. C'est le groupement et la densité des habitations qui déterminent les communautés – ou les associations – du manifeste de Doorn :

les communautés sont les mêmes partout (1) maison, ferme isolée (2) village (3) villes de sortes diverses (industrielles/administratives/spécialisées) (4) cités (multi-fonctionnelles). Elles sont montrées en relation à leur environnement (habitat) dans la coupe de la vallée de Geddes⁴⁵.

Les auteurs adoptent, d'une part, la vision à l'échelle régionale qu'apporte la coupe dans la vallée (de la montagne à la plaine) et ils développent, d'autre part, une vision locale qui permettra de préciser et de dessiner des modèles pour chaque communauté urbaine, de la moins dense à la plus peuplée. Leur vision les limite pourtant à une figure de maître contextuel puisqu'elle n'inclut pas la nécessité d'un autre qui participe. Le manifeste se termine d'ailleurs par cette phrase : « la justesse de toute solution pourrait reposer dans le champ de l'invention architecturale plutôt que dans l'anthropologie sociale ». C'est toujours l'architecture qui change la société. *A contrario*, le schéma de Geddes, *The Notation of Life*, établit la spirale qui mène des éléments scientifiques de toutes les disciplines (histoire, anthropologie, géographie...), à la réalisation bâtie de ces idées par les individus autodidactes. Pas question pour Geddes de dissocier l'architecture du champ social, même dans la phase de réalisation. Si, pour les rédacteurs du manifeste de Doorn, l'architecture n'est pas

des dimensions, le changement d'échelle et l'ambivalence entre les deux propositions : une maison est comme une petite ville et une ville comme une vaste maison.

⁴³ V. LIGTELIN et F. STRAUVEN, *op. cit.*, p. 180.

⁴⁴ Manifeste de Doorn, 1954, cité in V. LIGTELIN et F. STRAUVEN, *op. cit.*, p. 185.

⁴⁵ Team Ten, *The Doorn Manifesto*, Pays-Bas, 1954, in A. SMITHSON (éd.), *Team 10 Primer*, Cambridge, London, MIT Press (1968), 1974.

uniquement la somme de critères techniques ou de données programmatiques ou contextuelles, la synthèse créative qui les formalise revient à la figure savante de l'architecte chef d'orchestre. En effet, si le discours balaie l'ensemble des échelons de la maison à la ville et de l'architecture à l'urbanisme – ce qui dénote, certes, une acception à la fois de l'infime et du général qui sied parfaitement à la grammaire participative –, le recours à la participation n'y est pas mentionné. Le fait même de distinguer des types d'habitat, de les ériger en modèles comme les Smithson vont le faire, est à l'opposé des recommandations contextuelles de la figure geddesienne : les architectes dessinent des projets théoriques pour chacune des échelles d'associations comme si l'étude était faite une fois pour toutes... Ils coupent transversalement et pas longitudinalement comme le fait Geddes, amputant le concept de la vallée de la longueur qu'il présente dans le paysage, de l'amont jusqu'à la mer. Leur travail est réduit à une échelle plus locale que régionale.

Malgré leur intérêt pour le local et le spécifique, les Smithson⁴⁶ sont plus proches du maître contextuel que du pédagogue coconstructeur. Dans d'autres travaux, le lien – élaboré au Moyen Âge – entre la communauté et la ville est convoqué, signe qu'ils adhèrent à la triade geddesienne qui veut que *place*, *work* et *folk* interagissent dans la formation de la ville. Par exemple, la place médiévale est l'archétype du lieu que veulent définir les architectes anglais autour du concept de rue. Dans leurs planches pour les CIAM, ils reproduisent un tableau ancien illustrant les relations sociales qui se nouent lors de la corvée d'eau à la fontaine. Ils ne montrent pas uniquement leur projet dessiné ; ils affirment, ce faisant, que l'usage constitue la ville au même titre que son dessin en plan. Les Smithson développent une approche de l'ordinaire telle que la décrivait J. M. Richards dans son article de 1946 sur les faubourgs⁴⁷. Ils observent la décoration des logements d'un quartier. Ils rassemblent des objets du quotidien, ils font des recherches sur la réappropriation urbaine par les habitants (« philosophie du pas-de-porte »), sur des couleurs à appliquer ou des signes d'occupation de l'espace extérieur...⁴⁸. Ils pratiquent une lecture du site et de la conscience populaire : quels feuillets regardent-ils ? Quelles publicités les entourent ? Ils travaillent en cherchant les traces de l'éphémère puisque cet éphémère est source d'invention (ils collectionnent nombre d'objets, comme des cartes postales, dans les années cinquante⁴⁹). Leur processus créatif est issu d'une analyse geddesienne, approfondie et ouverte, mais ils omettent ensuite de travailler dans la synergie nécessaire pour arriver à l'architecture,

⁴⁶ Les Smithson précisent qu'ils ont pris connaissance des écrits de Geddes pendant leurs études, alors que leurs professeurs le découvrent.

⁴⁷ J. M. RICHARDS, « The man is poison », *The Architectural Review*, 600, décembre 1946, p. 199-204.

⁴⁸ Voir à ce sujet D. DUNSTER, *Alison+Peter Smithson, The shift*, London, Academy Editions, 1982, où l'on découvre comment les Smithson ont abordé des questions telles que « comment meubler une pièce » ; « pourquoi le mobilier contemporain jure-t-il autant avec les impressions produites par les bâtiments » ; « comment mettre en œuvre une décoration de l'espace authentique et primordiale ».

⁴⁹ Lorsqu'il décrit la première exposition de Patrick Geddes à Londres, P. Abercrombie cite les objets qui tapissent la salle afin de faire comprendre sa vision du *town planning* : « cartes postales, extraits de journaux, étranges diagrammes ».

'DOORN MANIFESTO'
ORIGINAL MANUSCRIPT * HABITAT * 27ans wide SWITZERLAND ix UC

1) It is useless to consider the house except as a part of a community owing to the inter-action of these on each other.

2) We should not waste our time codifying the elements of the house until the other relationship has been crystalised.

3) Habitat * is concerned with the particular house in the particular type of community.

4) Communities are the same everywhere. 1) detached house - farm.
2) Village.
3) Towns of various sorts (Industrial Administration Special.)
4) Cities (multi functional.)

5) They can be shown in relationship to their environment (Habitat) in the Geddes valley section.

6) Any community must be internally convenient - have ease of circulation, in consequence whatever type of transport are available, density must increase as population increases, i.e. 1) is least dense, 4) is most dense.

7) We must therefore study the dwelling and the groupings that are necessary to produce convenient communities at various points on the valley section.

8) The appropriateness of any solution may lie in the field of architectural invention rather than social anthropology.

Illustration 12. La coupe dans la vallée schématisée dans le manifeste de Doorn

ce qui les éloigne de la participation architecturale. Ils oblitèrent le travail collectif dans leur création tout en parcourant le chemin analytique et synthétique qui y mène. De leur aveu, les Smithson n'ont pas réussi à dépasser l'enquête minutieuse et leur fascination pour l'ordinaire : « enquête ! prêchait Geddes. Hélas, le maître n'a jamais expliqué ce qui arrivait ensuite, ou ce que vous faisiez de l'enquête une fois que vous l'aviez »⁵⁰.

John F. C. Turner⁵¹ documente le dysfonctionnement induit dans le manifeste de Doorn en ce que l'approche y est systématique. Lorsqu'il commente les machines à penser dans la seconde édition de *Cities in evolution*, il approche Geddes notamment par l'ouvrage de son professeur, J. Tyrwhitt, *Geddes in India* :

l'urbanisme, ce n'est pas faire une place, ni encore un travail de planification. Si cela doit réussir, ce doit être du « *folk-planning* » (...) trouver la bonne place pour chaque sorte de personne (...). Donner aux gens l'attention qu'ils accordent aux fleurs quand ils les transplantent, plutôt que de rudes évictions et des instructions arbitraires de « circuler », délivrées à la manière d'un policier amateur trop zélé⁵².

Les *thinking-machines* sont un moyen d'expression, pas une formule. Elles illustrent le contraste entre les façons de penser et c'est là leur unique fonction. La pensée analytique montre des faits objectifs et les isole plutôt que de les traiter comme un tout. Or, ce qu'indiquent les diagrammes, c'est qu'il faut s'exercer à une pensée synthétique pour redonner aux faits des relations dynamiques. C'est la simultanéité des pensées analytique et synthétique qui permet à l'homme une créativité formelle qui soit une solution complète, plutôt qu'une réutilisation de formes mortes. Il est inutile de les imiter alors qu'elles ont été pensées, créées et construites dans un autre temps, dans un autre endroit et dans des conditions qui demandent une forme différente. Les Smithson, eux, reviennent à la forme...

Geddes présente en effet l'architecture comme un accomplissement : la réalisation du projet (*achievement*) issu de la *synergy*. Il considère que l'art ne commence jamais en copiant des choses ; même quand il nous est demandé d'imiter, nous devrions

⁵⁰ A. et P. SMITHSON, *Ordinariness*, *op. cit.*, p. 22. L'attention des Smithson au réel avait été exacerbée par les enquêtes urbaines du *London County Council* en 1949 et 1950. On consultera les éditions de *City Development* et de *Geddes in India* pour comprendre comment utiliser l'enquête dans le projet.

⁵¹ Né en 1927. Alors qu'il est étudiant en architecture à la *Architectural Association School* de Londres, il est un lecteur assidu de *Freedom* et de Lewis Mumford – *The Culture of the City*. Il découvre le travail de Geddes de cette façon. Dans son article, « Anarchy and architecture. A personal record » (in J. HUGUES, S. SADLER (éd.), *Non-Plan, essays on freedom participation and change in modern architecture and urbanism*, Architectural Press, 2000, p. 44-51), Colin Ward signale l'admiration de Turner pour L. Mumford et le travail de Geddes. Il contribue en 1949 à la réédition de *Cities in evolution* par Jaqueline Tyrwhitt. Il rencontre Eduardo Neira lors d'une réunion des CIAM à Venise en 1950. A son invite, il part au Pérou en 1957 pour travailler à la restructuration des bidonvilles en autoconstruction. Il enseigne au MIT dans les années soixante et publiera avec R. Fitcher, *Freedom to build*, en 1972, puis *Housing by people*, en 1976. Il se consacre à la pratique et aux outils de *self-managment* pour le logement et le quartier.

⁵² J. TYRWHITT (éd.), *Patrick Geddes in India*, Introduction de L. Mumford et préface de H. V. Lanchester, London, Lund Humphries, 1947, p. 22.

sentir le besoin de *designer*. Le véritable artiste travaille avec sa vision intérieure : « le premier (le travail) vient après avoir regardé le jardin ; l'autre (la vision intérieure) doit intervenir avant d'y travailler encore »⁵³. Turner ne relève pas la disparition de la synergie dans les grilles utilisées par les CIAM⁵⁴.

Qualités des biens communs : l'œuvre ouverte et flexible

La flexibilité⁵⁵, largement mobilisée dans les discours concernant la participation, est une terminologie utilisée par V. Considérant pour qualifier le modèle fouriériste de logement. D'après Lewis Mumford, elle caractérise le plan organique, tandis que Zevi la rapproche ensuite de la notion de « non-fini » :

la participation, n'est donc plus une offre paternaliste mais un caractère inhérent à l'œuvre ouverte en train de se faire. (...) le non-fini, résultat des sept invariants, est la condition nécessaire pour que l'architecture participe du paysage urbain, en assimile les contradictions, (...) Dans le langage moderne non fini, la participation est le complément structural indispensable de l'action architecturale⁵⁶.

La flexibilité ou le projet non fini sont montrés comme des moyens de gérer une offre particularisée malgré le grand nombre d'habitants que l'architecture doit satisfaire. Ainsi, la grille de Sandy Van Ginkel et d'Aldo Van Eyck, montrée en septembre 1953 au congrès d'Aix-en-Provence, proclame-t-elle : « chacun a le droit à l'habitat (...) le plus grand nombre (...) ». A. Van Eyck et J. Bakema ajoutent d'ailleurs au manifeste de Doorn une seconde partie intitulée « L'habitat pour le plus grand nombre – *The aesthetic of number* » (la monotonie du nombre et la recherche autour de la variation sont déjà la problématique du peintre R. P. Lhose et du mouvement De Stijl dont Aldo Van Eyck et Bakema sont familiers)⁵⁷. Les projets doivent résoudre les problèmes esthétiques résultant de la standardisation des éléments constructifs :

comme un facteur positif dans l'expression plastique. L'architecture et l'urbanisme doivent perdre leur caractère fini. L'habitat devrait être planifié et construit de façon à ne pas résister à leur développement spontané (le développement de ceux qu'ils servent)⁵⁸.

L'objectif esthétique introduit la présence humaine et ce qu'elle apporte de spontanéité si elle participe à l'occupation et à la transformation par l'usage des

⁵³ P. GEDDES, « The world without and the world within », tiré de « Sunday talks with my children » (1905), in *Cities in evolution*, annexe à la seconde édition, 1948.

⁵⁴ Ni Welter récemment.

⁵⁵ Terme peu usité à ma connaissance avant 1940, dont il fait l'apologie à propos du plan libre encore dans *Le langage moderne de l'architecture* (1973, p. 64). On le trouve dans *Culture of the Cities* de Mumford (1938), dans les écrits des années quarante de Van Eyck et plus tard dans le vocabulaire d'Alexander et de Kurokawa (interventions de Royaumont, 1962).

⁵⁶ B. ZEVI, *Vers une architecture organique*, op. cit., p. 78-79.

⁵⁷ V. LIGTELJN, F. STRAUVEN, op. cit., p. 192.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 193, il s'agit de la relecture du manifeste de Doorn en 1954.

infrastructures. Le *stem*⁵⁹ de l'équipe Candilis, Josic et Woods⁶⁰ a un équivalent à la grande échelle, le *web*, qui intègre une participation de l'habitant durant l'usage :

(...) les systèmes ne se limiteront pas aux trois dimensions habituelles, ils auront également une dimension temps. Les systèmes seront suffisamment flexibles pour permettre leur extension et des transformations intérieures au cours de leur existence. Les systèmes resteront ouverts vers l'intérieur comme vers l'extérieur (...) ⁶¹.

A Royaumont en 1962, Shadrach Woods évoque le *stem* dont la temporalité longue englobe l'usage. L'architecte ne peut ériger des ensembles planifiés *a priori* parce que dès que la première infrastructure est construite, elle influence l'environnement et les données de base qu'il a étudiées en sont donc changées. Il propose que

la cité soit considérée comme un organisme vivant et que cette structure soit « *open-ended* » et basée sur les possibilités d'un changement continu. (...) Nous essayons de construire dans une possibilité de changement et de croissance (...) et qui soit capable de s'adapter aux nouvelles conditions une fois construite et idéalement dans le futur qui soit aussi capable de se réadapter ⁶².

Ce qui implique de « briefer » les gens et qu'ils participent : « tu dois travailler avec lui ou lui doit travailler avec toi » ⁶³. La discussion autour de la présentation de Woods tend à redéfinir la position de l'architecte et son implication dans la forme. Il n'est pas seulement un technicien qui compose des structures mais il a un rapport important au terrain et en pédagogue coconstructeur, il tient compte de la communauté humaine dès avant le projet.

Georges Candilis se réfère sans doute au *web* de Toulouse-le-Mirail ⁶⁴ lors de la réunion du Team Ten à Londres en 1969. Il évoque en effet une « structure à remplir » qui a permis un contact avec des étudiants « révolutionnaires ». Il explicite son travail pour un centre de récréation dans le sud de la France avec un système de construction à compléter par les utilisateurs : « cela peut être une contribution essentielle pour une plus large participation dans le processus de décision pour la construction de l'environnement humain » ⁶⁵. Néanmoins, la réalisation de Toulouse-le-Mirail n'en fait pas la « scène ouverte à toute manifestation et fonctionnant comme un lien pour la

⁵⁹ Il s'agit d'un système qui réunit les activités entre elles, incluant la dimension du temps et flexibles. Voir S. WOODS, « Web », *Le Carré bleu*, 3, 1962.

⁶⁰ Woods rejoint l'agence de Le Corbusier à Paris en 1948. Il y rencontre Georges Candilis et travaille sur l'Unité d'habitation de Marseille. Il dirige ensuite la section ATBAT Afrique au Maroc où il travaille avec Candilis. Ils rentrent en France en 1954 et s'associent avec l'architecte Alexis Josic en 1956. Woods participa aux discussions du Team Ten aux côtés des Smithson et conserva de bonnes relations avec G. De Carlo qui l'invite à la triennale de Milan en 1968. Il y développe « L'urbanisme est l'affaire de tous » (*Urbanism is Everyone's business*).

⁶¹ S. WOODS, « Web », *op. cit.*, non paginé.

⁶² A. SMITHSON (éd.), *Team Ten Meetings, op. cit.*, p. 89.

⁶³ *Ibid.*, p. 92.

⁶⁴ Le concours est lancé en 1960 et la construction débute en 1964.

⁶⁵ J. BAKEMA « Rapport de la réunion des membres du Team Ten à Londres en 1969 », Fonds Bakema, NAI, Rotterdam.

communauté habitante »⁶⁶ projetée en théorie. Dans un ouvrage entièrement consacré à la réalisation du Mirail, pas une fois la participation directe n'est évoquée ; c'est la « flexibilité » de la structure qui permet les expressions spontanées :

(...) la rue pour les manifestations spontanées et les activités quotidiennes, la rue où on dit « salut ! » La rue pour tous (...) des volumes neutres modulés, simples et économiques qui peuvent recevoir des activités et des équipements imprévisibles (...) nous voulons éviter l'impersonnalité des bâtisses découlant d'une programmation froide des « spécialistes »⁶⁷.

Dans les années qui suivent, la longue durée des processus de la grammaire participative s'accroît. De Carlo est convaincu que la flexibilité, en permettant les adaptations, facilite la mise en place d'un consensus continu. Il s'agit de ne pas figer un plan établi en participation mais de le prévoir pour qu'il soit évolutif⁶⁸ :

à Terni, la flexibilité de ces espaces a été, me semble-t-il, maximale. La qualité architecturale dépend largement de cette flexibilité, de cette capacité à laisser l'espace construit, ou délimité, à vivre d'autres vies que celle imaginée par son premier concepteur⁶⁹.

Reyner Banham⁷⁰, à la suite des situationnistes militant pour l'action directe, propose de planifier uniquement une infrastructure d'installations utilisables par les citoyens⁷¹. Il considère que prévoir des locaux pour les associations est déjà trop directif. La posture éthique de l'architecte est questionnée, il est *designer* d'une infrastructure technologique mais est-il « responsable(s) de son apparence éventuelle ? »⁷². Banham décrit en guise de réponse le projet de Cedric Price⁷³, *Fun Palace*, qui permet la libre expression des utilisateurs. Le projet commencé en 1960 est un *hardware*, une architecture destinée à répondre à toutes les circonstances incertaines. La structure est un activateur social qui stimule la vie de tous les jours. Cedric Price (comme les Smithson ou Robert Venturi et Denise Scott Brown aux Etats-Unis) est fasciné par

⁶⁶ D. ROUILLARD, *op. cit.*, p. 72. S'y référer pour l'analyse architecturale du projet.

⁶⁷ G. CANDILIS, A. JOSIC, S. WOODS, *Une décennie d'architecture et d'urbanisme*, Paris, Editions Eyrolles, 1968, p. 39.

⁶⁸ G. DE CARLO, *Il pubblico dell'architettura*, *op. cit.*, in P. BLUNDELL JONES, D. PETRESCU, J. TILL (éd.), *Architecture & Participation*, London, Spon Press, 2005, p. 21.

⁶⁹ A. MABOUNGI, Th. PAQUOT, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publiée sur le site de l'Institut d'urbanisme de Paris, <http://urbanisme.univ-paris12.fr>.

⁷⁰ Historien, critique et enseignant de l'architecture (1922-1988). Son ouvrage *New Brutalism* m'intéresse dans l'indication donnée par son sous-titre : *ethic or esthetic ?*, qui définit en quelque sorte les deux voies de l'architecture, celle du processus ou celle du langage. Il écrit « The City Scrambled Egg » et bien d'autres essais. Ses contributions à *Non Plan* intéressent particulièrement l'histoire de la participation.

⁷¹ R. BANHAM, « The City as Scrambled Egg », *Cambridge Opinion*, 17, 1959, p. 18-23.

⁷² R. Banham, 1964, cité in P. MORTON (éd.), « Psychogeography and the End of Planning. Reyner Banham's Los Angeles. The Architecture of Four Ecologies », in *Pop Culture and Postwar American Taste*, London, Blackwell, 2006, publié sur <http://varnelis.net/articles/>.

⁷³ Né en 1934. Architecte anglais diplômé de la *AA School*, proche du groupe Archigram. Il y enseigne à partir de 1957. Il donne des cours également dans les universités américaines à partir de 1964.

l'ordinaire. Il évoque son travail en termes de « coopération » et de « contrôle des utilisateurs sur leur environnement » dans un processus de *design* où le facteur temps et la flexibilité sont indispensables. L'architecture ne doit pas régler des problèmes, ce n'est pas son rôle ; elle est trop lente pour celà. Sa seule raison d'être, c'est de créer un dialogue continu avec l'autre. Banham qualifie *Byker Wall*, le projet de Ralph Erskine qui débute en 1968, de « mégastructure rustique »⁷⁴. Formellement, il y voit la suite du travail d'Erskine en Antarctique (le déploiement du mur protecteur se répète, le projet serpente sur le site tournant le dos à la voie rapide et ses nuisances). En l'assimilant à une mégastructure, Banham ne saisit pas l'échange de savoirs qui a lieu autour de *Byker Wall*, conçu avec une participation des citoyens. Le projet est développé en phases afin d'être amélioré par l'usage critique des premiers occupants.

La figure de l'architecte des infrastructures est celle d'un pédagogue chef d'orchestre, mais qui ne discute pas avec les habitants à qui il reconnaît des particularités dont il va tenir compte à travers des solutions techniques. Une fois ce travail achevé, son ambition est celle d'un coconstructeur : il est prêt à s'effacer. Il n'y a pas d'échange des savoirs puisque l'architecte n'interfère pas dans le domaine de l'habitant. Il se retire dans l'abstraction de l'objet plutôt que dans le processus de dialogue.

⁷⁴ R. BANHAM, *Megastructure, urban future of the recent past*, London, Thames and Hudson, 1976, p. 194.

L'habitat, un bien commun évolutif et flexible : le grand nombre dans la ville non finie

Pour certains membres du Team Ten, la définition de l'architecture s'élargit ; le principe de la table rase est écarté au profit d'un projet d'architecture qui se rapproche de la réalité : la ville existante¹. L'homme isolé devient un « être participant activement à la vie de la communauté »² ; le terme « usager » apparaît. Dès lors que certains dans la jeune génération admettent qu'il faut faire participer les habitants, tant la spontanéité que l'ambition de De Carlo que chacun puisse se prendre en main, posent la question de savoir comment rencontrer les particularités... Comment faire face au changement alors que le biotope urbain est en perpétuelle évolution ?

La grammaire participative englobe la durée du projet, le temps de l'évaluation par l'enquête, le processus de conception, la réalisation et l'utilisation des objets construits. L'architecture est donc susceptible d'être adaptée et améliorée au cours de la vie du bâtiment grâce à la participation des habitants. Les jeunes architectes qui exercent dans les années cinquante proposent des formes flexibles à cet effet. Les

¹ Voir au sujet d'une nouvelle définition de l'architecture l'ouvrage de Dominique Rouillard, *Superarchitecture, op. cit.* L'auteur explique que jusqu'au Mouvement moderne, l'utopie projette l'architecture du futur et qu'un retournement s'opère dans les années cinquante/soixante-dix. L'interrogation formulée alors est : « Mais l'architecture a-t-elle un futur ? ». Ce questionnement sur le futur se résume peu à peu à une réduction de l'architecture à des usages, des structures, des visages, des surfaces et des réseaux. Il ne vise pas l'invention d'une nouvelle architecture mais une redéfinition. Le principe de la table rase est écarté ; le projet d'architecture se rapproche de la réalité : la ville existante. La « superarchitecture » indique que l'existant livre dorénavant toutes les données du projet, toute l'utopie dans le réel. La grammaire participative du Team Ten documente ce changement.

² S. GIEDION, *Espace, temps, architecture*, Paris, Denoël (1^{re} édition, 1940), 1990, p. 396, à propos du CIAM de Dubrovnik.

pédagogues organisateurs croient au progrès ; ils donnent au processus participatif des technologies, des mégastructures... Des ossatures préfabriquées, reproductibles sont conçues, à remplir de cellules créées sur la base de centaines de possibilités qui rencontrent les multiples desideratas des usagers. Alors que l'objet architectural résiste au temps par sa nature rigide, l'architecture qui s'use et s'adapte va occuper les architectes soucieux du processus architectural.

Les superstructures ouvertes : l'objectif de mobilité.

Entre bien et lieu commun

Alors que la mégastructure est vue par certains comme le symbole presque parfait de l'oppression du capitalisme libéral³, du point de vue de l'un de ses créateurs, Yona Friedman⁴, elle oppose au contraire un idéal de liberté. La mégastructure est flexible, durable et vise à offrir une liberté expressive – elle est rigide mais les cellules à remplir sont innombrables. La mégastructure est « un urbanisme réfléchi à partir des désirs et des sensations de l'individu, la conception d'une ville interactive et l'introduction de l'informatique »⁵ pour un homme « défini comme sujet culturel, vivant en communautés d'associations, puis consommateur, avant tout mobile et imprévisible »⁶.

Le thème central du CIAM de 1956 est la « mobilité ». Au lieu d'étudier des « *mobile homes* », Friedman se propose d'investir les dimensions sociales de cette mobilité. Son concept d'architecture mobile concilie production de masse et habitat personnalisé par la fabrication industrielle d'éléments que l'habitant lui-même peut ordonner à volonté. Appliquée à l'échelle de la ville, la notion d'architecture mobile engendre bientôt celle de ville spatiale⁷.

La mégastructure permet d'assurer un rapport à la fois avec une échelle large, le milieu, et avec une échelle micro. Le milieu est géré par « l'infrastructure du système primaire et stable » tandis que « la microstructure de remplissage des unités mobiles »⁸ permet l'évolutivité.

La mégastructure est « respectueuse » du contexte qu'elle enjambe et des habitants auxquels elle laisse toute liberté. Elle ne crée pas un habitat issu d'un processus organique, elle est sans appartenance à la terre et ne surgit pas de la spontanéité des hommes. C'est l'objet libérateur qui est la finalité.

L'architecte n'est plus un chef d'orchestre, il se met en retrait. Ce n'est plus un artiste : l'architecture de la mégastructure dessinée par Friedman est d'ailleurs sans

³ Voir à ce sujet D. ROUILLARD, *Superarchitecture*, op. cit.

⁴ Né à Budapest en 1923. Il fait des études d'architecture à Haïfa, exerce en Hongrie avant de se rendre en France en 1957. En 1956, il participe au CIAM X à Dubrovnik. La « ville spatiale » (1958) est le premier projet dans lequel il développe une mégastructure enjambant la ville existante. Dans la suite de sa carrière, il se tournera vers l'autoconstruction et rédigera une série de manuels destinés aux habitants.

⁵ D. ROUILLARD, *Superarchitecture*, op. cit., p. 15.

⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁷ « Yona Friedman, une production récente », 21 février 2007, publié sur www.moca-lyon.org.

⁸ D. ROUILLARD, *Superarchitecture*, op. cit., p. 90.

spécification. Il se contente d'organiser. Il communique à l'aide de croquis au message simple.

L'architecte échange son statut avec le citoyen qui a « découvert le pouvoir du consommateur – la liberté du choix – et retrouvé son rôle dans la cité, « l'autoplanification »⁹. Il se contente d'offrir cette structure et de réapprendre à vivre à l'habitant « (...) Participez, exprimez-vous, libérez votre moi artistique (...) »¹⁰.

Le projet *Flatwriter* de 1970 illustre l'éventail des choix laissés à l'habitant :

le *Flatwriter* est le premier simulateur architectural. En effet, il ne s'agit pas de réaliser concrètement le projet mais d'offrir à l'utilisateur de l'appareil l'illusion du processus architectural, depuis les premiers tâtonnements jusqu'à la vérification de la faisabilité technique et financière et à la visualisation du résultat. Le dispositif se compose d'une machine à écrire qui imprime des plans. Un clavier composé de 53 touches permet à l'utilisateur de sélectionner parmi un ensemble les formes de chaque pièce, les différentes associations possibles, la localisation de la cuisine, de la salle de bain et l'orientation du logement. Le nombre d'appartements concevables est de 24 millions. Après une première sélection, le choix est imprimé, avec en plus une évaluation du coût de la construction. Mais l'expérience ne s'arrête pas là. Par l'intermédiaire d'un second clavier, l'utilisateur peut vérifier son choix. Le *Flatwriter* indique par exemple la fréquentation probable des différentes pièces à partir du mode de vie de l'utilisateur. Si le résultat semble en désaccord avec son mode de vie, il est possible pour l'utilisateur d'améliorer la première configuration. Enfin, après avoir déterminé la solution optimale le *Flatwriter* visualise sur un écran vidéo le plan de l'infrastructure dans laquelle vient s'insérer l'appartement. L'utilisateur peut alors définir l'emplacement exact de son appartement, sous le contrôle du *Flatwriter* qui vérifie les conditions d'accès, l'ensoleillement, l'air. Finalement le *Flatwriter* affiche l'emplacement final, et fournit un « diagramme d'effort » qui informe des conséquences du choix sur l'infrastructure, sur le voisinage¹¹.

L'architecte friedmanien s'efface de plus en plus, laissant l'utilisateur redevenir l'autoconstructeur d'autrefois à ceci près qu'il n'y a pas de création de lien entre les habitants. Tout son travail vise à émanciper l'habitant du patronage de l'architecte. C'est le problème du « grand nombre » qui justifie l'outil informatique et le repli technique de l'architecte, Friedman pense que si le concepteur est capable de trouver un certain nombre de solutions, il ne pourra certainement pas atteindre les millions de variantes que l'outil informatique peut calculer :

autrefois, toutes les décisions architecturales étaient prises par le client lui-même. De nos jours, l'explosion démographique a conduit l'architecte à définir son utilisateur « moyen », un client-type, et c'est à partir de ce personnage parfaitement imaginaire que se fait tout son travail.

C'est de cette falsification que naît l'équivoque actuelle, car il est bien évident que ce mythique client-type sera le prétexte au subjectivisme le plus total en matière de création architecturale, et à l'abus de pouvoir de l'urbaniste, qui impose ses propres

⁹ *Ibid.*, p. 99.

¹⁰ *Ibid.*, p. 100.

¹¹ F. NANTOIS, « Processus architectural et technologies numériques », Rencontres d'architectures, IUFM Université Orléans-Tours, 27 mars 2004.

choix au client en fonction de son système de valeurs personnel (même si cela reste inavoué)¹².

C'est ce qui sera formalisé dans le manifeste de 1960 du Groupe d'étude pour l'architecture mobile (GEAM) dont Friedman fait partie, avec d'autres architectes. Selon le GEAM, « les habitants doivent avoir l'opportunité d'adapter leurs habitations eux-mêmes aux besoins du moment »¹³. A cette fin, le GEAM propose des éléments préfabriqués interchangeables : murs extérieurs, intérieurs, planchers et plafonds mobiles. Friedman est convaincu que l'outil informatique et la technologie peuvent résoudre le problème de la pauvreté et du manque de logement ainsi que de la liberté de l'habitant. Sa position évolue pourtant dans les années soixante-dix avec un retour au manuel.

Aldo Van Eyck est conscient de ce que la technologie résout d'une façon abstraite la question du dialogue entre les sujets et se demande comment construire sans participation directe¹⁴ :

Est-ce que les architectes peuvent rencontrer la demande plurale de la société ?
Peuvent-ils substituer le manque actuel de vernaculaire et quand même construire une ville qui est réellement une ville ? Un lieu vivable pour une multitude de gens ? Le vernaculaire a été capable de faire face à une pluralité limitée autrefois. Comment les gens participent-ils à la construction de leur environnement immédiat sans concevoir une trame d'ensemble ? Vous voyez quand on dit « cité » on implique les « gens », pas seulement la « population »¹⁵.

Dans une déclaration au CIAM IX, *Aesthetics of Number*, il propose de recourir aux lois de la répétition, de la mutation et de la variation pour gérer l'habitat pour le plus grand nombre et résoudre ainsi le problème esthétique posé par la standardisation des éléments constructifs.

Mathématique du nombre

Christopher Alexander¹⁶, qui est présent lors des discussions du Team Ten à Royaumont, replace l'architecture *nose to nose* dans le contexte du nombre : il n'y aura jamais assez d'architectes pour les trois millions d'habitants de la planète. Alexander a pour objectif de servir la société avec un objet architectural « qui pouvait accepter les liens d'amitié multiples et extensibles, caractéristiques de notre époque (plutôt que

¹² Ph. SERS, « Préface », in Y. FRIEDMAN, *Pour l'architecture scientifique*, op. cit., p. 7-10.

¹³ In U. CONRADS (éd.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, op. cit., p. 166-168.

¹⁴ Texte de 1962 « The False Client and the Great Word « No » », publié dans *Forum* : « *Can it be built without those from whom it meant ?* ».

¹⁵ A. VAN EYCK, *The Child, the City and the Artist. An essay on architecture. The in between realm* (1962), Amsterdam, Sun, 2008, p. 124.

¹⁶ Né en 1936. Il se forme à la fois aux mathématiques et à l'architecture aux Etats-Unis. Il est diplômé d'Harvard en 1963. Sa thèse qu'il publie en 1964, sous le titre *Notes on the Synthesis of Form*, est à la base de *A Pattern Language*, et fonde ce que Ch. Jencks appelle le *design* paramétrique.

les groupes d'amis fermés, hiérarchiques, caractéristiques d'une société fermée) »¹⁷. Il démonte tous les arguments de notre civilisation « consciente » et reconstruit un modèle basé sur l'observation des sociétés naturelles qui donnent la perspicacité nécessaire pour résoudre le problème complexe de la ville. Les formes primitives sont heureuses parce qu'elles sont l'aboutissement d'un processus d'adaptation graduel à leurs civilisations. Alexander montre la valeur de l'autoconstruction grâce à laquelle l'habitant modifie peu à peu les défauts de la forme. Mais si l'autoconstructeur est un bon agent d'adaptation de la forme mêlée à la persistance de la tradition, ce n'est pas un créateur. De plus, dans la conception pour le grand nombre, la perte de contact entre l'habitant et la forme est une des complexités à régler. Alexander, pédagogue organisateur, élabore et combine des modèles abstraits pour accorder les besoins de l'utilisateur et la forme architecturale grâce à « une profonde et importante correspondance structurelle entre le schéma (*pattern*) d'un problème et le processus d'élaboration d'une forme physique qui répond à ce problème »¹⁸. Il propose donc un modèle mathématique qui gère tous les paramètres détenus par les spécialistes (sociaux, historiques, économiques, structurels, ...). Le concepteur, le « fabricant de formes », en obtient une écriture simple suivie d'une formalisation urbaine. En effet, il remet en question la façon actuelle de concevoir :

(...) si, idéalement parlant, une forme devait refléter ou tenir compte de tous les faits connus pouvant avoir une incidence sur sa conception, dans la pratique, le concepteur moyen explore toute l'information qu'il rencontre, prend de temps à autre, s'il se heurte à des difficultés très spéciales, l'avis d'un consultant, et introduit cette information glanée à l'aventure dans des formes conçues pour le restant dans l'« *artist's studio* » de son imagination¹⁹.

Alexander croit en la vertu de la gestion scientifique. La systématique pour la création de la forme qu'elle engendre n'est pas plus dangereuse, à son avis, que « l'irresponsable prétention au génie »²⁰ des concepteurs et leurs tâtonnements guidés par l'intuition.

Il met en application ses théories du *pattern*, notamment à Lima pour la planification de milliers d'habitations. Son équipe et lui conçoivent un système de construction bon marché et ils y incorporent les exigences formelles traditionnelles comme le mirador et la *sala*, sans être historiciste ou condescendant, dit-il. En outre, les squatters peuvent continuer à construire leurs propres maisons comme aussi choisir leur type et leur emplacement²¹. Ce jour-là à Royaumont, il n'est pas question directement de participation des usagers (bien qu'il soit disposé à consulter la personne la plus apte à trancher les questions auxquelles il ne peut répondre). Dans ses travaux ultérieurs comme *The Oregon Experiment*, publié en 1975 et traduit sous

¹⁷ Ch. JENCKS, *Mouvements modernes en architecture*, op. cit., p. 436.

¹⁸ E. M., notice « Alexander », in *Dictionnaire de l'architecture du XX^e siècle*, op. cit.

¹⁹ C. ALEXANDER, *De la synthèse de la Forme, essai*, préface de R. Loué, trad. J. Engelmann et J. Sinizergues, Paris, Dunod, 1971, p. 3.

²⁰ *Ibid.*, p. 9.

²¹ La description est issue de Ch. JENCKS, *Mouvements modernes en architecture*, op. cit., p. 442-443.

le titre *Une expérience d'urbanisme démocratique*, il utilise son système paramétrique et le décline en ayant largement recours à la participation des habitants et des étudiants de l'Université d'Oregon.

Nikolaas Johannes Habraken²² développe une infrastructure informatisée qui est une forme de mise en pratique des utopies de Friedman. L'architecte est le concepteur de la structure et a un rôle didactique pour former l'habitant à son utilisation. Habraken publie, en 1961, *Des supports et des hommes : la fin de la construction du logement de masse*²³. Il y fait une distinction majeure entre les supports rigides – l'infrastructure faite pour durer, responsabilité des autorités publiques et des architectes – et les unités détachables flexibles, modifiables à court terme par les citoyens. Il publie sa méthode, « Pour qui, pour quoi, réflexion à propos de l'habitat », dans *Forum*²⁴ en 1966. Il utilise des symboles qui explicitent graphiquement son propos. Bien qu'ils soient assez proches du mode graphique utilisé par Y. Friedman, la symbolisation demande au public un apprentissage du code utilisé. Les dessins sont accompagnés de photographies de personnes, d'enfants et de constructions :

(...) comment obtenir avec des éléments industrialisés une très grande variété d'applications dans l'habitat ?

(...) On parle souvent de structure et de tout ce qu'on pourrait y inclure. Qu'est-ce qu'une structure ? Que peut-on y incorporer ?

Quel est le rôle de l'habitant, quel est celui de l'architecte et, problème majeur : quel pourrait être le rôle d'une production industrielle ?

Pourrait-on établir une relation entre habiter et produire d'une façon industrialisée²⁵ ?

Il étudie les relations entre l'homme et son habitat, qu'elles soient collectives, communautaires ou individuelles. Il prend pour modèles le camping, le bidonville ou les maisons des civilisations primitives. Ces relations s'estompent au cours du temps du fait des intermédiaires (les corps de métier, les architectes...). La construction massive de logements efface la distinction entre l'individu et la communauté :

ne vous y trompez pas en croyant que l'uniformité de nos logements est la conséquence de l'industrialisation. Cette uniformité provient de l'élimination de l'individu (...) c'est un problème d'organisation, c'est la question de savoir quel peut-être le rôle de l'individu et surtout c'est le problème d'avoir la conviction que l'individu doit jouer un rôle²⁶.

²² Né en 1928. Architecte hollandais formé à l'école de Delft. Il crée en 1964 la *Stichting Architecten Research* (SAR, fondation pour la recherche architecturale) où il plaide pour l'individualisation du logement. Il n'aura de cesse de développer un système permettant aux habitants d'investir la structure de leur logement pour l'aménager librement.

²³ *De dragers en de mensen : het einde van de massawoningbouw*.

²⁴ Il en est rédacteur entre 1964 et 1969. Le texte paraîtra dans *Environnement*, 3, Bruxelles, 1970, et sera abondamment traduit ensuite.

²⁵ N. J. HABRAKEN, « Pour qui, pour quoi ? Réflexion à propos de l'habitat », *Environnement*, 3, mars 1970, p. 61.

²⁶ *Ibid.*, p. 63.

La production industrialisée fournit des éléments que l'utilisateur peut placer où il veut ; « de là (...) peut naître à nouveau une relation directe entre le produit et l'individu »²⁷ :

(...) nous ne pouvons plus construire des habitations car un logement n'est pas un objet qui peut se faire pour d'autres. Habiter est un acte. (...) On peut construire tout ce qui peut être employé collectivement dans le logement et on peut produire tout ce qu'on peut employer individuellement pour son logement. Les éléments dans le domaine collectif nous les appellerons les structures portantes. Les éléments du domaine individuel, nous les appellerons les éléments d'incorporation. (...) L'habitat ne naît qu'à ce point de rencontre de ses structures et de ses éléments d'incorporation. Les urbanistes et les architectes peuvent seulement créer des circonstances, parce qu'habiter est un acte²⁸.

Habraken ajoute un objectif moral à la figure de l'architecte organisateur. La relation directe entre l'utilisateur et les éléments d'incorporation le rendent responsable et lui permettent de s'identifier à son logement. Habraken est l'un des premiers à souligner explicitement que la participation entraîne l'appropriation. Cette dernière assure que les participants poursuivent leur action sur l'environnement. Les structures apportent une solution au problème du logement en termes de générations ; les éléments d'incorporation peuvent être renouvelés parce que « (...) Les modes s'usent, les techniques évoluent (...) »²⁹. C'est une figure qui valorise le processus comme objectif et pour laquelle l'esthétique de l'objet fini importe peu.

Habraken propose à tous les architectes d'utiliser ses développements informatiques, à condition d'échanger les résultats pour améliorer la technique. La figure de l'architecte solitaire s'efface derrière le travail d'un réseau de praticiens. Habraken proclame encore aujourd'hui, coopérez : « évitez le style : laissez-le aux critiques et aux historiens. Choisissez la méthode : c'est ce que vous partagez avec vos pairs »³⁰. Il utilise « le projet de tous les jours » ou « la structure de l'ordinaire ». Ce projet ouvert fait écho au vocabulaire de Woods – architecture « *open ended* » – mais le titre le plus explicite est sans doute celui « d'œuvre ouverte », que décerne

²⁷ *Ibid.*, p. 66.

²⁸ *Ibid.*, p. 67.

²⁹ *Ibid.*, p. 69.

³⁰ Publié sur le site <http://www.habraken.org/>

Lucien Kroll³¹ à la méthode³². Ce dernier est sensibilisé aux théories geddesiennes et aux applications pratiques en suivant l'enseignement de G. Bardet. Bardet compte sur la polyphonie pour éviter la monotonie – il est le chef d'orchestre d'équipes pluridisciplinaires, avec des décideurs changeants. Kroll ajoute à cette figure du chef d'orchestre, l'utilisation de médiums typiques de la figure du pédagogue organisateur : l'informatique et l'*open building* d'Habraken. Il relativise l'aspect monotone de l'industrialisation des éléments de la construction :

les ordinateurs pourtant ne font qu'obéir. Ils permettront ensuite de réintroduire une complexité parallèle aux gestes vivants d'une société. (...) Lorsqu'une première rationalisation industrielle consiste inmanquablement à appauvrir le vocabulaire, il faut passer aussitôt à une deuxième phase plus complexe et plus civilisée³³.

L'enrichissement a lieu si les architectes s'inquiètent de faire participer « une certaine masse d'individus aux décisions conscientes de leur environnement »³⁴. De plus, l'*open building* d'Habraken s'applique aussi – et en particulier – aux grands projets dont on ne connaît pas les habitants futurs :

avec Habraken, on considérerait la différenciation de vieillissement du bâtiment par rapport aux gens. Les infrastructures ça doit durer quatre cents ans. C'est un minimum pour l'énergie dépensée. Ce qui est relativement mobile, comme les cloisons changent tous les 25 ans dans nos pays ; et ailleurs c'est parfois encore plus rapide. Le mode de vie change et le bâtiment doit être démontable sans devoir être démolit. C'est ça l'*open building system*. Quand on démolit les choses c'est parce que c'est trop raide et que l'on ne peut plus rien y faire ! Aujourd'hui il y a une grande masse de gens qui essaient de faire ça. (...) la décision ne revient pas uniquement à l'architecte : l'habitant peut aussi décider de la confection des plans. L'architecte doit lui fournir plusieurs

³¹ Né en 1927. Architecte belge, formé à la Cambre et à l'ISUA. C'est un des membres fondateurs de l'Institut d'esthétique industrielle. Il travaille en Belgique, en Afrique et dans plusieurs pays d'Europe en participation avec les habitants depuis les années soixante. L'Atelier qu'il a fondé travaille plus dans « un but écologique qu'en poursuivant l'affirmation d'une architecture spécifique. Ce qui implique de refuser l'ingénieurat brutal (mais de faire le choix de composants constructifs intelligents), de refuser l'abstraction du *design* urbain et des schémas strictement commerciaux ou stupidement autoritaires, de refuser la monstruosité hors d'échelle ». Il encourage la participation des habitants dans leurs propres projets architecturaux ou urbains afin d'échapper aux objets modernes autistiques et artificiels. « AUI est occupé (souvent ailleurs, jamais en Belgique pourquoi ?) à des groupes de maisons sociales, à l'évidence toutes différentes, à des bâtiments publics sans répétition idiote ou d'éléments identiques, choisissant quelques fois des éléments traditionnels qui invitent l'homme commun à se reconnaître dans leur image, etc. Et depuis 1981, AUI organise un programme de CAD destiné à permettre la diversité », <http://homeusers.brutele.be/kroll/index.html> (consulté en 2008).

³² « Regards sur l'atelier Lucien Kroll », *Technique et construction*, 89, novembre 1999, p. 10-17.

³³ L. KROLL, « Informatique contre architecture », *Neuf*, 12, janvier-février 1968, p. 2. Dans les articles écrits dans les années quatre-vingt-dix, L. Kroll assure encore que l'informatique est là pour mieux traiter de la complexité au lieu de la mécaniser encore.

³⁴ *Ibid.*, p. 2.

possibilités. (...) Ça n'empêche pas du tout de faire de la terre sèche à l'intérieur ou de faire des choses continues ou de l'artisanal etc. (...) ³⁵.

Il utilise le principe du SAR notamment pour la conception de la Mémée en 1970 (maison médicale), appelé par les étudiants de l'Université catholique de Louvain qui s'implante à Bruxelles :

(...) Je ne leur ai pas demandé de dessiner, mais j'ai interprété leur affaire. Je leur ai toujours montré ce qu'on proposait et obtenu, pas leur bénédiction, mais d'en discuter avec eux s'il y avait des objections, leurs intentions. On a eu un nombre incroyable de réunions ³⁶.

La figure qu'incarne Lucien Kroll pour le projet de la Mémée est celle d'un organisateur plutôt que celle d'un chef d'orchestre. L'aspect esthétique de la construction, s'il est discuté, appartient en effet en dernier recours aux participants. L'outil informatique permet de changer aisément les éléments de remplissage, de particularisation de l'architecture, Kroll utilise l'expression de « coordination modulaire » ou d'« industrialisation ouverte ». L'utilisation d'éléments nombreux, mais standardisés, permet d'arriver à une complexité esthétique résultant du choix des utilisateurs. Lucien Kroll va au-delà de la modélisation d'organisation du travail participatif – « mon métier ce n'est pas de fonder un groupe ». Il livre le bâtiment sans maîtriser les décisions présidant à l'esthétique. Il assiste en silence aux réunions des futurs habitants. Il recueille en quelque sorte les particularités du lieu et de ses habitants, il participe ainsi « beaucoup plus intensément en se taisant qu'en questionnant et en orientant les gens, ils continuent à parler (...) ». Il observe les travaux en maquette et les dessins des habitants, donnant des conseils techniques, indiquant la nécessité d'une colonne, livrant des éléments. Il dit faire son métier lors de la réalisation, jusqu'à la livraison du bâtiment. Si le lien créé lors d'un processus participatif satisfait le sociologue qui l'accompagne dans le processus, l'objectif de L. Kroll est néanmoins que cela aboutisse à un bâtiment : l'architecture formalise en « bien commun » le résultat du processus de création du lien entre les participants.

Bien d'autres vont utiliser les principes du SAR comme médium d'une grammaire participative, comme l'architecte belge Willy Van der Meeren ³⁷. De même, quand l'architecte portugais Alvaro Siza déclare, en 1974, développer de l'architecture ouverte, c'est le rapport au temps continu qui l'intéresse : « le projet n'était jamais une chose finie, la construction était le fruit du contact de la population avec les

³⁵ J. LE MAIRE, I. LUND, « Le psychodrame, les langues de chats et l'amaryllis... Interview de Lucien Kroll, juin 2004 », in « De la participation urbaine. La place Flagey », *Les cahiers de la Cambre Architecture nouvelle*, 3, 2005, p. 144.

³⁶ *Ibid.*, p. 142.

³⁷ Architecte belge (1923-2002), formé à la Cambre, membre de la section belge des CIAM. Il assiste au congrès de 1959 lors duquel il présente ses projets de maisons préfabriquées. Il reste en contact avec le Team Ten, notamment avec J. Bakema. Il défend la construction personnalisée de logements de masse (voir M. DE KOONING, *Willy Van der Meeren, Laet XX^e Eeuws Genootschap*, Vivekapelle, 1993).



Illustration 13. Photographie d'une chambre aux multiples baies de fenêtres de la Mémée, en 1975

formes en construction»³⁸. D'autres développeurs de mégastuctures, comme les métabolistes japonais, ne semblent pas en revanche avoir la volonté de faire participer l'habitant à l'évolution des infrastructures qu'ils proposent. Dans les écrits et les réalisations de Friedman, Habraken ou Kroll, l'architecte et les habitants sont égaux. Le contexte dans lequel naissent ces figures d'architectes organisateurs des années soixante et soixante-dix est décrit par le sociologue américain Daniel Bell comme celui d'une « esthétisation de la vie quotidienne »³⁹. Les valeurs associées à la figure de l'architecte créateur, sont accessibles aux participants : « authenticité, créativité, inventivité, spontanéité, expressivité »⁴⁰.

Urbatecture, *home*, habitat, *ambiente*, quartier, ... la terminologie ancre les objets architecturaux – les biens que sont les logements mais aussi leurs équipements et des locaux communs – dans un réseau de liens – sociaux, affectifs, subjectifs. Mais plus que le réseau social sous-entendu, cette terminologie étant propre à des collectivités de personnes, c'est l'échelle du lieu qui est mobilisée dans la grammaire participative. Les biens communs sont les parties d'un réseau d'espaces publics irriguant un territoire limité par le lien qui se défait au-delà d'une certaine distance à pied, au-delà d'entités identifiées dans la ville comme lieux communs.

³⁸ Ch. ROUSSELOT et L. BEAUDOIN, « Entretien avec Alvaro Siza du 8 septembre 1977 à Porto », *AMC*, 44, 1978, p. 33-41. En 1955, Siza s'associe avec F. Tavora, son professeur ; celui-ci assiste au CIAM de Dubrovnik et sera le créateur du SAAL. Le SAAL a influencé toute une génération d'architectes portugais qui firent participer la population à la reconstruction des quartiers de Porto à partir de 1974. La révolution portugaise provoque une remise en question idéologique du droit au logement dont découlent ces expériences participatives. Siza quittera tout à fait ces opérations qu'il dénonce : « érigé en méthode ce qui fut d'abord un mouvement participatif, dégénère en alibi commode, modérateur aliénant, réticence à plonger dans la reformulation du désir – le nôtre et celui des autres ».

³⁹ Daniel BELL, cité par J.-L. GENARD, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Bruxelles, Ministère de la Communauté française, Direction générale de la Culture, 2003, p. 25.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 22.

La controverse du chef d'orchestre et de l'organisateur : l'esthétique architecturale des biens communs

L'expérience acquise par certains architectes donne lieu à une forme de critique et de changements dans les processus participatifs pratiqués. Des mouvements apparaissent entre les figures de l'architecte qui se querellent : son rôle est-il d'être présent et d'affirmer son savoir déterminant, ce qui serait la posture des chefs d'orchestre qui délaissent le processus participatif et, finalement, synthétisent le projet et le maîtrisent ? Est-il un organisateur qui délaisse l'objet architectural, renonce à convaincre que son goût de spécialiste est bien le meilleur et se contente de satisfaire la demande des habitants ?

De Carlo se retranche derrière la figure du chef d'orchestre en proposant une lecture du contexte qui ne prévoit pas de contact direct avec les habitants. Les propositions d'autoconstruction de Friedman ou Turner montrent à l'inverse la figure d'un architecte qui s'efface, soit derrière la livraison d'une superstructure à remplir, soit en travaillant au sein de la communauté. Mais le retrait total de l'architecte, qui laisserait libre cours au goût régnant dans une posture populiste ou démagogique, est critiquée et, en ce sens, la figure de l'organisateur est dépréciée. L'architecte doit tenir son rôle, notamment celui d'introduire la discussion sur l'objet architectural autour des questions de forme et de langage adoptés pour les biens communs réalisés au cours des processus participatifs. Le processus certes créateur de lien commun, ne veut pas dire pour autant recherche de consensus et d'aplanissement trop rapide des dissensus sur les objets architecturaux. Le véritable échange de savoir doit donner lieu à des discussions, des oppositions, des débats.

Participation directe et consensus continu

De Carlo rédige une note sur la participation en architecture à la fin des années soixante : *Il pubblico dell'architettura*¹. Plutôt que d'utiliser des méthodes objectives qu'il attribue au mouvement moderne, basées sur le « comment », il recentre le processus architectural autour du « pourquoi » et construit « avec » le public et non « pour » lui. Dès le congrès de Francfort en 1929, raconte-t-il, les CIAM prévoient « comment » réaliser un habitat de masse minimum. Pourtant, « pourquoi » le logement doit-il être aussi économique que possible et pas le plus cher possible ; « pourquoi » le réduire à des niveaux minimums – de sol, de surface, d'espace, d'épaisseur, de matériaux – plutôt que de faire des logements spacieux, protégés, isolés, confortables, bien équipés, riches en opportunité de privacité, en communication, en échange et en créativité personnelle² ? L'argument d'économie des ressources ne tient pas quand elles sont dépensées en guerres et en projets sur la lune. Personne ne doit accepter la faible priorité assignée par les autorités au logement, à la ville et au paysage :

personne ne peut ou ne devrait croire, au regard des dogmes établis à Francfort, que c'est une bonne idée de définir des limites spatiales dans le but de cuire des omelettes plus vite. Travailler sur le « comment » sans un contrôle rigoureux du « pourquoi » exclut inévitablement la réalité du processus de planification³.

Ne pas planifier « pour » mais « avec »

Planifier « pour », s'inscrit dans un principe d'autorité. En planifiant « avec », l'acte devient libérateur et démocratique ; il stimule une participation multiple et continue. L'évènement planifié « avec » acquiert une légitimité politique certes, mais surtout cela le rend résistant à l'usage, aux circonstances défavorables et aux temps qui changent.

De Carlo sait par expérience que le *planning* des régions et des villes échoue même s'il est dessiné en accord avec des analyses consciencieuses et avec des prévisions précises et même quand les intérêts collectifs sont soigneusement pris en

¹ C'est le texte d'une conférence donnée à Liège le 24 octobre 1969 (document dactylographié, dans les archives De Carlo, numéro d'inventaire scritti/094). Il a été publié dans *Parametro*, périodique italien en langue italienne et anglaise. La revue belge *Environnement* le publie en français, en mars 1970. La réception est très rapide en Belgique – la conférence a eu lieu à Liège – parce que Lucien Kroll, rédacteur de la revue, garde des contacts étroits avec les membres du Team Ten intéressés par la participation des habitants : De Carlo et Bakema notamment. Le texte est ensuite republié en anglais en 2005 dans P. BLUNDELL JONES, D. PETRESCU, J. TILL (éd.), *Architecture & Participation, op. cit.*, p. 3-22.

² Seuls les pays du nord, la Suède notamment, ont entamé une politique de logement après la guerre qui contribuait à l'agrandissement des surfaces des logements. Cette décision étonnante dans un monde conditionné par l'économie s'explique par la dimension déjà minimale des logements en Suède : la majorité de la population y vit dans une pièce qui ne bénéficie d'aucun confort. Néanmoins, de nombreuses expériences sont faites aussi en Suède, pour rationaliser les mouvements, les dimensions des pièces de vie, ... mais ce n'est jamais la solution minimale qui est choisie comme standard : c'est une pièce dont les dimensions permettent la flexibilité dans le temps et des variantes d'aménagement.

³ P. BLUNDELL JONES, D. PETRESCU, J. TILL (éd.), *Architecture & Participation, op. cit.*, p. 9.

considération. De Carlo met en exergue une des conséquences primordiales de la grammaire participative pour l'environnement ; c'est l'appropriation des lieux qu'elle permet :

les quartiers et les bâtiments planifiés « pour » les utilisateurs décrépissent parce que les utilisateurs, n'ayant pas participé à leur planification, ne sont pas capables de se les approprier et donc n'ont pas de raison de les défendre⁴.

L'appropriation induit le partage des risques de la conception avec l'architecte.

La participation lancée pour la conception puis pendant la réalisation des travaux, peut se poursuivre dans la gestion de l'usage des espaces créés. Ce temps long permet une appropriation évolutive. Elle est alors entendue comme un accord des parties sur les usages et le partage de l'espace. Dans l'histoire du processus participatif de l'architecture et de l'urbanisme, les praticiens relèvent à plusieurs reprises l'importance de ce « consensus continu ». L'élaboration d'une telle continuité participative – une « conférence permanente » – améliore l'appropriation et la pérennité des espaces réalisés.

La planification avec les gens plutôt que pour eux se différencie d'abord par la qualité du consensus :

quand on planifie pour les gens (...) On tend, une fois que le consensus est atteint, à le geler en un fait permanent. La consultation influence donc la conception du plan mais pas son usage subséquent, en d'autres mots la vie concrète de l'évènement planifié. Donc malheureusement le consensus est renié au moment où il est reçu. Mais si nous planifions « avec » les gens le consensus reste ouvert en permanence ; il est renouvelé par la confrontation avec l'évènement (...)⁵.

La seconde différence fondamentale entre planifier « pour » ou « avec » les gens tient aussi dans la qualité du *planning*. Par la participation des usagers, De Carlo ne veut pas dire qu'ils se mettent à la table à dessin ou qu'ils dictent pendant que l'architecte transcrit, transformant les aspirations en images. La participation demande en réalité de transformer la planification architecturale de l'acte autoritaire qu'il a été jusque-là en un processus. Cette démarche commence avec la découverte des besoins de l'utilisateur, en passant par la formulation d'hypothèses formalistes et organisationnelles avant d'entrer dans la phase d'usage.

Le processus ouvert

Le processus doit être sans cesse ouvert... Les trois phases – découverte des besoins, formulations d'hypothèses et usage actuel – ne se suivent pas seulement de façon séquentielle mais doivent aussi avoir une relation cyclique (De Carlo formule une méthode de participation indirecte). La définition des besoins de l'utilisateur ne consiste pas à lister des « besoins humains universels », types et standardisés. Il faut accepter une confrontation au risque de mettre en péril les structures établies (codes, valeurs et références) de ceux qui entament le processus. Ce qui émerge de la consultation des « autres », ce sont de nouvelles valeurs qui existent potentiellement

⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁵ *Ibid.*

dans les marges qui ne sont pas encore contrôlées par les institutions : « ce sont les manifestations du désordre ».

Quant aux hypothèses, elles sont l'équivalent du « projet » dans une procédure non participative. Dans le *planning* ouvert, la participation amène à formuler des séquences d'hypothèses qui sont élargies, une à une, par la suivante plus adéquate. De Carlo prévoit de suspendre la séquence quand un point d'équilibre est atteint qui permet la matérialisation physique des dernières hypothèses jugées satisfaisantes. Il redéfinit le travail du planificateur : étendre la séquence d'hypothèses, élargir l'image au-delà de la trame imposée par le client et de cette façon, montrer que l'on peut aller plus loin que ce qui est préétabli en permettant une confrontation avec les droits réels.

Le processus recommence ensuite dans la phase d'usage lors de laquelle le plan se prolonge au-delà de la construction de l'objet architectural. D'autres acteurs prennent place, « le client et l'architecte quittent la scène » et c'est l'objet architectural et ses usagers qui entrent en relations. Dans une planification autoritaire, c'est l'usager qui va s'adapter à l'environnement conçu pour lui alors que dans ce processus, il influence aussi son environnement. C'est l'explication que donne De Carlo à la tendance « récente » des architectes à se poser les questions de la croissance et de la flexibilité de l'architecture : ils établissent une nouvelle conception de l'architecture et développent de nouveaux instruments pour la pratique.

De Carlo éclaire, à mon sens, les interactions entre les trois termes de la triade participative, lieu, bien, liens communs. En effet, une fois les lieux et les biens communs réalisés, le lien entre les habitants créé lors du processus participatif est activé par l'usage. Ils sont à nouveau modifiés, adaptés, repensés. De plus, les lieux communs permettent la rencontre des habitants du périmètre concerné, celui de leur communauté, et renforcent la mise en présence. Les biens communs sont ceux du rassemblement, de l'action continuée dans les quartiers généraux. Ils vont permettre à cette communauté dotée d'une conscience politique d'agir à d'autres échelles, celle de la ville, de la région. Ils vont pouvoir faire preuve d'une pensée prospective pour leur environnement.

Une vitrine comme bien commun du consensus ouvert : la pratique d'Erskine

Un bien de la grammaire participative permet l'installation de l'architecte sur le site du projet ou la présence du comité de quartier pour informer : le « quartier général » des brochures de Philadelphie ou des expériences d'urbanisme participatif des années soixante-dix⁶. Ralph Erskine délocalise des antennes sur les sites des projets, comme des vitrines, ouvertes à tous et situées au milieu de la communauté (un bureau satellite est détaché par exemple en Angleterre sur le site du projet *Byker Wall* ou en 1968, à Killingworth).

Ralph Erskine conjugue une grammaire participative directe et continue. Il écrit peu à ce sujet. Des éléments biographiques construisent la posture éthique et l'objectif de justice sociale de la figure d'Erskine. Ses parents adhèrent à la *Fabian Society of*

⁶ Par exemple, le système préféré par Paul Davidoff, le fondateur de l'*advocacy planning* aux Etats-Unis, pour l'interaction est le *community design workshop* qui occupe souvent une devanture de magasin dans le quartier.

*Socialist Intellectuals*⁷ dont les décisions sont adoptées lors de débats, autour du café et des *buns*⁸. Erskine défend le processus architectural participatif comme un droit politique et démocratique des usagers bien avant qu'eux-mêmes ne le réclament⁹. Son équipe accepte les projets en fonction de la politique locale appliquée par les autorités et à laquelle ils veulent adhérer ; ils travaillent en équipe sans hiérarchie. Erskine propose une figure de l'architecte qui soit modeste ; d'autant qu'il est souvent issu de la classe moyenne et ne peut donc que deviner ce que souhaitent d'autres catégories sociales. L'architecture d'Erskine ne met pas l'usage en péril pour favoriser un projet basé exclusivement sur une recherche esthétique ou géométrique. Il voyage, ce qui le mène en Suède, où il trouve une société plus égalitaire et des architectes plus pragmatiques et moins abstraits que les Anglais¹⁰. Il emporte en Suède le *planning* basé sur l'unité de quartier anglaise et l'échelle de la cité-jardin. Dans la participation qu'il pratique, il observe le site sous différents angles¹¹. Sur ses dessins, une montgolfière (reproduite sur le mur du bureau de *Byker Wall*) survole les projets ; elle est devenue le sigle de son atelier d'architecture (j'aime à penser qu'elle symbolise la volonté de changer de point de vue pour « apprendre du site »).

Au cours de sa carrière, Ralph Erskine n'abandonne pas la figure de pédagogue coconstructeur de la grammaire participative avec les habitants ; il développe de nombreuses façons de faire pour recueillir la richesse qu'ils peuvent amener. La date de fin du projet reste ouverte, puisqu'il est sans cesse retravaillé et complété durant des années. Il suit donc un processus continu. Un de ses premiers projets à Gårstrik Hammarby en Suède – qui débute en 1948 – révèle les multiples attentions au contexte et la conjugaison d'éléments qui lui permettent de réaliser la synergie geddesienne (il s'agit d'une maîtrise d'ouvrage assurée par une usine de bois qui commandite la construction d'un village, donc pour et avec une communauté d'ouvriers). L'architecte en fait un « village vert », inspiré par ses voyages dans l'Angleterre d'après 1945, où les plantations des jardins privés et de l'espace public se confondent. Il comprend des équipements communautaires : Erskine prend exemple sur la genèse des villes du Moyen Age qui « sont le résultat d'une multitude de décisions prises par ceux qui construisent, plutôt que par une planification centralisée par les institutions du pouvoir politique »¹². Il considère qu'une aire de vie intègre d'autres équipements

⁷ Voir sa biographie in P. COLLYMORE, *op. cit.*, p. 1-9.

⁸ L. Kroll utilise « café » et « langues de chat ».

⁹ Un des points les plus discutés lors des réunions du Team Ten était le manque d'esprit de quartier, d'identité, du sens du lieu qui caractérisait les nouveaux logements. Erskine constate que les architectes du Team Ten s'en sont préoccupés longtemps avant que le grand public ne proteste (voir P. COLLYMORE, *op. cit.*, p. 36-37).

¹⁰ R. ERSKINE, « Ralph Erskine talks to AJ », *The architects' Journal*, 3, 3 mars 1976, p. 417-419. Dans une interview de 1997, De Carlo dit d'Erskine qu'il était persuadé que la Suède était le pays du « socialisme à visage humain ». A. MASBOUGNI, Th. PAQUOT, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publiée sur <http://urbanisme.univ-paris12.fr>.

¹¹ Dans les quelques articles rédigés par Erskine, il n'est pas fait référence à Geddes. Sa pratique en a pourtant développé chacun des principes avec tant d'exhaustivité que son apprentissage en Angleterre l'y a sans doute confronté, ainsi que sa collaboration avec Colin Ward (le rédacteur anarchiste ami de De Carlo) et plus tard ses discussions avec le Team Ten.

¹² P. COLLYMORE, *op. cit.*, p. viii.

que le logement, des écoles, des magasins, des lieux de travail... Pour la tranquillité des lieux jour et nuit, le trafic est souvent rejeté hors des zones développées. Il est possible de faire ses courses à pied et le déplacement des handicapés est étudié. Erskine envisage même parfois de déplacer le site du projet pour assurer la proximité avec des centres existants. Il développe des buanderies collectives ou des salles de réunion pour les habitants des logements, « un équivalent moderne de la pompe à eau des villages anciens et de sa fonction sociale »¹³, telle l'« extension du logement » que les Smithson illustrent par les femmes à la fontaine, sur leurs planches du CIAM de 1956. Lors de ce projet, Ralph Erskine parle à tous ceux qui sont concernés ; il utilise les médiums de la grammaire participative : « des réunions ouvertes se tenaient avec du café et des petits pains, diapositives et perspectives, dessins et modèles »¹⁴. Aujourd'hui encore les habitants d'Hammarby développent leur village, avertis et convaincus de l'impact important de cet environnement pour leur communauté.

Erskine veille à adapter la forme au climat et préfère utiliser des matériaux locaux. Son approche écologique du milieu va de pair avec la participation de l'utilisateur au processus de conception du bâtiment. L'exemple le plus atypique dans lequel Erskine maximise les ressources naturelles et locales est sans doute le projet qu'il présente à Otterlo en 1959 (congrès auquel il est invité par les membres du futur Team Ten). *Resolute Bay* est le projet d'une nouvelle ville arctique au Canada qu'il a élaboré l'année précédente. Il y affirme la relation bâtiment – climat – utilisateur. Un mur médiéval entoure la ville, dont les faces nord sont très fermées ; il longe les habitations individuelles et les équipements, tentant de réduire les effets physiques et psychologiques du climat.

L'échange de savoir y est essentiel : Erskine a dessiné six avant-projets pour discuter avec les Esquimaux et Canadiens blancs. Les habitants originaires du lieu, sont relogés en priorité et s'installent sur le site avant les autres pour préserver leur culture locale et leurs spécificités culturelles. Ce projet illustre notamment l'étape de conception du projet décrite par De Carlo, basée sur de multiples hypothèses.

Erskine poursuit cette pratique participative notamment pour le projet *Byker Wall* à Newcastle-Upon-Tyne qui débute en 1968 et consiste à reloger dix mille habitants à la demande de la ville¹⁵ à un *mile* à l'est du centre. Byker est un village du XIX^e siècle constitué de maisons mitoyennes dépourvues de sanitaires dont l'état des fondations et des murs ne laisse envisager que la démolition. D'une part, le but politique du développement est « Byker pour les citoyens de Byker », c'est-à-dire la préservation de l'unité sociale de la communauté formée au cours du temps dans ce quartier (une enquête indépendante réalisée en 1968 montre que 80% des habitants sont favorables à un redéveloppement du village). Mais d'autre part, le *Newcastle Development Plan* impose la construction de nouveaux logements et l'intégration de nouveaux habitants. Erskine commence par demander un mois de réflexion pour poser les problèmes sociaux en jeu. Il rend de nombreuses visites à sa fille qui vit dans la région pour

¹³ P. COLLYMORE, *op. cit.*, p. 22.

¹⁴ *Ibid.*, p. 49.

¹⁵ *Newcastle Housing Development Committee*. Les collaborateurs d'Erskine pour ce projet étaient Vernon Gracie et Roger Tillotson.

s'imprégner des lieux et détermine des priorités : la plus grande attention est donnée à ceux qui résident à Byker et doivent être relogés sans briser les familles, en tenant compte aussi des aspects du site et du climat. Il écoute ensuite les nouveaux arrivants et enfin, le client qui assure le financement :

au coût le plus bas pour les résidents et en une collaboration et un contact intime avec eux en particulier et avec les autorités concernées en général, pour préparer un projet, pour planifier et construire un environnement complet (...) pour y vivre, dans le sens le plus large possible¹⁶.

L'opération doit avoir lieu avec tous les gens, de tous les âges et tous les goûts, dans le but de maintenir le plus possible les traditions et les caractéristiques de l'endroit et de ses relations avec la région et le centre de Newcastle.

Erskine installe un bureau sur le site et entame une concertation informelle grâce à une politique de « porte ouverte » (un des architectes s'installe dans l'appartement au-dessus du bureau). Le premier résultat concret de la participation est un schéma pilote réalisé avec quarante-sept familles qui se portent volontaires pour prendre part à l'exercice. *Janet square* en est l'objet, un lieu commun, construit en 1971-1972 :

après de nombreuses réunions et des questionnaires, beaucoup des suppositions de l'administration à propos des « désirs » des habitants furent rejetées. Par exemple, la préférence des habitants pour un plan ouvert et des couleurs vives était une surprise pour beaucoup des professionnels impliqués¹⁷.

Le schéma pilote sert pour l'essentiel à susciter les critiques et à adresser des demandes aux autorités que l'architecte a convaincus de donner un budget aux habitants pour gérer eux-mêmes la maintenance des bâtiments.

Les logements forment un mur de sept kilomètres de long dont les habitants rappellent la fonction protectrice qui bloque le bruit du trafic et le vent du nord. Erskine réalise pour *Byker Wall* la rue-galerie dont parlent les membres du Team Ten, qui n'en a pas la forme mais reproduit l'appropriation que peut en faire l'habitant. La presse couvre largement le sujet et analyse le resserrement réussi d'une communauté, le mélange du neuf et de l'ancien et le langage esthétique, la récréation du village vernaculaire et la participation des habitants.

Erskine invente une façon de faire pour chaque projet. En Suède, il commence les réunions en créant des groupes de référence sur la base de statistiques. S'il n'y a pas d'habitants et si les futurs occupants ne sont pas connus, il recrute des personnes susceptibles de vivre à cet endroit. En Suède, les gens sont plus habitués à être consultés et ils sont plus réceptifs aux idées de développement (il y existe un type de compétition sur invitation où les idées sont développées durant des réunions avec le client et souvent avec des groupes de références d'utilisateurs intéressés par la construction... Le vainqueur est désigné par tous ces intervenants en concertation).

¹⁶ M. EGELIUS, « Ralph Erskine : the humane architect », *AD Profiles* 9, 11-12 décembre 1977, p. 839.

¹⁷ *Ibid.*



Illustration 14. Les courives d'accès aux logements de *Byker Wall*, des lieux communs

Pour assurer un processus continu, Erskine élabore souvent le projet en phases comme à *Byker Wall* ou dans les villes arctiques. Un premier ensemble de logements est construit, les gens emménagent et critiquent le prototype en usage afin de remédier aux défauts dans les phases ultérieures du projet. Les habitants sont susceptibles de changer au cours de la vie du projet, l'importance de réévaluer les bâtiments est donc d'autant plus grande. Quand aucun budget n'est disponible pour la participation, Erskine tire des éléments de réponses de ses autres expériences.

L'utilisateur absent et l'architecte effacé

L'invitation de l'architecte à des habitants constructeurs induit certains dysfonctionnements s'ils ne sont pas demandeurs. C'est le cas en 1946 lorsqu'Hassan

Fathy¹⁸ éprouve des difficultés à établir une relation avec les habitants que le gouvernement veut déplacer de Gourna vers un nouveau village. Fathy tente donc de recueillir des informations auprès des habitants, observe la vie paysanne et mène une étude poussée de leurs traditions, des savoir-faire dans la construction de voûtes et des briques de boue. Il cherche à rencontrer la particularité de leurs pratiques pour dessiner le groupement des maisons de New Gourna¹⁹. Les plans sont destinés à être autoconstruits par les futurs habitants mais ces derniers n'entendent entrer que dans des logements terminés puisqu'on les déplace contre leur gré. Fathy est contraint de recourir à de la main-d'œuvre extérieure et il forme des paysans à la façon de la brique de boue sur le chantier. Devant le refus des habitants de Gourna de déménager à New Gourna, le gouvernement et les architectes extérieurs ont estimé que l'opération était un échec²⁰. La figure du coconstructeur ne parvient pas à un échange de savoir et l'absence de l'habitant met en péril le processus participatif.

De Carlo développe une méthode de participation indirecte ou *reading* qui pourrait pallier l'absence des usagers²¹ et qui s'éloigne du coconstructeur : elle apparaît comme un repli vers une figure de l'architecte maître contextuel. Il ajoute à ses écrits précédents le cycle de la réception au sein de l'histoire toujours recommencée qui fonde le projet et l'horizon d'attente des usagers²² :

¹⁸ Hassan Fathy (1900-1989) est diplômé en architecture de l'Ecole polytechnique du Caire. Il s'intéresse aux traditions constructives égyptiennes et s'oppose à l'importation de standards internationaux. Il défend rapidement l'autoconstruction et la participation des pauvres à la construction de leur logement. Il enseigne en Egypte dans les années cinquante. En 1957, il sera consulté par le groupe Doxiadis, lié à J. Tyrwhitt. Il influencera notamment le groupe CRATerre qui s'intéresse aux techniques constructives avec les matériaux locaux, spécialement la terre.

¹⁹ D. Pinson évoque l'ethnoculturalisme de Fathy (*Usage et Architecture, op. cit.*, p. 114-118).

²⁰ Vingt ans plus tard, le village est habité par une communauté stable. Les causes multiples de l'échec sont analysées notamment par D. PINSON, *Usage et Architecture, op. cit.*, p. 114-118. Son expérience a servi aux architectes qui travaillent pour le logement dans le tiers monde.

²¹ Sa pratique professionnelle n'est pas la seule raison de son discernement. Son maître à penser, Geddes élabore la configuration synergique sur la réception dans les *thinking-machines* (une rétroactivité du passé sur le présent et du présent sur l'avenir). C'est en 1970 que paraît la traduction de *Cities in evolution* en italien dans la collection dirigée par De Carlo : *Città in evoluzione*, préface de C. Carozzi, trad. L. Nicolini, Milan, Il Saggiatore. L. Mumford revisite également ce principe avec le passé utilisable.

²² Un concept élaboré par H. R. Jauss la même année au sein de l'école de Francfort (H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, préface de J. Starobinski, trad. Cl. Maillard, Paris, Gallimard, 1998 ; édition originale, 1975 ; les premiers articles sur le sujet sont publiés en 1972). Les écrits de H. R. Jauss sont un indice important de l'évolution vers une théorie qui envisage l'utilisateur, le récepteur plutôt que l'œuvre et son auteur. Ils s'appliquent surtout à la littérature mais le lien est rapidement établi avec le processus de réception dans les autres arts, dont l'architecture. Il s'agit d'une étude de l'effet produit par l'œuvre et réceptionnée par le lecteur, ainsi que son horizon d'attente, la transsubjectivité. Jauss inclut le temps et l'usage dans l'histoire formaliste ; il place la réception dans une trilogie, comme une étape : Production – Communication – Réception, à laquelle il ajoute une phase de consommation, la communication rapprochant des questionnements sur le langage propres aux architectes depuis

(...) la participation de l'usager transforme l'élaboration en un processus où les hypothèses sont vérifiées au fur et à mesure de la progression de l'étude et le degré de satisfaction de la part des usagers – le projet une fois fini rétroagit sur le programme de l'objet suivant²³.

La réception est utilisée par De Carlo comme un instrument de la grammaire participative pour servir un processus de « consensus continu » autour de l'élaboration de l'environnement. Il applique cela notamment dans les logements pour étudiants d'Urbino dont les galeries de liaison sont couvertes lors de la seconde phase, les étudiants s'étant plaints du froid et de la pluie hivernale dans leurs déplacements sur le campus. Dans le projet de Terni, les 250 premiers logements construits devaient être un échantillon des 850 que le village Matteotti contiendrait afin de pouvoir amender et modifier les lots suivants grâce à la réception des habitants.

Cette « lecture » vient de *logos* ou *legere*, qui signifie rassembler des éléments, ce qui les rend signifiants. C'est la notion ancienne de parcourir l'espace : on disait « lire la côte » quand on la longeait en bateau²⁴. Le sens de *reading* est proche du *civic survey* geddesien mais il n'inclut pas forcément les habitants qui ne sont pas systématiquement conviés à la lecture même si c'est « également un moyen, au sein du projet de développement, de capter l'attention et la participation de ceux que concerne ou concernera l'habitat projeté »²⁵.

De Carlo considère que la participation directe a une limite : les participants manifestent ce que la culture dominante leur a inculqué. L'architecture risque alors de répéter une image populaire biaisée ; ce ne serait donc pas le meilleur moyen de donner la parole aux gens. Il est persuadé que c'est dans l'habileté de l'architecte que se joue la composition : en faisant ce détour par la lecture spatiale en plusieurs temps, un moment préalable au projet mais aussi pendant qu'il est construit et utilisé ensuite (c'est l'expression de la posture de l'urbaniste chef d'orchestre qu'adopte aussi Gaston Bardet). Dans ses projets des années quatre-vingt et suivantes, la participation directe n'est plus systématiquement utilisée. Après le *reading*, il élabore la notion de *tentative* : c'est à la fois l'architecte qui tente le site, qui l'essaye en projetant et le site qui tente l'architecte, et le projet se crée dans cet envoûtement²⁶.

Au cours de la discussion du Team Ten à Royaumont en 1962, Bakema s'interroge : « que pouvons-nous faire ? Construire pour des gens que nous ne voyons

l'après-guerre (1940-1945). L'apport de Jauss, qui intéresse la grammaire participative, est qu'il envisage le récepteur comme actif : « la vie de l'œuvre littéraire dans l'histoire est inconcevable sans la participation active de ceux auxquels elle est destinée » (p. 49).

²³ Il s'agit d'une conférence donnée à Melbourne en 1971, à laquelle participent J. M. Richards et Peter Blake. G. DE CARLO, « Une architecture de participation », *Le Carré bleu*, 3, 1972, p. 9.

²⁴ C'est l'interprétation de Bruno Queysanne qui est confronté à ce terme *reading*, dont il cherche l'étymologie lors d'une université d'été de l'ILAUD.

²⁵ J. MCKEAN, « Lire les lieux », *op. cit.*, p. 57.

²⁶ Interprétation de B. Queysanne, « De Carlo et le Team X », 19 février 2008, conférence ISA Saint-Luc, Bruxelles.

pas ? »²⁷. Il redit l'importance du « *nose to nose* »²⁸ (face à face) avec les usagers des bâtiments sauf à risquer de perdre la « part vitale du problème ». Il constate qu'aux Etats-Unis, 40 à 60% des bâtiments sont réalisés et décidés sans qu'il y ait eu un contact « vraiment autour d'une table avec l'homme qui va les utiliser »²⁹ avant de passer à un contact avec les représentants. Bakema propose à l'architecte de garder son pouvoir de décision face à eux ; c'est lui qui doit imaginer pour l'utilisateur absent ; il reste le spécialiste qui voit les « conditions émotionnelles » ; celles qui ne peuvent pas être analysées sont « dans ses doigts quand il a un morceau de papier ».

Erskine interroge les habitants « existants » pour projeter et construire une première phase du projet avant l'arrivée de la nouvelle population. L'architecte Lucien Kroll recrute des voisins du projet à venir qui sont d'accord de partager leur savoir. La disponibilité fluctuante des « spécialistes de l'habiter » influence la grammaire participative. Les efforts faits pour pallier l'absence ajoutent à la certitude que la participation est celle de « toutes les parties » :

ce qui m'appartient certainement [dans l'architecture] c'est le processus. (...) c'est moi-même qui le bâtis. C'est-à-dire que je commence à établir ce colloque avec l'environnement, avec le contexte. C'est un colloque humain parce que le contexte, je prétends le lire, j'essaie de le lire, pour qu'il me dise ce qui s'est passé entre les choses naturelles et les choses humaines, entre le solide et le fluide... Et j'établis un colloque avec les gens, directement, et pas seulement les habitants ou les propriétaires, mais aussi les gens qui vont trouver cet « évènement » dans leur espace quotidien ; ils sont nombreux ceux-là : ce ne sont pas seulement les visiteurs, il y a aussi les passants. Car je pense que l'architecture a un effet sur les gens (...)³⁰.

La notion d'habitat a introduit des interlocuteurs plus nombreux pour la participation – les usagers, les passants – en plus des habitants.

Diffuser les techniques, informer des processus et former au langage architectural : l'œuvre de l'usager, la part de l'architecte

Au cours du siècle, les pédagogues organisateurs produisent des manuels et des méthodes faciles à reproduire et à diffuser. L'information de la population est le premier pas vers sa participation, je l'ai dit, d'autant que les pédagogues organisateurs ont l'ambition qu'elle soit appropriée et mise en œuvre par chacun pour la construction de lien, dans des lieux communs. Il ne s'agit pas que les autorités en charge du projet informent les citoyens à propos de leurs droits et des planifications engagées au sens d'Arnstein. L'information doit être appropriée, apprise et transformée en connaissance par le public – et par l'architecte – de façon à se rendre capable d'argumenter et de participer ainsi à la conception des projets. Les acteurs de cette histoire s'y attellent.

²⁷ *Ibid.*, p. 47.

²⁸ « Team 10 at Abbaye Royaumont, 1962, Amancio Guedes », in A. SMITHSON (éd.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, op. cit., p. 39-51.

²⁹ J. Bakema, *Ibid.*

³⁰ « Entretien avec Giancarlo De Carlo, propos recueillis par Bruno Queysanne et René Borruey le 1^{er} août 1998 à Milan », in R. BORRUEY, G. De CARLO, G. DESGRANCHAMPS, B. PECKLE, B. QUEYSANNE, *Architecture et modestie*, actes de la rencontre tenue au couvent de la Tourette, centre Thomas More les 8 et 9 juin 1996, Lecques, Théâtète éditions, 1999, p. 37-50.

Paul Otlet entend diffuser l'information – au sens premier du terme, la plus générique – à tous. Les connaissances étant gage de paix, c'est cette ambition qui préside à l'élaboration de son système de classement bibliographique. Elisée Reclus écrit une encyclopédie de géographie dont la forme m'intéresse, parce qu'il préfère la publier en fascicules bon marché plutôt qu'en un épais volume destiné à un public universitaire³¹. Pour en faciliter l'assimilation, il présente les documents de manière à pouvoir les comparer.

Geddes lui-même propose « une vaste *Encyclopedia Civica* ayant pour chaque ville son Livre du passé, son livre guide interprétatif, géographique et historique ; son Livre du Présent, une enquête sociale ; et son Livre du Futur, le livre de l'espoir de la ville, dans lequel il pourrait être tenté de discerner, de planifier, et de suggérer sa naissance ou développement potentiel »³². Les architectes initiés à la grammaire participative de l'Écossais mettent au point les mêmes outils. Louis Van Der Swaelmen réutilise aussi le système bibliographique dans une encyclopédie, avec l'objectif, dit-il, d'assurer à tous l'accès aux données de l'art civique. C'est le même but que poursuit Robert Auzelle à partir de 1947 lorsqu'il édite les *Documents d'urbanisme* qui s'adressent à l'architecte, à l'urbaniste et au grand public. C'est l'apprentissage d'un corpus d'éléments d'urbanisme que propose l'encyclopédie, une approche de la discipline elle-même plutôt que d'une technique ou d'un processus de projet. Les fiches sont présentées comme le serait une exposition relatant l'enquête urbaine de Patrick Geddes à l'aide d'une documentation variée mais présentée de manière rigoureuse : des cartes de places redessinées à la même échelle accompagnées de cartes anciennes et de photographies pour illustrer le plan grâce à la réalité. Les photographies sont prises à hauteur d'homme pour donner un point de vue concret sur les sites présentés :

photographies aériennes pour la troisième dimension, la vision d'ensemble et le contrôle, photographies au sol de toutes perspectives intéressantes, textes historico-descriptifs, notes bibliographiques.

Dans les treize fascicules du premier tome (publiés de 1947 à 1952) de l'*Encyclopédie de l'urbanisme*, tous les exemples d'architecture contemporains sont scandinaves. Il ne s'agit pas d'une fascination formaliste car aux photographies et plans des projets s'ajoute l'explicitation des financements, du montage des coopératives et d'un important volet social pris en compte dans ces cités, notamment l'idée de la « ville des vieux ». Ainsi, « Gulheden tente de créer pour les classes laborieuses une vie nouvelle de caractère plus communautaire, plus riche, plus variée, plus commode, afin d'assurer les meilleurs conditions de travail et des relations sociales plus aisées »³³ (ce développement d'information est d'autant plus remarquable que

³¹ Pour diffuser l'information dans un langage accessible et sur un support simple et bon marché, pour une consultation permanente par des centaines de personnes, Yona Friedman proposera le « Livre de Mur », soit l'affichage des trente planches qui composent un manuel.

³² P. GEDDES, *City Development, op. cit.*, 1904, p. 3.

³³ Les projets présentés dans les fiches de 1947 à 1953 (la publication se poursuit jusqu'en 1961) sont en Suède, à Malmö, la cité-jardin Frilufstaden (bâtiments d'habitation, photographie de la coopérative de la cité ; les photos aériennes sont datées de 1947), des habitations sur l'Öresund (photos de H. Stenbergs et Jaerke), un musée (arch. Carl Axel Stoltz, musée dans un

très peu de commentaires, autres que le strict nécessaire, sont inscrits sur les fiches). Cette présentation du cas urbain à l'aide de différents médias est aussi utilisée par l'exposition *Better Philadelphia* en 1947 dont Zevi fait l'éloge :

Par conséquent, en urbanisme, la représentation de l'espace est infiniment plus compliquée qu'en architecture. Les dessins, les photographies et les films ne sont pas suffisants, mis à part pour des éléments isolés et des épisodes partiels. La meilleure exposition d'urbanisme qui ait jamais été réalisée fut celle de Philadelphie en 1947, pour laquelle Oskar Stonorov et Edmund Bacon avaient déployé toute leur fantaisie : maquettes, photos aériennes immenses, films, diaporamas, fresques, panneaux humoristiques, dispositifs mécaniques et reproductions à l'échelle du carrefour d'un des quartiers les plus pauvres et les plus monotones de la ville, tous les moyens possibles et imaginables furent employés pour transmettre le message urbain³⁴.

Les écrits servent donc les objectifs démocratiques de la grammaire participative. En effet, la participation n'est pas le sujet dans les exemples précédents. C'est l'objectif à atteindre par un partage des connaissances du domaine de l'architecture et de l'urbanisme. Les productions des grammairiens de la participation ont aussi des visées politiques. Patrick Geddes rédige *Cities in evolution* non dans le but d'écrire une philosophie de la planification mais plutôt comme un tract nécessaire pour précipiter l'action du gouvernement³⁵. Dans les années quarante, Zevi milite pour investir l'architecture d'une fonction sociale et promouvoir l'éducation populaire en la matière. C'est le cas également de l'article de De Carlo en 1948 qui incite le gouvernement à choisir la voie de la participation. D'autres fascicules que j'ai déjà mentionnés proposent des méthodes participatives, organisant les citoyens en groupes, les constituant en une communauté liée autour du projet mais aussi des méthodes de travail en commun. C'est le cas des brochures de L. Kahn et O. Stonorov qui informent de la procédure de participation des citoyens à l'urbanisation de leur quartier³⁶. Les objectifs sont donc autant le lien, même s'il est très formalisé et organisé, que la réalisation d'un lieu commun, le quartier. Ici les savoirs mobilisés permettent d'élaborer une enquête et un plan, ainsi que la transcription des attentes

rempart) ; à Grondal, des logements (arch. Sackstrom et L. Reinus, photos Lennart, Petersens et C.G. Rosenberg) ; à Stockholm, les immeubles HSB Reimersholme (arch. Wallander, photographe non référencé), des bâtiments d'habitation, la cité-jardin KF à Kvarnholmen (arch. Erik Sundahl et Olof Thunstrom) et Alvik Elfvingaarden (arch. S. Backstrom et Reinus) ; à Goteborg, le quartier de Torpa (Kalltorp-sävenäs, arch. Nils Ejnar Erikson) et Gulheden, puis le musée d'architecture traditionnelle de plein air de Skansen. A Copenhague : Sundparken, bâtiments d'habitation, Blidah, bâtiments d'habitation (1933, arch. notamment Ivar Bentsen, A. Bjorn, J. U. Berg), Provstegaarden et Bisparken et Copenhague-Gentofte – jeunes ménages (arch. Arne Jacobsen).

³⁴ B. ZEVI, *Apprendre à voir la ville. Ferrare, la première ville moderne d'Europe* (1971), Marseille, Editions Parenthèses, 2011, p. 22.

³⁵ *Geddes in India*, édité en 1947, est introduit par Lewis Mumford comme un ouvrage qui présente ses idées sur la politique de décentralisation, la responsabilité civique, la coopération volontaire. Il est écrit non seulement pour le planificateur mais aussi pour les citoyens.

³⁶ Ils conçoivent également le livret explicatif de l'exposition de ville *Better Philadelphia*.

de la population mais pas la construction d'objets architecturaux. Celle-ci y trouve un mode d'emploi pour infléchir la politique urbaine du gouvernement.

Le fascicule « murondins » de Le Corbusier diffusé quelques années auparavant, lors de la reconstruction, incite à la coconstruction et enseigne des techniques. Les objets architecturaux sont des baraques provisoires. Une certaine expressivité est permise bien qu'elle soit balisée par les plans types que les constructeurs peuvent décliner selon les besoins et les « nécessités du terrain »³⁷. L'attention au contexte environnant n'englobe pas pour autant une extension de ces logements à un habitat.

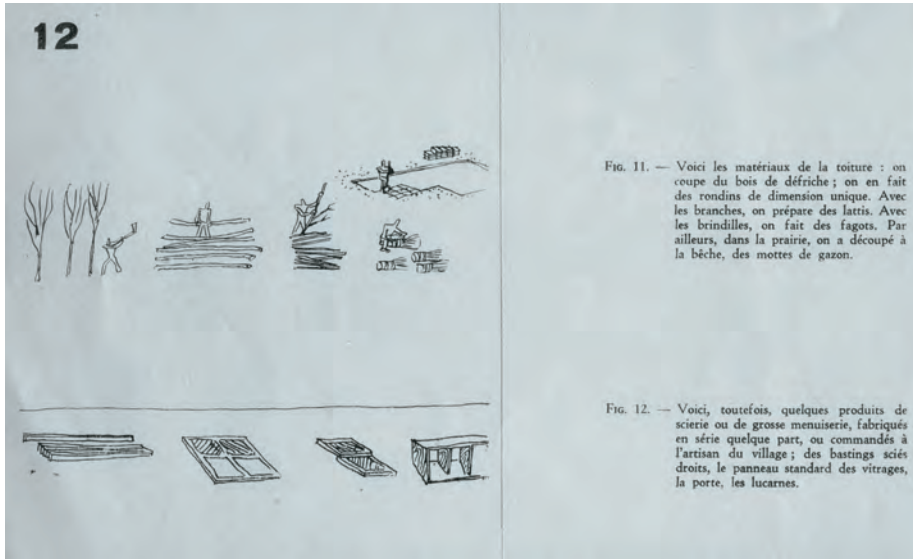


Fig. 11. — Voici les matériaux de la toiture : on coupe du bois de défriche ; on en fait des rondins de dimension unique. Avec les branches, on prépare des latris. Avec les brindilles, on fait des fagots. Par ailleurs, dans la prairie, on a découpé à la bêche, des mottes de gazon.

Fig. 12. — Voici, toutefois, quelques produits de scierie ou de grosse menuiserie, fabriqués en série quelque part, ou commandés à l'artisan du village ; des bastings sciés droits, le panneau standard des vitrages, la porte, les lucarnes.

Illustration 15. Un manuel pour l'autoconstruction de lieux de rencontre pour les jeunes, dessiné par Le Corbusier en 1942

Il n'y a pas d'échange de savoir dans cette grammaire, Le Corbusier attend néanmoins que ce groupe de jeunes tisse des liens particuliers autour de cette activité de mise en œuvre de logements. Cette activité commune les constitue intellectuellement en citoyens :

vous avez à charge d'éveiller dans les moindres parcelles du pays par un effort dont les moyens sont entre vos mains, l'esprit d'entreprise, le courage, le goût de l'invention, le sentiment de la participation individuelle. Vous devez donc susciter des fonctions. Pour accomplir des fonctions il faut des lieux et des locaux. Architecture et urbanisme. Vous voici devenus architectes et urbanistes, vous voici devenus des constructeurs³⁸.

³⁷ LE CORBUSIER, *Les constructions « murondins », entreprises des jeunes, gestion par les jeunes, vitalisation des villages*, manuel technique publié sous le patronat du Secrétariat général de la jeunesse, Paris, Clermont-Ferrand, Etienne Chiron éditeur, 1942, p. 14.

³⁸ *Ibid.*, p. 3.

Le savoir déterminant de l'architecte consiste à transmettre une méthode constructive, celui des autres n'est pas interrogé : ce sont des exécutants. L'attention au contexte est peu développée, les traditions constructives ou le savoir-faire des habitants sont indifférents. Même s'il ne procède pas à partir d'une table rase mais recommande une implantation en rapport avec le site, c'est plutôt la figure du maître que celle du pédagogue qu'illustre ce manuel. La grammaire est conjuguée dans une temporalité courte et dans le contexte de carence de logement induit par la guerre. D'ailleurs, Le Corbusier propose des matériaux locaux de récupération ainsi que la chaux qu'il affectionne mais « pas de tuiles, pas d'ardoises, pas de zinc, rien de ce qui nécessiterait une mise en œuvre professionnelle... » : aucune formation des constructeurs qui pourrait leur servir par la suite n'est prévue. Les « murondins » comblent l'attente de « la réurbanisation rationnelle et la reconstruction savante des nouvelles agglomérations ». Les constructeurs sont donc en sursis jusqu'au retour de l'architecte savant³⁹.

J'ai suivi la figure de John F. C. Turner parce qu'il est issu en droite ligne de la filiation geddesienne. Il a rencontré l'architecte Edouardo Neira qui transpose les diagrammes de Geddes pour ses élèves de l'Université de Lima. A son invite, il part au Pérou en 1957 pour reproduire le travail accompli en Inde par « P. G. »⁴⁰. Son autre référence est W. Morris, dont il partage l'amour du travail manuel, du vernaculaire et du maintien de la production à un niveau local. Après le tremblement de terre de 1958, il met au point des projets de logements en autoconstruction à Arequipa à la demande du ministère des Travaux publics (dans un organe d'assistance technique à l'urbanisation créé par Neira en 1955). A sa connaissance, c'est le seul gouvernement au monde qui met en place une assistance pour développer le logement de squatters si tôt (il cite des expériences en Afrique dans les années trente et certaines pratiques du *New Deal* américain). Le gouvernement a aussi commandé une enquête à un géographe et un anthropologue sur les *barriadas*, en 1956. Un millier d'hectares de logements ont été construits par les habitants depuis.

Turner réalise, dès que les constructions commencent, combien son savoir d'architecte et de technicien est surfait et ses idées éloignées des réalités des habitants. Leur savoir lui apparaît comme indispensable. Dès lors, il supervise et coordonne même si les accords se font le plus souvent verbalement entre les habitants et non par l'intermédiaire de son équipe. Les habitants des bidonvilles ont une culture du travail

³⁹ Mille exemplaires des plaquettes « murondins » seront distribués dans les centres de jeunesse. Le Corbusier développe d'autres projets d'architectures provisoires mais il n'évoque pas la possibilité de faire participer les habitants à leur construction ou à la disposition des cellules de base sur le terrain comme il le propose dans les « murondins ». L'opération des mille clubs commandée par le ministère de la Jeunesse en 1966, est très similaire. Les clubs sont préfabriqués à monter par les jeunes et ils ont été élaborés à partir d'une enquête menée auprès de la tranche d'âge quinze/vingt-cinq ans, l'idée étant de faire monter un local par les jeunes afin de leur donner un sentiment de communauté et d'appropriation. Jean Prouvé emmène les jeunes bénévoles dans son usine pour participer à l'amélioration du montage du club par la connaissance des outils de sa production.

⁴⁰ R. CHAVEZ, J. VILORIA, M. ZIPPERER, *Interview de John F. C. Turner à la Banque mondiale*, Washington, 11 septembre 2000.

en commun et de l'aide mutuelle, ainsi que le respect des engagements pris. Ils mènent les constructions, le jour, et les réunions d'organisation, le soir. Turner leur propose un manuel élaboré sur le système de *aided and mutual self help*⁴¹. Certains groupes acceptent d'adopter ces recommandations qui permettent de meilleures performances dans le travail. Peu à peu, les habitants opposent moins de résistance à l'organisation et aux plans des spécialistes et le travail avance plus vite. L'échange de savoirs a eu lieu. Sa mission d'architecte concerne plutôt une fonction d'aménageur et d'urbaniste que de concepteur de l'espace domestique⁴². Cette transposition d'échelle constatée lors de la redéfinition du logement en habitat, implique l'habitant dans l'architecture en reconnaissant son savoir et provoque un glissement du statut de l'architecte : une mission limitée à l'aménagement de la structure de l'habitat et plus de participation. Les rôles sont redistribués.

Cette dernière expérience montre l'autonomisation des participants, qui sera poussée à l'extrême par Yona Friedman, notamment, qui envisage un effacement presque complet de la figure de l'architecte pédagogue dans le processus participatif ; il reste l'organisateur qui écrit et diffuse des informations. Là où Turner entend lui conserver un rôle, Friedman ne le met pratiquement plus en présence des autres participants. A partir de 1957, il introduit « l'apprentissage » suffisant de l'architecture pour que l'habitant soit acteur du processus. Dans le processus « enseignable », l'habitant est le concepteur et le constructeur de l'architecture, afin d'éviter tout malentendu, toute interprétation subjective et le paternalisme de l'architecte. Friedman souhaite dépasser le stade de la participation qu'il appelle une consultation « où l'architecte-arbitre amène en fait les habitants à dire ce qu'il souhaite les entendre dire (...) »⁴³.

Friedman développe des méthodes destinées à servir les deux façons de faire : il faut disposer d'un langage facile à manipuler afin que l'habitant puisse exprimer ses désirs. L'architecte devient donc l'écrivain de cette grammaire et son enseignant. Les rôles sont renversés en faveur de « la participation de l'architecte »⁴⁴, qui n'est plus l'interprète de l'habitant mais son professeur de langue. Son rôle se réduit « à la construction d'un répertoire complet et compréhensible, l'établissement des avertissements, et la création d'un code de notation, pour permettre le choix de l'utilisateur »⁴⁵. Il met aussi en place une infrastructure « neutre » à transformer. Dans cette nouvelle architecture, les rapports sont inversés ; le « coup de génie », appartient au client ; reste à l'architecte la méthode objective. La hiérarchie des figures et des savoirs est ici équilibrée.

⁴¹ Il s'agit du travail réalisé par Richard Neutra à Puerto Rico et du système mis au point en 1949. Turner stipule que c'est Neira qui lui remet le manuel.

⁴² D. PINSON, *Usage et Architecture, op. cit.*, p. 120.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Y. FRIEDMAN, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, Paris, L'Eclat, 2003, p. 57.

⁴⁵ Ph. SERS, « Préface », in Y. FRIEDMAN, *Pour l'architecture scientifique*, Paris, Pierre Belfond/art action architecture, 1971, p. 7-10.

Ce nouvel enseignement de l'architecture débute aux niveaux primaire et secondaire. L'élève apprend à lire le répertoire et au niveau supérieur, à l'« écrire »⁴⁶. Friedman édite plusieurs manuels explicitant des processus à destination de « toute personne qui subit de quelque manière que ce soit « l'effet » de l'objet en question »⁴⁷. Il met au point un système de graphes – objets et vecteurs – destinés à la programmation de l'architecture par l'habitant : le système est conçu pour lui indiquer les conséquences néfastes éventuelles de ses choix. Il dessine un manuel pour passer du graphe au dessin du plan ; l'habitant est « son propre architecte : il est devenu autoplanificateur »⁴⁸.

Les manuels informent sur la planification ou diffusent les techniques⁴⁹ et les processus de la grammaire participative. Des éditions destinées à l'apprentissage du langage architectural sont aussi disponibles. Les médiums de la grammaire participative sont au service d'une configuration didactique ou enseignable. L'organisateur est prêt à se retirer du processus ; cette attitude est sans doute accentuée par le contexte des politiques culturelles. En effet, depuis la Seconde Guerre mondiale, des pays européens développent un meilleur accès pour tous aux œuvres culturelles⁵⁰. Une démocratisation de la culture parallèle à une démocratisation des études. La critique de cette démocratisation est relative notamment au manque de participation du public face à cette « exposition » d'œuvres. Dans les années soixante-dix se fait le passage à une démocratie culturelle dans laquelle « tout le monde » est créatif. Dans le domaine architectural, cela renforce une grammaire participative où la figure de l'autre peut s'emparer d'une méthode, d'une technique ou tout simplement user de son savoir de « spécialiste de l'habiter » pour créer son environnement. Dans les apprentissages, il s'agit de former à l'autonomie, à l'agissement et à la capacitation. L'acte créateur a

⁴⁶ Aux Etats-Unis en 1965, au sein du mouvement *advocacy planning* – Paul Davidoff son fondateur, a suivi l'enseignement de Lewis Mumford – des boîtes pédagogiques qui contiennent des disques, des films et des fiches informatives pour animer un cours de *city planning and city politics* à destination des enfants des ghettos new yorkais. Donné en une ou deux années, le cours consiste à faire comprendre aux enfants que l'environnement urbain dans lequel ils vivent est une pure création de l'homme et qu'ils peuvent donc le modifier. Ils sont acteurs et pas spectateurs de leur communauté.

⁴⁷ Y. FRIEDMAN, *L'architecture de survie*, *op. cit.*, p. 17.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 26. La bande dessinée qu'il réalise est exposée au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris en 1975 – *Une utopie réalisée* – puis au Brésil.

⁴⁹ Dans les années soixante-dix, le groupe CRATerre publie des manuels de technique du pisé et des architectures de terre à l'intention des constructeurs. Plusieurs centaines de logements sont autoconstruits en France sur la base d'un ouvrage traduit en espagnol par des étudiants qui viennent se former avec eux. Il est photocopié à plus de dix mille exemplaires et distribué au Pérou, au Mexique et dans d'autres pays d'Amérique latine et permet de construire des milliers d'habitations. En raison de la demande sociale importante, le livre est réédité à plusieurs reprises (trois mille exemplaires d'abord aux Editions Alternative) : « ce qui nous intéressait, c'est que le livre soit diffusé et accessible au plus grand nombre possible de personnes » (interview de P. Doat, réalisée par Judith Lemaire en 2004). Ils souhaitent donner à l'usager le contrôle de son cadre de vie et ne sont pas architectes des projets.

⁵⁰ Voir à ce sujet le développement dans l'article de J.-L. GENARD, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », *op. cit.*, p. 21-29.

autant d'importance que la création elle-même. De cette façon, la figure de l'autre de la grammaire participative détient un savoir aussi important que le savoir scientifique de l'architecte. L'expressivité et la créativité sont aussi des postures de la figure de l'autre. Mais dès que le terme créativité est posé, c'est la question esthétique qui entre en jeu dans la grammaire participative et celle de la responsabilité de l'architecte.

Mais si la figure de l'organisateur est prête à se retirer du processus de conception et de construction, celle du pédagogue – spécifiquement celles du chef d'orchestre et du coconstructeur – résiste et valorise l'échange des savoirs et pas la disparition de celui de l'architecte :

que signifie donc la participation en architecture ? Donner un té, une équerre, un compas aux gens ? En leur disant « construisez comme vous voulez » ? Ils singeraient les modèles classiques les plus rétrogrades. Préparer plusieurs solutions et leur dire « choisissez » ? Selon quels critères ? La participation ainsi conçue n'est qu'un slogan⁵¹. (...) C'est seulement maintenant que le fait de parler, lire et écrire l'architecture n'est plus limité à une élite spécialisée. Ce résultat déborde le cadre de la discipline et implique un tournant démocratique et un renouvellement social de l'architecture basé sur un consensus – non pas paternaliste, populiste ou velléitaire dans lequel les besoins réels se confondraient continuellement avec ceux que la publicité induit – mais authentique et direct⁵².

Esthétique vernaculaire, langage traditionnel : populaire versus populisme

Certaines figures se tiennent en dehors du débat esthétique : le maître demiurge qui se réfère à la règle et entend la beauté comme objective ; le maître paternaliste qui recourt au symbole, au style le plus adapté afin de traduire la doctrine à mettre en place. Le maître contextuel, lui, est prêt à quelques concessions de l'ordre de la tradition, adoptant des langages architecturaux en vigueur dans le lieu, qu'il admet de reproduire ou dont il s'inspire.

Chez les pédagogues, l'organisateur se place en dehors du débat esthétique qui n'est pas la finalité du processus. Il offre des outils de construction, de discussion, de mise en œuvre mais n'intervient pas dans la formalisation qui appartient à ceux qui participent. C'est un architecte qui se positionne le cas échéant comme technicien mais ne dicte pas de langage ; il est prêt à se plier au goût régnant. Le pédagogue chef d'orchestre, bien qu'il travaille plutôt à l'échelle de l'habitat qu'à celle de l'architecture du logement par exemple, entend pourtant détenir le langage à mettre en œuvre en définitive, une fois que l'échange des savoirs a eu lieu. Il reste le créatif qui dessine le projet. Quant au pédagogue coconstructeur, il est l'un des participants ; il reconnaît les autres comme créatifs ; chacun argumente et le véritable échange de savoirs permet, par ajustement mutuel, de trouver les attributs consensuels de la forme. Il véhicule un langage architectural « savant » auprès des autres participants et ne cède pas à une attitude démagogique.

Les fondateurs des CIAM, figures de maîtres, jusqu'à Otterlo, cherchent un moyen de faire accepter le langage architectural moderniste par le grand public. Lors

⁵¹ B. Zevi, *op. cit.*, p. 78.

⁵² *Ibid.*, p. 81.

du congrès de Bergame, en 1949, le groupe italien exploite pour ce faire le rapport à l'histoire. Ils présentent une architecture traditionnelle dans son expression (basée sur des études approfondies du contexte) mais élaborée sur des bases rationnelles de type moderniste. Certains évoquent à ce propos la trahison⁵³ des Italiens... Pour Ernesto Rogers, « le fait de chercher à être plus communicatif, plus populaire, devint sacrosaint, comme un moyen essentiel d'être plus complètement à la page, récent »⁵⁴. Il ajoute qu'il est nécessaire pour cela « de rejeter tous les *a priori* stylistiques, ce que l'on appelait le langage « moderne » inclus »⁵⁵. Les Italiens mettent en avant l'importance de la création de lien avec les habitants et entre eux : qu'ils se reconnaissent une identité dans le langage architectural utilisé semble plus important que l'esthétique de l'objet lui-même telle que pourrait l'imposer un maître.

Le débat d'Otterlo, quelque dix ans plus tard, se focalise sur l'emploi d'un tel langage architectural dans le projet de la tour Velasca de E. Rogers et des logements à Matera de G. De Carlo qui considère que « (...) l'histoire c'est l'acquisition d'un savoir exact des problèmes (...) L'histoire ne concerne pas quelque chose du passé mais a quelque chose qui a à voir avec le présent et donne la direction du futur »⁵⁶. Il recentre le débat sur le processus qui mène à l'utilisation d'un tel langage architectural par un échange de savoirs et adopte la posture du pédagogue : les habitants explicitent leur rapport à l'histoire, amènent leur connaissance du bâti ancien, de ce que son évolution évoque. De Carlo n'est pas disposé à produire la « nouvelle expression plastique » des CIAM parce que les habitants ne se l'approprient pas :

les gens de Matera ne voulaient pas d'une reproduction contemporaine des conditions anciennes et conséquemment désertaient les nouveaux quartiers qui tentaient de reproduire dans un langage moderne la complexité plastique et la liberté organique de la ville ancienne⁵⁷.

Ils défendent quelque chose « de plus rigide et formel qui leur donnait un sentiment d'ouverture et de stabilité du futur »⁵⁸. De Carlo construit donc des bâtiments longs, en blocs bruts⁵⁹, qui peuvent sembler rigides d'un point de vue formel mais n'influencent pas la liberté des gens. Il est attaqué sur le fait que sa conception plastique les trahit,

⁵³ S. PROTASONI, « The Italian Group and the Modern Tradition », in V. GREGOTTI (éd.), *op. cit.*, p. 28.

⁵⁴ E. ROGERS, in *Casabella*, 202, 1954, p. 29.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ G. De Carlo, in V. LIGTELJN, F. STRAUVEN, *Van Eyck*, « University College in Urbino by Giancarlo De Carlo » (1^{re} édition, 1966, in *Zodiac*), *op. cit.*, p. 580.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 577.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Il est établi par Geddes déjà que la participation des citoyens ne revient pas à assouvir leurs désirs quand ceux-ci engendrent la destruction de bâtiments qui pourraient être rénovés par exemple : lors de la présentation de son plan pour Dunfermline, dans *City development*, les citoyens voulaient démolir des vieilles structures encore utilisables ; il déclara qu'il était « nécessaire de modifier l'opinion publique en cette matière » (Ph. MAIRET, *Pioneer of sociology*, *op. cit.*, p. 19) et suggéra des solutions pour le faire. Il arrivait à révéler l'utilité méconnue d'un bâtiment, son intérêt et sa beauté.

parce qu'ils n'ont pas été éduqués pour la saisir et ne comprennent pas la poésie du mouvement et de l'espace moderne.

Si dans les congrès CIAM la participation est un thème approché mais laissé de côté volontairement, dans les réunions du Team Ten après Otterlo, elle est discutée et touche invariablement à la question des formes et du langage architectural qui en résulte, mais aussi de l'éducation du public⁶⁰. Les projets visités par le Team Ten – les logements Matteoti de G. De Carlo, la Maison des mères de A. Van Eyck, ceux d'Erskine ou la *Freie Universität*⁶¹ de Berlin – déclinent des postures de la grammaire participative :

(...) cette fois-là on se rencontrait pour discuter de mon projet pour le quartier Matteoti de Terni en partant d'une réflexion sur la participation des habitants. (...) Nous préférons prendre pour base de discussion un projet déjà réalisé parce que nous pensions que la cohérence entre l'édifice et le lieu était très importante. C'est en cela aussi que nous étions exactement à l'opposé du style international⁶².

D'après les notes de Bakema, la réunion de 1969⁶³ porte surtout sur la participation et le concept associé d'*open design*. Les projets de De Carlo (Rimini), Ralph Erskine (Newcastle-Upon-Tyne) et Jaap Bakema (Hamburg Mummelmansberg) sont montrés en exemple⁶⁴ :

(...) l'exigence [actuelle] pour plus de participation dans le processus de décision et de *design* requiert un processus de *design* de l'environnement bâti plus ouvert⁶⁵.

Bakema relate le processus de *design* du projet Mummelmansberg : dans une auberge sur le site, autour d'une table et de bières, ils se mettent d'accord avec les usagers sur certaines formes. Bakema en vient à se demander comment les spécialistes et les utilisateurs pourraient s'accorder sur des règles de *design* alors qu'aucune éducation architecturale et d'appréhension de l'espace n'est dispensée dans les écoles. Pour donner plus de responsabilité et de conscience architecturale à chaque individu vivant dans l'espace :

a. Les architectes doivent stimuler la conscience de la qualité spatiale (*space – quality – awareness*) par leur travail et peuvent expliquer comment la fonction

⁶⁰ Voir les notes prises par Jaap Bakema lors des réunions, Rotterdam, NAI, Fonds Bakema. Se référer également à *Team Ten Meetings*.

⁶¹ D'après Candilis, l'université de Berlin est un projet basé sur l'observation qu'ils font du souk marocain, S. Woods et lui, et dont la structure est régie par deux phénomènes : la spontanéité et la diversité.

⁶² G. DE CARLO, *Architecture et liberté*, op. cit., p. 152-153.

⁶³ Cette réunion préalable à celle de Toulouse-le-Mirail en 1971 a lieu chez Peter et Alison Smithson dans leur maison de Londres.

⁶⁴ Risselada évoque l'inexistence des archives concernant la réunion de 1969 et celle de 1971. Il n'y a que peu d'éléments dans les archives concernant la réunion de Toulouse, les projets présentés ne sont pas connus et la liste des participants a dû être reconstituée à partir d'une photographie de groupe prise par Peter Smithson. M. RISSELADA, « Réunion à Toulouse le Mirail 9-12 avril 1971 », www.team10.org.

⁶⁵ J. BAKEMA, op. cit., Fonds Bakema, g 138. C'est Bakema qui souligne.

de la construction forme-espace (*space-form*) peut être un facteur important dans l'existence de l'homme (la construction comme message spatial).

b. Nous devrions développer plus de technique de *design*, de cette façon, les différentes décisions de *design* deviendront aussi claires que possible pour tous les gens concernés (spécialement les utilisateurs), de cette façon par exemple *la transformation de l'environnement bâti* (intérieur et extérieur) peut être manipulée comme une chose commune (mini-maxi décision).

Notre technique de communication sur le processus de *design* doit être adaptée au processus de construction pour un client anonyme.

d. Par-dessus tout il faut examiner comment des méthodes peuvent être développées de façon à réaliser le droit de l'homme (individuel et social) à utiliser l'espace.

e. Tout ceci ferait partie des études pour des groupes de recherche-projet (encore manquants dans notre profession)⁶⁶.

Après les expériences de 1948 à 1968, Bakema affirme qu'ils sont « à une période dans laquelle la participation des usagers dans le processus de conception-décision peut devenir une réalité »⁶⁷. Il liste les apports en la matière des membres présents : Candilis propose la structure à remplir par l'utilisateur ; De Carlo tente de transposer à la période actuelle le processus de décision des villes de la Renaissance et du Moyen Age ; Erskine est « l'architecte qui prend part aux problèmes des gens en installant son bureau d'architecture dans l'environnement qui a besoin d'aide. Utilisant le contact personnel avec les habitants pour fonctionner dans la réalité des gens ». La grammaire participative est donc admise mais reste la question principale : « est-ce qu'ils disent vouloir qui est vraiment requis ? Et poursuivant cette interrogation, l'architecte est-il en position de fournir ce qu'il croit réellement requis, sans participation dans le processus de conception avec les ultimes occupants du bâtiment ? »⁶⁸.

La réunion du Team Ten en 1974 exemplifie la teneur des débats sur le rôle de l'architecte. Le projet de *Town Hall* de Bakema véhicule des concepts qui sont propres à une langue d'initiés, d'après De Carlo, et dont la complexité exprime le plaisir personnel de l'architecte. Or, le *Town Hall* est soit la représentation des habitants de la ville, soit celle du pouvoir. Le langage du pouvoir est très sophistiqué et n'a rien à voir avec les gens et leurs valeurs. L'architecte n'a pas prêté attention à ce que les gens pouvaient ou non comprendre ; rien n'est familier.

Le problème de la programmation du bâtiment par les citoyens est alors soulevé : s'ils disent qu'ils veulent telle pièce ou telle implantation, faut-il la leur donner ? Plutôt que d'exécuter ce qu'ils demandent, Bakema propose de les informer sur la façon dont elles peuvent fonctionner ou pas sur le plan architectural. P. Smithson pense qu'il faut amener ce à quoi justement ils n'auraient jamais pensé sans vous, l'architecte, parce que les non-spécialistes ne trouvent pas de formulation différente du type conventionnel pour un espace de bureaux, par exemple. Vous pouvez leur

⁶⁶ J. BAKEMA, « Rapport réunion du Team Ten à Londres, 1969 », NAI, Fonds Bakema, boîte g 133-150, BAKE 0163 (22_0163), g 138. C'est Bakema qui souligne.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ P. COLLYMORE, *op. cit.*, p. 12.

donner plus que ce qu'ils demandent parce que vous pouvez voir la possibilité de formes qui n'existent pas. Il ajoute que la participation ne peut fonctionner qu'à un niveau à peine plus élevé que le face-à-face : des comités de quartier, de voisins pour gérer le parking, construire la piscine municipale. Il n'y a pour lui de participation possible que lorsqu'on en voit un effet direct. Dans le cas d'un *Town Hall* pour une ville de cinquante mille habitants, cela lui semble impossible.

L'époque de consommation à outrance est difficile, ajoute encore Peter Smithson, parce que ce n'est pas seulement ce que « l'homme de la rue »⁶⁹ veut qui importe mais aussi l'homme qui préside à l'architecture ; or, l'architecte n'est pas prêt à construire dans le style qui est déterminé comme celui qui sera le plus vendeur pour le public⁷⁰.

Populaire, vernaculaire

Le sens de « populaire » est positif : « qui appartient au peuple, qui est issu du peuple »⁷¹. Suivant la définition habituelle, il « est jugé conforme aux goûts de la population la moins cultivée »⁷² ; ce qui induit une hiérarchie des savoirs et des figures. Le groupe italien valorise le savoir populaire et n'a pas un objectif populiste, qui serait une « attitude politique qui vise à satisfaire les revendications immédiates du peuple sans objectif à long terme »⁷³. Il cherche à donner une nouvelle interprétation de la modernité, acceptable pour les gens⁷⁴.

Le recours au vernaculaire, dans la forme ou dans l'utilisation des matériaux, de la grammaire participative n'est pas populiste dans un objectif démagogique ; c'est une tentative d'être populaire au sens démocratique du terme.

J.-L. Cohen donne une définition propre au champ architectural du populisme, il le déploie en deux postures :

La première posture consiste en une récupération savante de formes vernaculaires souvent exclues du corpus de l'architecture académique. Il s'agit moins par-là de combiner des éléments arrachés à leur contexte rural ou urbain que de produire l'impression que les éléments architecturaux inventés sont ancrés dans ce contexte. (...) Il procède d'une recherche de communication directe avec les destinataires de l'architecture, auxquels sont proposés des dispositifs et des formes familiers. Mais des positions purement esthétiques peuvent aussi caractériser cette démarche (...).

⁶⁹ « Team 10 in Rotterdam, April 1974 », in A. SMITHSON (éd.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, op. cit., p. 125.

⁷⁰ P. SMITHSON, cité in A. SMITHSON (éd.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, op. cit., p. 125 : « Mais ce consumérisme est la philosophie qui est derrière le style, cette façon de faire en vieux style parce que si vous adoptez ce style ancien vous pourrez vendre plus, la moralité est seulement commerciale ». Ces discussions sont bien entendu éclairées par les ouvrages de Robert Venturi et Denis Scott Brown, *Learning from Las Vegas* notamment et par les ouvrages de R. Banham des années soixante.

⁷¹ *Le Petit Larousse Illustré*, édition 1995.

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Voir à ce sujet J.-L. COHEN, « Promesses et impasses du populisme », *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, janvier 2004, http://www.cicarchitecture.org/selected_writings/jlc_prom.htm#_ftnref2.

La seconde posture explore les modalités de la participation de la population à la production architecturale. Elle dérive d'une sorte d'incertitude ou, plus encore, d'une sorte de culpabilité de la part des architectes, qui abandonnent ainsi volontairement certaines de leurs prérogatives professionnelles. Ils renoncent à l'exclusivité dans la conception des formes bâties et sont à l'initiative de programmes permettant non seulement l'expression des citoyens ou des futurs habitants de leurs édifices, mais aussi leur présence concrète dans le processus de décision, quitte à leur « donner le crayon »⁷⁵.

Dans les débats du Team Ten, l'enjeu des échanges de savoir autour des questions de langage architectural documente cette dimension de la grammaire participative. C'est-à-dire la confrontation d'un langage « savant » et d'un langage « populaire », parfois issu du vocabulaire vernaculaire des habitations rurales, par exemple. La seconde posture décrite ci-dessus – celle de la participation – ne ressort pas de cette histoire. Je l'ai annoncé en introduction, la figure de l'architecte organisateur, lorsqu'elle glisse vers une attitude d'« éponge populiste », ne trouve pas sa place dans cette émergence : incertitude, culpabilité, abandon ou renoncement ne permettent pas une conjugaison participative qui associe les termes de la triade, lieu, bien, lien. C'est plutôt la première posture qui permet de mieux saisir l'évolution dans la voie du processus et qui produit l'interaction des trois termes. L'utilisation de matériaux traditionnels dans les réalisations aux Etats-Unis, en Suisse et dans la culture scandinave sont les modèles d'une esthétique moderniste déclinant les matériaux « naturels » – le bois, la pierre, ...⁷⁶. J'ai signalé combien les acteurs qui conjuguent la grammaire participative les réceptionnent et les diffusent comme modèle esthétique. Ils ne sont pas la marque d'un populisme mais celle de la reconnaissance d'une tradition constructive qui répond à la critique du rationalisme moderniste.

L'intérêt d'être populaire pour le bien architectural commun vient également de la volonté de « faire peuple » dans le processus participatif, de constituer les individus en collectif. C'est cet idéal qui est traduit dans une architecture à laquelle tout le groupe pourra s'identifier, parfois pour des raisons esthétiques, ou parce qu'elle véhicule les traditions constructives ou d'usage de la communauté concernée. Le rôle de l'architecte décrit par Lurçat l'exprime clairement : « (...) avant tout observer et satisfaire les besoins les plus généraux et les plus particuliers des habitants. Ils se refusent pour cela, bien qu'apportant des solutions nouvelles au problème, à rompre brutalement avec une réalité et des habitudes qui au moment des destructions comportaient encore une valeur d'usage »⁷⁷.

La valorisation des architectures « spontanées », « vernaculaires » ou « autoconstruites » – par Le Corbusier puis dans une autre dimension par Van Eyck

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Ces tendances sont illustrées dans l'exposition de 1939 à Zurich ou dans les pavillons scandinaves de Markelius et d'Aalto de la *World Fair* à New York. La *Wienerwohnkultur* des années vingt et trente a introduit une modernité caractérisée par des matériaux chauds et traditionnels.

⁷⁷ « Pour un urbanisme réaliste », *Cités et techniques*, octobre 1961, cité par P. SADDY, « Lurçat et Maubeuge : départ d'une reconstruction, la table rase ? », *AMC*, 40, septembre 1976, p. 19.

notamment ou les modernistes de l'ATBAT – sert l'échange de savoir, valorisant le savoir-faire détenu par l'habitant qui adapte la forme à l'usage au cours du temps. La technique utilisée pour la construction traditionnelle – toujours assez simple – impose une limite naturelle ; elle produit la diversité tout en donnant le sentiment d'une unicité qui tient à la pauvreté de la technique appliquée⁷⁸.

Les avancées du structuralisme et de la sémiologie et le contexte de mai 1968 permettent une mise à zéro totale, existentielle et pas seulement architecturale, pour stimuler un langage démocratique dans les années soixante-dix. Zévi lie cette émergence au concept de Barthes « le degré zéro de l'écriture ». C'est un retour à « la préhistoire, le degré zéro de l'architecture », soit la reconnaissance de la valeur de l'architecture spontanée et de l'urbanisme sans architectes :

les plans d'aménagement modernes embrassent tous les aspects physiques des communautés humaines et il est logique qu'ils analysent aussi les agglomérations « hors du temps » que sont les *barriadas*, les *favelas*, les taudis et les baraques, bref, tout ce qui a été jusqu'à présent banni de l'histoire de l'art⁷⁹.

Il semble que le pédagogue coconstructeur se démarque assez nettement de l'organisateur qui reste à distance de la mise en forme esthétique du bien commun. Comme je le constate dans les écrits de Geddes, Lurçat, Erskine, jusqu'à De Carlo, cette figure persiste dans l'échange pédagogique et résiste sans leur donner « ce qu'ils veulent ». C'est sans doute la question du commun qui influence celle de la formalisation architecturale. Au nom du lien développé entre les participants, le coconstructeur recherche le bonheur « commun », l'idéal consensuel d'atteindre l'intérêt général. Il oppose une résistance à l'individualité marquée dans les biens construits ; ce que je ne trouve pas dans la figure de l'organisateur qui, précisément, standardise les procédés afin de pouvoir décliner les variantes personnelles. C'est ce type de confrontation des figures que j'ai trouvé dans l'opération commanditée par la Terni, une entreprise sidérurgique, pour la construction du nouveau village Matteotti. Elle illustre le cycle d'interaction des trois termes de la triade de la grammaire participative, lieu, bien, lien.

La participation et l'architecture de Terni

De Carlo campe la figure du pédagogue coconstructeur, qui joue son rôle dans le processus sans s'effacer :

la participation ne consiste pas du tout à entendre les *desiderata* des habitants, mais à modifier son architecture afin qu'elle réponde à leurs besoins réels, bien différents de leurs besoins créés. Il y a une dimension pédagogique dans le métier de l'architecte qui ne doit pas être occultée et qui nécessite un peu d'humilité...⁸⁰.

Les formes et les matériaux utilisés à Urbino montrent des similitudes avec ceux de Terni, dont j'ai pu investiguer plus avant le processus participatif. Les photographies

⁷⁸ Y. FRIEDMAN, *L'architecture de survie*, op. cit., p. 29.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 149.

⁸⁰ A. MASBOUNGI, Th. PAQUOT, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publiée sur <http://urbanisme.univ-paris12/fr>.

des réunions à Terni sont les premières que j'ai découvertes. Aux murs sont affichées les références architecturales apportées par l'équipe de De Carlo et c'est le projet qu'il décrit comme une participation ayant permis de réaliser une bonne architecture⁸¹. L'implantation est dessinée durant l'année 1969.

Le commanditaire et l'architecte conditionnent leur collaboration à la réalisation du projet par un processus participatif avec les futurs habitants. Au cours de nombreuses réunions préparatoires avec les ouvriers, De Carlo crée deux cent cinquante logements (déclinés en cinq types d'appartements) et leurs accès piétonniers. Ce village montre, sur le plan formel, l'apport du savoir de l'architecte, un vocabulaire qui n'évoque pas une tradition constructive et une esthétique qui ne résulte pas d'un amalgame de langages particuliers. Je me suis limitée ici à reproduire des discussions concernant le lieu commun (les espaces extérieurs). Celui-ci résulte de l'architecture des logements et des équipements souhaités. Les discussions portent sur les transitions du public au privé et concernent pour l'essentiel la disposition des pièces et leur flexibilité intérieure.

les futurs habitants discutent du projet en général sans être capables d'identifier un logement en particulier. Ce qui signifie que chaque type de maison fut développé en accord avec des critères partagés – la culture générale des habitants – plutôt qu'avec des souhaits individuels. Cependant, les requêtes conflictuelles, par exemple pour l'utilisation des locaux, peuvent être accommodées par la flexibilité de la construction. (...) Ce qui est peut-être plus important dans le dialogue social que dans le *design* des logements, c'est le développement du royaume public, l'espace appartenant à la communauté ; dans beaucoup de développements modernes de résidences, il est dominé par les techniques – routes et services et n'a pas d'identité sociale finalement. S'il peut être prévu par consensus, il est susceptible d'être employé⁸².

De *design*, il n'est pas question dans les extraits des discussions que j'ai pu lire ; l'esthétique de l'architecture n'est pas mentionnée. L'utile est plus souvent mobilisé que la beauté ; les fonctions et les traditions d'usage dans l'architecture semblent plus centrales que l'apparence des constructions. La synthèse des réunions, rédigée par l'équipe d'architectes, est structurée sur les exigences principales des habitants qui sont d'ordre économique, concernent les logements et leur rapport à l'espace extérieur.

Pour les nouvelles constructions, la Terni veut obtenir des fonds de la CECA destinés aux logements innovants. Pour ce faire, les habitants doivent être convaincus de changer de mode de vie, de passer d'une architecture pilotée auparavant par le fascisme à des logements qui relatent le projet politique démocratique. Ce sont des ambitions du processus architectural participatif mis en place.

Une enquête est menée au préalable par un sociologue intégré à l'équipe de projet qui interroge les habitants : « si nous dessinons votre maison, comment la voulez-vous ? ». A l'issue des entretiens, « le type de maison qui est ressorti (...) est très décourageant, à dire vrai. Il est très proche du type de maisons qu'ils ont déjà, avec peut-être plus de carreaux, ou plus riches. Ils demandaient la maison du médecin

⁸¹ *Ibid.*

⁸² P. BLUNDELL JONES, « Housing Mazzorbo near Venice », *Architectural Review*, 1085, juin 1987, p. 25.

conventionné, de l'avocat de Terni. Voilà tout »⁸³. Le savoir apporté se limite à ce qu'ils connaissent du logement et leurs aspirations y sont donc réduites. L'architecte et son équipe leur proposent alors des exemples qui leur donnent la possibilité de juger de quelque chose qui sorte des schémas de la maison innée qu'ils avaient proposée.

Il faut dire que le village ancien élaboré pendant la période fasciste et construit après la guerre est une caricature des *a priori* sur le logement des dirigeants. Il se base maladroitement sur les cités-jardins anglaises qui accolent des potagers aux habitations espacées de quelques dizaines de mètres, elles-mêmes reliées par un réseau élémentaire de voiries en terre battue. C'est pourquoi, De Carlo reproduit en partie l'exposition geddesienne qui réservait une section aux « contributions des professions et des spécialistes », notamment l'architecture. Les modes d'habiter d'autres pays à travers une sélection de maisons et de villages sont présentés au rez-de-chaussée de l'*Outlook Tower* dans la partie « monde ». L'équipe de De Carlo sélectionne cent références d'architecture, en retient quatre et les expose sur soixante-cinq panneaux lisibles par tous. Un dépliant rédigé par l'architecte les accompagne, indiquant la raison d'une telle exposition. Ce sont des ensembles de logements dont sont détaillés la situation, l'environnement, les dates de construction et les conditions économiques de création, le nombre d'appartements, la quantité de parkings et de services, les qualités et les défauts. « Une fois cette nouvelle conception de la maison créée dans l'esprit des futurs habitants » sont entamées six rencontres débats portant sur l'exposition, deux mois de réunions quotidiennes, une le matin et une l'après-midi, auxquelles participent environ 3 000 personnes, ouvriers et employés de la Terni, avec leurs familles. De Carlo « traduisait en dessins les idées qui venaient du public »⁸⁴. A ma connaissance, les habitants ne contribuent qu'oralement, à travers les interviews et les débats sur la base de références, de maquettes et de plans proposés et modifiés ensuite par l'architecte.

Les architectes scénarisent également cinq typologies urbanistiques, de la même façon que Geddes exposait une « *selection of typical townplanning schemes* » pour le développement de la ville. La première consiste à reconstruire l'ancien village à l'identique. La seconde tend à le préserver tout en démolissant un tiers de sa surface pour implanter des barres de logements sociaux comparables à celles produites en Italie à l'époque. Elle est rejetée par les habitants qui refusent « la grande fourmilière » invivable. Dans la troisième solution, le vieux village est entièrement démoli et remplacé par des tours reliées par des allées carrossables. Le schéma suivant mélange tours et barres, tandis que le cinquième scénario aligne des unités de quatre niveaux et alterne espaces verts et carrossables. L'architecte déclare d'emblée sa préférence pour ce dernier, tout en présentant les autres comme possibles. Il relate le résultat des interviews qui donnaient des indications assez homogènes pour l'environnement extérieur : des maisons basses, des aires de jeu, des zones publiques où peuvent se retrouver des personnes de tous âges, des services divers, la séparation des mouvements

⁸³ D. DE MASI, AYMUNINO, A. ROSSI, V. GREGOTTI, *La costruzione del villaggio Matteotti per la Terni*, <http://vimeo.com/10724247>, 6 avril 2010.

⁸⁴ D. DE MASI, M. GUCCIONE, A. VITTORINI (dir.), *Giancarlo De Carlo le ragioni dell'architettura*, Venezia, Electa/operaDARDC, 2005, p. 67.

piétons et automobiles et surtout le désir d'être dans une ville sans pour autant perdre les bénéfices de la présence d'amples zones vertes.

Pour que les espaces verts soient investis par les habitants, l'architecte ne dépasse pas trois étages afin que le rapport logements – espaces publics soit assez fort pour stimuler l'appropriation. Il sépare aussi radicalement les piétons et les voies carrossables pour que les promeneurs traversent le quartier sans danger. En proposant des services intégrés dans les alignements d'habitations, il veut éviter un zonage qui se répercuterait sur l'espace public, instrumentalisé pour certains usages. Bien entendu, une qualité élevée pour les espaces verts privés et publics est indispensable ainsi qu'une interpénétration du bâti et de la végétation.

Les habitants apportent des modifications aux espaces verts conçus par les architectes ; les avis sont partagés, notamment sur la privatisation de certains endroits :

un petit jardin privé puis l'autre grand vert à l'extérieur... Moi (...) pour avoir quelque chose d'uniforme, je serais pour le vert public aussi pour une question strictement sociale, parce que si on le fait privé, enfin cela dépend du soin que chaque personne apporte à son jardin et alors il y a disparité. Que chacun fasse comme il croit, mais la tendance moderne est celle de la vie en commun, ils parlent tous de vie en commun⁸⁵.

Outre le fait de privatiser, il s'agit de savoir comment le marquer puisque « ce jardinnet devrait avoir une clôture autrement un enfant pourrait s'échapper ». Mais ce sont des raisons sociales qui poussent les habitants à se prononcer sur l'attribution de certains des espaces verts :

comment résoudre-ils le problème des anciens ? A soixante ans ils sont pensionnés (...) comment passeront-ils le temps ? Pour le moment ils ont un potager vers lequel se tourner. Où le mettront-ils ensuite ? Entre quatre murs ?

La discussion porte aussi sur la réalisation de garages qui n'étaient pas prévus par les architectes :

parce qu'après le vert est occupé par les voitures et devient tout entier une voiture, là il ne reste plus d'espace, il ne reste plus rien. Quand quelqu'un arrive, sa voiture il doit la mettre à l'intérieur comme cela on ne la voit plus.

Ils veulent un garage aussi en guise de transition vers l'espace public puisqu'« avoir seulement un appartement, descendre les escaliers et se retrouver directement sur le sol public, signifie détruire toutes les habitudes qu'on s'est faites ». Une autre habitude, celle d'étendre le linge, doit trouver asile sur des balcons dans chaque logement.

Autour des maquettes du nouveau quartier, les échanges de savoirs permettent de faire des modifications dans la conception des espaces communs : les habitants dénoncent la croyance que la construction d'espaces collectifs permet une sociabilité ; ils y voient plutôt des lieux de conflit : « nous ne voulons pas des baraquements, nous

⁸⁵ Archivi Storici ThyssenKrupp Acciai Speciali Terni, (s.d.). « S.p.A. Terni, VI° Programma Edilizio CECA – GESCAL, contributo sociologico alla progettazione del nuovo villaggio Matteotti della « Terni » », p. 22-64 (trad. M. Kanba, « La participation dans ses formes. Giancarlo De Carlo », TFE, Faculté d'Architecture La Cambre-Horta, Bruxelles, ULB, 2011). Les citations suivantes sont extraites de ce document.

voulons des petits immeubles indépendants où chacun entre dans sa maison, ferme sa grille et n'est plus dérangé par personne ». Chombart de Lauwe est cité comme référence quand il décrit lui aussi la grande difficulté d'établir un bon rapport entre voisins dans des espaces qui y contraignent, ce que confirme un habitant :

les corridors communs, ce sont des responsabilités de chacun, pas toujours assumées : donc s'il était possible au concepteur de trouver le mode et la manière pour que chaque locataire puisse avoir son entrée indépendante : s'il veut la garder propre c'est son affaire et il ne se voit pas interdépendant des autres. Et si possible, quand une entrée se fait devant une fenêtre que l'on puisse voir un peu de vert ou au moins le ciel et pas à quatre ou cinq mètres de là un autre mur ou une autre fenêtre.

L'architecte remet donc en question des préjugés de l'architecture moderne, les siens notamment, pour favoriser et solliciter la communication entre les habitants :

j'ai vraiment dû travailler dur pour obtenir leur confiance et véritablement mettre mes cartes sur la table, au point de dire : si vous me persuadez que cette opération est néfaste, je suis prêt à donner ma démission. Je ne suis pas dans l'idée de faire les choses ainsi⁸⁶.

Il met à l'épreuve de la confrontation le projet qu'il développe, modifiant au gré des remarques, mais résistant également. Pour le nouveau village, l'architecture n'est pas une restitution littérale des typologies de l'ancien augmentée de quelques souhaits d'ordre fonctionnel ou de confort. Elle a une esthétique brutaliste dont l'ossature et la finition sont en béton... L'implantation, différente des pavillons du village, permet la création de cheminements piétons et d'espaces verts, les « lieux communs » évoqués précédemment. Une circulation piétonne en hauteur est maillée des biens communs – crèches, petites bibliothèques, salles communes pour les adultes – et pour les jeunes « accessibles à pied – sans croiser de voitures – de chaque point du *Villaggio* »⁸⁷. Le réseau piéton est constitué de passerelles, de coursives mais aussi des escaliers qui donnent sur de petites places en hauteur, des dégagements. Ils sont appropriés par les habitants qui se sont constitués en collectifs lors des séances de travail en commun autour des objets architecturaux.

(...) D. K. – Est-ce que les gens ont influencé l'architecture, ou poussé l'architecte à changer ses plans ?

G. S. – Changer l'architecture, non, parce que les gens étaient intéressés par les choses comme les espaces verts, et puis l'architecte a dû répondre à beaucoup de demandes, parce qu'il y a toutes sortes d'appartements, ici. Qu'entendez-vous par changer l'architecture ? (...) Le plan de l'architecte ne convenait pas à tout le monde mais il avait beaucoup de qualités⁸⁸.

⁸⁶ G. De Carlo, in M. CASAVOLA, « Trent'anni dopo », Italie, Odino Artioli, 2008 (vidéo).

⁸⁷ Archivi Storici ThyssenKrupp Acciai Speciali Terni, *op. cit.*, p. 12.

⁸⁸ Interview de Giuseppe Savati, président du comité du quartier Matteotti, 2011, in D. KUMMERT, « Villaggio Matteotti. Architecture pour la participation ? L'impact de l'utilisateur sur l'architecture à travers le processus participatif », TFE, Faculté d'Architecture La Cambre-Horta, Bruxelles, ULB, 2011.



Illustration 16. Photographie actuelle des passerelles et des espaces communs de Terzi

Certains auteurs voient dans le projet de Terni l'échec de « la participation » et un chef-d'œuvre architectural de De Carlo. Au regard de la grammaire participative, la figure de De Carlo, pédagogue coconstructeur, permet de nuancer cette appellation globalisante – la participation – présentée en opposition avec « l'architecture ». Le processus dans sa dimension sociale est mené avec une attention au contexte humain, économique, démographique. Il ne s'agit pas uniquement de l'architecture de logements mais de l'habitat qui inclut les espaces extérieurs, les équipements, le caractère urbain du village, ses connexions avec le reste de la région. L'échange de savoirs a effectivement lieu au cours de nombreuses discussions sur la base de médiums produits par l'architecte – des plans, des maquettes, des scénarios d'implantation, etc. – sur la base de l'enquête et de ses expériences architecturales précédentes. Il veut convaincre et amène un savoir déterminant et réflexif (il sélectionne des exemples architecturaux pour expliciter ce qu'il pense être de bonnes références, il discute âprement les dispositions architecturales). Les participants racontent les usages, les habitudes qu'ils attendent de pouvoir reproduire dans les nouveaux bâtiments, bataillent pour obtenir ce qui leur semble constituer l'habitat dans lequel ils veulent vivre. De Carlo est invité à visiter d'autres bâtiments de la Terni dont il apprécie les coursives, décrites par son guide comme lieux de rencontre. La discussion tend à un consensus, les habitants ne savent pas quel logement leur sera destiné et discutent de l'ensemble du projet, ils remettent en question la notion de vie commune. Les décisions semblent donc prises en visant l'intérêt général sans traduire des particularités, sauf dans la déclinaison des cinq types de logements. Les constructions sont esthétiquement particulières à ce projet : elles portent la marque de l'architecte et celles des habitants. Les matériaux ne sont pas locaux. Dans les discussions, dont j'ai pu lire des retranscriptions partielles, la beauté, le béton, la qualité spatiale, les sensations, ne sont pas évoquées.

La question moderniste d'une architecture « pour le peuple » concerne en définitive plus l'esthétique que la volonté d'intégrer l'usager dans le processus. De Carlo montre ici plutôt une tentative d'atteindre les deux objectifs.

Conclusion

De 1904 à 1969, la grammaire participative émerge, conjuguée par les différentes figures de l'architecture qui cohabitent ou se disputent. Elle permet, comme nous le suggère Geddes avec les matrices des *thinking-machines*, de réfléchir « les participations » à partir de l'articulation de trois termes. Ce qui donne la possibilité de préciser de quelle participation il s'agit en s'attardant à la dimension du lieu, à celle du lien et à la façon dont elles sont articulées et cristallisées dans le produit architectural qui est travaillé, le bien commun.

La méthode et la recette

L'actualité de la thématique participative dans les projets urbains me renvoie cette interrogation : comment faire participer et pallier les critiques de non-représentativité, de frustration, de manipulation, d'objectifs manqués ? L'idéal de la configuration adhocratique m'en donnait des indices que j'ai pu vérifier dans les expériences de projets d'architecture et d'urbanisme, en observant les figures d'architectes. La grammaire des coconstructeurs se rapproche souvent de l'adhocratie idéale dont je peux tenter une description : à travers la participation à un projet, pour remédier au défaut de son environnement ou à une crise dans sa communauté..., l'architecte coconstructeur érige des biens communs, issus de la nature du lieu qui rassemble les participants. Ces biens communs architecturaux incarnent spatialement leur désir collectif. Ils remplissent leurs attentes fonctionnelles et esthétiques, qui ont été définies lors du processus de projet participatif. L'architecte coconstructeur est idéaliste et militant. Non content de conjuguer lieu et bien, il associe aussi bien et lien au risque de croire en un déterminisme architectural. Il inscrit une immense confiance dans les murs et les aménagements, celle que les biens modifient les lieux et qu'ils ont le pouvoir de préserver et de stimuler le lien social. L'éthique, la justice, l'écoute et le

consensus sont des objectifs de la grammaire participative. L'appropriation, le partage des responsabilités, la bonne gestion, la pérennité des espaces réalisés et le bien-être en sont des bénéfiques. Dès lors, la participation ne s'achève pas dans la frustration mais renouvelle sans cesse ses bienfaits dans un processus continu, puisque la communauté poursuit ses échanges dans une « conférence permanente », entretient le lien commun.

La description de cette conjugaison idéale du coconstructeur offre en quelque sorte une méthode puisqu'elle est formulée en indiquant des facteurs de succès de la participation en architecture et en urbanisme. Je crois que d'une certaine façon, marquée par une culture « mélioriste », je les traquais en rédigeant cette histoire pour identifier les failles qui précipitent les processus participatifs dans le dysfonctionnement. Après mon errance dans les participations du siècle et un effort de conceptualisation des figures d'architectes, des recommandations se sont inscrites en filigrane dans les facteurs discriminants qui les différencient l'une de l'autre.

Par exemple, en matière d'échange de savoir,

- le maître démiurge détient le savoir mais ne daigne pas en faire la démonstration. Il conçoit l'architecture en supervision directe du travail ;
- le maître paternaliste ne procède pas à un échange, mais il consent à dispenser son savoir de façon magistrale. Il travaille seul aussi ou en supervision directe ;
- le maître contextuel procède à un recueil d'informations et de savoir dans le contexte. Il le lit, s'en imprègne, interprète. Il admet un enseignement ou un échange différé, par le biais de médias, tels les cours d'architecture. Il travaille seul ou en supervision directe.

Pour les trois figures, l'organisation du travail reste une supervision directe, ce qui limite les possibilités de participation à la conception du projet, puisqu'un seul décide et que les autres exécutent ce qu'il prescrit. Entre les trois figures, il y a pourtant une « progression » vers un échange de savoir de plus en plus effectif. Même si le maître contextuel se limite à admettre des enseignements et des publications, c'est une ouverture pour de possibles participations. C'est cette recommandation de valoriser l'échange des savoirs qui s'inscrit entre les traits des trois figures.

En matière d'échanges autour de l'esthétique des objets produits par les trois figures précédentes apparaît également une recommandation :

- le maître démiurge travaille une esthétique rationnelle : le beau de la raison. Il met en forme l'architecture à l'aide de réflexes fonctionnalistes. Il n'y a pas de concessions au goût commun ;
- le maître paternaliste, lui, formalise la doctrine dans les biens communs. L'objet architectural est porteur de symboles qui peuvent être interprétés par les autres et il est destiné à convaincre ;
- le maître contextuel réduit l'écart esthétique entre l'architecture des biens qu'il produit et celle attendue par les autres : il s'inspire de la réalité et des lieux. Il copie et réinterprète des traditions constructives et use de clichés ou d'éléments locaux dont il émaille les bâtiments.

A la lecture de ce qui différencie l'attitude de chacune des figures, il semble recommandé que l'architecte, à travers l'échange des savoirs, approche l'horizon d'attente esthétique des autres. Ils pourront ainsi participer quelque peu au projet

architectural, étant capables de le reconnaître comme familier. De cette façon, ils peuvent sans doute se l'approprier.

On s'approche donc de conditions favorisant la participation du public à l'architecture. Bien sûr, dans les figures des maîtres, l'autre est pratiquement inexistant et peu pris en compte, ce qui ne permet pas une grammaire participative très intense. Les figures de pédagogues vont, elles, vers une élaboration commune de l'horizon d'attente de l'architecte et des habitants.

Les recommandations que j'énonce sont pourtant aussi théoriques que les figures que j'ai élaborées sont des abstractions, et à trop rapidement penser qu'elles dessinent des solutions toutes faites, elles apparaissent comme des recettes.

Le succès grandissant des processus participatifs aura pour effet que les autorités publiques et les administrations de l'urbanisme s'y intéressent elles aussi, tandis que jusque-là, leur mise en œuvre était surtout le fait et une revendication des architectes et des citoyens. Dans les projets publics, la participation fait peu à peu partie de la commande ; c'est le cas, exemplaire, de la rénovation de Bologne à partir de 1968. La municipalité délègue aux habitants la gestion directe de leurs propres intérêts et la possibilité d'inventer et d'utiliser de nouveaux outils et méthodes pour opérer efficacement. La participation est organisée au niveau de quartiers et de zones du centre historique, considérés comme des lieux communs, ceux dans lesquels toute la collectivité peut se retrouver et se reconnaître dans son patrimoine historique. A Bologne, « même les architectes deviennent modestes »¹, ironisent certains.

Mais les conjuguais participatives de l'autorité sont critiquées, je l'ai évoqué notamment à travers la dénonciation de manipulations par Arnstein. Ces échecs trouvent des éléments de réponse également au regard des défaillances des figures. Une des critiques faites à la figure de l'organisateur m'apparaît comme fondamentale ; c'est le risque d'une institutionnalisation ou d'une organisation trop directive des processus participatifs. Cela s'oppose à la revendication d'autogestion de 1968. Une participation trop organisée peut entraîner, paradoxalement, la perte de la valeur subjective et de la spontanéité qui font la fortune des processus conjugués par les pédagogues coconstructeurs.

Dès lors que l'appel à participation s'apparente à un démarchage, même organisé avec les meilleures intentions, il peut être interprété comme la recherche d'un consensus instrumentalisé. La volonté d'égalité dans la participation et l'objectif de faire intervenir le plus de participants possible, en nombre et en diversité, obligent en outre à structurer des groupes, à nommer des représentants et peut donc entraîner, finalement, la perte du contact personnel et la richesse d'une parole spontanée.

Dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme, il est recommandé que les spécialistes dans l'action conjuguent une grammaire participative, ce qui est différent de certaines façons de faire en sciences sociales où les processus sont conçus au préalable et formalisés. Des sociologues mettent en place par exemple des conférences

¹ B. HUET, M.-Ch. GANGNEUX, « Bologne, la riposte d'un urbanisme démocratique », *L'architecture d'aujourd'hui*, 180, 1975, p. 44.

de consensus², des jurys de citoyens ou des sondages délibératifs dans lesquels la pédagogie est centrale : le lambda n'a d'intérêt que s'il est informé³.

Face à des dispositifs institués de manière excessive et à leurs risques, les processus construits par les figures des pédagogues architectes, ou par la population, sont exempts – normalement – d'instrumentalisation. L'échange de connaissances est souvent au centre des processus et apprendre est une finalité presque suffisante de la grammaire participative. Ils s'appuient bien entendu sur des règles du jeu bien posées, permettant d'éviter une part de frustration inhérente à la recherche de l'intérêt collectif. Il est certain que le recours à des procédures comme le tirage au sort pour délibérer sur un sujet, s'applique avec plus de pertinence à une question neuve à laquelle personne n'a de réponse. A l'inverse, dans le domaine de l'habitat, une expérience millénaire est déposée dans la mémoire collective et évolue dans les usages des citoyens ; les processus participatifs permettent de la recueillir.

La grammaire participative reste une conjugaison de variables chaque fois différentes et très dépendantes du contexte. Même s'il apparaît que des praticiens ont construit des synthèses de plusieurs expérimentations et en isolent des facteurs de succès, cela n'en fait pas des configurations reproductibles mais indicatives. L'utilisation partielle d'une conjugaison ou le fait de l'élever au rang de méthode risque d'entraîner des dysfonctionnements. Or les conjugaisons sont parfois figées par la réglementation de l'urbanisme et déséquilibrées par l'intervention des autorités.

Cédric Price analyse l'institutionnalisation de la participation à partir de la société des années soixante. Au début de la période, la participation était désapprouvée par les personnes les plus âgées et la plupart des gens, dit-il. Mais, peu à peu, elle devient trop encouragée, ce qui lui donne un vernis respectable et elle est presque formalisée en un droit social assumé – pratiquement un droit de naissance – de l'homme démocratique. Cela donne lieu à des dérives, par exemple dans le cas de la télévision interactive qui est presque devenue un droit mais où la participation a pour conséquence un nivelage par le bas de la qualité des programmes. Ce que dit Price, en somme, c'est que tout ce que la participation avait pu réveiller chez les citoyens a été anéanti par la reproduction méthodique du processus participatif. En la rationalisant à outrance, la richesse de la spontanéité s'est perdue dans le stéréotype.

Je préfère donc ne pas formuler des recommandations en conclusion ; ce qui reviendrait à livrer mon institutionnalisation participative personnelle et à proposer ces figures théoriques et leur aspect caricatural. Ce sont des clés de lectures à manipuler comme telles, avec critique et méfiance. Les participations sont néanmoins à définir et objectiver aussi, d'autant plus soigneusement que la grammaire participative architecturale aboutit le plus souvent à des biens construits.

² Projet de loi pour inscrire ce dispositif dans la constitution française : quelques profanes se forment pendant un temps suffisant à une question complexe (souvent scientifique) avant de débattre entre eux pour élaborer des recommandations sur la question (ils ne sont pas tirés au sort et donc pas représentatifs de la population).

³ Voir à ce sujet les recherches de Loïc Blondiau.

Architecture et participation

La trace que laisse le processus participatif dans l'espace, en l'occurrence la manifestation des savoirs ordinaires dans la matérialité des projets, reste un champ de recherche peu exploré. Dans mon étude et dans la majorité des travaux sur la participation en architecture et en urbanisme, manque l'observation des traces matérialisées en ce qu'elles seraient une restitution des savoirs.

Ces traces sont problématiques, ce qui explique sans doute en jugeant les objets construits, que la participation architecturale soit parfois analysée comme démagogique ou populiste. Le dysfonctionnement populiste n'est pourtant pas une généralité de la grammaire participative. Cette critique relève du flou participatif que j'ai évoqué dans cette histoire. La grammaire participative montre dans le chef des architectes pédagogues que les usagers, qui sont armés pour critiquer les formes proposées par l'architecte, ajoutent une valeur architecturale. Les dérives langagières faites de collages, de clichés ou de pastiches, des bâtiments livrés à l'issue de processus participatifs sont le fait des architectes plutôt qu'une demande des participants. Ainsi par exemple, les propositions de reconstruction de la ville européenne à Bruxelles utilisent un langage passéiste qui correspond d'après ses partisans – architectes – à la qualité de la vie urbaine. Elles n'émanent pas de décisions sur le langage architectural adoptées en consensus avec les habitants. Les contre-projets sont dessinés « pour eux » par les architectes.

L'appel à la participation des usagers, exacerbée autour de 1968, est présentée parfois comme le fruit d'une incertitude et d'une culpabilité de certains architectes qui abdiquent et renoncent à leur droit d'élaborer des formes⁴. Pourtant, ce renoncement, la disparition totale de l'architecte, induit un dysfonctionnement des grammaires participatives ; la disparition d'une des figures rompt le dialogue et rend caducs les objectifs didactiques. Or, comme le rapporte Erskine, les habitants se tournent souvent vers l'architecte à l'issue du processus participatif et en connaissance de cause lui demandent de trancher : « et vous que feriez-vous ? »⁵.

Le pédagogue coconstructeur devient dès lors la figure de proue de la grammaire participative, une posture dans laquelle il est plus engagé – au sens de l'éthique – que dans celle de l'organisateur. En effet, ce dernier suspend l'échange de savoir, cédant au goût régnant et mettant en place des dispositifs qui finissent par se passer de l'enjeu architectural. La discipline est amoindrie et déconstruite par de telles postures, c'est-à-dire qu'elle perd son sens critique autour du bien commun. L'esthétique de l'objet n'entre plus ou peu en ligne de compte et le processus prend le dessus. Le pédagogue organisateur s'écarte d'une figure idéale de la grammaire participative. Il ne saisit pas que la triade de la grammaire participative est indivisible et il élimine pratiquement la dimension architecturale du bien commun. C'est la construction qui boycotte l'architecture. Au lieu correspondent les mêmes arguments esthétiques que pour l'objet. En effet, l'espace public, l'environnement urbain, le quartier seraient livrés au goût régnant si les architectes renonçaient à mettre en avant ce que l'esthétique ajoute

⁴ J.-L. COHEN, « Promesses et impasses du populisme », conférence amphithéâtre des logs, Ecole des Beaux-Arts, Paris, 5 janvier 2004.

⁵ A. SMITHSON (éd.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, New York, Rizzoli, 1991, p. 76.

au bonheur, à la recherche d'harmonie, ce qu'elle apporte à la ville au même titre qu'à l'architecture.



Illustration 17. Photographie actuelle, l'esthétique brutaliste du village de Terni

L'apport des « architectes participationnistes », délaissés souvent par l'histoire de l'architecture, rassemblés sous ce label informel et non défini, montre ici sa valeur. Et loin de déprécier l'objet architectural, l'architecte participationniste en révèle l'importance en résistant à la démagogie. C'est d'une croisade pour l'architecture qu'il est question dans la posture pédagogique. Une croisade dans laquelle le mouvement moderne risquait d'échouer en cherchant à convaincre, plutôt qu'à échanger pour solidifier les savoirs des uns et des autres. Des sociologues, des biologistes, des philosophes sont les passeurs de la participation vers le domaine architectural. En retour, cette étude des émergences participatives permet d'apporter des éléments concrets aux autres disciplines, en particulier parce que l'architecture matérialise les débats et les expressions. La voie est ouverte pour analyser désormais de manière concrète et « en architecte » plus qu'en historien de l'architecture, ces différentes constructions matérielles du lien et du lieu commun.

Annexe

Critères discriminants	Pédagogue/chef d'orchestre	Pédagogue/organisateur	Cococonstructeurs
Mode d'échange du savoir	Ajustement mutuel puis supervision directe de l'architecte.	Echange, communication pédagogique Standardisation.	Ajustement mutuel. Autodidaxie. Capacitation.
Type de savoir	L'architecte et l'équipe d'experts de disciplines différentes produisent le projet. Font la synthèse, l'orchestration finale et graphique du projet.	Savoirs experts et profanes Méthodologique : formes d'organisations pour les autres, méthodes de travail... Savoir-faire locaux.	Synoptique : de tous ordres. Savoir vivre ensemble, trouver un bonheur commun, produire des biens, des liens et des « lieux », communs. Savoir-faire locaux. Cococonstruction.
Le contexte	Plus qu'un contexte, un milieu physique et humain. Un écosystème complexe Echelle urbanistique ou régionale plus qu'architecturale. Démocratique. International.	Le projet est conçu avec une conscience politique. Rapporté aux autorités pour assistance. Démocratique.	Conscience politique mais propre à leur communauté. Il y a défaillance de l'autorité donc ils s'organisent. Pas d'assistance attendue de l'autorité.
Les autres	Les habitants sont consultés. Ils sont considérés comme un grand nombre, si la gestion est particularisée, ce n'est pas par un contact direct avec les gens.	Les habitants, les citoyens Le projet est conçu avec une conscience politique. Il est rapporté aux autorités. Les autres peuvent se passer de l'architecte, suivre un manuel, une méthode. Se constitue en comité. L'architecte propose des modélisations pour la citoyenneté Démocratique.	Les enfants du pays. L'architecte est un expert parmi les autres experts. Ils sont en coopératives, en communauté. L'architecte ne se distingue pas, il est membre du groupe. Il peut s'effacer aussi.

Critères discriminants	Pédagogue/chef d'orchestre	Pédagogue/organisateur	Coconstructeurs
Médiums	<p>Enquête, exposition, marches diagnostiques, manuels, schémas, scénarios, ...</p> <p>Cartographies, plans, outils de gestion informatique...</p>	<p>Manuels techniques, méthodes, grilles d'analyse, ...</p>	<p>Manuels de construction...</p>
Objets	<p>Plans d'urbanisme, échelle, régionale, Mégastructures.</p>	<p>Infrastructures à remplir.</p> <p>Modèles de gestion informatique.</p>	<p>Logements collectifs, (buanderies, ...), lieux communs. Enquêtes et plans comme biens communs.</p>
Objectifs	<p>Lieu/bien communs, intérêt général. Construction. Flexibilité.</p> <p>Définition, programmation, conception. Pas d'autoconstruction.</p>	<p>Bien commun. Procédure hors de l'esthétique, populisme, le goût régnant. Organiser, informer. Peu de lien.</p>	<p>Lieu/bien/lien communs.</p> <p>Particularisme esthétique. Capacitation.</p>

Critères discriminants	Maître/démiurge	Maître /paternaliste	Maître/contextuel
Mode d'échange du savoir	Il montre mais ne démontre pas. Travail solitaire.	Il montre, dispense son savoir de façon magistrale. Supervision directe.	Echanges entre lui-même et le contexte. Enseignement. Echange différé, par le biais de médias.
Type de savoir	Expert : les normes, le beau objectif, les ordres... langage architectural normé. Connaissances.	Dogmatique : modèles, idéaux socio-politiques. Connaissances.	Scientifique : géographie, histoire, anthropologie, ...
Le contexte	Abstrait. Ce sont les conditions théoriques ou historiques.	Abstrait. Il reproduit indifféremment les modèles. C'est la doctrines qui domine. Le politique.	Déterminant. La localisation domine. Lecture est faite de données compliquées.
Les autres	Théoriques et abstraits (classe sociale, ...). Il ne reconnaît aucun interlocuteur comme valable.	Des disciples auxquels il montre de la sollicitude et qu'il écoute. Il endoctrine. « Les ouvriers ». Le « grand nombre ».	Des non humains : le contexte historique, géographique, le lieu. Au mieux, il pose un regard d'anthropologue. « Le grand public ».
Médiums	Traités de composition, ... épures, plans, coupes, élévations.	Manifestes idéologiques, politiques. Prescriptions techniques.	Traités, cours d'architecture, plans, implantations.
Objets	La cité idéale, ...	Phalanstère, unité d'habitation, ...	Cité-jardin, ...
Objectifs	Esthétique rationnelle. Fonctionnalisme. Sans concession au goût commun. Livrer.	Formaliser la doctrine. Symboliser. Convaincre.	La réalité. Le lieu. Copie des traditions constructives, clichés. Réceptionner. Informer. S'informer.

Bibliographie

- ARCHIVI STORICI THYSSENKRUPP ACCIAI SPECIALI TERNI, (s.d.). « S.p.A. Terni, VI° Programma Edilizio CECA – GESCAL, contributo sociologico alla progettazione del nuovo villaggio Matteotti della « Terni » », in M. KANBA, « La participation dans ses formes. Giancarlo De Carlo », TFE, Faculté d'Architecture La Cambre-Horta, Bruxelles, ULB, 2011, p. 22-64.
- ALEXANDER Ch., *De la synthèse de la Forme, essai*, trad. J. Engelmann, Paris, Dunod (Harvard University Press, 1964), 1971.
- , *Une expérience d'urbanisme démocratique, The Oregon Experiment*, trad. R. Davreu, A. Petita, Paris, Editions du Seuil (Oxford University Press, 1975), 1976.
- ARNSTEIN, Sh. R. « A Ladder of Citizen Participation », *JAIP*, 35/4, July 1969, p. 216-224.
- ARON J., « L'urbanisme démocratique » (Académie royale de Belgique, 1982), in P. BURNIAT, J.-L. GENARD (dir.), « La modernité un projet inachevé ? Rencontre du 22 avril 1999 par l'ISACF – La Cambre, en hommage à Jacques Aron, professeur admis à l'honorariat », *Documents d'architecture*, 5, février 2000, p. 50-58.
- ARON R., *Les étapes de la pensée sociologique. Montesquieu. Comte. Marx. Tocqueville. Durkheim. Pareto. Weber*, Paris, Gallimard, 1967.
- AUZELLE R. (dir.), *Recherche d'une méthode d'enquête sur l'Habitat défectueux. Sociabilité. Salubrité*, Paris, Vincent Fréal et C^{ie}, 1949.
- , *Documents d'urbanisme*, Paris, Vincent Fréal éditeur, 1954, t. 2, fasc. 16.
- BACKSTRÖM S., « A Swede looks at Sweden », *Architectural Review*, special issue, septembre 1943, p. 80.
- BAKEMA J., Rapport réunion du Team Ten à Londres, 1969, Rotterdam, NAI fonds Bakema, boîte g 133-150 BAKE 0163 (22_0163), g138.
- BANHAM R., « The City as Scrambled Egg », *Cambridge Opinion*, 17, 1959, p. 18-23.
- , *Megastructure, urban future of the recent past*, London, Thames and Hudson, 1976.
- BARDET G., *Urbanisme*, Paris, PUF (1945), 1975.
- , *Pierre sur pierre, construction du nouvel urbanisme*, Paris, Editions LCB, 1946.
- , « L'urbanisme et l'ère atomique, extrait d'une conférence de l'urbaniste Gaston Bardet », *La Maison*, 10, octobre 1947, p. 253.

- , *Le Nouvel urbanisme*, Paris, Vincent Fréal et C^{ie}, 1948.
- , *Mission de l'urbanisme*, Paris, Editions ouvrières, 1949.
- , « La dernière chance : l'organisation polyphonique », *L'habitation*, 3, mars 1950, p. 29-36.
- BELL G., TYRWHITT J., *Human Identity in the Urban environment*, London, Penguin books, 1972.
- BENEVOLO L., *Histoire de l'architecture moderne 3. Les conflits et l'après-guerre*, Paris, Dunod (1960), 1980.
- BENTELI M., « L'anarchisme », in J. FELLER (dir.), *L'Histoire, 1871-1971, les idées les problèmes*, Paris, CEPL, 1971, p. 44-59.
- BERNÈGE P., « Les réalisations sociales en Suède, Frilufstaden, la ville au grand air », *La Maison*, 8, août 1947, p. 198-202.
- BERTRAND F., « Introduction », in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives d'Architecture du XX^e siècle, 19, novembre 2002, p. 7.
- BIEWENER C., BAQUÉ M.-H., « L'empowerment, développement et féminisme : Du projet de transformation sociale à la gestion néolibérale », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Paris, Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008.
- BLAKE C.A., *Beloved Community : The Cultural Criticism of Randolph Bourne, Van Wyck Brooks, Waldo Frank, and Lewis Mumford*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990.
- BLONDIAU L., « L'opinion publique », publié sur <http://lamop.univ-paris1.fr/W3/espacepublic/opinionpublique.pdf>.
- BLUNDELL Jones P., « Housing Mazzorbo near Venice », *Architectural Review*, 1085, juin 1987, p. 25.
- , PETRESCU D., TILL J. (éd.), *Architecture & Participation*, London, Spon Press, 2005.
- BOARDMAN P., *The Worlds of Patrick Geddes : Biologist Town Planner, Re Educator, Peace Warrior*, London, Routledge, 1978.
- BOLTANSKI L., THÉVENOT L., *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.
- BOURGOIS P., « Une expérience d'Art nouveau et de civisme dans l'habitation à bon marché. La Cité Moderne à Berchem Sainte-Agathe », *L'Habitation à Bon Marché*, 10, octobre 1925, p. 182-190.
- BOSMANS J., « CIAM after the War : a balance of the Modern Movement », in V. GREGOTTI (éd.), « The Last CIAMs », *Rassegna*, 52, 1992, p. 6-21.
- BOULLÉE E.-L., *Essai sur l'art*, Paris, Hermann, 1968.
- BOYD RAYWARD W., *The universe of information, The work of Paul Otlet for documentation and international organisation*, Moscou, VINITI, 1975, publié sur <https://www.ideals.uiuc.edu/handle/2142/651>.
- BRUYÈRE A., *Pourquoi des architectes ?*, Paris, J.-J. Pauvert, 1968.
- CALLEBAT L. (dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998.
- CALVEZ J.-Y. (éd.), *Le Discours social de l'Eglise catholique de Léon XIII à Jean-Paul II*, Paris, Centurion, 1994, p. 322-361.
- CANDILIS G., JOSIC A., WOODS S., *Une décennie d'architecture et d'urbanisme*, Paris, Editions Eyrolles, 1968.
- CARLHEIM-GYLLENSKÖLD H., « A cooperative architecture », in *Swedish cooperative union and wholesale society architect's office 1935-1949*, Stockholm, 1949, p. 14.
- CASTEELS M., « Une maison du Brabant », *Savoir et Beauté*, 12/1, janvier 1932, p. 19-21.
- CERTEAUX DE M., *L'invention du quotidien, arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- CHABARD P., « L'Outlook Tower, anamorphose du monde », *Le Visiteur*, 7, 2001, p. 64-73.

- , « Comment un livre change : *Cities in Evolution* et les usages de Patrick Geddes (1912-1972) », *Genèses*, 60, 3/2005, p. 76-97.
- , TSIOMIS Y. (dir.), *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement*, thèse de doctorat de l'Université Paris 8, 2 vol., 2008.
- CHAVEZ, VILORIA J., ZIPPERER M., *Interview of JFC. Turner. Washington, DC : World Bank*, 11 septembre 2000, publié sur <http://www.worldbank.org/urban/forum/2002/docs/turner-tacit.pdf>.
- CHOAY F., *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Seuil, 1965.
- CIACCI L., « « The City » : significant sequences and the main passages from Lewis Mumford's commentary », 2001, publié sur <http://www.planum.net/the-city-2>.
- COHEN J.-L., « Gaston Bardet, un humanisme à visage urbain », *Le Moniteur Architecture AMC*, 44, 1978, p. 74-83.
- , « Promesses et Impasses du populisme », Conférence amphithéâtre des loges, Paris, Ecole des Beaux-Arts, 5 janvier 2004.
- , « Promesses et impasses du populisme », *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, janvier 2004, publié sur http://www.cicarchitecture.org/selected_writings/jlc_prom.htm#_ftnref2.
- , DAMISH H. (dir.), *André Lurçat*, thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1985.
- COINTERAUX F., *Même maison de terre sortant de la main de l'ouvrier*, Ecole d'Architecture rurale, Paris, Fuchs, 1790.
- , *Ecole d'architecture rurale, premier cahier dans lequel on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages avec de la terre seule ou autres matériaux les plus communs et du plus vil prix, second cahier dans lequel on traite 1. de l'art du pisé ou de la massivation, 2. des qualités des terres propres au pisé, 3. des détails de la main-d'œuvre ; 4. du prix de la toise ; 5. des enduits ; 6. des peintures ; quatrième cahier dans lequel on traite du nouveau pisé inventé par l'auteur, de la construction de ses outils, etc., chez l'auteur*, Paris, mars 1790-novembre 1791, 2^e cahier : 76 p. et 4 f. de pl. 4^e cahier : 68 p. et 2 f. de pl., publié sur www.inti.be.
- COLLYMORE P., *The architecture of Ralph Erskine*, Grande Bretagne, Granada, 1982.
- CONRADS U. (éd.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, Massachussets, MIT Press, London, Lund Humphries (1964), 1970.
- COMMISSARIAT TECHNIQUE À LA RECONSTRUCTION IMMOBILIÈRE, « Charte de l'architecte reconstruteur » (Paris, Imprimerie nationale, 1941), *L'architecture française*, 4, février 1941, in J.-P. EPRON (dir.), *Architecture une anthologie, la culture architecturale*, Bruxelles, Mardaga, 1992, tome 1, p. 42-43.
- CONSIDÉRANT V., *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architectonique*, Paris, Guy Durier éditeur (1848), 1979.
- COOK J. W., KLOTZ H., *Conversations with architects*, New York, London, Lund Humphries, 1973.
- CRASEMANN COLLINS Ch., *Werner Hegemann and the search for Universal Urbanism*, New York, W.W. Norton & Company, 2005.
- DEBORD G., *La société du spectacle*, 1967, in G. DEBORD, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Quatro, 2006, publié sur <http://sami.is.free.fr/Oeuvres/index.htm#B>.
- DEBOUT-OLESZKIEWICZ S., « Fouriérisme », *Corpus 9, Encyclopaedia Universalis*, 1995, p. 751-754.
- DE CARLO G., « The housing problem and planning », *Freedom*, 9/12, 12 juin 1948, p. 2 and 9/13, 26 juin 1948, p. 2.
- , *Architecture et liberté*, Paris, Editions du Linteau (2000), 2003.

- , *Architecture's public*, trad. B. Zucchi, in P. BLUNDELL JONES, D. PETRESCU, J. TILL (dir.), *Architecture & Participation*, London, Spon Press, (1969), 2005, p. 3-22.
- , « Une architecture de participation », *Le Carré bleu*, 3, 1972, p. 8-10.
- , in M. CASAVOLA, *Trent'anni dopo*, Italie, Odino Artioli (video), 2008.
- DE KOONING M., *Willy Van der Meeren, Laa XX^e Eeuws Genootschap*, Vivekapelle, 1993.
- DE MARÉ E., « The antecedents and origins of Sweden's latest style », *Architectural Review*, 613, janvier 1948, p. 9-10.
- DE MASI D., GUCCIONE M., VITTORINI A. (dir.), *Giancarlo De Carlo le ragioni dell'architettura*, Venezia, Electa/operaDARDC, 2005.
- , C. AYMONINO, A. ROSSI, V. GREGOTTI, *La costruzione del villaggio Matteotti per la Terni*, 6 avril 2010, publié sur <http://vimeo.com/10724247>.
- DEVERT B., *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme*, Paris, Editions du Cerf, 2004.
- Dictionnaire de l'architecture du XX^e siècle*, France, Hazan, mise à jour sur cd-rom (1996), 2002.
- DOAT P., HAYS A., HOUBEN H., MATUK S., VITOUX F., *Construire en terre*, Paris, Editions Alternatives et Parallèles, 1979.
- DUNKEL W., « L'évolution de l'urbanisme », in Société suisse des Ingénieurs et des Architectes SIA, Fédération des architectes suisses FAS, *Premier congrès de l'union internationale des architectes, Lausanne, 28 juin, 1^{er} juillet 1948, sous le haut patronage du conseil Fédéral de la confédération suisse, rapport final*, Lausanne, Librairie de l'Université, 1949, p. 63.
- DUNSTER D., *Alison+Peter Smithson, The shift*, London, Academy Editions, 1982.
- EGELIUS M., « Ralph Erskine : the humane architect », *AD Profiles*, 9, 11-12, 1977.
- ENGELS F., *La question du logement*, Paris, Editions sociales (1872), 1976.
- ERSKINE R., « Ralph Erskine talks to the AJ », *The architects' Journal*, 3, mars 1976, p. 417-419.
- , « Architecture, the useful and universal art. Earlier reflections, recent thoughts and references to the Swedish debate on architecture today », 2007, publié sur http://www.ekero.se/Global/Uppleva_och_gora/Kultur_fritid/kulturmiljoer/Raffes_tal.pdf.
- FICHT F., *La théorie architecturale à l'âge classique*, Liège, Editions Mardaga, 1979.
- FOURIER Ch., *Œuvres complètes, 1841-1845*, Paris, Editions Anthropos, 1966-1968, 12 v.
- , *Théorie des quatre mouvements, le nouveau monde amoureux*, éd. Debout-Oleszkiewicz S., Paris, Les presses du réel, 1998.
- FRAMPTON K., « Louis Kahn and Philadelphia. Notes on modernization and the Transhistorical City », in V. GREGOTTI (dir.), « Louis I. Khan 1901-1974 », *Rassegna*, 21, 1985, p. 6-13.
- FRIEDMAN Y., *Pour l'architecture scientifique*, Paris, Belfond, 1971.
- , *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, Paris, L'Eclat, 2003.
- FUEG J.-F., PIETTE V., « Otlet, Le Corbusier et la cité mondiale », in P. BURNIAT (dir.) *Le Corbusier et la Belgique*, Bruxelles, Les rencontres de la Fondation le Corbusier et CFC Editions, 1997, p. 123-148.
- GEDDES P., *City Development a study of parks, gardens and culture-institutes. A report to the Carnegie Dunfermline Trust*, Edinburgh, Westminster, Geddes and Company, Outlook Tower, Birmingham, The Saint-Georges Press, 1904.
- , « Civics : as applied sociology », conférence prononcée devant la *Sociological Society*, le 18 juillet 1904, extraite de *Sociological papers*, 1905, p. 75-94, trad. M. Salem, in T. PAQUOT, M. RONCAYOLO, *Villes et civilisation urbaine XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Larousse, Textes essentiels, 1992, p. 244-251.
- , « Sunday talks with my children », in J. TYRWHITT (éd.), *Cities in evolution*, London, William and Norgate, LTD, (1905), 1949.

- , *The masque of medieval and modern learning and its many meanings, A paegant of education from medieval to modern times devised and interpreted by Patrick Geddes*, Edinburgh, Patrick Geddes & colleagues, The Outlook Tower (1912), 1913.
- , *Cities in evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, London, William & Norgate, 1915.
- , *L'évolution des villes, une Introduction au mouvement de l'urbanisme et à l'étude de l'instruction civique*, trad. B. Ayramdjan Paris, Edition Temenos (1915), 1994.
- GENARD J.-L., « Notes de cours provisoires pour une introduction à l'esthétique philosophique », Bruxelles, ISACF La Cambre, 1994.
- , « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Ministère de la Communauté française, Direction générale de la Culture, Bruxelles, 2003, p. 21-29.
- , « A propos du concept de réflexivité », *Les cahiers de la Cambre*, 6, 2008, p. 10-21.
- , « De la capacité, de la compétence, de l'empowerment, repenser l'anthropologie de la participation », *Politique et Sociétés*, 32/1, 2013, p. 43-62.
- , « Démocratisation de la culture et/ou démocratie culturelle ? Comment repenser aujourd'hui une politique de démocratisation de la culture ? », 2011, publié sur www.gestiondesarts.com/fileadmin/media/PFDseminaires/Genard.
- GIEDION S., *Espace, temps, architecture*, trad. I. Lebeer, F.-M. Rosset, Paris, Denoël (1940), 1990.
- , *Mechanization takes command, a contribution to anonymous history*, New York, Oxford University Press, 1948.
- , *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Zurich and New York, Editions Girsberger, 1951.
- , *Architecture et vie collective. Redonner la ville aux hommes*, trad. G. Pauline, Paris, Editions Denoël (1956), 1980.
- GODARD M., « William Morris : culturalisme et progressisme revisités », in P. BURNIAT, J.-L. GENARD (dir.), *La modernité un projet inachevé ? Rencontre du 22 avril 1999 par l'ISACF-La Cambre, en hommage à Jacques Aron, professeur admis à l'honorariat*, Edition Institut Supérieur de la Communauté Française, La Cambre, *Documents d'architecture*, 5, février 2000, p. 19-22.
- GOLDHAGEN S. W., *Louis I. Khan's Situated Modernism*, New Haven, Yale University Press, 2001.
- GOODMAN P. et P., *Communitas, means of livelihood and ways of life*, New York, Vintage Books (1947), 1960.
- GROPIUS W., « Architectural education », in S. GIEDION, *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Zurich and New York, Editions Girsberger, 1951, p. 42-43.
- GROPIUS W., *Architecture et Société*, trad. D. Petit, éd. R. Lionel, Paris, Editions du Linteau, (1955), 1995.
- HABRAKEN N. J., *De dragers en de mensen : het einde van de massawoningbouw*, Amsterdam, Scheltema & Holkema, 1961.
- , « Pour qui, pour quoi ? Réflexion à propos de l'habitat », *Environnement*, 3, mars 1970, p. 61-69.
- , « Het ontwerp van het alledaagse », in *Bouwmeesters*, Rotterdam, NAI éditeurs, 2006.
- HALL P., *Cities of Tomorrow. An intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, Cambridge Massachusetts, Blackwell (1988), 1990.
- HAROUEL J. L., *Histoire de l'urbanisme*, Paris, PUF, 1981.
- HEIDEGGER M., « Bâtir, habiter, penser », *Essais et Conférences*, trad. A. Préau, Paris, Gallimard, 1951.

- HORNE J., *Le musée social parisien, aux origines de l'Etat Providence*, Paris, Ed. Belin, 2004.
- HUET B., GANGNEUX M.-Ch., « Bologne, la riposte d'un urbanisme démocratique », *L'architecture d'aujourd'hui*, 180, 1975, p. 12-17.
- HUNDERTWASSER F., « Mould Manifesto against rationalism in architecture », in U. CONRADS (éd.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, Massachusetts, MIT Press, London, Lund Humphries (1958), 1970 p. 157-160.
- ICKES H., « The Social Implications of the Roosevelt Administration », *Survey Graphic*, mars 1934, 23/3, p. 111, publié sur <http://newdeal.feri.org/survey/34111.htm>.
- BUSQUET G., CARRIOU C., COUDROY DE LILLE L., *Un ancien Institut... Une histoire de l'Institut d'urbanisme de Paris*, Printemps de l'IUP 2005, Ville de Créteil, Université de Paris XII-Val-de-Marne, Institut d'urbanisme de Paris, 2005.
- JENCKS Ch., *Mouvements modernes en architecture*, Bruxelles, Liège, Editions Mardaga (1972), 1973.
- JOHANSSON G., HALD A., HOLM P., *Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement*, Stockholm, Institut suédois des échanges culturels avec l'étranger, 1947.
- KANT E., *Critique de la faculté de juger*, trad. A. Philonenko, Paris, J. Vrin (1790), 1993.
- KAUFFMANN E., *De Ledoux à Le Corbusier, origine et développement de l'architecture autonome*, Paris, Editions La Villette (1933), 1990.
- KIDDER SMITH G. E., *Sweden Builds*, London, The architectural Press, 1950.
- KOPP A., BOUCHER F., PAULY D., *L'architecture de la Reconstruction en France 1945-1953*, Paris, Editions du Moniteur, 1982.
- KUMMERT D., « Villaggio Matteotti. Architecture pour la participation ? L'impact de l'usager sur l'architecture à travers le processus participatif », TFE, Faculté d'Architecture La Cambre-Horta, Bruxelles, ULB, 2011.
- KRAUS S., « De la biologie générale à l'écologie humaine : Sir Patrick Geddes (1854-1932), vitaliste, biologiste, sociologue, régionaliste et pédagogue », Journées d'études au Collège des Ecosais, Montpellier, 11 et 12 mai 2012, publié sur <http://metagraphies.org/Sir-Patrick-Geddes/Journees-d-Etudes-GEDDES.pdf>.
- KROLL L., « Informatique contre architecture », *Neuf*, 12, janvier-février 1968, p. 2.
- , « Regards sur l'atelier Lucien Kroll », *Technique et construction*, 89, novembre 1999, p. 10-17.
- , « Gare de métro « Alma », Quartier des Facultés Médicales UCL, Bruxelles », *L'architecture d'aujourd'hui*, 217, octobre 1981, p. 80-83.
- LAVIGNE M., « Histoire économique des pays socialistes », *Encyclopaedia Universalis, Supplément*, 1996, p. 1379-1387.
- LEBRUN P., « Des églises nomades, démontables, polyvalentes, immatérielles », in R. KLEIN, G. MONNIER (dir.), *Les années ZUP, architectures de la croissance 1960-1973*, Paris, Picard, 2002, p. 121-136.
- LE CORBUSIER, *La Ville Radieuse*, Boulogne-sur-Seine, Editions de l'Architecture d'Aujourd'hui (1932), 1935.
- , *Les constructions « murondins », entreprises des jeunes, gestion par les jeunes, vitalisation des villages*, manuel technique publié sous le patronat du Secrétariat Général de la Jeunesse, Paris, Clermont-Ferrand, Etienne Chiron éditeur, 1942.
- LEDoux Cl.-N., *L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, Paris, H. L. Perronneau, 1804.
- LEFAIVRE L., TZIONIS A., *Aldo Van Eyck Humanist Rebel, in between in a postwar world*, Rotterdam, 010 Publishers, 1999.

- LEFEBVRE R., « Retour sur les années 70. Le parti socialiste, l'autogestion et la démocratie locale », Journées d'études « Généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008.
- Le Petit Larousse Illustré*, Paris, 1995.
- LIGTELJN V., STRAUVEN F. (éd.), *Aldo Van Eyck, Writings, Volume 1, The child, the city and the Artist* (1962), Amsterdam, SUN Publishers, 2008.
- LODS M., « Attaques contre la charte d'Athènes », *L'architecture d'aujourd'hui*, 15, novembre 1947, tribune libre, non paginé.
- LOYER F., PICON A., « L'architecte au XIX^e siècle », in L. CALLEBAT (dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998, p.153-171.
- LUCAN J., « Un théoricien sans école », in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives L'Architecture du XX^e siècle, 19, novembre 2002, p. 16-18.
- LURÇAT A., « Le bassin de la Sambre, Maubeuge et Haumont », dactylographié encre mauve, non paginé, 5 pages, non signé, IFA, fonds Lurçat boîte 643.
- , *Architecture, illustré de 72 photographies*, Paris, Sans Pareil, 1928.
- , « Esquisse des bases sur lesquelles pourrait s'entreprendre un travail de planification de l'industrie du bâtiment », 18 janvier 1946, IFA, fonds Lurçat boîte 451.
- , « L'homme, la technique et l'architecture », 12 juin 1937, Moscou, Izvestia, in J.-C. LUDI (éd.), *Pionniers de l'architecture moderne, une anthologie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2002, p. 290- 291.
- MASBOUNGI A., PAQUOT Th., « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publiée sur <http://urbanisme.univ-paris12.fr>.
- LE MAIRE J., LUND I., « Le psychodrame, les langues de chats et l'amaryllis... Interview de Lucien Kroll, juin 2004 », in « De la participation urbaine. La place Flagey », *Les cahiers de la Cambre Architecture*, 3, 2005, p. 133-148.
- , « Le Corbusier : « Participation ! » », in M. GAIMART, E. GUILLERM, C. MASSU (dir.), « Métier : architecte. Dynamiques et enjeux professionnels au cours du XX^e siècle ». Travaux de l'Ecole doctorale d'histoire de l'art de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (2008-2012), Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, p. 155-170.
- MACQUEDY J., *Architectural Review*, 522, mai 1940, p. 183.
- MADGE J., *The rehousing of Britain*, London, The Pilot Press LTD, 1945.
- MAIRET Ph., *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes*, London, Lund Humphries, 1957.
- MARCUSE H., *La dimension esthétique*, Paris, Le Seuil Editions, 1978.
- MASSU C. (dir.), A. VERNANT, *Architecture et Liberté, L'« Anarchitecture » de Giancarlo de Carlo, Etat du savoir critique et Questions de Méthodologie*, mémoire de DEA, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Septembre 2005.
- MATAGRIN G., in B. DEVERT, *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme*, Paris, Editions du Cerf, 2005.
- MAYER A., MUMFORD L., WRIGHT H., *New homes for a New Deal. A Concrete program for slum clearance and housing relief*, New York, The New Republic, 1934.
- McKEAN J., *Giancarlo De Carlo, Des lieux, des hommes*, Stuttgart-London, Edition Axel Menges, Paris, Centre Pompidou, 2004.
- MELLER H., *Patrick Geddes. Social Evolutionist and City Planner*, London, New York, Routledge, 1990.
- MERCKLE P., RONCAYOLO M. (dir.), *Le Grillon de l'Ile-de-France. Enquête sociologique sur un quartier pavillonnaire réalisé en auto-construction coopérative (1952-1994)*, mémoire

- de DEA, ENS/EHESS, 1994, publié sur <http://www.sciences-sociales.ens.fr/forma/agreg/hss2001/logement/realisations/lesCastors.html>.
- MEURICE O., « En Suède, de l'artisanat au meuble de série », *La Maison*, 8, 1950, p. 228.
- MINTZBERG H., *Structure et dynamique des organisations*, trad. P. Romelaer, Paris, Les éditions d'organisation (1981), 1996.
- , *Le pouvoir dans les organisations*, trad. P. Saeger, Paris, Les éditions d'organisation, (1983), 1986.
- MOREL M., « Reconstruire, dirent-ils. Discours et doctrines de l'urbanisme », in D. VOLDMAN (dir.), « Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945 », *Les cahiers de l'IHTP*, 5, juin 1987, p.13-49.
- MORTON P. (éd.) « Psychogeography and the End of Planning. Reyner Banham's Los Angeles. The Architecture of Four Ecologies », in *Pop Culture and Postwar American Taste*, Blackwell, London, 2006, publié sur http://varnelis.net/articles/banham_psychogeography_and_the_end_of_planning.
- MUMFORD E., *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960*, Cambridge, The MIT Press, 2000.
- , « Massproduction and the modern house », *Architectural Record*, février 1930, p. 110-116.
- , *Faith for Living*, New York, Harcourt Brass & Co, 1940.
- , « Region- to live in », The Survey, 1925, in *City Development, Studies in disintegration and renewal*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1945, p. 151-152.
- , *City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, New York, Brace and Company, 1945.
- , *The Culture of the Cities*, London, Secker and Warburg (1938), 1946.
- NANTOIS F., « Processus architectural et technologies numériques », Rencontres d'architectures, IUFM Université Orléans-Tours, 27 mars 2004, publié sur www.orleanstours.iufm.fr/ressources/ucfr/arts/copiesitefrac/pagnantois.htm.
- NOVAK F. G., *Lewis Mumford and Patrick Geddes. The Correspondence*, London, Routledge, 1995.
- OACKMAN J., *Architecture culture 1943-1968 a documentary anthology*, Columbia books of architecture, New York, Rizzoli, 1993.
- ORTS S., « England make success of copartnership housing », *New York Times*, 4 janvier, 1914.
- OTLET P., « L'Urbanum. Bruxelles, cité mondiale, Bruxelles, Grande ville. Bruxelles capitale de la Belgique », *La Cité*, 10/10, juin 1931, p. 121-129.
- , « Sociologie et urbanisme », *L'époque*, 2, 1934, p. 85, in W. VAN ACKER, « Paul Otlet and the Organism of International Organisations », doctoral seminar U Gent-UCL-KUL, 2007.
- PERRAULT Ch., *Les dix livres d'architecture*, Paris, Editions Errance (1673), 1999.
- PINSON D., *Usage et Architecture*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- , « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jaqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, première version en ligne de PINSON D., « De l'échec d'une charte à la poursuite d'une réflexion », in J.-L. BONILLO, C. MASSU, D. PINSON (dir.), *La Modernité critique, autour du CIAM 9 d'Aix-en-Provence, 1953*, Marseille, Ed. Imbernon, 2006, p. 242-257.
- POÈTE M., *L'introduction à l'urbanisme, L'évolution des villes. La leçon de l'histoire. L'Antiquité*, Paris, Editions Anthropos, (1929), 1967.
- POLLAK M., « Signes de crise, signes de changement », in F. BEDARIDA, M. POLLAK (dir.), « Mai 68 et les sciences sociales », *Les cahiers de l'IHTP*, 11, avril 1989, p. 9-20.
- Premier Congrès International et exposition comparée des villes. Construction des Villes et Organisation de la vie communale*, Bruxelles, Union internationale des villes, 1914.
- PROTASONI S., « The Italian Group and the Modern Tradition », in V. GREGOTTI (éd.), « The Last CIAMs », *Rassegna*, 52, 1992, p. 28-39.

- PUTTEMANS P., *Architecture moderne en Belgique*, Bruxelles, Marc Vokaer Editeur, 1974.
- QUEYSANNE B., BORRUEY R., « Entretien avec Giancarlo De Carlo, propos recueillis par Bruno Queysanne et René Borruey le 1^{er} août 1998 à Milan », in R. BORRUEY, G. DE CARLO, G. DESGRANCHAMPS, B. PECKLE, B. QUEYSANNE, *Architecture et modestie, actes de la rencontre tenue au couvent de la Tourette, centre Thomas More les 8 et 9 juin 1996*, Lecques, Théâtète éditions, 1999, p. 37-50.
- REBÉRIOUX M., « Socialisme et marxisme », in M. FERRO *et al.* (dir.), *L'histoire, de 1871 à 1971*. 1. *Les idées, les problèmes*, 2. *Les faits*, Paris, Centre d'étude et de promotion de la lecture, 1971, 2 vol., vol. 1, p. 458-473.
- RECLUS E., « Discours à la séance solennelle de rentrée du 22 octobre 1895 de l'Université Nouvelle de Bruxelles », publié sur <http://raforum.info/reclus>.
- , « The evolution of the cities », *Contemporary Review*, 1895, trad. J.-C. Chamborédon, A. Méjean, in Th. PAQUOT, M. RONCAYOLO, *Villes et civilisation urbaine XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1992, p. 158-173.
- , *The Evolution of the Cities*, trad. J.-C. Chalbodéron, A. Méjean, *Cahiers d'économie et de sociologie rurale*, 8, 1988.
- RICHARDS J. M., *Castles on the Ground*, Architectural Press, 1946.
- , « The man's poison », *Architectural Review*, 600, décembre 1946, p. 153-156.
- , « The New Empiricism : Sweden's latest style », *Architectural Review*, 606, juin 1947, p. 199-204.
- , « Architectural expression », CIAM VI, Commission 3 b, 25 (folder B4, JLS/CIAM), in *Architects' Journal*, 25, septembre 1947, p. 277-281.
- , *L'architecture moderne*, Paris, Le livre de poche (1940), 1968.
- RINGON G., *Histoire du métier d'architecte en France*, Paris, PUF, 1997.
- RIVALTA L., *Kahn Louis I., La construction poétique de l'espace*, Paris, Le Moniteur, 2003.
- RISSELADA M., « Réunion à Toulouse le Mirail 9-12 avril 1971 », 2005, publié sur www.team10.org.
- ROOSEVELT F., « Cooperative planning for the common good », in *The public papers and addresses of Franklin D. Roosevelt, vol. 1. The genesis of New Deal 1928-1932*, New-York, Random House, 1938.
- ROUILLARD D., *Superarchitecture. Le futur dans l'architecture 1950-1970*, Paris, Edition de la Villette, 2004.
- ROUSSELOT Ch., BEAUDOIN L., « Entretien avec Alvaro Siza du 8 septembre 1977 à Porto », *AMC*, 44, 1978, p. 33-41.
- RUDOFKY B., *Architecture sans architectes, brève introduction à l'architecture spontanée*, trad. D. Lebourg, Paris, Chêne (1969), 1979.
- SADDY P., « Lurçat et Maubeuge : départ d'une reconstruction, la table rase ? », *AMC*, 40, septembre 1976, p. 22-26.
- SAINT-SIMON C. H. DE, *Œuvres de Claude-Henri de Saint-Simon*, Paris, Editions Anthropos, 1966.
- SCHIVELBUSCH W., *Railway Journey : The Industrialization and Perception of Time and Space*, Berkeley, University of California Press (1979), 1986.
- SCHOEPP B., THIRY J.-P. (dir.), *La reconstruction de Maubeuge ou l'architecte à l'écoute des usagers*, TFE, ISACF La Cambre, 1995.
- SEGBERS A., ARON J. (dir.), *Paul Otlet, mémoire de fin d'études*, ISAE La Cambre, Bruxelles, 1986.
- SERS Ph., « Préface », in Y. FRIEDMAN, *Pour l'architecture scientifique*, Paris, Pierre Belfond/art action architecture, 1971, p. 7-10.

- SERT J.-L., *Can our Cities Survive, An ABC of Urban Problems, Their Analyses, Their Solutions : Based on the Proposals Formulated by CIAM, par J.-L. Sert and CIAM*, Harvard University Press, 1942.
- , « The Human scale in city planning », in J. M. ROVIRA (éd.), *Sert 1928-1979 half a century of architecture complete work*, Barcelona, Fundació Joan Miró, 2005.
- SITTE C., *L'art de bâtir les villes*, trad. C. Martin, Paris, H. Laurens (1889), 1912.
- SMALL M., « Lewis Mumford et la rébellion des disciples », 2004, publié sur http://hodgers.com/mike/patrickgeddes/feature_four.html.
- SMETS M., *L'avènement de la cité-jardin*, Liège, Mardaga, 1977.
- SMITHSON A. (éd.), *Team 10 Primer*, Cambridge (Massachusetts), London, MIT Press (1968), 1974.
- (éd.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, Delft, Université de Delft, New York, Publicatieburo Bouwkunde, Rizzoli, 1991.
- SMITHSON A., P., *Ordinariness and light, urban theories 1952-60 and their application in a building project, 1963-1970*, Massachusetts, MIT Press, 1970.
- , *The charged Void : architecture*, New York, The Monacelli Press, 2001.
- , *Without rhetoric an architectural aesthetic 1955-1972*, London, Latimer New Dimensions, 1973.
- SMITHSON P., « A propos de Terni. Le centre National d'art et de culture Georges Pompidou. Concours Alberti : résultats. Rome : quartier Garbatella », *L'architecture d'aujourd'hui*, 189, février 1977, p. 10-11.
- STANIC J., « Lire les lieux », in J. MCKEAN (éd.), *Giancarlo De Carlo, Des lieux, des hommes*, Stuttgart-London, Edition Axel Menges, Paris, Centre Pompidou, 2004, p. 12-21.
- STEELE T., « Elisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit », trad. C. Beauchamps, publié sur <http://raforum.info/reclus/spip.php?article26>.
- STORONOV O., KAHN L. I., « Why city planning is your responsibility », New York, Revere Copper and Brass, inc., 1943.
- , —, « YOU and your neighborhood... A primer for Neighborhood Planning », New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944.
- STRAUVEN F., *Aldo Van Eyck, the shape of relativity*, Amsterdam, Architectura & natura, 1998.
- STRAUVEN I., *Les frères bourgeois, architecture et plastique pure*, Bruxelles, AAM Editions, p. 88-91.
- STRINGER M., *Sir J.M. Richards Library*, London, Museum of Domestic Architecture & Design, 1997.
- STYNEN H., *Louis Van der Swaelmen (1883-1929) animateur du mouvement moderne en Belgique*, Bruxelles, Liège, Mardaga, 1979.
- TYRWHITT J. (éd.), *Patrick Geddes in India*, London, Lund Humphries, 1947.
- (éd.), *Cities in evolution*, London, William and Norgate, LTD, 1949.
- , SERT J.-L., ROGERS E.N., *CIAM 8, The heart of the city : towards the humanisation of urban life*, London, 1952.
- TEAM TEN, « The Doorn Manifesto », in SMITHSON A. (éd.), *Team 10 Primer*, Cambridge (Mass.), London, MIT Press, (1968), 1974.
- UNESCO, *Films sur l'art*, Paris, FIFA, 1960.
- UNWIN R., *Town planning in practice : An Introduction to the Art of Designing Cities and Suburbs*, London, Unwin, 1911.
- VAN DER SWAELMEN L., *Pour la reconstruction de la Belgique, préliminaires d'art civique, mis en relation avec le « cas clinique » de la Belgique*, Bruxelles, CIAUD (1916), 1980.
- VAGO P., « Urbanisme et Reconstruction », *Arts de France*, 8, 1946 cité par M. MOREL, « Reconstruire, dirent-ils. Discours et doctrines de l'urbanisme », in D. VOLDMAN (dir.),

- « Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945 », *Les cahiers de l'IHTP*, 5, juin 1987, p. 13-49.
- , *Une vie intense*, Bruxelles, AAM éditions, 2000.
- VAN ACKER W., « Paul Otlet and the Organism of International Organisations », séminaire doctoral théorie et histoire de l'architecture UGent-UCL-KUL, 2007.
- VAN DEN BEMPT A., « Le problème financier », *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920.
- VAN DEN HEUVEL D., RISSELADA M. (éd.), *Team 10, 1953-1981, in search of a Utopia of the Present*, NAI Publishers, 2005.
- , —, « Introduction, looking into the mirror of Team 10 », 2005, publié sur www.team10.org.
- VAN EYCK A., « Child and the City » (première publication « Kind en stad », in V. LIGTELIN, F. STRAUVEN (éd.), *Aldo Van Eyck, Writings, Volume 1, The child, the city and the Artist* (1962), Amsterdam, SUN Publishers, 2008, p. 102-107).
- , « When snow falls on the city », 1957, in V. LIGTELIN, F. STRAUVEN (éd.), *Aldo Van Eyck, Writings, Volume 1, The child, the city and the Artist* (1962), Amsterdam, SUN Publishers, 2008, p. 108-109.
- , *The Child, the City and the Artist. An essay on architecture. The in between realm*, éd., V. LIGTELIN, F. STRAUVEN, vol. 1, Amsterdam, SUN Publishers (1962), 2008.
- VAN LOO A. (dir.), *Dictionnaire de l'architecture en Belgique de 1830 à nos jours*, Anvers, Fonds Mercator, 2003.
- VASARI G., *Vies des artistes : vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, Paris, Grasset, 2007.
- VERWILGHEN R., « Le problème foncier », *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920, p. I, 1-I, 8.
- VIOLEAU J.-L., *Les architectes et mai 68*, Paris, Editions recherches, 2005.
- VIOLETT-LE-DUC E., *Entretiens sur l'architecture*, Paris, A. Morel et C^{ie} Editeurs, 1863-1872, t. 1 et 2.
- VITRUVÉ, *De architectura*, trad. Ch. Perrault, *Les dix livres d'architecture*, Paris, Editions Errance (1673), 1999.
- VOLDMAN D., « A la recherche des modèles, les missions du MRU à l'étranger », in D. VOLDMAN (dir.), « Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945 », *Les cahiers de l'IHTP*, 5, juin 1987, p. 103-118.
- , *La reconstruction des villes françaises, 1945-1954, histoire d'une politique*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- WARD C., « Anarchy and architecture. A personal record », in J. HUGUES, S. SADLER (éd.), *Non-Plan, essays on freedom participation and change in modern architecture and urbanism*, Oxford, Architectural Press, 2000, p. 44-51.
- WHITE K., « Perspectives ouvertes. Biologie, sociologie, géopoétique », *Cahiers de Géopoétique*, 5, 1996, publié sur www.geopoetique.net.
- WELTER V. M., *Biopolis Patrick Geddes and the city of life*, Cambridge – London, The MIT Press, 2002.
- , « Post-war CIAM, Team Ten, and P. Geddes influence », 2001, p. 88-11, publié sur www.team10.org.
- , « Talking squares-Grids and Grilles as architectural analytical and communicative tools », 2005, publié sur www.team10.org.
- WOODS S., « Web », *Le Carré bleu*, 3, 1962.
- ZEVI B., *Towards an organic architecture*, London, Faber & Faber limited (1945), 1949.
- , *Apprendre à voir la ville. Ferrare, la première ville moderne d'Europe*, trad. M. Bels, Marseille, Editions Parenthèses (1971), 2011.

—, *Le langage moderne de l'architecture*, trad. M.-J. Hoyet, Paris, Dunod Editeur (1973), 1991.

—, *Apprendre à voir l'architecture*, trad. L. Trichaud, Paris, Editions de Minuit, 1989.

Sites consultés

AALTO A. sur <http://wikimapia.org/63172/Alvar-Aalto-Viipuri-Vyborg-Library>

BARDET G. sur <http://www.jeangastonbardet.org/>

Brentham Garden Suburb, Ealing sur <http://www.brentham.com/index.html>

Carver Court sur www.philadelphiabuildings.org

Carl Mackley House sur http://www.arch.state.pa.us/pdfs/H104312_01B.pdf

El Lissitski, correspondance et projets, http://www.getty.edu/research/conducting_research/digitized_collections/lissitzky/index2.html

Gastrike Hammarby sur www.Hammarby.se

HABRAKEN N.J. sur <http://www.habraken.org/>

KROLL L. sur <http://homeusers.brutele.be/kroll/index.html>

« Le musée social entre recherche et réformes sociales », Présentation de la bibliothèque du CEDIAS-Musée social sur <http://www.cedias.org>, consultation 2007

LOCK M., archives sur <http://www.westminster.ac.uk/research/a-z/max-lock-centre>

Lois d'urbanisme et d'architecture sur <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-ville/chronologie>

« *Mitt Hem* » sur www.nordiskamuseet.se/publication

MUMFORD L., bibliothèque sur <http://library.monmouth.edu/spcol/mumford>

RICHARDS J.M., bibliothèque sur <http://monet.mdx.ac.uk/>, Middlesex University

Team Ten textes sur www.team10.org

« Yona Friedman, une production récente », sur www.moca-lyon.org

ZEVI B., biographie sur <http://www.fondazionebrunozevi.it>

www.nordiskamuseet.se/publication

Sources

Archivi Storici ThyssenKrupp Acciai Speciali Terni, (s.d.). « S.p.A. Terni, VI° Programma Edilizio CECA – GESCAL, contributo sociologico alla progettazione del nuovo villaggio Matteotti della « Terni ».

Fonds d'archives de Paul Otlet, Mundaneum, Bruxelles.

Fonds d'archives Gaston Bardet n° 161 de l'IFA (Institut Français d'Architecture), Paris.

Fonds d'archives de l'ISUA (Institut Supérieur d'Urbanisme Appliqué), à l'ISURU Bruxelles.

Ouvrages de la Bibliothèque de l'ISURU (nom actuel de l'ISUA fondé par Gaston Bardet en 1947).

Fonds d'archives André Lurçat n° 200 de l'IFA (Institut Français d'Architecture), Paris.

Fonds d'archives Le Corbusier, FLC (Fondation Le Corbusier), Paris.

Fonds d'archives Jaap Bakema, NAI (Nederlandse Architectuur Instituut), Rotterdam.

Fonds d'archives de la Cambre Architecture, Bruxelles.

Fondren Library, Rice University, Houston.

Interviews

Interview de Patrice Doat, architecte, CRATerre, par Judith le Maire, juillet 2004.

Interview de Lucien Kroll, architecte, AUIA, par Judith le Maire et Irène Lund, 2004.

Remerciements

Je souhaite remercier Jean-Louis Genard qui a suivi mes premiers travaux sur la réception de l'architecture lors de mes études et qui m'a accueillie ensuite au Centre de Recherches Architecturales de la Cambre. Il m'a épaulée pour conceptualiser une grammaire participative avec ses figures d'architectes, et en faire à ses dires une bonne thèse... c'est-à-dire une thèse finie ! Mais bien sûr aussi Dominique Rouillard qui a réorienté ma thèse vers la question de la participation et l'a nourrie de ses connaissances approfondies dans l'architecture de la période. Danièle Voldman qui m'a enseigné avec patience et enthousiasme la méthodologie et l'essence du travail de la recherche en thèse. Gérard Monnier qui m'a éclairée sur les questions de la réception en architecture. Mes collègues et amis : ceux qui m'ont invitée et écoutée parler – sans cesse – de Patrick Geddes, Geoffrey Grulois, Géry Leloutre notamment. Et ceux qui sont les praticiens bruxellois qui enseignent en atelier une architecture de terrain, tel Victor Brunfaut ou située : Thierry Decuypere et Olivier Bastin. Ainsi que Dag Boutsen dont la pratique architecturale participative et l'engagement m'ont inspirée. Benoit Moritz qui a conceptualisé l'actualité de la participation à Bruxelles à la fin du XX^e siècle sous l'appellation de « deuxième tournant participatif », en référence au « premier tournant de l'Urbanisme » de notre cher professeur Jacques Aron. Irène Lund et Patrick Burniat qui m'ont invitée à écrire dans le *Cahier d'architecture de la Cambre*, « De la participation ». Iwan Strauven qui m'a aidée à comprendre la figure paradoxale de Victor Bourgeois.

Francis Strauven et Maria Kanba qui m'ont permis de publier leurs photographies. David Kummert qui a traduit de l'italien les archives de G. De Carlo, Aurélien Vernant qui m'a donné des photographies des réunions participatives à Terni. Salma Bahhod qui a étudié plus avant mes intuitions sur Habraken et Pacôme Soisson qui a investigué pour moi la question du populisme en architecture. Wouter Van Acker

grâce à ses travaux sur Paul Otlet et Pierre Chabard pour ses écrits sur Geddes. Jodelle Zetlaoui qui, par sa pratique et ses recherches sur la période contemporaine, a aiguisé ma réflexion.

Les archivistes et documentalistes sans l'aide de qui recherches, autorisations, images ne m'auraient jamais été accessibles, notamment Patricia Boyd de la Edinburgh University Library, Bertrand Caron de la Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier, Isabelle Godineau de la Fondation Le Corbusier, Iris de Jong de Het Nieuwe Instituut, Anne Lauwers des Archives d'Architecture Moderne, Laurent Leprince de l'ISURU, Anne-Sophie Maréchal des Archives et bibliothèque d'architecture de l'ULB, Stéphanie Manfroid du Mundaneum, Rachel Pike de la University of Strathclyde, Alexandre Ragois de l'IFA, Justine Sambrook du RIBA, Teresita Scalco de l'IUAV, Malissa Sue et John R. Waggener de la University of Wyoming, Trevor Tomson de la National Library of Scotland qui connaît si précisément les papiers de Patrick Geddes, ...

L'Académie française d'architecture qui a primé mon travail et m'a encouragée à le publier. Les Editions de l'Université de Bruxelles et les directeurs de cette nouvelle collection, témoin de l'entrée de la recherche en faculté d'architecture à l'Université libre de Bruxelles.

Ceux qui ont eu la patience toutes ces années de relire, de traiter les images, de me supporter dans tous les sens du terme, Louis de Beauvoir, Anne-Sophie Daout, Stéphanie Devriendt, Patrice Doat, Kiran Katara, Jérôme le Maire, Adeline Santiago, Etien Santiago, Florent et Littlebox sprl, mes parents, Stéphane et mes enfants Agathe et Gaspard.

Et tant d'autres.

Liste des illustrations et crédits photographiques

Ill. 1. Transformations d'un mur de clôture proposées à Edimbourg en 1904.

Auteur inconnu, photographies tirées de P. GEDDES, *City Development a study of parks, gardens and culture-institutes. A report to the Carnegie Dunfermline Trust*, Edinburgh, Westminster, Geddes and Company, Outlook Tower, Birmingham, The Saint-Georges Press, 1904, p. 17.

Crédit : Bibliothèque royale de Belgique.

Ill. 2 a. et b. Interventions chirurgicales recommandées dans le tissu urbain d'une ville indienne.

Auteur inconnu, redessiné d'après les illustrations tirées de J. TYRWHITT (éd.), *Patrick Geddes in India*, London, Lund Humphries, 1947, p. 54-55.

Crédit : Judith le Maire.

Ill. 3. The notation of life.

Auteur inconnu, redessiné d'après la reproduction publiée dans J. TYRWHITT (éd.), *Cities in evolution*, London, William and Norgate, LTD, 1949, p. 194.

Crédit : Judith le Maire.

Ill. 4. Une des représentations de l'*Outlook Tower*, le lieu de l'exposition destiné à penser le projet contemporain pour la ville.

Dessin de G. S. Aitken, tiré de de P. GEDDES, *City Development a study of parks, gardens and culture-institutes. A report to the Carnegie Dunfermline Trust*, Edinburgh, Westminster, Geddes and Company, Outlook Tower, Birmingham, The Saint-Georges Press, 1904, p. 17.

Crédit : Bibliothèque royale de Belgique.

Ill. 5. Plusieurs « machines à penser » se trouvent dans les archives de Paul Otlet, sans doute pliées et annotées lors des visites de Patrick Geddes.

PP PO 582/11. Schéma manuscrit de Paul Otlet, corrélation Workplace et Folkplace, non daté. Titre sur document. Corrélation pour améliorer Workplace et Folkplace.

Crédit : © Mundaneum, Communauté française de Belgique.

Ill. 6. L'*Urbaneum* imaginé par Paul Otlet pour la participation de tous au projet urbain.

Crédit : Bibliothèque royale de Belgique. PPPO582-11.

III. 7. La salle des maquettes de l'*Urbaneum*.

Dessin de Victor Bourgeois.

Crédit : © Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles.

III. 8. La coopération dans l'encyclopédie de Paul Otlet.

Crédit : Bibliothèque royale de Belgique.

III. 9. Organisation en comités de quartier et participation des citoyens.

Auteurs : Louis Kahn et Oscar Stonorov. Dessin tiré de O. STONOROV, L. I. KAHN, « YOU and your neighborhood... A primer for Neighborhood Planning », New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944. Non paginé.

Crédit : Oscar Stonorov Collection, Box 47, American Heritage Center, University of Wyoming.

III. 10. Le quartier général, un bien commun.

Auteurs : Louis Kahn et Oscar Stonorov. Dessin tiré de O. STONOROV, L. I. KAHN, « YOU and your neighborhood... A primer for Neighborhood Planning », New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944. Non paginé.

Crédit : Oscar Stonorov Collection, Box 47, American Heritage Center, University of Wyoming.

III. 11 a. et b. Proposition pour le vélodrome à soumettre à l'architecte urbaniste.

Crédit : Fonds Lurçat. CNAM/SIAF/Cité de l'architecture et du patrimoine/Archives d'architecture du XX^e siècle/ADAGP 2014.

III. 12. La coupe dans la vallée schématisée dans le manifeste de Doorn.

Crédit : Collection Het Nieuwe Instituut, TTEN, inv. n° 9.

III. 13. Photographie d'une chambre aux multiples baies de fenêtres de la Mémée, en 1975.

Crédit : Francis Strauven. © 2014, Lucien Kroll, SOFAM Belgique.

III. 14. Les coursives d'accès aux logements de *Byker Wall*, des lieux communs.

Crédit : Architectural Press Archive/RIBA Library Photographs Collection, RIBA4389 : *Byker Wall*, 1977.

III. 15. Un manuel pour l'autoconstruction de lieux de rencontre pour les jeunes, dessiné par Le Corbusier en 1942.

Crédit : © FLC.

III. 16. Photographie actuelle des passerelles et espaces communs de Terni.

Crédit : Maria Kanba.

III. 17. Photographie actuelle, l'esthétique brutaliste du village de Terni.

Crédit : Maria Kanba.

Table des matières

Introduction.....	7
L'état de la réflexion, les débats en cours, les enjeux	7
La question principale, définir la participation... ..	8
<i>Des configurations aux figures</i>	9
<i>Des figures qui conjugent savoir et contexte</i>	13
<i>Les figures des maîtres</i>	15
<i>Les figures des pédagogues</i>	16
<i>D'un savoir à l'autre et leurs médiums</i>	18
<i>Jugement réfléchissant et savoir réflexif</i>	23
<i>Lieu, bien, lien</i>	25
Les sources et la méthode de travail	26
Trois moments de la grammaire participative dans un espace privilégié : la ville.....	29
<i>Assainir ou reconstruire la ville avec le citoyen :</i> <i>la lutte contre le super-taudis industriel et la première reconstruction</i> <i>(1904-1933)</i>	31
<i>New Deal ou seconde reconstruction : faut-il laisser participer</i> <i>l'homme ordinaire ? (1933-1947)</i>	32
<i>Vers le processus (1948-1969)</i>	32

PREMIÈRE PARTIE

Assainir ou reconstruire la ville avec le citoyen : la lutte contre le super-taudis industriel et la première reconstruction (1904-1933)

CHAPITRE I. – Du paternalisme présocialiste à l'actionnisme anarchiste : la pensée sociale et les crises urbaines.....	37
---	----

La propriété collective à la base d'une planification commune.....	38
A la recherche du bonheur commun.....	39
CHAPITRE II. – Patrick Geddes pédagogue : « <i>we learn by living</i> »	43
Crise de la ville industrielle, critique de la ville idéale	46
La posture écologique de P. G. : le milieu et l'évolutionnisme.....	47
Médium de la grammaire participative : la coupe dans la vallée	48
Coconstruction de biens communs à Edimbourg.....	49
Le citoyen et le « bonheur actif ».....	53
Savoir-faire, cultiver la terre	55
Savoir penser pour argumenter : la réunion de concertation.....	56
Modélisation d'une triade pour la grammaire participative de l'urbanisme. <i>Place, work, folk</i>	57
Une production des citoyens, l'enquête municipale	62
« Le voyage et ses leçons pour la citoyenneté »	63
La vision synoptique	64
CHAPITRE III. – Les expositions, médiums didactiques pour penser et agir sur la « <i>demopolis</i> »	69
Où les architectes rencontrent Geddes et sa grammaire.....	71
L'« <i>Urbaneum</i> » : un bien citoyen pour participer à la compréhension de la ville.....	75
Musées et art civique.....	81
Les liens créés par la coopérative d'habitat et son lieu commun, la cité-jardin	85

DEUXIÈME PARTIE

**Seconde reconstruction : faut-il laisser participer l'homme ordinaire ?
(1933-1947)**

CHAPITRE IV. – L'urbanisme participatif dans le contexte du <i>New Deal</i> américain..	93
La figure de l'autre : la communauté active du Moyen Age urbain	94
Integral planning : <i>interaction entre les échelles du lieu et du bien communs</i>	95
Le « common man »	97
<i>Des biens pour la communauté active : le centre communautaire</i>	98
Des brochures pour rénover Philadelphie : « YOU ».....	99
<i>L'organisation du processus participatif de Storonov et Kahn</i>	102
<i>Un lieu de la grammaire participative, l'unité de quartier</i>	103
<i>Le conseil de planification</i>	104
<i>L'école et le quartier général : des biens architecturaux pour la grammaire participative</i>	106
<i>Un langage architectural qui rende l'esthétique moderne compréhensible</i>	108
CHAPITRE V. – La bataille de la reconstruction	113
L'élan d'un catholicisme social et d'un humanisme chrétien	114
<i>L'urbaniste chef d'orchestre de la polyphonie</i>	116

La reconstruction au risque de la concertation : 1945, André Lurçat	118
<i>Les « meetings d'urbanisme » de Maubeuge</i>	121
<i>Informer</i>	124
<i>Un objectif consensuel versus démagogique</i>	125
CHAPITRE VI. – Participation ? Bridgwater, 1947	
Emergence du public participant auprès des figures de maîtres des CIAM.....	129
Le « <i>community planning</i> »	129
L'intérêt européen pour les figures pédagogique et paternaliste du modèle nordique	131
<i>La figure de l'architecte paternaliste suédois</i>	134
<i>Où les éléments d'une grammaire scandinave parviennent au CIAM de 1947</i>	135
<i>Le new empiricism de James Maude Richards</i>	136
De la réception à la participation de « l'homme moyen » au processus créatif	139
De l'ordinaire, de l'imagination et de la spontanéité opposés à la rationalité déshumanisée.....	141
CHAPITRE VII. – Vers l'objet architectural, division des CIAM.....	
De l'omission de la participation... ..	145
Un public sensible et actif	147
Un public expressif : la fortune de la spontanéité	149
<i>Complément d'enquête : la réception de l'architecture par le public</i>	153
TROISIÈME PARTIE	
Vers le processus (1948-1969)	
CHAPITRE VIII. – Du logement à l'habitat : constitution du lieu commun	
L'architecture organique : une pratique mondiale en réponse à la crise	160
Du logement au concept élargi de <i>home</i>	164
<i>Crise du logement : l'appel à participer</i>	164
Local versus régional : l'habitat est à l'échelle du quartier	166
<i>L'habitat et son échelle : le manifeste de Doorn</i>	168
Qualités des biens communs : l'œuvre ouverte et flexible.....	172
CHAPITRE IX. – L'habitat, un bien commun évolutif et flexible :	
le grand nombre dans la ville non finie.....	177
Les superstructures ouvertes : l'objectif de mobilité.	
Entre bien et lieu commun	178
<i>Mathématique du nombre</i>	180
CHAPITRE X. – La controverse du chef d'orchestre et de l'organisateur :	
l'esthétique architecturale des biens communs.....	189
Participation directe et consensus continu	190
<i>Ne pas planifier « pour » mais « avec »</i>	190
<i>Le processus ouvert</i>	191
<i>Une vitrine comme bien commun du consensus ouvert :</i> <i>la pratique d'Erskine</i>	192

L'usager absent et l'architecte effacé	196
<i>Diffuser les techniques, informer des processus et former au langage architectural : l'œuvre de l'usager, la part de l'architecte</i>	199
<i>Esthétique vernaculaire, langage traditionnel :</i>	
<i>populaire versus populisme</i>	206
<i>Populaire, vernaculaire</i>	210
<i>La participation et l'architecture de Terni</i>	212
Conclusion	219
La méthode et la recette	219
Architecture et participation	223
Annexe	225
Bibliographie	231
Remerciements	243
Liste des illustrations et crédits photographiques	245
Table des matières	247



EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

Fondées en 1972, les Editions de l'Université de Bruxelles sont un département de l'Université libre de Bruxelles (Belgique). Elles publient des ouvrages de recherche et des manuels universitaires d'auteurs issus de l'Union européenne.

Principales collections et directeurs de collection

- Commentaire J. Mégret (Comité de rédaction : Marianne Dony (directeur), Emmanuelle Bribosia (secrétaire de rédaction), Claude Blumann, Jacques Bourgeois, Laurence Idot, Jean-Paul Jacqué, Henry Labayle, Fabrice Picod)
- Architecture, aménagement du territoire et environnement (Christian Vandermotten et Jean-Louis Genard)
- Etudes européennes (Marianne Dony et François Foret)
- Histoire (Eliane Gubin et Kenneth Bertrams)
- Histoire – conflits – mondialisation (Pieter Lagrou)
- Méthodes quantitatives : théories et applications (Catherine Dehon et Catherine Vermandele)
- Philosophie politique : généalogies et actualités (Thomas Berns)
- Quête de sens (Marie-Soleil Frère)
- Religion, laïcité et société (Monique Weis)
- Science politique (Pascal Delwit)
- Sociologie et anthropologie (Mateo Alaluf et Pierre Desmarez)
- UBlire (collection de poche)

Elles éditent trois séries thématiques, les *Problèmes d'histoire des religions* (direction : Alain Dierkens), les *Etudes sur le XVIII^e siècle* (direction : Valérie André et Brigitte D'Hainaut-Zveny) et *Sextant* (direction : Valérie Piette et David Paternotte).

Les ouvrages des Editions de l'Université de Bruxelles sont soumis à une procédure de *referees* nationaux et internationaux.

Des ouvrages des Editions de l'Université de Bruxelles figurent sur le site de la Bibliothèque de l'ULB. Ils sont aussi accessibles via le site des Editions.

Founded in 1972, Editions de l'Université de Bruxelles is a department of the Université libre de Bruxelles (Belgium). It publishes textbooks, university level and research oriented books in law, political science, economics, sociology, history, philosophy, ...

Editions de l'Université de Bruxelles, avenue Paul Héger 26 – CPI 163, 1000 Bruxelles, Belgique, EDITIONS@ulb.ac.be, <http://www.editions-universite-bruxelles.be>
Direction, droits étrangers : Michèle Mat.

Diffusion/distribution : Interforum Benelux (Belgique, Pays-Bas et grand-duché de Luxembourg) ; SODIS/ToThèmes (France) ; Servidis (Suisse) ; Somabec (Canada).

